RÉFLEXIONS

SUR

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES,

ET

LES USURPATIONS.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉCUEILS ET DANGERS

DES SOCIÉTÉS SECRÈTES.

PAR C. J. GILLIARD, MAIRE DE MOUCHARD (JURA).

TOME SECOND.



A ARBOIS,

DE L'IMPRIMERIE DE JAVEL.

1823.

1005917-128

ÉCUEILS ET DANGERS

DES

SOCIÉTÉS SECRÈTES.

CHAPITRE XXII.

Effets effroyables des leçons de Vueishaupt à ses adeptes.—Le hiérophante se glorifie d'être l'auteur du code, et le père de l'illuminisme.

L'IMPUDENT bavarois met au grand jour sa perfidie et son impiété. Il ne se gêne pas aujourd'hui pour dire à ses mages et à son homme-roi, qu'il n'a rien épargné pour précipiter ses adeptes dans un affreux labyrinthe. Ce faux docteur faisoit servir les sciences à la propagation de tous les vices ; ce faux sage n'employoit les mots de vertu et de bienfaisance, que pour anéantir la vertu et la charité. Ce faux savant tronquoit et interprétoit à sa manière les divines écritures ; il prenoit l'ombre de la vérité pour la vérité elle-même. Cet homme de péché, si opposé au bien et si porté au mal, vient de se signaler à la postérité ; ce maître imposteur vient lui-même de se faire connoître. C'est au dernier grade de la secte que l'impudent Vueishaupt nous a appris ses mystères d'iniquité, dont la connoissance n'étoit réservée qu'à ses mages et à son homme-roi. Cet impie conjuré, ennemi de

Dieu et des hommes, se nomme Spartacus Vueishaupt. Cet homme vain et orgueilleux, tout en se nommant pour se faire connoître, s'est attiré le mépris et l'exécration de la génération présente et future ; ce maître en scélératesse, ose se vanter de tous les mystères d'iniquité que nous avons développés. Après avoir prêché la révolte à ses adeptes, il leur enseigne encore à devenir athées ; il ne se contente pas d'être pénible aux hommes, il veut encore se rendre pénible à Dieu. Il cherche à s'élever au-dessus de ce qu'on appelle Dieu ; il voudroit lui-même passer pour Dieu ; il se nomme audacieusement le restaurateur du genre humain ; et la postérité, indignée de tant de paradoxes, appelle à juste titre le bourreau de l'univers, Spartacus Vueishaupt. Ce philosophe vain, en voulant trop s'élever, a trouvé l'humiliation et la confusion dont il est digne.

Adeptes, vous l'avez entendu ce téméraire sophiste, dans les grades supérieurs auxquels vous aspirez avec tant d'ardeur, se jouer de votre foiblesse, insulter à votre crédulité, se railler de vos sottises et de vos égarements. Pouvez-vous encore retenir votre indignation, au récit de ses derniers mystères ? Serez-vous plus long-temps dupes de ses paradoxes, de son audace, de sa noirceur, de son impudence et de sa scélératesse ? Ne rougirez-vous pas d'avoir choisi et suivi un maître si impitoyable ? N'ouvrirez-vous jamais vos yeux à la lumière, et vos cœurs à la vérité ? La dernière leçon de Vueishaupt seroit-elle vaine pour vous ? Qu'elle serve du moins à vous éclairer, et à dissiper les ténèbres qui vous environnent. Tout vous y engage, votre propre intérêt, votre honneur, votre conscience, votre tranquillité, votre bonheur, celui de vos concitoyens, celui du monarque qui nous gouverne, principalement vos devoirs, l'empire de la vertu et de la religion chrétienne. Marquez autant d'empressement et d'ardeur pour faire le bien à l'avenir, que l'infame Vueishaupt vous a opposé de difficultés et de paradoxes, pour vous empêcher de l'opérer. L'univers entier élève déjà de toutes parts la voix contre les attentats commis, contre tous les outrages faits à la raison et à l'humanité ; elle demande une vengeance et une punition exemplaire contre son auteur ; elle demande

l'anéantissement des sociétés secrètes, et la répression de quelques séditieux indomptés et indomptables, qui voudroient encore se réunir dans ces repaires ténébreux pour y méditer de nouveaux crimes.

Ah! que ces furieux méritent bien la surveillance de la police, et qu'on leur fasse sentir à eux-mêmes les mêmes peines, les mêmes tortures qu'ils préparent aux autres. Vueishaupt savoit bien quels effets et quels changements pouvoient opérer dans le cœur de ses adeptes les grossières injures qu'on leur prodigue dans la dernière partie du secret du dernier grade; mais comme elle lui donnoit toute la gloire de l'invention, il auroit cru son honneur compromis, et son orgueil eût extrêmement souffert, si on ne l'eût pas proclamé le père de l'illuminisme. Il eût cependant désiré qu'on n'eût communiqué ce dernier mystère qu'à ses mages et hommes-rois, aréopagites destinés à former le grand conseil de l'ordre, à moins que des circonstances particulières ne valussent à quelques autres adeptes l'honneur de cette confidence. Quelque grands que fussent leurs services, Vueishaupt ne connut point de plus grande récompense que de leur dire enfin: Ce bouleversement universel des autels, des trônes et de toute société, c'est moi qui l'ai conçu, c'est à moi qu'en est due toute la gloire.

Les chefs de l'illuminisme nous ont dévoilé eux-mêmes leurs désastreux secrets. Ils nous ont appris par quels grades, par quelle suite d'artifices la secte prépare par échelons chacun de ses adeptes à pénétrer dans ses mystères, à les entendre dévoiler sans horreur, et à les seconder avec ardeur. Ils nous ont mieux dépeint toute la noirceur de leurs complots, avec toutes leurs ruses et leurs iniquités, que nous n'eussions pu les exprimer nous-mêmes. On n'auroit pas pu croire à tant de scélératesse, si les monstrueux chefs de l'illuminisme ne nous l'avoient apprise eux-mêmes. Aujourd'hui, pour les révoquer en doute, il faut déchirer le code de la secte, et s'inscrire en faux contre ses annales, contre les confidences les plus intimes de Spartacus Vueishaupt, son fondateur, de Philon Kuigge, son principal rédacteur, contre les conventions des adeptes ses plus ardents coopérateurs, contre

les aveux de plusieurs illuministes indignés et repentants, contre les avertissements que nous ont donnés plusieurs individus initiés dans les mystères d'abomination de la secte; et si nous nous endormons davantage au bord du précipice, nous ne tarderons pas à ressentir les effets de la fureur et de la cruauté des sectaires. Leur fatale et entière exécution sera une démonstration complète de la noirceur de leurs désastreux complots; mais il est beaucoup plus facile de prévenir un incendie que d'en arrêter les progrès.

On ne peut d'abord s'empêcher de convenir que l'infernal objet des sociétés secrètes se réduit à ces vœux démoniaques : Plus d'autels, plus de trônes, plus de magistrats, plus d'autorité, plus de société religieuse ou civile, plus de propriété ni pour le riche, ni pour le pauvre; plus même de ces arts ou de ces sciences qui ne peuvent être cultivées hors des sociétés civiles. Pour tout droit et pour tout bien, égalité et liberté, enfin la plus absolue indépendance. Pour mœurs et habitudes, la nature ou la vie sauvage, errante, vagabonde, décorée tantôt du nom de vie nomade, et tantôt de celui de vie patriarchale. Pour moyens, toutes les ruses, tous les pièges, toute l'illusion et la scélératesse des sophistes, en attendant que le nombre d'adeptes leur ait donné la force pour agir; et quand enfin la secte aura pour elle la force avec le nombre, elle déploiera cette force au signal du général. Elle liera les mains, elle subjuguera, elle égorgera, ravagera, elle renouvellera toutes les horreurs, toutes les atrocités, tous les désastres de l'inondation des barbares du nord; mais, mieux instruite que ces barbares, on lui a appris à détruire et à renverser, à anéantir sans pitié, sans réserve, toute la partie du genre humain qui pourroit s'opposer aux complots de la secte, ou soupirer après la religion, la société, la propriété; mais on lui a encore appris à ne pas mettre fin à tant de désastres, qu'il n'y ait plus aucun espoir de voir renaître ces institutions civiles. Voilà bien la preuve des vœux et des complots de la secte et de sa désastreuse scélératesse; et l'évidence n'a que trop confirmé ce que nous avançons.

Comme il n'y a pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, ceux qui se consoleront, ou qui ne vou-

dront pas croire à la réalité de ces complots, parce que l'extravagance et le délire semblent en égaler la scélératesse, qu'ils ne perdent pas courage. Les sectaires n'ont rien oublié pour nous faire acquérir une preuve complette et irrécusable de leur fin criminelle. Il nous reste à dévoiler à quelles lois, à quel gouvernement intérieur, la secte s'est soumise elle-même pour anéantir toute autre loi, tout autre gouvernement, et pour prouver un jour que l'objet de ses complots n'est rien moins que chimérique. Écoutons encore ce que nous disent les chefs de la secte, de la dernière partie du code illuminé, du gouvernement de la secte, de l'idée générale de ce gouvernement, et de la part qu'y ont les classes inférieures de l'illuminisme.

Vueishaupt, pour assurer les succès de la secte conspiratrice qu'il fondoit, ne se contenta pas de fixer l'objet de ses complots par des épreuves et par des grades : après avoir fait connoître à ses adeptes ses derniers mystères, il voulut que ses complices, animés du même esprit, ne fissent tous qu'un même corps. Il leur donna des lois pour les gouverner, des chefs pour les diriger ; il se nomma le général de l'ordre. Tous les membres se réunirent au chef, et se soumirent à son empire pour ne plus former qu'un seul corps dirigé vers le même but ; et pour que chaque sectaire eût une part active à la conjuration, il assigna à chacun d'eux le rôle qu'il devoit jouer dans sa patrie, pour amener la ruine des autels, des trônes et de toutes les lois civiles. Il établit une chaîne graduelle d'autorité, et se réserva, pour lui seul, le pouvoir suprême sur tous les conjurés.

Le candidat et le novice étoient soumis au frère enrôleur, qui les introduisoit aux loges minervales ; celles-ci étoient régies par les frères illuminés mineurs, qui étoient inspectés par d'autres frères illuminés majeurs : à ces grades préparatoires succédoit celui de chevalier écossois, dont l'inspection s'étendoit d'un côté sur les illuminés majeurs, et de l'autre sur les maçons de l'illuminisme, et en général sur tout ce que le code appelle l'édifice inférieur de l'ordre. Les chevaliers écossois étoient soumis aux époptes ; ceux-ci étoient inspectés par les régents, ou princes, que les mages ou l'homme-

roi régissoient; enfin, Vueishaupt, l'infame, étendoit son autorité sur tous. Leur ensemble formoit une réunion complette de fameux conjurés, marchant d'intelligence, combinant leurs efforts, et méditant partout les mêmes bouleversements, sous des chefs et des directeurs communs.

Partout où il existe semblable organisation d'impies et de séditieux, la patrie est menacée d'une ruine prochaine; les magistrats, les citoyens, peuvent s'attendre à voir sous peu leur tranquillité troublée, leur religion, leurs lois anéanties, leurs propriétés ravagées. Nous avons déjà vu que la patrie des conjurés étoit l'univers; ou pour mieux dire, il n'est point de patrie pour eux : le mot seul de patrie est un blasphème contre ces droits de l'homme, *égalité, liberté.* Plus Vueishaupt avoit à cœur d'appeler l'anarchie universelle, de la faire partout régner au lieu des lois, plus il sentit devoir la bannir de sa secte, pour en mieux concentrer les forces et diriger la marche. Le premier serment qui soumettoit l'adepte à tous les ordres émanés des supérieurs, ne parut pas suffisant à Vueishaupt : il ne se contenta pas de cet étrange compromis, par lequel chaque illuminé soumettoit sa fortune, sa vie même au despotisme de la secte, s'il étoit jugé traître ou rebelle par des chefs inconnus; il exigea encore que les supérieurs eux-mêmes eussent leurs lois communes, ainsi que leurs principes, afin que l'impulsion et la direction fussent partout uniformes. De cette manière, l'ordre du général étoit non-seulement certain d'être exécuté; mais il ne pouvoit encore trouver nulle part d'obstacle.

Il en coûta au hiérophante de longues méditations, pour donner à son code cet ensemble et ce degré de perfection en noirceur auquel il arriva. Cinq ans après l'établissement de la secte, il écrivoit : Il faut que notre machine soit si parfaite dans sa simplicité, qu'un enfant même puisse la diriger. Il écrivoit plus tard : Laissez-moi le temps d'arranger notre monde; laissez-moi me livrer à mes spéculations; laissez-moi mettre chacun à sa place; laissez-moi le temps de fixer et de subordonner l'action et les mouvements de tous, pour mieux assurer notre triomphe.

Ce faux savant étoit tellement occupé de ses spéculations sur le gouvernement de ses conjurés, que, dans toutes ses lettres aux principaux adeptes, ses maximes et ses conseils couloient en quelque sorte de surabondance sous sa plume. Pour connoître toute la profondeur de cette scélératesse réfléchie et de toute cette infernale politique, nous allons en rapporter un exemple.

Le hiérophante avoit fait insérer deux règles dans les instructions de ses aréopagites. L'une étoit de se tenir en réserve avec les candidats de la classe des riches, parce que, disoit-il, ces gens-là sont orgueilleux, ignorants, ennemis du travail et de l'obéissance; ils ne cherchent à entrer dans les mystères de notre ordre, que pour en rire et s'en moquer. L'autre, de ne pas même s'occuper à démontrer que la vraie franc-maçonnerie est sœur de l'illuminisme, parce que la meilleure démonstration est ici de n'en donner aucune.

La troisième loi consiste à parler tantôt d'une façon, et tantôt d'une autre, pour rester maîtres de nos discours, pour n'être jamais embarrassés, et pour laisser notre véritable pensée impénétrable aux inférieurs, auxquels on assure toujours que la fin leur apprendra lequel de nos discours ils doivent prendre pour la vérité. Vueishaupt ajoute : Ne laissez pas perdre ces maximes qui se présentent en foule dans mes lettres; recevez-les toujours pour l'instruction de notre aréopage : avec le temps, il en pourroit sortir un excellent grade politique. C'est là ce que Philon fait depuis long-temps, etc.

CHAPITRE XXIII.

Instructions de Vueishaupt aux préfets et aux doyens de l'ordre.

Dans ce gouvernement, il est d'abord, pour grand moyen de subordination, une division générale de supériorités comme de localités. Il est dès loges affectées aux adeptes dans leur département; chaque loge minervale a son supérieur dans la classe préparatoire, inspectée par la classe intermédiaire. Il est en second lieu des districts, dont l'enceinte renferme plusieurs loges surveillées et inspectées, ainsi que leur préfet, par le supérieur du district que les illuminés appellent doyen. Celui-ci est lui-même subordonné à un nouveau supérieur, dont l'autorité s'étend sur toutes les loges, sur tous les doyens de la province, et qui est pour cela appelé provincial. Un quatrième grade de supériorité est celui de l'adepte qui a sous lui tous les provinciaux d'une même nation, et que l'étendue de son inspection fait appeler supérieur national. Au-dessus de ces supérieurs nationaux est le conseil suprême de l'ordre, dont les membres sont appelés aréopagites, et dont le président est le vrai général de l'illuminisme, auquel tous, sans distinction, doivent être soumis.

Les correspondances suivent exactement le même ordre : cette correspondance doit être immense, puisque chaque sectaire doit au moins une lettre par mois pour

rendre compte de ses découvertes, soit sur la vie des initiés, soit sur celle des profanes, ainsi que des progrès de la secte. Le grand objet est l'art de rendre cette correspondance inintelligible aux profanes, et de faire parvenir les lettres suivant le grade de ceux qui les ont écrites. D'après ce moyen général de correspondance et de subordination, viennent les assemblées propres à chaque grade, et l'autorité qui leur est attribuée selon l'ordre établi des différents grades. Les préfets des loges sont plutôt instruments que supérieurs. Nous rapporterons dans la classe des mystères le mobile qui les met en action : les instructions données à l'épopte et au régent développent en grand la politique de l'ordre. Passons aux lois qui concernent les supérieurs locaux.

L'ordre ne reconnoît de vrais supérieurs que dans la classe des mystères. Pour devenir préfet des chevaliers écossois, ou pour être doyen dans son district, il faut être arrivé au grade de régent. Tout préfet est le premier régent de sa préfecture, et a la direction de tout ce que le code appelle l'édifice inférieur de l'ordre. C'est de l'expérience, du zèle et de la vigilance du préfet, que dépendent les fondements de l'édifice : préparation, formation des élèves, esprit de corps, ou bien affection pour l'ordre, subordination, secret. L'étude de tous ces articles et leur attribution sont principalement du ressort des préfets. Celui sur lequel Vueishaupt insiste le plus, est le titre de la préparation : écoutons les instructions qu'il donne à ses préfets à cet égard.

Notre force, s'écrie-t-il, est en grande partie dans le nombre ; mais elle dépend aussi beaucoup du soin que nous mettrons à former les élèves. Les jeunes gens se plient, se prêtent mieux à cet objet ; le préfet illuminé n'épargnera donc rien pour se mettre en possession des écoles de son district et de leurs maîtres : il fera en sorte qu'elles soient confiées à des membres de notre ordre ; car c'est ainsi qu'on vient à bout d'inspirer nos principes et de former les jeunes gens ; c'est ainsi qu'on prépare les meilleurs têtes à travailler pour nous, qu'on les accoutume à la discipline, qu'on s'assure leur estime, que l'attachement conçu pour nous par ces jeunes élè-

ves, devient aussi durable que toutes les autres impressions de l'enfance, c'est-à-dire, que le préfet est chargé de prendre tous les moyens imaginables pour tromper la jeunesse, la pervertir et la perdre.

Vueishaupt et tous ses adhérents ont la volontéferme, le projet précis et formel de ramener le genre humain aux Vandales et à toute l'ignorance des hordes sauvages, de ne laisser à l'univers pour toute science que la liberté, l'égalité du peuple sans-culotte. Pour mieux corrompre l'opinion publique, les préfets doivent s'emparer dans leur province de l'éducation publique, du gouvernement ecclésiastique; ils doivent envahir jusqu'aux chaires d'enseignement et de prédication. Les préfets doivent encore avoir du crédit, de la fortune; ils doivent jouir d'une certaine considération; ils doivent être prudents, exacts, ponctuels et surtout zélés pour la secte, et capables d'un travail sérieux et constant. Ils doivent s'efforcer d'acquérir à l'ordre des forces suffisantes pour s'emparer des premières dignités, pour s'y montrer à leur gré redoutables aux rebelles, et pour leur faire sentir combien il est dangereux de contrarier où d'offenser la secte. Il faut se rendre maître du gouvernement, et diriger ceux qui en tiennent les rênes.

S'il est intéressant pour nous d'avoir les écoles ordinaires, continue le hiérophante, il est aussi très-important de gagner les séminaires ecclésiastiques et leurs supérieurs. Avec ce monde-là, nous avons la principale partie du pays; nous mettons de notre côté les plus grands ennemis de toute innovation; et ce qui est par dessus tout, avec les ecclésiastiques, le peuple et les gens du commun sont entre nos mains: soyez assurés que bientôt le monde ne nous manquera pas, si nous pouvons gagner le clergé, les chanoines et les séminaires. Observez cependant qu'il faut beaucoup de précautions avec ces messieurs: ils tiennent rarement un juste milieu. Ils sont ou trop libres ou trop austères: ceux qui sont trop libres ont rarement des mœurs; et ceux qui sont trop austères rebutent et éloignent d'eux par leur sévérité. La conduite de ces derniers est ordinairement pure; il faut s'attacher à la tourner en ridicule. La secte doit aussi

exclure de son sein tous les religieux, et fuir les jésuites comme la peste; c'est-à-dire, que la pureté de la doctrine qu'enseignoient les jésuites étoit entièrement opposée aux principes destructeurs de la secte; qu'ils ne redoutoient les lumières et les talents de ce corps respectable que parce qu'il auroit trop bien su faire sentir les paradoxes de l'illuminisme et confondre les adeptes avec leurs chefs. Il étoit difficile de faire un éloge plus pompeux des jésuites que ce que nous en apprenons de Vueishaupt, qui redoutoit lui-même la profondeur de leurs génies, et n'osoit entrer en lice avec eux.

Les méchants se plaisent à calomnier et à tourmenter ceux qui ont des sentiments plus nobles qu'eux; ils se plaisent à verser le fiel de leur venin sur les hommes de bien; ils n'aiment point entendre les réflexions de ceux qu'ils ne peuvent entraîner dans leurs vices, et ils réservent toute leur fureur et leur rage pour ceux qui ont la force et le courage de les reprendre de leurs désordres; ils sont dépourvus de vertus et de mérite, et aux yeux des hommes ils voudroient passer pour posséder l'un et l'autre.

Un des devoirs essentiels des maîtres est d'envoyer et de conduire leurs disciples à Jésus-Christ; mais tous les paradoxes des chefs de la secte ne tendent qu'à éloigner leurs élèves de Dieu, pour les plonger dans un labyrinthe de vices et de crimes. Par tout ce que nous venons d'entendre, nous avons vu que les méchants non-seulement se plaisent à se vautrer dans le bourbier de la scélératesse et de l'impiété, mais ils font encore leur principale étude et leurs délices d'y entraîner les autres avec eux.

Quand le préfet illuminé est peu-à-peu venu à bout de garnir de membres zélés pour notre ordre les dicastères et les conseils du prince, il a fait tout ce qu'il pouvoit faire; cela vaut mieux que s'il avoit initié le prince lui-même. Mais en général les princes seront rarement admis dans l'ordre même, et ceux qu'on y recevra ne seront pas admis aisément au-dessus du grade de chevalier écossois. Les prêtres et les princes sont sur notre chemin; ainsi on ne doit leur communiquer que ce que l'on a envie qu'ils

sachent. Il faut supprimer du code tout ce qui pourroit leur porter le moindre ombrage : ces messieurs sont envahissants, mais ils ont l'esprit pénétrant ; et il ne faut pas qu'ils s'apercoivent des complots de la secte contre toute leur autorité. Le moyen le plus certain pour les mieux perdre, est de leur donner beaucoup d'encens, de leur prodiguer beaucoup d'éloges, et de leur vanter la bienfaisance de notre ordre.

Mes frères, écrivoit le législateur même à ses aréopagites, si vous montrez nos grades à l'électeur, vous aurez soin de faire les changements suivants : dans celui d'illuminé mineur, au lieu de ces mots de moines imbécilles, mettez des hommes imbécilles. Dans celui d'illuminé majeur, effacez cette phrase : les prêtres et les princes sont sur notre chemin. Quant au grade de prêtre, n'en montrez autre chose que l'instruction relative aux sciences, etc. Je veux que tout cela soit fait à la jésuite, qu'il ne s'y trouve pas une ligne tant soit peu suspecte pour l'état ou la religion. Allons tout doucement, rien sans raison ; amenons, préparons les choses pas à pas.

Ces suppressions, ces expédients, plus insidieux encore, laissent plus d'obscurité. Vueishaupt donne ici sans honte des leçons de scélératesse et de perfidie consommée. Outre ses suppressions à volonté, selon le besoin, il fabrique encore des discours postiches, propres à duper ses adeptes et à leur persuader qu'ils sont admis dans l'antre des mystères, et que tous les secrets leur ont été dévoilés, tandis qu'on ne leur en a appris que ce qu'on a bien voulu qu'ils en sachent pour être le divertissement et la risée des véritables initiés qui se jouent de la crédulité et de l'ignorance des adeptes qui croient tout savoir et qui ne savent rien, parce qu'on leur cache avec soin le plus odieux de la secte. Cet artifice ajoute sans doute aux forfaits de Vueishaupt ; mais il ne peut excuser les adeptes qui ont commencé par jurer obéissance et protection aux supérieurs inconnus de l'illuminisme, et se sont soumis imprudemment à leur empire.

Si les maîtres impitoyables qu'ils ont eu la témérité de se donner leur cachent une partie des mystères impies et séditieux de la secte ; si leur amour pour la nouveauté

et la philosophie procure aux adeptes ignorants du mépris et de la confusion de la part des chefs et des véritables adeptes, il faut aussi convenir qu'ils méritent bien cet affront par leur foiblesse et leur témérité, et qu'ils s'en sont rendus vraiment dignes, s'ils ne se sont pas aperçu plutôt qu'en cherchant à régner sur les autres, ils étoient eux-mêmes leurs captifs.

Ce sont des hommes vains qui abusent des hommes vains. Ils sont tous également dignes de pitié et de mépris; et ceux qui deviennent les victimes des autres, ont vraiment le sort qu'ils méritent. Au surplus, des maîtres d'iniquité ne peuvent produire que des abominations. Des enfants qui recherchent avec fureur l'illusion et la vanité, qui ont la frénésie de vouloir imiter et même surpasser, s'il leur étoit possible, leurs pères dans leurs vices, méritent bien d'être humiliés et méprisés de leurs maîtres, qui, tout impies qu'ils sont, tout en cherchant à former des ennemis à la religion chrétienne, ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à sa pureté; car tout en tyrannisant la vertu, ils en relèvent le mérite et la gloire par le mépris et la confusion dont ils couvrent eux-mêmes leurs disciples et leurs fils qui ont l'imprudence d'écouter leurs pernicieuses leçons, et cherchent à imiter dans leurs désordres les grands coupables. Les chefs de l'impiété et de la scélératesse sont eux-mêmes si aveuglés, qu'ils ne voient pas que la honte et l'infamie qu'ils rejettent sur leurs adeptes ignorants, réjaillit sur eux-mêmes, et que leurs sarcasmes et leurs railleries ne servent qu'à les déshonorer véritablement et à condamner hautement leurs vices et leurs déréglements.

D'ailleurs, rien n'étonne que des monstres qui osent outrager si indignement la majesté divine, se jouent des foiblesses et de l'aveuglement de leurs semblables; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que des princes déjà revêtus de toute la puissance humaine, aient encore la manie, ou plutôt la folie, d'avoir leurs noms inscrits sur la liste des sociétés secrètes si opposées au bien général. N'ont-ils pas déjà assez de devoirs à remplir pour opérer le bonheur public? De quel droit ce serment d'une protection jurée dans des antres ou des loges, à des

hommes travestis qui se cachent et qui craignent d'être connus, quand tous les travaux, tous les soins et tout l'usage de la puissance protectrice sont dûs à la patrie et à tous les citoyens. Plusieurs, assis sur le trône, ou avec des droits certains à la couronne, ont déjà eu la bassesse et la lâcheté de promettre soumission et obéissance à des supérieurs obscurs de l'ordre des illuminés ou des franc-maçons. Par cette condescendance et cet abaissement indigne des souverains, ils font une plaie profonde à l'état; ils se préparent à eux-mêmes et à leurs sujets toutes sortes de maux; ils renoncent en quelque sorte au pouvoir suprême dont ils jouissent, en faveur des conjurés dont ils ne tardent pas à devenir les dupes et les esclaves, tandis qu'ils étoient faits pour leur donner des lois. De quel droit donneront-ils au peuple des ordres émanés de ces loges? Et le peuple, en jurant fidélité et obéissance à son souverain, a-t-il pu s'attendre à ne trouver dans son chef légitime qu'un plastron d'esclavage? A-t-il pu s'obliger à suivre des lois proclamées par son souverain, mais dictées par des maîtres illuminés ou franc-maçons? Magistrats du peuple, qui avez chaque jour à prononcer sur les différents qui s'élèvent entre les citoyens, après tous vos serments de protection, d'obéissance à des frères, quelle justice rendrez-vous au public, et quelle confiance inspirerez-vous aux citoyens, de votre intégrité, de votre impartialité? Pour plaire à la secte, et pour demeurer fidèles aux serments que vous lui avez jurés, vous trahirez la justice et la vérité; vous manquerez à la délicatesse, à l'honneur et à la conscience, plutôt que de briser les liens abominables qui vous attachent à la secte infernale. Ces exemples funestes ne sont que trop fréquents : je laisse à l'histoire à éclaircir un jour ces réflexions, et plût à Dieu que l'expérience en eût déjà moins fait sentir l'importance. Mais pour désabuser entièrement les princes qui sont encore amateurs des sociétés secrètes, nous ne pouvons trouver des excuses dans le secret dont ils s'environnent: *cur non palam, si decenter*. Ces motifs sont plus puissants que toutes les lois de l'illuminisme. Pour en convaincre tout à la fois le lecteur et le prince dupe, pour ne leur rien laisser ignorer, et pour leur ôter tout vain prétexte, il suffit de leur mettre sous

les yeux ce nouvel article des lois données aux préfets ou supérieurs locaux, sous le titre : *Formation des élèves.*

A quoi nous sert le nombre, s'écrié le hiérophante, si l'on ne trouve nulle part la ressemblance et l'unité de sentiments ? Point de rang, point d'état qui doivent dispenser les frères de nos travaux, de nos épreuves. Pour les accoutumer au mépris de toute distinction, à ne voir que le monde, le genre humain en grand, le préfet aura soin de recueillir toutes les anecdotes, tous les traits remarquables, soit par leur noblesse, soit par leur bassesse, quels qu'en soient les auteurs, riches ou pauvres, princes ou bourgeois, nobles ou roturiers. C'est à lui à fournir ce recueil aux maîtres de Minerve ; et ceux-là auront soin de ne pas les laisser ignorer aux élèves. Ils se garderont bien surtout de cacher le nom du prince ou du grand seigneur que le trait pourroit déshonorer ; car il faut, dit le code, qu'ici chacun apprenne que nous savons rendre justice à tous ; que chez nous le méchant sur le trône s'appelle un vil coquin, tout aussi bien, sinon encore mieux, que le gueux qu'on mène à la potence.

Princes et lecteurs, vous venez d'entendre le fondateur, le héros de la secte des illuminés. Cet impudent sophiste ne cache plus le mépris qu'il fait de l'autorité légitime ; il cherche à pénétrer les cœurs de ses adeptes du fiel de son venin : quelques sales, quelques horribles que soient d'aussi grossières injures, elles n'en sont pas moins un avertissement salutaire, capable de désabuser et d'éclairer les princes les plus obstinés du danger des sociétés secrètes ; elles n'en sont pas moins une preuve irrécusable de l'horreur et du mépris qu'elles doivent leur inspirer, et de la vigilance qu'ils doivent apporter à les réprimer.

Ceux qui insistent encore à s'assembler et à se réunir dans leurs infames repaires, sont des malheureux qui méditent de nouveaux crimes, et qui méritent une punition exemplaire. La prudence et la sagesse d'un souverain éclatent davantage, en ramenant des égarés et des furieux à des principes de modération, de justice

et d'équité, qu'en remportant sur ses ennemis du dehors une victoire signalée : en changeant et gagnant les cœurs de ses sujets ; de vicieux qu'ils étoient, en les rendant vertueux, un monarque s'acquiert plus de véritable gloire et de vrai mérite, qu'il n'en peut obtenir par de grandes conquêtes.

Un souverain doit toujours être en butte aux contradictions des méchants, pour opérer le bien ; mais celui qui se laisse maîtriser par les méchants, ne peut plus opérer aucun bien. D'ailleurs, peut-il être décent et convenable à la grandeur et à la dignité d'un monarque, de s'abaisser jusqu'à se soumettre lui-même à jurer obéissance, fidélité et protection à des maîtres de loges, à d'impudents séditieux, à des conspirateurs audacieux qui ne cherchent qu'à humilier le prince, qu'à désoler la société et à ruiner l'état. Un souverain est fait pour donner des lois et non pour les recevoir : il perd son autorité du moment qu'il se soumet aux caprices des supérieurs d'un ordre. Le mal va toujours croissant, et les méchants sont extrêmement envahissants ; ils prennent la pitié et l'indulgence qu'on a pour eux, pour des faveurs. Ils se croient dès-lors suffisamment autorisés dans leurs vices, et leur plus léger triomphe est toujours accompagné de grands crimes. Aussi un souverain, tout en s'assujettissant aux volontés infames de vils conjurés, perd le pouvoir suprême qu'il avoit : il cesse d'être maître, pour se rendre l'esclave d'hommes profondément corrompus ; il devient le jouet et la risée des méchants, du moment qu'il s'en déclare le protecteur et l'appui ; il se couvre tout à la fois de honte et de mépris, dès le moment que son nom est inscrit sur les registres d'une secte ; il ne peut plus faire le bonheur de ses sujets; parce qu'il n'a pu y être admis sans trahir la justice, la vérité et ses devoirs.

Toutes les sociétés secrètes étant les plus cruels tyrans du mérite et de la vertu, l'autorité n'étant établie que pour soutenir l'innocence, protéger la vertu et punir le crime, un prince, par son admission dans une secte, enhardit les sectaires ; par sa présence, il les encourage aux crimes, et par cela seul, il fait déjà une plaie profonde à

la vertu, et il frappe encore sourdement les fondements du trône. En se dépouillant de la justice, de la paix et de la tranquillité, qui font prospérer et fleurir les états, il creuse insensiblement son tombeau, pour opérer la ruine de son royaume, pour faire la désolation et le désespoir de ses plus fidèles sujets; en un mot, il se livre entre les mains et au pouvoir de ses plus cruels ennemis.

Tout état où il y a plusieurs maîtres n'est pas éloigné de sa fin. Au firmament le soleil n'a pas son égal: dans un royaume, un roi ne doit aussi point reconnoître d'égal; il doit être le seul chef; et il est injurieux pour le monarque et outrageant pour la société, de laisser s'emparer des rênes du gouvernement, des sectaires percés de crimes de toutes parts. Il ne convient pas à des membres rebelles et empoisonnés d'abuser de la jeunesse, de la foiblesse et de la crédulité du chef, pour envahir son autorité, afin de mieux maîtriser le peuple et humilier le souverain jusqu'à le rendre leur propre esclave. Tel est cependant le sort que les sociétés secrètes réservent aux monarques qui les favorisent et les protègent. Elles méritent non-seulement le courroux du ciel, mais elles sont encore dignes de la vengeance et de la colère de tous les souverains.

Les crimes odieux qui se complotent dans les antres ténébreux des illuminés et des franc-maçons, commandent impérieusement à tous les monarques de faire fermer pour toujours les repaires de ces audacieux conjurés, et les noms des chefs ne peuvent inspirer que l'horreur et l'effroi à la postérité la plus reculée; car leur scélératesse, leur fureur et leur rage ont mis l'Europe entière dans une inquiétude désespérante. Ils ont déjà bouleversé les royaumes de France, de Naples et d'Espagne; ils menacent d'étendre leurs ravages d'un pôle à l'autre, et ils en viendroient à bout, si l'on ne prend des mesures générales et sévères contre eux. Rien ne doit être capable d'arrêter les bras vengeurs de tant de noirceur et de tant de forfaits; aucune considération ne peut soustraire au châtiment de si grands conpirateurs; rien ne doit les mettre à couvert des coups qu'ils

ont mérités. Leurs crimes énormes ont armé la juste vengeance de l'univers, dont ils n'ont fait, jusqu'ici, qu'un homme de douleur. Si le sage traite déjà de serviteur infidèle celui qui ne témoigne aucun empressement pour voir son maître, est-il une expression assez forte pour caractériser les scélérats et les monstres qui, par fourberie et par fraude, cherchent à les dépouiller et à les déshonorer. L'infernal Vueishaupt nous a suffisamment instruits sur l'article des préparations; voyons à présent ce qu'il nous dira sous le titre: *Esprit de corps*. Le hiérophante, continuant ses instructions à ses élèves, leur dit:

Le préfet est averti que cet esprit s'inspire par le soin d'exalter sans cesse la beauté et l'importance du but, l'intégrité des membres, la dignité et la sûreté des moyens, l'utilité de l'instruction que l'ordre donne à ses élèves, et la protection qu'il leur assure. Cet esprit sera toujours en proportion de l'assurance qu'ils auront d'être heureux, tandis qu'ils resteroit attachés à l'ordre, et de ne trouver le bonheur nulle autre part que chez nous. Pour le nourrir, il faut entretenir l'espoir de découvertes toujours plus importantes, à mesure qu'on avance, crainte de le laisser refroidir. Cherchez à mettre vos élèves dans une situation où ils soient souvent et constamment occupés de notre société; faites-en leur idée favorite; prenez pour exemple l'Eglise romaine. On ne sauroit ici donner des règles applicables partout: que les préfets et les autres supérieurs étudient donc sans cesse l'art de remédier à ce qui peut manquer à nos travaux; qu'ils proposent des prix; qu'ils récompensent celui qui aura le mieux traité la matière. A force d'y veiller, il faudra bien que tôt ou tard, suivant les circonstances locales, l'édifice prenne sa consistance. Exhortez les frères à être complaisants, bienfaisants, généreux les uns envers les autres, et aussi envers notre ordre..

Vous avez déjà connoissance des blasphèmes du hiérophante contre la religion catholique, contre son divin chef, et contre ses fidèles ministres. Lecteur, vous entendez à présent ce maître de l'impiété, cet impu-

dent sophiste, qui propose aujourd'hui pour modèles à ses plus intimes confidents, les lieutenants de Jésus-Christ. Tant de contradictions démontrent à l'évidence la fourberie et la scélératesse de Vueishaupt, qui condamne et blâme, dans un endroit, la conduite pure et innocente des successeurs de Notre Seigneur, et qui, dans un autre, la donne pour exemple à ses disciples. Tant de supercheries et de paradoxes devroient encore être suffisants pour démontrer aux adeptes, s'ils étoient capables de réflexion, la fausseté et la duplicité de leur chef, ainsi que la foiblesse des moyens de Vueishaupt, qui voudroit tout faire servir à son but. Mais les adeptes, ignorants et déjà corrompus, dans l'espoir des promesses chimériques de la secte, souscrivent à tout, applaudissent à tout. Ce sont des malades qui abusent d'autres malades, et leurs vaines louanges ne servent qu'à les déshonorer tous véritablement.

Vous l'avez entendu exhorter ses adeptes à être complaisants, bienfaisants et généreux. Lecteur, conservez bien ces belles leçons; nous y reviendrons, et l'avenir vous apprendra que ces belles qualités n'étoient que dans leurs bouches et non dans leurs cœurs.

Passons à l'article de l'obéissance; sous ce titre, il est dit aux préfets : Si vous avez bien su faire sentir à vos élèves la grandeur de notre objet et de nos plans, point de doute qu'ils n'obéissent avec plaisir aux supérieurs. Comment ne pas se laisser conduire par celui qui nous a si bien, si sûrement guidés jusqu'à présent, par celui qui nous rend heureux en ce monde, et de qui nous pouvons espérer plus de bonheur encore pour la suite; loin de nous l'homme que tous ces avantages ne décideroient pas à l'obéissance; qu'il sorte de la société des élus. Cet esprit d'obéissance s'inspire plus spécialement par l'exemple et l'instruction; par la conviction, qu'obéir à nos supérieurs, c'est dans le fond nous suivre nous-mêmes; par les promotions aux grades supérieurs; par l'espoir de connoissances toujours plus importantes; par la crainte employée à propos; par les honneurs, les récompenses, les distinctions accordées à ceux qui sont dociles; par le mépris jeté sur les revêches; par le soin

d'éviter la familiarité avec les inférieurs; par les punitions exemplaires des rebelles; par le choix de ceux que l'on sait tout à nous et disposés à suivre tous nos ordres; par une grande attention aux *quibus licet*, où l'on doit voir comment les ordres donnés ont été exécutés; par l'exactitude des supérieurs moyens, à envoyer les tablettes ou les comptes à rendre sur leurs inférieurs. Plus ces tablettes sont détaillées, meilleures elles sont, car c'est là-dessus que repose tout le plan de nos opérations. C'est par-là qu'on connoît le nombre des frères et leurs progrès; c'est par-là que l'on voit la force ou la foiblesse de la machine, la proportion et l'adhésion des parties au tout, le vrai titre des frères à des promotions, et enfin le mérite des assemblées, des loges, de leurs supérieurs.

Le hiérophante tient aujourd'hui à ses préfets un langage bien différent que celui qu'il tenoit à ses adeptes, lorsqu'il leur apprenoit à mépriser l'autorité du souverain, que la docilité et la soumission des sujets faisoient toute la force du monarque; à présent, il voudroit leur persuader que l'obéissance est la mère du mérite. Les méchants n'ont de pensées et d'affections que pour ce qu'ils blâment dans les autres. L'obéissance est un crime pour obéir aux autres; mais c'est une vertu, lorsqu'on se soumet au général de l'illuminisme. Ces contradictions frappantes ne font aucune impression sur le cœur de l'infernal Vueishaupt ni de ses disciples.

Le caractère des méchants est de chercher le mal, et tous les moyens pour le commettre leur sont indifférents. Lorsqu'ils ne peuvent faire par eux-mêmes tout le mal qu'ils désirent, ils s'associent avec d'autres aussi méchants qu'eux, pour conspirer ensemble contre les gens de bien qu'ils ne peuvent laisser en repos. Quoique les pervers agissent toujours avec fourberie et artifice, ils sont toujours disposés à s'aider mutuellement, lorsqu'il y a quelque nouveau crime à commettre; ils ne sont même satisfaits que lorsqu'ils se sont aidés à le consommer. L'appas d'un riche butin, l'espoir des dépouilles d'autrui, voilà les récompenses que Vueishaupt

peut promettre à ses adeptes ; semblable à Cartouche et à Mandrin, il voudroit encore lui-même leur partager le tout, pour maintenir l'accord et l'union parmi ses dignes collaborateurs, auxquels il n'a rien omis d'enseigner pour en faire ses véritables esclaves.

L'esprit malin est subtil ; il ne se rebute de rien; il rode sans cesse autour de sa proie qu'il cherche à dévorer. Après avoir animé ses adeptes à la révolte contre l'autorité légitime, le même sophiste leur annonce, comme nécessaire au bien de l'ordre, et avantageux pour leurs complots, une soumission entière et aveugle aux caprices du général de la secte ; et les disciples, incapables de réfléchir sur des contradictions si manifestes, se soumettent volontiers à l'empire et au joug du héros des sophismes de l'impiété et du crime, que la plupart ne connoissent même pas.

Nous verrons ensuite de quoi est capable le général de l'illuminisme, lorsqu'il aura réuni sous son obéissance et assujetti à son empire cette foule d'adeptes ignorants, mais aussi méchants et aussi inhumains que leur infame chef qui n'a rien omis dans ses instructions pour enflammer le cœur de ses élèves, et pour les porter à toutes sortes d'excès et de crimes. Mais achevons les leçons de Vueishaupt sur la formation de ses disciples, et voyons ce qu'il leur dit concernant le secret.

C'est ici, dit le hiérophante à ses préfets, c'est ici l'article le plus essentiel; et c'est pour cela que, dans les pays mêmes où nous aurions acquis assez de puissance pour nous montrer publiquement, il n'en faut pas moins rester cachés.

Le préfet doit toujours couvrir adroitement ses projets, suivant les circonstances locales. Qu'il s'accorde avec le provincial, sur le manteau, le voile qu'il faut donner à l'ordre, ainsi que pour les instituts religieux de l'église romaine. La religion, hélas ! n'étoit qu'un prétexte : aussi faut-il, avec plus de noblesse, cacher notre ordre sous l'apparence d'une société marchande, ou sous quelque extérieur semblable.

Lecteur, vous venez d'entendre l'abomination même des impies les plus impudents et les plus scélérats. Avant eux, aucun n'avoit encore osé avancer que dans l'église romaine la religion n'étoit que le prétexte des instituts religieux; jamais personne ne s'est permis de dire que l'ambition, ou l'avarice, ou tout autre motif que la religion, avoit fondé les monastères, soit de religieux, soit de religieuses. Parmi les apostats mêmes, qui devoient si bien connoître les ordres dans lesquels ils ont vécu, il ne s'en est jamais trouvé un seul qui eût osé prétendre que la religion ne fût qu'un prétexte pour l'institut auquel il renonçoit et pour ses anciens confrères. Il étoit sans doute réservé au chef de l'illuminisme de proférer des blasphêmes aussi outrageants contre la religion chrétienne. Vueishaupt, né catholique, mais devenu apostat, sophiste, et Kuigge, qui ne sut jamais ce que c'étoit que les religieux et leurs instituts, ont eu seuls la sacrilège audace d'inventer et de publier de si exécrables abominations. Le lecteur ne doit point être surpris des soins et des précautions que ces monstres prenoient pour voiler leur noirceur, leur scélératesse et leur impiété dans les ténèbres du secret. Les exécrations qu'ils débitoient dans leurs repaires, obligeoient les sectaires à cacher leur marche et l'existence de leurs loges. Leur propre sûreté les mettoit dans la nécessité d'avoir recours à tant de fourberie; elle les contraignoit à se tenir toujours dans la gêne, pour se soustraire aux recherches de la police, et à la juste indignation des honnêtes gens. De telles horreurs, de telles absurdités, n'ont jamais pu s'annoncer en public, pas même chez les sauvages, qui n'auroient pas hésité de se rendre justice eux-mêmes, en châtiant, par une mort prompte et exemplaire, les téméraires qui auroient osé leur prêcher semblables abominations.

Les méchants n'ignoroient pas le danger qu'ils couroient, et les châtiments qu'ils méritoient; c'est pourquoi ils prenoient tant de détours et de précautions pour échapper aux supplices réservés aux grands criminels et aux grands coupables. Mais cette absurde calomnie n'est pas encore la dernière leçon de Vueishaupt à ses préfets. Lecteurs, soyez attentifs, si vous en avez encore la force, aux instructions qu'il continue à leur faire.

Le préfet, dit l'infernal, aura soin de ne pas réunir ordinairement plus de dix frères dans les églises minervales, crainte qu'un trop grand nombre ne les expose à être découverts; il vaut mieux multiplier les loges, et s'il y a plusieurs loges dans la même ville, le préfet aura soin que les frères d'une loge ne sachent rien des autres. Il surveillera en outre les loges minervales et les loges maçonniques; il aura soin que tout s'y passe régulièrement et avec la plus grande ponctualité; il ne permettra point qu'on y tienne des discours assez libres, pour faire soupçonner fortement des projets contre la religion, l'état et les mœurs. Là-dessus, on ne sauroit porter trop loin les précautions, l'anxiété et le scrupule; car le secret est l'ame des opérations de la secte. Sans le secret, elle seroit bientôt inquiétée et interrompue dans ses travaux.

Le préfet pourra admettre dans notre ordre des membres des loges maçonniques; mais il aura soin de ne pas laisser donner le ton à nos frères par ces étrangers, qu'il choisira d'ailleurs de manière à les rendre utiles à l'ordre. Comme il est chargé de surveiller et d'instruire, sur différents points, les supérieurs des minervales et les vénérables des loges, il s'adressera au provincial, dans tous les doutes de quelque importance. Le préfet veillera à ce que chaque membre s'en tienne aux devoirs de sa place, ne faisant ni plus ni moins que ce que sa règle exige. chacun pouvant trouver dans cette instruction, tout ce dont il aura besoin pour sa conduite. Le hiérophante, pour engager tous ses adeptes à observer strictement les cinq articles de cette dernière leçon, sans en enfreindre aucun, leur fait une importante et magnifique promesse conçue en ces termes:

Si nous avons exactement pourvu à tout ce qui regarde ces cinq articles, il n'y aura plus rien d'impossible pour nous, dans aucune des contrées, qui sont sous le soleil. Les hommes paisibles et tranquilles s'aperçoivent aisément de la foiblesse, de la futilité des raisonnements vains et trompeurs de Vueishaupt, ainsi que de ses promesses chimériques et des contradictions fréquentes qui se trouvent dans ses pernicieuses leçons. Mais les amateurs des sciences humaines, enflés du vain nom de philosophie, dominés par l'orgueil, maîtrisés par

les plus infames passions qui les troublent et les agitent, en sucent avec joie tout le venin. Leurs cœurs d'ailleurs sont si opposés à tout bien et si portés au mal, qu'ils ne soupirent qu'après le moment où ils pourront s'y livrer impunément; ils ne reconnoissent le précipice, que lorsqu'ils y sont plongés entièrement. Plusieurs mêmes sont tellement aveuglés, que, lorsqu'ils sont enfoncés dans le bourbier et qu'ils crient au secours, ils injurient la personne charitable qui leur tend la main pour les retirer de la fange et de l'ordure où ils se sont précipités eux-mêmes. Si elle veut les avertir amicalement de la véritable cause de leurs peines et de leurs maux, et que le seul moyen pour éviter de si funestes écueils est de fuir les leçons empoisonnées de la philosophie, et de renoncer entièrement aux sociétés secrètes, sa charité et son zèle sont rarement payés de reconnoissance. Les méchants ne sortent qu'à regret de leur déréglements; ils quittent avec peine la rouille de tous les vices. Les changements et les conversions de tels personnages sont extrêmement rares : pour les arracher de la puissance des ténèbres, il faut une force et une grace particulière pour opérer sur des cœurs qui ont croupi trop long-temps dans le crime. D'ailleurs, quand l'on s'est habitué aux désordres et aux vices, et que l'on s'est plu à y vieillir, les liens sont bien plus forts et plus difficiles à rompre; aussi la confusion et le désespoir sont ordinairement le partage des pécheurs endurcis.

Lecteur, vous avez entendu Vueishaupt, sur les cinq articles qu'ils donne pour leçons à ses préfets, insister surtout sur celui du secret. Cet objet est important à tous les sectaires, aussi bien qu'aux chefs; car, si leurs complots et leur projets criminels étoient connus, tout l'édifice des sociétés secrètes s'écrouleroit de lui-même. Si leurs instituts étoient publics, avant qu'ils pussent prendre de la consistance, l'autorité publique ne se contenteroit pas de les réprimer, mais elle feroit rechercher et punir les auteurs. Sans l'enthousiasme et la frénésie du secret, les supérieurs de l'ordre ne pourroient gagner ni séduire la multitude, tandis que le secret, joint à l'ignorance, fait la principale force des sectaires. Ils sentent le besoin qu'ils ont des ténèbres

pour cacher leur iniquités, et ils jettent sur leur scélératesse et leur impiété le voile du secret. Ces impudents sophistes ont appris de bonne heure à leurs élèves à ne jamais violer le secret des mystères de la secte, et, en habiles conjurés, ils n'en donnent connoissance qu'à ceux qui sont entièrement dévoués aux principes de l'ordre. Mais les triomphes sanglants que les sociétés secrètes viennent d'obtenir, avoient tellement flatté l'orgueil des chefs, ils les avoient si fort enivrés de plaisir et de vanité, que ces enragés n'ont pu s'empêcher de s'écrier au milieu de leurs succès effrayants : *Ces bouleversements ne sont point l'ouvrage de la superstitieuse et ignorante antiquité ; ils sont le fruit des travaux de la philosophie moderne ; ils sont l'effet des sociétés secrètes ; et Spartacus Vueishaupt en est le véritable père.*

Si les désastres affligeants que nous avons éprouvés nous ont extrêmement alarmés et inquiétés, cherchons à nous consoler aujourd'hui de tout ce que nous ont appris ces déhontés et audacieux conjurés ; profitons des aveux qu'ils ont osé faire, en se déclarant les tyrans et les bourreaux du genre humain. Les ennemis de la société sont à présent connus : il est facile de les réprimer ou de les punir. Les vœux et les complots des sociétés secrètes sont assez démontrés par les aveux et les écrits originaux des sectaires : faut-il encore que le résultat de l'évidence y vienne mettre de nouveau son impitoyable sceau ? Profitons au moins des leçons du passé, et que l'expérience serve à nous instruire pour l'avenir. Les travaux et les complots des sociétés secrètes n'étant que mystères d'iniquité, il n'est pas étonnant que tous les sectaires mettent tant d'importance à ce que le secret ne soit pas révélé à des étrangers, et qu'ils punissent si sévérement ceux qui le violent. Leur propre sûreté exige ces précautions et cette sévérité. Mais ce qui étonne, c'est que des hommes, plutôt des monstres, puissent former et exécuter des projets si désastreux, et qu'ils aient pu répandre et propager partout toutes leurs erreurs anti-religieuses et anti-sociales. Nous avons traduit les instructions données aux préfets de l'illuminisme; nous allons raconter celles du provincial. Presque toutes les

lois données aux régents ou aux préfets peuvent servir de règle aux provinciaux. Ils doivent posséder à fond, comme s'ils en étoient les inventeurs, toutes les instructions des régents et des supérieurs locaux.

Le provincial sera élu par les régents de la province; il ne sera subordonné qu'aux directeurs nationaux, aux aréopagites et au général de l'ordre. Il doit être enfant de la province, et la connoître à fond ; il doit être dégagé de toute affaire publique, de toute obligation, pour se livrer entièrement aux soins et aux travaux de l'ordre ; il doit séjourner dans le centre même de la province. En devenant provincial, il doit changer son premier nom de guerre, pour prendre celui que les supérieurs majeurs lui donneront ; il sera nanti du cachet de sa province, ainsi que des archives. Il doit chaque mois un compte général de sa province à l'un des inspecteurs nationaux, comme il reçoit lui-même les comptes des supérieurs locaux. Dans ses doutes, il doit consulter l'inspecteur national. S'il a des plaintes à porter contre cet inspecteur, il s'adressera au premier de l'ordre. Les régents de sa province sont ses consulteurs; ils doivent l'aider dans toutes ses entreprises. Les préfets et les supérieurs des classes inférieures lui sont subordonnés. Il doit employer les frères pensionnés par l'ordre, dans les endroits de sa province où ils seront le plus utiles ; il est chargé de faire passer aux préfets les noms caractéristiques des frères, et les noms géographiques des loges. Il faut aussi connoître tous les frères exclus. Il se servira d'une main étrangère, et sa lettre sera signée *Basile*, lorsqu'il aura des reproches à faire à des frères qu'il seroit dangereux d'offenser. Il prescrira lui-même les livres propres à former les élèves ; suivant les besoins de chaque grade, il doit établir, à l'usage des frères, des bibliothèques dans les endroits les plus commodes de sa province. Le provincial ouvre les lettres des illuminés mineurs et des chevaliers écossois, dont l'adresse est *soli*. Il ouvre aussi les simples *quibus licet* des époptes et même les *primo* des novices ; mais il ne peut ouvrir ni les *primo* d'un minerval, ni les *soli* d'un chevalier ou d'un épopte, ni les *quibus licet* des régents. Cette gradation dans la faculté de décacheter les lettres des frères, suivant le

grade qu'ils occupent dans l'ordre, indique évidemment que l'adresse doit être accompagnée de quelque signe marquant le grade du frère qui écrit. Il est à croire que c'est le cachet, et que chaque grade a son cachet particulier, que tous sont tenus d'employer lorsqu'ils écrivent aux supérieurs de l'ordre; et ceux-ci, à vue du cachet, connoissent déjà le grade de la personne qui leur écrit. Ce qu'il y a de certain, c'est que les lettres des frères arrivent toujours à des frères d'un grade au-dessus d'eux, en sorte que jamais ils ne connoissent ni celui qui les reçoit, ni celui qui répond, puisque les règles de cette hiérarchie ne se dévoilent qu'à proportion du droit que cette hiérarchie donne à chaque frère dans sa promotion. Le provincial lui-même ne sait pas à qui arrivent ses propres lettres et celles qu'il ne lui est pas permis de lire. Il est certain que toutes arrivent à des personnes plus élevées en grades que lui; et comme il y en a très-peu, il n'en peut soupçonner d'autres, sans cependant pouvoir désigner la personne même.

Le provincial ne pourra élever un frère au grade de régent sans la permission de l'inspecteur national. C'est à lui à faire notifier aux doyens la profession choisie par chaque nouveau frère entrant aux minervales; il devra recueillir sous un même paquet les tablettes, les lettres reversales et tous les documents relatifs au même frère. En général, il doit avoir grand soin de procurer à l'ordre des coopérateurs dans la partie des sciences. Il fera parvenir aux doyens les discours remarquables et tout ce qui regarde la classe des prêtres; il assignera aux époptes les travaux propres à leurs divers talents. Quand les chapitres écossois seront composés de plus de douze chevaliers, il mettra le plus habile dans la classe des époptes. Dans chacun de ces chapitres, il aura un prêtre affidé qui lui servira de censeur secret ou d'espion. Comme les plus sages ont besoin de conseils et de secours, dans les circonstances importantes il assemblera ses régents pour délibérer avec eux. Le provincial reçoit ses patentes du supérieur national; il expédie dans la formule suivante celles des chevaliers écossois : Nous, de la grande loge de l'orient germanique, constitué provincial et maître du district de, etc., faisons savoir et notifions qu'en vi-

gueur des présentes, nous donnons au vénérable frère, etc., pleine puissance et faculté d'ériger un chapitre secret de la sainte franc-maçonnerie écossoise, et de propager l'art royal, conformément à ses instructions, par l'établissement de nouvelles loges maçonniques des trois grades symboliques. Donné au directoire, de notre district (L. S.), provincial secret du directoire, sans autre signature. Pour tout dire en peu de mots, le provincial est tenu d'organiser sa province, d'assigner à chaque adepte sa place, de leur conférer les emplois auxquels il les juge les plus propres, soit pour entreprendre et opérer le bien, soit pour empêcher le mal. Heureuses les contrées, s'écrie déjà Vueishaupt, où notre ordre aura acquis cette puissance! Cela ne sera pas bien difficile au provincial qui suivra exactement les avis des très-hauts supérieurs, étant secondés de tant d'hommes habiles, formés à la science morale et travaillant en secret avec lui. Si le provincial est soumis et docile à leurs instructions et à leurs ordres, il n'est point de noble entreprise dont il ne puisse venir à bout, point de mauvais desseins qu'il ne puisse faire avorter. Avec du courage, de la patience et du travail, il n'est aucun obstacle que l'on ne puisse surmonter. Aussi, point de connivence pour les fautes, point d'inimitiés, point d'égoïsmes, pas d'autres vues que celles du bien général; qu'il soit l'unique lien des sectaires, depuis l'aspirant jusqu'au général. Point d'autre but, point d'autres motifs que ceux de notre ordre. Du reste, que les frères se reposent sur nous du soin de ne créer provinciaux que des hommes capables de remplir ces fonctions. Mais que l'on sache aussi que dans nos mains restent tous les moyens de châtier celui qui voudroit abuser de la puissance qu'il a reçue de nous. Cette puissance ne doit être employée que pour le bien de nos frères et amis les sectaires; il faut aider tous ceux que l'on peut aider, mais avec une répartition égale; dans toutes les circonstances, les membres de notre société doivent toujours être préférés. Prodiguons les services, l'argent, l'honneur, nos biens, notre sang même pour soulager dans le besoin nos frères, dont la fidélité est à l'épreuve, et que l'offense du moindre illuminé soit notre propre cause à tous; les

liens qui nous unissent doivent être si forts, que désormais nous ne devons plus former qu'un seul corps.

Si l'on ne détailloit les instructions données à chaque grade des sociétés secrètes, le lecteur ne pourroit croire à tant de noirceur et à tant de scélératesse, si les chefs eux-mêmes, avec leur licence sans bornes, ne nous avoient appris que les sociétés secrètes ne peuvent enfanter que des brigands trop orgueilleux pour être humains, trop égoïstes pour être justes, et trop cruels pour devenir jamais bienfaisants. Le lecteur indigné ne pourra trouver dans toutes les leçons de ces impitoyables sophistes qu'un code de perfidie, de violence et de trahison, propre à étourdir, par des raisonnements vains et trompeurs, quelques adeptes dupes et imbécilles, dont les chefs se sont rendus maîtres, et qu'ils gouvernent déjà avec un sceptre de fer, quoique leur force et toute leur puissance soient concentrées dans le nombre et le courage de ceux qu'ils menacent déjà avec tant d'audace.

Ces sophistes dégoûtants, sous le titre imposant de philosophes, prétendent posséder toutes les connoissances. Les partisans se sont érigés en précepteurs du genre humain; ils ont élevé au milieu de nous une secte impie et conspiratrice; ils ont décoré leur fausse sagesse du nom de philosophie, pour renverser d'une main les autels et les trônes, et de l'autre anéantir toute société et toute propriété. Ces audacieux conjurés ont osé se former en société secrète pour propager leurs principes tout à la fois impies et régicides, afin de soulever les peuples sous le vain prétexte de les éclairer. Tout le poison de l'impiété et de la rebellion dont l'Europe est menacée, et dont la France a été principalement affectée, est sorti des antres ténébreux des sectaires. Ceux qui auroient pu utiliser leurs talents en les employant à éclairer leurs concitoyens sur leurs véritables devoirs, en inspirant à leurs contemporains un profond respect pour la religion chrétienne, un ardent amour pour le souverain légitime, obéissance et soumission à l'autorité, les ont fait servir à comploter en secret le bouleversement de l'Europe. Mais, au lieu de vanter les précieux avantages des institutions civiles, de la société et de la propriété, ils

n'ont cherché qu'à inspirer du mépris pour tout ce qui méritoit la plus grande vénération; ils ont déployé l'étendart de la révolte; ils se sont mis à la tête des incrédules, et par cet esprit de philosophie indépendante, ils ont tout gâté et tout bouleversé. Ils ont cru ajouter à leur célébrité, et ils n'ont fait que se déshonorer véritablement.

Une foule d'écrivains obscurs, ne pouvant s'illustrer par l'éclat des mêmes talents, ont fait paroître la même audace. Enfin, leurs prosélites se sont multipliés, l'amour de la nouveauté s'est répandu partout, et la religion compte aujourd'hui presque autant d'ennemis déclarés, que la littérature se glorifie d'avoir produit de prétendus philosophes. Les peuples, étonnés de voir bouleversés et anéantis les principes religieux et sociaux qui avoient toujours fait la gloire et le bonheur de leurs ancêtres, se sont demandés par quelle fatalité ils étoient devenus si différents de leurs pères. Les maximes pernicieuses des sociétés secrètes ont déjà ébranlé tous les trônes et tous les gouvernements; et ceux qui possèdent encore dans leur sein cette secte d'incrédules, doivent trembler, car ils ne cherchent qu'à bouleverser les peuples, sous le prétexte de les instruire. Ces audacieux conjurés, au lieu de les éclairer, les incitent à la révolte, et tout gouvernement qui les tolérera n'est pas éloigné de sa ruine. L'impiété, jointe à la sédition, ne borne pas simplement ses projets ambitieux et criminels à maîtriser l'opinion publique; son génie inquiet, entreprenant et ennemi de toute dépendance, aspire à anéantir toutes les constitutions politiques; et ses vœux ne seront remplis que lorsqu'elle aura mis la puissance législative et exécutrice entre les mains et au pouvoir de la multitude qu'elle aura elle-même égarée et séduite. Lorsque les séditieux auront détruit cette inégalité nécessaire des rangs et des conditions; lorsqu'ils auront avili la majesté des rois, anéanti l'autorité des magistrats; lorsqu'ils auront rendu leur pouvoir précaire, et qu'ils l'auront subordonné aux caprices d'une foule aveugle, ils s'empareront eux-mêmes des rênes du gouvernement; ils se mettront eux-mêmes à la tête de cette populace furieuse, pour la diriger dans les maisons à spolier, pour lui désigner les têtes proscrites; et à la faveur de ces étranges changements,

ils se livreront impunément à toutes sortes d'excès et de crimes, qui ne cesseront que lorsqu'ils auront précipité le monde entier dans l'anarchie et dans tous les maux qui en sont inséparables.

Les méchants ne peuvent avoir de véritables amis; ils ne s'unissent aux autres que pour les perdre; ils conspirent contre toute la société; leurs succès ne peuvent être que désastreux, et leur triomphe funeste à tous. Toutes les instructions, toutes les productions des conjurés ne tendent qu'à un bouleversement général, suivi de la ruine des empires et des peuples. Le crime seul unit les méchants, et ils ne peuvent rivaliser qu'en forfaits. Leur union, leur liberté, leur égalité ne peuvent former qu'un monstrueux assemblage, dont le résultat est la formation d'un corps d'impies, de rebelles, d'assassins et de brigands.

La vérité est éternelle; elle n'a pas besoin de tant de détours, de tant de subtilités pour se faire connoître et aimer; elle est préférable à tous les vains raisonnements des novateurs et à tous les arguments captieux de la philosophie. Cependant, sans trop nous arrêter à tous les discours frivoles des sectaires, que le lecteur ne se décourage pas : nous touchons à la fin de leurs pernicieuses leçons. Nous avons déjà publié les instructions des provinciaux illuminés : elles nous annoncent au-dessus de leur autorité une puissance redoutable, dont émane dans l'ordre toute autre autorité; une puissance qui sait se réserver les moyens de châtier sévèrement quiconque n'en feroit pas un usage conforme au grand objet et à tous les complots de la secte. Ce tribunal est d'autant plus effrayant qu'il a seul le droit de vie et de mort sur tous les membres de la secte; que l'arrêt de mort prononcé par le général s'exécute à l'instant, sans que le coupable ou l'innocent puisse être entendu et se défendre pour se justifier. Tel est le pouvoir suprême que les adeptes, se disant égaux et libres, donnent à leurs chefs; les barbares n'exercent pas sur leurs esclaves des droits si cruels et si inhumains; mais ceux qui ont tant crié que tous les souverains étoient des despotes et des tyrans; ceux qui ont dit à leurs élèves dans les commencements : Vou-

lez-vous être heureux, vivez toujours sans maître, ne leur ont donné ces belles leçons que pour assujettir leurs adeptes imbécilles à un joug plus dur, plus humiliant et plus cruel que celui des captifs mêmes. Mais revenons aux grades supérieurs, à celui des provinciaux qui sont encore assujettis aux directeurs nationaux: ceux-ci sont soumis au conseil suprême, dont l'autorité s'étend sur tous les illuminés de toutes les nations. La secte a donné à ce conseil le nom d'aréopage; celui-ci se choisit un président, qui devient le général de l'ordre. Nous allons dévoiler les devoirs et les obligations de ces différents grades supérieurs de la puissance suprême des illuminés, auxquels les aréopagites de l'ordre se sont eux-mêmes assujettis.

CHAPITRE XXIV.

Code de Vueishaupt aux provinciaux et aux supérieurs nationaux.

Nous traiterons d'abord de ce qui concerne les directeurs nationaux, puis de ce qui regarde les aréopagites, enfin de tout ce qui a rapport au général de l'illuminisme. Que le lecteur se rappelle les instructions que Vueishaupt donnoit à ses mages du pur athéisme; qu'il se rappelle encore qu'un des derniers mystères de la secte consiste à dévoiler aux adeptes, que toutes les religions ne sont que l'invention des prêtres et des souverains, d'accord ensemble pour appesantir les uns et les autrees leur autorité sur le peuple. Dès-lors, la secte forma ces deux projets, l'un de donner au plutôt au monde une religion forgée par les mages, et l'autre de détruire toute religion. Ces deux projets ne pouvoient s'exécuter que successivement. Les idées de religion étoient encore trop fortement empreintes dans l'esprit de tous les peuples, pour espérer les détruire toutes subitement, sans y suppléer par une espèce de culte captieux et sophistique, qui, dans le fond, n'auroit pas plus constitué une vraie religion, que le culte indécent de la raison outragée. Aussi cette religion à inventer par les mages de l'illuminisme n'est autre chose qu'un pas à faire pour détruire d'abord la religion existante, la religion de Jésus-Christ dans l'univers. Quand la secte sera venue à bout de ce premier

objet, elle n'aura pas de peine de désabuser l'univers sur la prétendue religion qu'elle lui aura donnée. Ces autels que Vueishaupt cherche à inventer pour les élever ensuite, ne sont qu'une pierre d'attente déjà calcinée, et qui tombera d'elle-même, dès l'instant que le démon de l'impiété aura renversé les véritables autels. Il en est de cette religion à inventer par les mages, comme il en est de ces nouveaux gouvernements, de ces démocraties à donner aux peuples, en attendant que leur égalité, leur liberté et leur souveraineté viennent apprendre à chaque homme qu'il est essentiellement son propre roi, et que les droits imprescriptibles de sa royauté sont inconciliables avec toute espèce de démocratie même et de société civile ou de propriété. Tel est donc l'ensemble des systèmes à imaginer et à diriger par la secte, pour arriver au dernier but de ses conspirateurs. Tous ceux qu'elle appelle ses hommes de génie, ses têtes spéculatives, s'occupent dans leurs districts, sous l'inspection des provinciaux, de l'invention et de la rédaction de ces mystères. Ces hommes de génie les combinent d'abord entre eux, et en font un premier recueil dans leurs assemblées provinciales. Là, ils ne sont regardés que comme une première ébauche que chaque provincial est chargé d'envoyer au directeur national, pour y subir un nouvel examen, y recevoir un nouveau degré de perfection.

Un des premiers devoirs du directeur national sera de recueillir tous ces systêmes anti-religieux, anti-sociaux, et de faire juger par son tribunal à quel point ils peuvent être utiles au grand objet de la désorganisation universelle. Seul il ne peut suffire à ce grand travail; mais il se fera aider par les élus de la nation, qu'il convoquera près de sa personne. Comme les provinciaux ont auprès d'eux les élus de leur province, qui sont obligés de les assister de tout leur pouvoir et de toute leur force, ces élus, réunissant tous leurs moyens, verront d'abord quels sont de ces mystères ceux qui peuvent entrer dans le trésor de la science illuminée; ils combineront leurs efforts; ils discuteront les projets et les mûriront; ils retrancheront ce qui leur paroîtra défectueux, et ils ajouteront ce qu'ils penseront être avantageux dans les vues de la secte. Parvenus à ce degré de perfection,

tous ces plans, ces projets, ces systêmes d'impiété, de désorganisation, seront déposés dans les archives du directeur, devenues les archives nationales. C'est là que recourront dans leurs doutes les supérieurs provinciaux; c'est de-là que partiront toutes les lumières à répandre dans les différentes parties de la nation; c'est là aussi que le directeur national puisera les règles de sa conduite envers chacun de ses subordonnés, les nouveaux ordres à leur intimer, afin que tous ensemble, les frères nationaux tendent plus sûrement, plus uniformément, au grand œuvre de la secte. Mais les hauts supérieurs ne bornent point leurs vues à une seule nation. Il est dans leur régime un tribunal suprême qu'ils ont organisé et qu'ils composent eux-mêmes, qui, non content de soumettre tous leurs adeptes à leur inspection et à leurs complots, voudroient encore pouvoir étendre leur verge de fer sur tout le globe. Ce tribunal suprême est composé de douze pairs de l'ordre, présidé par un chef général de tout l'illuminisme. Ce tribunal suprême, connu sous le nom d'aréopage, est le centre de communication pour tous les adeptes répandus sur la surface de la terre, comme chaque directeur national l'est pour tous les adeptes de son empire; comme tout provincial l'est pour tous les districts de sa province; comme tout supérieur local l'est pour toutes les loges de son district; comme tout maître minerval l'est pour les élèves de son académie, tout vénérable pour son antre maçonnique; enfin, comme tout frère insinuant et enrôleur l'est pour ses novices et ses candidats. Ainsi, depuis le dernier des frères jusqu'au provincial, tout arrive dans chaque empire jusqu'aux directeurs nationaux; ceux-ci transmettent au centre de toutes les nations tout ce qui se fait, et le font arriver au suprême aréopage, au général et chef de la secte, principal levier et modérateur universel de la conspiration. L'article essentiel à observer dans le code du directeur national est donc sa correspondance immédiate avec l'aréopage de l'illuminisme. Dans le plan général du régime que la secte dévoile à ses régents, cette correspondance y est exprimée d'une manière claire et précise dans les termes suivants :

Il est pour chaque empire un directeur national, en société et en liaison immédiate avec nos pères, dont le premier est au timon de l'ordre. L'injonction aux provinciaux de rendre au directeur national des comptes si fréquents et si exacts de tout ce qui se passe d'intéressant dans leurs provinces, de ne rien faire sans son avis, et de recourir à lui dans tous ses doutes, en sont également une preuve non moins certaine. L'attention des supérieurs, de subordonner à ce même directeur le choix des adeptes à élever dans l'ordre, au grade politique de régent, ou bien aux préfectures des districts, l'élection même des provinciaux soumise au national; cette attention surtout de réserver au national tous les *quibus licet* des adeptes régents, afin que les secrets de leurs découvertes politiques arrivent sûrement à celui qui n'en doit point laisser ignorer aux pairs de l'ordre. L'importance des fonctions de l'inspecteur national ne se borne pas simplement à connoître tous les secrets des frères répandus dans les provinces, à la cour et à la ville, tous les projets ou les rapports sur les succès ou les dangers de l'ordre, sur les progrès de la conspiration, sur les emplois, les dignités et la puissance à procurer aux adeptes; sur les concurrents à écarter, les ennemis à déplacer, les places et les conseils à occuper; mais elle s'étend encore sur tout ce qui peut retarder ou accélérer la chute des autels et des empires : la désorganisation de l'état et de l'église est sous son inspection immédiate, par sa correspondance, par celle de tous les inspecteurs nationaux, tous les secrets des frères scrutateurs sont connus, tous les projets des frères politiques, des frères au génie des spéculations. L'on sait, également par la même voie, tout ce qui se médite dans les conseils des princes, tout ce qui s'affoiblit ou se fortifie dans l'opinion des peuples, tout ce qu'il faut prévoir ou empêcher, prévenir ou hâter dans chaque ville, chaque cour, et même dans chaque famille. Par le directeur et par ses frères inspecteurs des nations, toutes ces connoissances iront se réunir, se concentrer dans le conseil suprême de la secte; dès-lors, pas un seul souverain, pas un seul ministre dans l'état, pas un seul magistrat, pas même un seul père dans sa famille, qui puisse dire, mon secret est à moi; il n'est pas arrivé et il n'arrivera pas à cet

aréopage. Tous les ordres médités et combinés dans cet aréopage seront renvoyés au directeur national, pour les répandre, pour les notifier et les faire exécuter aux adeptes de toutes les nations, de toutes les provinces, de toutes les académies et loges maçonniques ou minervales de la secte. Par lui enfin, et par ses confrères directeurs nationaux, reviendra le compte général à rendre de ses ordres, de leur exécution, au sénat des pairs qui les dicta. Ainsi, au moyen des directeurs, les aréopagites sauront ceux qui auront exécuté ponctuellement leurs ordres, et ceux qui les auront transmis. Ils connoîtront les ardents à récompenser, en les élevant en grade; les négligents à relever; les transgresseurs et les revêches à châtier, à faire souvenir du serment qui soumit leurs fortunes et leurs jours mêmes aux caprices ou aux décrets des supérieurs majeurs, des pères inconnus, ou de l'aréopage de la secte. C'est en vain que les chefs s'efforcent de cacher à tous leurs adeptes le code de tous ces inspecteurs : ils n'en existent pas moins, et la preuve en est suffisamment acquise dans toutes les lois sorties de leurs antres. Les mystères compris dans les mots suivants confirment évidemment ce que nous avançons. Il est pour chaque empire un directeur national en correspondance immédiate avec les pairs de l'ordre. En voilà suffisamment pour démontrer l'existence des directeurs nationaux; et ce sont les chefs eux-mêmes de la secte qui nous fournissent ces documents.

CHAPITRE XXV

Instructions et obligations des directeurs nationaux.

La secte prend tant de soin, pour tenir dans les ténèbres, et pour cacher sous mille verroux impénétrables aux profanes, les lois et le régime spécial de son aréopage, que nous n'en savons que ce que les pères mêmes de ce sénat despote absolu nous en ont appris.

Écoutons d'abord ce que le fameux adepte Philon Kuigge nous dit des magistrats suprêmes de son illuminisme.

Leurs travaux, quant à la partie purement spéculative, nous dit cet impie et impudent conjuré, devoient avoir pour objet la connoissance et la tradition de toutes les découvertes importantes, saintes et sublimes, à faire dans les mystères religieux et dans la haute philosophie. Douze aréopagites seulement devoient composer ce tribunal, et l'un d'eux devoit en être le chef; et lorsqu'un de leurs membres venoit à mourir ou à se retirer, son successeur devoit être choisi dans la classe des régents. En voilà bien assez pour établir l'existence des aréopagites, de leur général, et leurs odieuses et abominables fonctions. Un coin du voile, jeté sur les mystères de l'aréopage, se trouve d'abord déchiré par un de ses membres; il ne pouvoit guère en dire davantage, en parlant au pu-

blic, sous peine d'être traité par la secte comme il savoit assez qu'elle traite les frères qui violent ses secrets. Au surplus, autant les supérieurs étoient sévères envers leurs inférieurs, autant ils étoient indulgents pour eux-mêmes. Car il est certain que, si un simple adepte nous eût ainsi révélé les mystères du tribunal suprême, les aréopagites lui auroient bientôt fait sentir leur autorité, en le faisant châtier sévèrement et exemplairement; mais toute la liberté des illuminés résidoit dans ce haut et dernier grade, dont le général tenoit captifs et enchaînés tous les autres membres de son ordre. Ses adeptes eussent déjà été trop heureux, si la verge de fer avoit pu servir à les éclairer et à les instruire. Mais Kuigge, élevé au dernier grade, jouit de sa puissance; c'est pourquoi il ose nous débiter leurs secrets, sans crainte d'être châtié, pour nous faire entendre très-positivement qu'à cet aréopage aboutissoient toutes les spéculations religieuses et philosophiques, ou plutôt impies et sophistiques, sorties de cette classe des adeptes époptes, dont l'objet est de faire servir toutes les sciences à l'extinction des idées religieuses. Il en dit assez pour nous montrer tout cet aréopage, occupé à combiner, à rédiger, à sanctionner ou rejeter ces plans d'une nouvelle religion, que les adeptes mages sont chargés d'inventer, et que la secte veut donner à l'univers.

Vueishaupt, en qualité de général, se gêne encore moins dans ses confidences; il en dévoile encore davantage à Caton, son intime. Ce n'est plus simplement de systêmes anti-religieux que l'on voit ici les pairs de l'ordre s'occuper : le fondateur même de cet aréopage en explique aujourd'hui le grand objet. Lecteurs, suspendez votre indignation jusqu'après la lecture de cet article : il est trop important pour que vous n'en preniez pas connoissance; c'est le maître des maîtres des sectaires qui va vous instruire. Il vient déjà de dévoiler toute l'intention de ses *quibus licet*, dans lesquels ses élèves avoient à marquer les préjugés qu'ils découvroient dans eux-mêmes, à déclarer lequel de ces préjugés étoit dominant, et combien ils avoient réussi à s'en défaire. C'est par cela, ajoute-t-il, que je découvre ceux des nôtres qui ont de la disposition à embrasser certaine doctrine spéciale et plus re-

levée sur les gouvernements et sur les opinions religieuses. Puis il continue à dévoiler complétement les maximes et la politique de l'ordre. Ici, dans ce conseil suprême, on projette, on examine comment il faudra s'y prendre pour nous mettre peu-à-peu en état d'attaquer un jour en face par le corps l'ennemi de la raison et du genre humain. Ici encore s'examine comment ces projets pourront s'introduire dans l'ordre, et à quels frères on peut les confier; comment chacun, en proportion des confidences qui lui seront faites, pourra être employé pour l'exécution des désastres qu'ils complotent.

Ces maximes et cette politique de l'illuminisme ont été assez développées et expliquées pour être désormais assez connues du lecteur même le plus partial. Aussi j'entends déjà toutes les bouches indignées crier avec moi : Le voilà donc ce grand objet du conseil suprême de la secte! C'est là qu'elle combine ultérieurement tous les moyens de rendre familiers à tous les frères les principes de son égalité et de sa liberté désorganisatrice; c'est là que l'on s'occupe à distinguer soigneusement à quel point les complots destructeurs de toute religion, de tout empire, de toute société, de toute propriété, peuvent être manifestés aux différentes classes des conjurés. C'est là que l'on attend le temps, que l'on épie les moyens et le moment de se montrer un jour à découvert et d'attaquer en face, tôt ou tard, les partisans de la religion, des lois et de la propriété. C'est là que l'on apprend aux conjurés à ne voir dans les hommes vertueux, dans les sujets fidèles, dans les ames paisibles et honnêtes, que des ennemis de la raison et de l'humanité. C'est là que vont se déposer tous les rapports, tous les projets des frères répandus dans l'univers, pour juger de leurs forces et de celles que conservent encore les amis des autels et des trônes. C'est là que se discute cet ensemble de ruses, d'embûches, de nouveaux artifices, de nouveaux complots imaginés par les frères. C'est là enfin que se pèsent le mérite et le talent des grands adeptes, pour distinguer ceux à qui chaque partie des complots peut être confiée avec plus de succès.

Ce n'est point une main étrangère, c'est celle du législateur même de la secte, qui a tracé ces lignes, et

dévoilé ce grand objet de son conseil suprême. Que nous importent désormais les lois qu'il donne à ses aréopagites, ses dignes collaborateurs? On sait tout ce que peuvent être les disciples par les œuvres du maître; on sait combien ils ont fait preuve de dévouement aux principes de la secte, pour avoir été élevés au dernier grade; on sait combien ils se sont distingués par leur impiété, pour être parvenus jusqu'au plus haut degré de la puissance de l'illuminisme, surtout combien ils ont excellé, par la profondeur des artifices, dans l'art pernicieux de séduire et de corrompre les peuples, dans l'art infame de miner sourdement les autels et les trônes, dans l'art de diriger, au sein même des ténèbres, les cohortes des conjurés; on sait enfin combien les hauts adeptes doivent avoir de ressemblance et de conformité avec Vueishaupt leur chef, pour avoir été admis à son aréopage. Quelle autre loi leur faudroit-il entre eux, que celle de préparer sans cesse les voies à de nouveaux forfaits, de s'accorder toujours sur ceux que les intérêts de la secte exigeront, que les circonstances permettront?

Au surplus, il est difficile de rien ajouter à la scélératesse, à la noirceur et à la profondeur des artifices, que ce que nous avons déjà annoncé que les sectaires devoient mettre en œuvre pour faire réussir plus infailliblement leurs projets désastreux et criminels. Cependant ce génie si fécond en sophismes et si entreprenant, quand il se vit chef suprême de l'ordre, songea à assurer l'autorité dont il jouissoit, craignant que les aréopagites ne fussent tentés de la diminuer ou de la lui ravir entièrement: il résolut de leur donner des lois, et de former, pour les nouveaux Spartacus qui lui succéderoient, le code suivant.

CHAPITRE XXVI.

Grade d'aréopagite, le plus élevé et le dernier de l'illuminisme. — Vueishaupt s'en déclare le chef. — Débats des aréopagites avec leur nouveau maître dont ils cherchent à secouer le joug. — Grande discussion, mais pas une goutte de sang. — Vueishaupt conserve toute l'autorité.

Les aréopagites forment le conseil supérieur de l'ordre. Ils s'occuperont des affaires les plus importantes ; ils verront de temps en temps quelques adeptes intelligents, pour nourrir leur ardeur et maintenir leur zèle ; ils veilleront spécialement à ce que la marche de nos illuminés soit partout uniforme ; ils veilleront spécialement sur Athènes (Munich), la première des loges illuminées après celle d'Ingolstadt, où résidoit le hiérophante, lorsqu'il rédigeoit ses instructions. Ils ne rendront compte des affaires de l'ordre dans cette loge, qu'à Spartacus ; mais ils enverront chaque mois aux élus qui sont dans nos derniers secrets, un recueil des événements les plus intéressants pour l'ordre, une espèce de gazette. Vueishaupt ajoute : Cette gazette n'est jusqu'à présent que notre journal ordinaire ; il faut que les élus en envoient autant de leur côté aux aréopagites.

Ceux-ci s'occuperont des projets, des améliorations et autres objets semblables à faire connoître aux élus par des lettres circulaires. C'est entre eux que sera partagée la correspondance générale. Il ne leur sera point permis d'ouvrir les lettres de griefs, c'est-à-dire, celles qui contiendroient des plaintes contre eux; il les laisseront arriver à Spartacus, à leur général, qui se réserve seul le droit de les décacheter, comme un moyen de s'assurer s'ils font bien tous leur devoir, et s'ils remplissent exactement les ordres du chef. Cette instruction ne devoit servir qu'aux aréopagites. Ils ne la feront pas circuler; mais ils en prendront note, et renverront l'original à Spartacus. Les aréopagites se trouveront en place à leur sénat tous les jours de poste, et à l'heure où les lettres arrivent.

En voilà suffisamment pour démontrer que le conseil suprême de l'aréopage servoit de point central à toute la secte. Lorsque Vueishaupt donna ce code à ses aréopagites, une grande question les agitoit : il s'agissoit de savoir si Spartacus lui-même conserveroit l'autorité législative et souveraine sur les membres du conseil suprême, comme ceux-ci devoient l'avoir sur le reste des frères. Les grands conspirateurs souffrent rarement la domination, le joug de leurs semblables; ils aiment commander et non obéir. Ils veulent aussi être égaux entre eux, comme dans l'antre de leurs complots. ils voyoient avec douleur toute la puissance amoncelée sur la tête de Spartacus, qu'ils connoissoient naturellement despote dans ses volontés. Soit envie de partager avec Vueishaupt l'autorité dont il s'étoit investi, soit crainte de ressentir les redoutables effets de la fureur et de la rage de leur nouveau maître, les aréopagites s'en plaignirent long-temps; mais ils n'osèrent rien tenter contre Spartacus.

Vueishaupt, qui avoit connoissance de tous ces murmures, n'osa lui-même châtier, comme il l'auroit désiré, les aréopagites mécontents. Enfin, soit prudence, soit foiblesse, soit pusillanimité, ils préférèrent tous conserver chacun leur grade, que de tenter les écueils d'une rixe qui seroit devenue très-funeste aux vaincus.

Personne ne répétoit alors que, pour être heureux, il falloit vivre sans maître; chacun ambitionnoit au contraire l'autorité et la puissance pour son propre compte. Les premières leçons étoient entièrement oubliées; elles ne servoient d'ailleurs que de voile, pour conduire aux grands mystères d'iniquité. Soumission sans bornes aux caprices d'un séditieux et d'un barbare, fut leur sort. Depuis long-temps on avoit soumis ses biens et sa vie même aux volontés du général de l'ordre; depuis long-temps on avoit juré une obéissance entière aux ordres du chef de l'illuminisme: Vueishaupt, de son côté, jaloux de conserver en son entier sa toute puissance, n'omettoit rien pour qu'il ne lui fût porté aucune atteinte; en habile conjuré, il sut modérer sa fureur et sa rage. Il prétendit que, comme fondateur, il devoit au moins avoir le droit de donner à la société conspiratrice, qui lui devoit son existence, le régime et les lois qu'il croyoit nécessaires pour la maintenir; il se repentoit amèrement d'avoir lui-même décidé en faveur de son sénat, que la pluralité des voix y dicteroit les lois éternelles de la secte. Pour sortir de ce mauvais pas, et pour mieux assurer sa puissance, Spartacus chercha à apaiser les craintes et les murmures de ses aréopagites. Il leur représenta qu'ils étoient les premiers après lui, qu'il les avoit destinés pour lui succéder, qu'il les avoit élevés au plus haut degré de gloire, qu'il n'avoit pu mieux reconnoître leur zèle et récompenser leurs services, qu'il espéroit qu'ils continueroient à le seconder dans ses immenses travaux, comme ils avoient fait du passé, qu'un état où il y avoit plusieurs maîtres étoit toujours chancelant, qu'il ne peut être heureux qu'autant qu'il est gouverné par un seul; enfin, que le bonheur et la prospérité de la secte exigeoient que le pouvoir suprême fût remis entre ses mains; que l'union étoit la force des empires; et que, si l'accord ne se rétablissoit parmi eux, et ne se maintenoit, c'en étoit fait de la secte et de tous ses chefs.

Les séditieux, qui sont toujours tremblants pour leurs œuvres, parurent acquiescer aux vues du hiérophante, et se rendre à ses vœux. Mais Vueishaupt ne crut pas à la sincérité de ces démonstrations amicales, que venoient de lui donner ses aréopagites; il ne crut pas leurs mur-

mures entièrement apaisés; ils lui donnoient toujours beaucoup d'inquiétude. Il chercha de l'appui et de la consolation dans ses principaux et fidèles adeptes, pour reconquérir une autorité dont la privation gênoit ses artifices; il s'adressa à des élèves moins profonds que leurs maîtres les aréopagites. Ils approuvèrent les conceptions de Vueishaupt; ils applaudirent à ses vues; ils protestèrent même qu'ils ne reconnoîtroient jamais d'autre chef que leur fondateur, et qu'ils seroient toujours disposés à seconder ses désirs et à suivre ses ordres.

Ce nouvel artifice fut propice à Vueishaupt; il servit tout à la fois à affoiblir la confiance et l'influence des aréopagites, et à diminuer leur crédit, tandis qu'il accumuloit toute l'autorité sur la tête de Spartacus. Le hiérophante, en descendant à des justifications jusqu'à ses élèves, sembloit écarter loin de lui toute idée de despotisme, tandis qu'il ne s'abaissoit que pour en réclamer tous les droits, et dans l'espoir de les exercer par la suite avec moins de crainte et de gêne, et dans une plus grande étendue. Quand Vueishaupt eut enflammé le cœur de ses adeptes, lorsqu'il fut certain d'avoir gagné l'esprit de la multitude, il ne vit plus dans ses aréopagites que des élèves et non des concurrents. Alors, fier du nombre, de la force et du dévouement de ses adeptes, il représenta aux membres de son sénat les importants services rendus à leur jeunesse, comme les bienfaits de la tendre amitié; il leur disoit : De quoi peut se plaindre votre cœur? quand m'avez-vous trouvé à votre égard de l'âpreté, ou de la hauteur? quand ai-je pris sur vous le ton de maître? N'est-ce pas plutôt un excès de confiance, de bonté, de franchise, de tendresse envers mes amis, que l'on pourroit me reprocher? Ne vous ai-je pas comblés de mes plus grands bienfaits? ne vous ai-je pas prodigué mes plus insignes faveurs? ne vous ai-je pas donné toute ma confiance? pourquoi me refuseriez-vous la vôtre? Ai-je jamais été ingrat à votre égard? n'ai-je pas toujours récompensé généreusement vos travaux? Au moment où nous sommes près d'en recueillir tous ensemble les fruits, voudriez-vous être un obstacle à nos succès, lorsqu'ils ne dépendent plus que de vous? voudriez-vous priver tous nos frères de la

récolte de l'abondante moisson qui se présente ? Le ton tout à la fois sévère et emmiellé de Spartacus fit sur l'esprit de ses aréopagites tout l'effet qu'il en attendoit ; il obtint un triomphe complet. L'espoir de la riche moisson qu'il leur promettoit à tous, pour récompense de leurs services, rallia tous les cœurs : de si flatteuses espérances ranimèrent l'ardeur des frères zélés ; elles donnèrent du courage aux timides, de l'espérance et de la consolation à ceux qui avoient déja perdu tout espoir. Dès ce moment, Vueishaupt se vit investi de toute la puissance, et les sectaires se regardèrent déjà comme les propriétaires de tous les trésors, ou comme les possesseurs de toutes les richesses de l'Europe. Lisez-donc et relisez, leur dit Vueishaupt, toutes mes lettres et toutes mes instructions, et vous verrez que le grand objet de notre société n'est pas un jeu pour moi ; c'est que je sais l'envisager sérieusement et le traiter de même ; c'est que j'ai toujours eu à cœur l'ordre, la discipline, la soumission et l'activité, pour vous montrer la voie qui seule peut conduire à notre but. En commençant une œuvre de cette importance, ne falloit-il donc pas, à force de prières, d'exhortations, de conseils, réveiller et maintenir l'ardeur de mes premiers, de mes plus intéressants compagnons, de qui tout dépendoit ? Si j'ai voulu me réserver la haute direction, en voici les raisons : elles sont graves assurément.

D'abord, il faut que je connoisse mon monde et que j'en sois sûr. Pour cela, ce n'est pas de la sixième main, ou par des relations éloignées, que je dois être instruit ; si mes plans, approuvés par les élus de nos mystères, sont suivis ou non. En second lieu, ne suis-je pas auteur de la chose, et ne mérité-je pas ces égards ? Enfin, quand mon système sera complet, ne faudra-t-il pas que j'aie la main à tout, et que je tienne chacun à sa place ? C'est une grande faute dans une société, que le supérieur se trouve à la merci des inférieurs, comme on a prétendu m'y réduire. Depuis quand les disciples sont-ils donc au-dessus de leur maître ? Mais pour que vous sachiez combien je préfère la conservation de mes anciens amis à tout ce que je puis avoir d'empire sur les autres, je renonce à tous mes droits, à toute autorité.

Recevez mes remercîments pour toute votre patience et vos travaux. Je me flatte qu'ils n'ont nui à personne, et que plusieurs me doivent, en fait de sociétés secrètes, des lumières qu'ils n'auroient pas aisément trouvées ailleurs. La bonté de mes intentions suffit à ma récompense; dès cet instant, je rentre dans la retraite et le repos. Là, il n'est plus d'envieux, plus de jaloux concurrents ; là, je suis seul, mon maître et mon sujet.

Les aréopagites se crurent déjà dégagés du joug de l'hydre qu'ils redoutoient tant. Ils se flattoient intérieurement d'être bientôt les maîtres de l'univers, en s'emparant promptement de la puissance de Spartacus qu'ils croyoient déjà mourant ou sans autorité. Mais ils avoient oublié de lui faire leurs adieux et de lui souhaiter un long voyage, et le hiérophante reparut bien vîte sur la scène pour apprendre à ses aréopagites qu'ils n'étoient ni faits ni propres à régner, qu'ils devoient pour toujours être soumis à son empire, et que, s'ils refusoient d'exécuter tous ses ordres, il sauroit les y contraindre en faisant usage de la terrible puissance qu'il avoit dans les mains; qu'ils se rappellent seulement leurs anciens serments et leurs devoirs. Les aréopagites, consternés et effrayés des menaces foudroyantes de Vueishaupt dont ils redoutoient déjà la haine et la fureur, se réunirent de nouveau sous leur chef; et quoiqu'ils détestassent son empire, ils lui promirent tous en tremblant une soumission aveugle. Ils s'excusèrent près du hiérophante, en lui protestant qu'ils n'avoient jamais eu l'intention de se soustraire à son autorité; qu'il leur avoit été jusqu'ici d'une trop grande ressource; qu'ils sentoient toutes les obligations qu'ils lui avoient; qu'ils étoient et seroient toujours reconnoissants de tous ses bienfaits à leur égard, et qu'ils sentoient trop le besoin de ses conseils et de la profondeur de son génie pour les complots, pour qu'aucun membre de son sénat pût jamais non-seulement porter atteinte à sa puissance, mais avoir encore la moindre idée de s'y soustraire.

Spartacus reprit alors son ascendant, et dicta les conditions auxquelles il consentoit à se mettre de nou-

veau à leur tête. Ainsi se termina cette hypocrite et dégoûtante comédie. Les aréopagites, qui comptoient déjà posséder le pouvoir suprême sur tout l'univers, s'estimèrent encore fort heureux de n'avoir été que dupes de la ruse de Vueishaupt, et d'être admis au nombre de ses fidèles esclaves, de ses captifs privilégiés.

Spartacus, à force d'outrager les sages institutions de nos ancêtres, à force de calomnier les rois justes et bienfaisants, qui mettoient tous leurs soins et toute leur gloire à procurer la paix et le bonheur à leurs sujets sur lesquels ils ne vouloient régner que par amour, se vit tout-à-coup investi de la puissance terrible et redoutable de tous les méchants qu'il avoit su attirer dans sa secte des illuministes et dont il avoit formé des légions innombrables d'adeptes, que le hiérophante avoit pris soin d'instruire dans ses antres ténébreux, en les soumettant tous à son empire odieux, à se livrer comme des furies à son commandement, à toutes sortes d'excès et de crimes que nécessitoient l'autorité d'un tel maître et l'existance de tels disciples.

CHAPITRE XXVII.

Code de Vueishaupt à ses aréopagites.

Voici les conditions ou plutôt les ordres que le sophiste illuminé, revêtu tout à la fois de l'autorité législative et souveraine, donna à ses captifs : le lecteur remarquera aisément le ton du despote qui les a dictés, la nature, l'objet et l'étendue du pouvoir qu'on lui a confié, et combien l'amour-propre du hiérophante se trouve satisfait d'avoir seul toute l'autorité sur le premier conseil et les premiers élus de la secte, comme sur les derniers.

Je vous le dis d'avance, s'écrie le furieux et impudent Spartacus, afin qu'on ne s'en étonne plus : je serai plus sévère que jamais ; je ne laisserai pas passer une seule faute ; je les releverai toutes ; ceux qui sont élevés en grade seront châtiés plus sévèrement que tout autre. C'est moi qui leur ai procuré à tous la gloire dont ils jouissent ; je puis me passer d'eux, mais ils ne peuvent se passer de moi. Plus je leur ai donné, plus ils seront coupables en se révoltant contre mes ordres, mieux aussi ils seront punis s'ils cherchent à devenir ingrats et rebelles envers leur bienfaiteur. Mon objet et mon autorité exigent impérieusement que je me fasse respecter, que mes ordres soient exécutés ponctuellement. A qui m'adresserai-je donc, si je n'ai pas le droit de parler aux premiers de l'ordre, puisque tous les autres n'ont pas

affaire à moi. Pour que tout aille bien, notre société ne doit avoir qu'un langage, qu'une même opinion, qu'une même pensée et qu'un seul homme pour tout gouverner. Comment obtiendrons-nous cet heureux résultat, si je ne puis pas dire à mon monde ma façon de penser, et si l'on refuse de m'obéir, si l'on interprète mes instructions et mes ordres. Je reprends donc dans l'ordre ma place de général, à condition :

1°. Que vous n'irez ni en de-çà ni en de-là de ce que je vous prescrirai; je compte désormais là-dessus, ou qu'au moins l'on aura l'attention de m'en prévenir, si l'on pense à s'en écarter.

2°. J'exige que tous les samedis il me soit envoyé un compte de tout ce qui se sera passé, et ce compte, en manière de protocole signé de tous les élus présents.

3.° Qu'on me fasse connoître tous les membres enrôlés ou même à enrôler, en me traçant leur caractère, et qu'on y ajoute les détails de ce qui les concerne lors de leur réception.

4.° Que les statuts de la classe dans laquelle on travaille soient observés avec la plus grande exactitude ; qu'il n'y ait point de dispense sans information ; car si chacun veut changer à sa manière, où sera l'unité ? Ce que j'exige de vous, vous l'exigerez de votre monde. S'il n'y a point d'ordre dans les premiers rangs, il en sera de même dans les inférieurs. C'étoit le 25 mai 1779 que Vueishaupt dictoit ces lois à son aréopage. Une cinquième condition semble les rendre provisoires, et ne constituer despote le général illuminé, qu'en attendant que son ordre ait acquis sa consistance. Vueishaupt eut grand soin qu'on ne pût plus à l'avenir chercher à diminuer ou à affoiblir la suprématie qu'il venoit de reprendre en qualité de général. Les aréopagites furent vivement affligés d'avoir si peu joui de leur aristocratie, et de ne plus être que les humbles et plats valets des caprices du despote Spartacus. Mais écoutons encore le sophiste Vueishaupt, pour qui l'autorité la plus légitime ne fut jamais qu'un outrage fait au genre humain,

donnant des leçons à Zuach, aussi jaloux du pouvoir que son maître. Le déhonté bavarois prend envers ses subordonnés le ton d'un tyran ; il leur dit : Notre plus grande faute vient de ce que chacun veut faire entrer dans l'ordre ses propres idées ; c'est que l'on ne veut pas s'en tenir aux oracles de Machiavel. Il faut prendre pour maxime générale, qu'un état n'est jamais bien réglé qu'il ne soit gouverné par un seul homme, qui donne le plan et les ordres nécessaires pour le mettre à exécution. Il faut donc qu'un seul homme, qui a assez de prudence pour fonder un état, assez de vertu pour l'établir par un autre motif que par celui de l'intérêt, uniquement par l'amour du bien public et sans avoir égard à ses héritiers ; un tel homme, dis-je, doit tâcher d'avoir l'autorité lui seul, et jamais un esprit raisonnable ne reprendra un législateur d'une action extraordinaire qu'il aura faite pour fonder et régler un état. Il est vrai que si l'action l'accuse, il faut que l'effet le justifie. Il ne faut pas reprendre un législateur qui use de violence pour accommoder les affaires, mais seulement celui qui en use pour les gâter. Quelle contradiction frappante dans les leçons de Vueishaupt sans puissance, et dans le même Vueishaupt revêtu de la suprême autorité. Dans ses premières instructions, il disoit à ses élèves : Voulez-vous être heureux ? n'ayez jamais de maître. Aujourd'hui qu'il a su accumuler sur sa tête toute la puissance, il dit aux mêmes éleves : Un état ne peut être heureux qu'autant qu'il est gouverné par un seul.

Lecteur, ne soyez point surpris de tant de paradoxes dans la bouche d'un conjuré et d'un séditieux que toutes les passions aveuglent, et à qui tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils le conduisent à son but. Vueishaupt animoit à la révolte contre l'autorité légitime tous les peuples ; il appeloit tyrans et despotes tous les monarques ; mais Vueishaupt maître ordonne et promet châtier sévèrement ceux qui ne lui obéiront pas. Vueishaupt ne s'est pas contenté simplement du serment de fidélité et d'obéissance que chaque sujet doit à son souverain ; Spartacus a encore exigé de tous ses adeptes le droit de vie et de mort, que le nouveau tyran se réserve bien d'exercer sur l'aspirant comme sur l'aréopagite. Vueis-

haupt, séditieux et apostat, n'est plus le même Vueishaupt devenu général de l'illuminisme ; du moins ses instructions et son langage ne sont plus les mêmes. La dignité à laquelle il se trouve élevé, l'a ébloui ; elle a changé son ton, ses mœurs et ses instructions. Ses aréopagites mêmes, qui visoient comme lui à la suprême puissance, reconnoissent aujourd'hui qu'ils sont semblables aux grenouilles qui se plaignirent de leur roi à Jupiter. Celui-ci, pour les punir, leur envoya pour souverain une grue qui les dévora toutes. Ils avouent également qu'au lieu d'un souverain doux et aimable auquel ils étoient soumis, ils se sont choisis un despote, un maître dur et impitoyable, qui les tient captifs et enchaînés, un monstre de la nature, une hydre dévorante qui se nomme Spartacus Vueishaupt, le général et le véritable père des illuminés.

Lecteur, de grace, écoutez jusqu'à la fin ce déhonté sophiste, qui se plaint amèrement qu'il n'a pu obtenir jusqu'ici de son monde de s'en tenir aux oracles de Machiavel : Les frères ont traité d'esprit dominateur ce qui n'étoit réellement que loi de nécessité dans l'art de gouverner et mes aréopagites eux-mêmes malgré mes conseils, mes soins et mes instructions en fait de politique et de morale, sont encore bien loin derrière moi. Le général de l'ordre doit en être aussi le grand modérateur ; il doit être à la tête des aréopagites ; il doit être seul au timon de l'ordre ; il en aura la direction suprême. Vueishaupt ne se contenta pas de donner des lois à ses aréopagites : il exerça encore son génie à composer des lois qui devoient diriger ses successeurs, et leur apprendre à faire de leur suprématie l'usage qu'il en faisoit lui-même. L'habitude invétérée de la scélératesse et de l'hypocrisie avoit pu seule suggérer au hiérophante ce nouveau code qu'il intitula *instruction du général illuminé.* Il est trop curieux pour le laisser ignorer à nos lecteurs ; en voici la teneur.

Le général illuminé sera élu par les douze pairs de l'aréopage à la pluralité des suffrages. Les aréopagites ne pourront élire général qu'un des membres de leur sénat. L'adepte régent le plus distingué et le plus remar-

quable ne peut être jugé le premier illuminé du monde, s'il n'a pas été admis au nombre des douze premiers adeptes de la secte. Les qualités requises dans un général illuminé se supposent par celles dont il doit avoir fait preuve avant d'arriver au sénat d'aréopagite : étant fait pour présider à tous, il doit être pénétré des principes de notre instituteur; il doit être dégagé des idées religieuses, des préjugés nationaux et patriotiques; il doit apprendre à l'univers à se passer de maîtres, de lois et d'autels. Il doit avoir sans cesse devant les yeux les intérêts du genre humain ; nul homme à délivrer du joug ne sera étranger à son zèle. C'est pour rendre l'égalité, la liberté à tous les peuples qu'il est constitué supérieur général des illuminés, qui doivent être répandus partout pour opérer la révolution de l'homme-roi. Le général aura immédiatement au-dessous de lui les douze pairs de notre aréopage et les divers secrétaires dont il s'entourera pour l'aider à soutenir le poids de ses travaux.

Pour se mettre à l'abri de la double puissance ecclésiastique et politique, il pourra avoir l'air, ainsi que notre fondateur, de remplir quelque fonction publique en faveur de ces mêmes puissances dont la destruction doit être son unique objet; mais en sa qualité de général illuminé, il ne sera connu que de nos pères aréopagites et de ses secrétaires. Pour ajouter au secret qui doit toujours l'environner, la ville où il fera sa résidence aura un triple nom : celui qui est connu de tous les profanes dans leur géographie ; celui qui n'est connu que de nos frères dans la géographie de notre ordre; celui enfin qui est réservé aux aréopagites et aux élus.

Une grande partie de nos succès dépendant de la conduite morale de nos aréopagites, le général aura spécialement à cœur d'empêcher parmi eux les scandales qui pourroient nuire à notre ordre. Il aura soin de leur représenter qu'une honnête réputation et le bon exemple attirent dans notre secte les gens qui nous sont le plus utiles, tandis que des mœurs dépravées et des scandales les éloigneroient et nous feroient haïr. Le secret qui règne sur nos travaux doit aussi régner sur notre conduite. Ainsi les mœurs déréglées des sectaires doivent être cachées aux profanes.

Pour conserver lui-même toute l'autorité de la vertu sur ses inférieurs, chaque aréopagite aura toujours l'extérieur d'un homme austère dans sa conduite. Pour être tout entier aux travaux qu'exigent ses fonctions, il ne craindra ni le froid, ni le chaud ; il s'abstiendra des femmes et du vin, afin de rester toujours maître de son secret et l'homme de tout conseil. Dans les divers besoins de l'ordre, chaque élève marchera sur les traces de ses supérieurs. Nous pourrions ajouter avec vérité, notamment sur celles de Vueishaupt, qui ne fut qu'un débauché, un homme immoral et corrompu.

Le général sera le centre de notre aréopage, comme celui-ci est le centre du monde illuminé ; c'est-à-dire que chaque aréopagite, correspondant avec les inspecteurs nationaux, rendra compte au général de tous les secrets découverts par l'inspecteur correspondant, afin que ces secrets viennent ultérieurement se déposer dans le sein de notre chef.

Les fonctions du général et toute la sagesse de ses dispositions dépendant des connoissances qu'il acquiert par la voie de ces correspondances, il les partagera lui-même entre ses aréopagites, assignant à chacun la nation qui entre dans son département, et l'inspecteur qui lui en doit les comptes. Les objets essentiels de cette correspondance seront : 1°. le nombre des frères en général, afin de s'assurer de la force de l'ordre dans chaque nation; 2°. les noms des frères qui se distinguent le plus par leur zèle et leur intelligence; 3°. ceux des adeptes qui, dans les cours, dans l'église, dans les armées ou dans la magistrature, occupent des postes importants, et quelle espèce de services on peut attendre d'eux, ou leur prescrire dans la grande révolution que notre ordre prépare au genre humain; 4°. le progrès général de nos maximes et de toute notre doctrine dans l'opinion publique; à quel point les nations sont mures pour la révolution ; ce qui reste encore de force de moyens, à la double puissance religieuse et politique; quels hommes à placer ou à déplacer; quelles ressources enfin à employer pour hâter ou bien pour assurer notre révolution, et pour lier les mains à ceux qui nous résistent.

Si, dans cette correspondance, le général découvre des frères à exclure, tous les droits qu'ils avoient reconnus dans notre ordre, et surtout le droit de vie et de mort, appartenant plus spécialement au général, c'est à lui seul à juger quelle espèce de châtiment doit suivre l'exclusion, si c'est à décider l'infamie du frère exclus à proclamer dans toutes nos loges, ou la peine de mort à prononcer contre lui.

Au soin de châtier les imprudents, les lâches et les traitres, le général ajoutera celui d'étudier les adeptes les plus propres à seconder ses vues dans chaque empire, sans se faire connoître à eux; il établira une chaîne de communication entre eux et lui. Il disposera lui-même tous les anneaux de cette chaîne, d'après le plan tracé par notre instituteur, comme le grand moyen d'atteindre, du sanctuaire où il réside, jusqu'aux extrémités de l'univers, comme celui de donner à notre ordre la force des armées invisibles, de les faire paroître tout-à-coup, de les mettre en action, de les diriger toutes ensemble, d'exécuter par elles les révolutions les plus étonnantes, avant même que ceux dont elle abat les trônes aient eu le temps de s'en apercevoir. L'usage de la chaîne est aisé; il ne s'agit que de toucher au premier anneau: un trait de plume est le ressort qui met tout le reste en action; mais le succès dépend du moment.

Du fond de son sanctuaire, le chef étudiera les temps, préparera les voies, disposera tout pour l'action. Le signal des révolutions ne sera donné que dans ces jours où la force et l'action combinée, subite, instantanée des frères sera devenue irrésistible. L'impulsion doit être plus forte que celle d'un torrent qui déborde.

Le général illuminé, qui aura le mieux disposé cette chaîne, qui lui aura donné assez d'étendue, assez de force pour entraîner et pour bouleverser à la fois tous les trônes, tous les autels, toutes les constitutions religieuses et politiques, et pour ne plus laisser sur la terre que les débris des empires, aura bien mérité de notre ordre; il aura rempli avec distinction et avec honneur les

fonctions de général de l'illuminisme. Celui-là créera l'homme-roi, et seul roi, seul souverain de ses actions comme de ses pensées. C'est à lui qu'est réservée la gloire de consommer la grande révolution, le dernier objet de nos mystères.

Lecteur, vous avez entendu l'affreux conjuré, le fondateur de l'illuminisme, donner ses leçons infernales à tous ses élèves. Cet ambitieux insatiable, ce présomptueux, non content de ses menaces qui sont des offres foudroyantes pour tous ses adeptes, ce génie malfaisant, non content d'avoir corrompu la génération présente, veut encore étendre son despotisme affreux sur la génération future. Écoutons-le méditer, réfléchir des lois de fureur, et les donner pour document à ses successeurs mêmes, crainte qu'ils ne laissent refroidir la rage, le fiel et le venin dont est animé le chef de la secte.

CHAPITRE XXVIII.

Les instructions de Vueishaupt ont imprimé le cachet de l'infamie sur le père de l'illuminisme, ainsi sur tous ses adeptes, sur-tout lorsqu'on les compare avec les sages institutions des monarques légitimes.

Lorsque Spartacus crut ses disciples suffisamment instruits, il pensa que l'heure propice pour le tapage et la rebellion étoit arrivée, et les leçons que Vueishaupt avoit données à ses illuminés furent si pernicieuses, qu'elles dépassèrent les espérances de ce vil rhéteur; mais les abominations auxquelles se livrèrent les sectaires, pour réaliser leurs iniquités, rendront à jamais odieux les noms de leurs adeptes, ainsi que celui de l'infernal et imposteur Vueishaupt. Leurs triomphes multiplièrent la douleur des François avec leurs tourments; ils les plongèrent dans la consternation. Les succès des illuminés ne profitèrent qu'à quelques grands orients, ou à quelques aréopagites; mais ils plongèrent la multitude de la nation dans un abîme de maux qui couvriront long-temps leurs auteurs d'horreur et d'ignominie. Les iniquités dont se souillèrent les illuminés ont imprimé pour toujours le sceau de l'infamie sur le père de la secte,

lequel a réjailli sur tous les chauds partisans de Vueishaupt. Ainsi, c'est bien à tort que Spartacus se glorifie d'être le père de l'illuminisme; car toutes ses instructions à ses inférieurs et à ses aréopagites partent évidemment d'un fond si corrompu, qu'elles ne peuvent produire que la gangrène ou la peste dans le cœur de tous ceux qui écoutent l'impudent sophiste.

C'est se flatter d'être le conducteur des aveugles, ou la lumière des ténèbres; c'est fouler aux pieds la vraie science et la vérité, pour se rendre le docteur de l'erreur et de l'imposture; c'est s'avouer le partisan, le chef et le maître du mensonge, pour faire des ignorants, des dupes, des impies et des parjures. Vueishaupt donne aux rois légitimes la dénomination odieuse de tyrans; mais Néron, le plus cruel de tous les monarques, n'est qu'un agneau à côté du père de l'illuminisme. Les leçons de vandalisme que Spartacus donne à ses adeptes, et dont il s'énorgueillit, noircissent plus le déhonté bavarois, que les cruautés de Néron n'ont déshonoré cet empereur flétri. L'impudent Spartacus apprend à ses satellites à renchérir sur les cruautés des barbares, auxquels il fait un crime d'être devenus policés et humains en fréquentant les hommes civilisés; mais il veut que tous ses inférieurs, après avoir renversé toutes les sages institutions qui maintiennent dans chaque empire l'ordre et la paix, meurent vandales forcenés, et qu'ils soient cruels et inhumains jusqu'à leur dernier soupir. Le chef de l'illuminisme ne manifeste d'autre crainte que de voir renaître des cendres de ses barbares adeptes, les institutions salutaires des rois, des princes, des empires, l'amour de la patrie et des gouvernements monarchiques.

Les souverains qui traitent les peuples avec douceur et avec prudence, selon leur grandeur et la multitude de leur bonté, sont traités de despotes par l'impudent bavarois; cet audacieux sophiste se fait gloire d'appesantir sa verge de fer jusque sur ses aréopagites, qu'il traite avec une dureté effroyable et qu'il regarde comme très-heureux d'être devenus ses propres captifs. Spartacus, revêtu de toute l'autorité de l'illuminisme, veut que tout ce qui est soumis à son empire soit esclave, et que

tous ses inférieurs lui servent de marche-pied. Vueishaupt, apostat, obscur, sans force et sans crédit, est bien toujours impie, incrédule et apostat; mais il ne devient altier et impitoyable, qu'à mesure que la puissance s'accumule sur la tête du chef de la secte. Alors il devient ingrat et cruel envers tous ses adeptes; il leur parle en despote absolu; il ne se gêne plus de leur dire que non-seulement une obéissance aveugle et une fidélité sans bornes sont nécessaires à sa nouvelle puissance, mais que la plus grande sévérité peut seule le maintenir dans tous ses droits; qu'un chef cesse d'être souverain, sitôt que ses subordonnés cessent de lui être soumis et fidèles; mais qu'il emploiera la rigueur et la sévérité envers ses adeptes, ses époptes, ses préfets et ses aréopagites, pour les maintenir tous dans la dépendance et dans la subordination que chaque inférieur doit à son supérieur, dans la crainte qu'ils n'essayent de lui ravir la plus petite portion de son autorité, qu'il veut exercer seul et en maître absolu. Ainsi, pour plaire à Spartacus, les illuminés doivent faire le sacrifice de leurs princes légitimes, de leurs institutions, de leurs demeures et de leur patrie, pour obéir aveuglément à la fureur de leur nouveau maître, qui est toujours un homme flétri et sanguinaire, qui n'ignore pas qu'il ne peut usurper la puissance que par un affreux brigandage, suivi de violence et de meurtres inouis.

Les têtes couronnées appelées par droit de naissance à gouverner les peuples, se glorifient de leur illustre origine. Elles n'ont en vue que le bonheur de leurs sujets, qu'elles considèrent comme leurs propres enfants. Elles n'ont pour eux que des entrailles de pères; elles les régissent par des lois sages, justes et bienfaisantes; elles n'exercent sur leurs inférieurs qu'un empire d'amour, tandis que les usurpateurs n'ont que la malice et la férocité en partage. Ils ne sont occupés qu'à corrompre les nations pour les tyranniser et les perdre; ils ne se plaisent qu'à enfanter des troubles, pour établir leur domination par l'anarchie qui dévore jusqu'aux peuples infidèles et révoltés. Le gosier des chefs des sociétés secrètes n'est qu'un sépulcre ouvert: leur langue est remplie de fiel, et leur bouche d'amertume. Ils n'ont

sur les lèvres qu'un venin d'aspic ; ils ne sont habiles qu'à opprimer et à corrompre les peuples ; ils ne savent que les diviser et les rendre malheureux, en allumant parmi eux des guerres d'extermination. Ces déchiremens font les plaies les plus profondes à tous les habitants de l'empire ; mais plus ils sont affligés, plus les usurpateurs se rejouissent, plus ils estiment leur envahissement assuré, parce qu'ils n'ignorent pas qu'ils ne peuvent établir leur joug odieux que par des flots de sang, des cendres et des ruines, tandis que les souverains légitimes ont appris de leurs ancêtres l'art de gouverner les peuples avec sagesse et prudence. Leurs parents n'ont cessé de leur répéter, dès la plus tendre enfance, que la tendresse et l'amour pouvoient seuls rendre heureux les monarques et les sujets, et que plus les rois étoient bienfaisants envers leurs peuples, plus ils avoient de droits à leur fidélité et à leur reconnoissance. Aussi les souverains légitimes, jaloux du bonheur et de la prospérité de leurs inférieurs, aiment mieux pécher par un excès de tendresse et de clémence, que par un excès de rigueur et de sévérité ; ils n'ambitionnent qu'un empire de douceur et d'amour sur tous leurs subordonnés, même envers ceux qui oublient leurs devoirs à l'égard de leurs supérieurs légitimes. Ils ne cherchent qu'à embellir et à tout pacifier par le règne de la justice, de la modération, de la religion et des bonnes mœurs ; ils ne sont occupés qu'à maintenir l'ordre et la paix dans leur royaume, parce qu'ils sont les vraies sources de la félicité publique. Mais les conspirateurs ou les révolutionnaires, étant en tout opposés aux princes légitimes, n'emploient que la violence, la haine et la fureur contre tout ce qui est soumis à leur tyrannie. Ils n'ont pour appui que l'audace, l'impunité et l'injustice, et pour règle de conduite, la cruauté et l'anarchie.

Les séditieux, en foulant aux pieds toutes les institutions divines et humaines, bravent la mère de la sagesse ; et au lieu de douceur et de satisfaction qu'ils s'étoient flattés de goûter dans leur révolte, ils n'y trouvent que des ennuis et des amertumes ; au lieu de la liberté que leurs chefs fourbes et imposteurs leur avoient promise, ils n'éprouvent que le plus dur et le

plus humiliant esclavage. Les adeptes, ne rencontrant dans les sociétés secrètes et dans les instructions de leurs vénérables ou de leurs grands maîtres que des occasions et des dangers de se perdre, marchent bientôt d'iniquités en iniquités ; ils y entrent dupes, ils en sortent criminels, puis ils deviennent de grands scélérats avec la rapidité de l'éclair; ils se précipitent d'abîme en abîme, jusqu'à se glorifier de surpasser en noirceur et en forfaits leurs infames chefs.

Est-il possible que la triste expérience qu'en ont déjà faite tant de peuples, ne les ait pas encore tous détrompés? Hélas! celle que nous en avons faite nous-mêmes, a-t-elle pu nous laisser ignorer à quoi nous devions nous attendre, si nous venions à perdre notre monarque ou nos princes? Les inquiétudes et les maux que nous avons déjà soufferts, ne nous ont-ils pas suffisamment appris l'indifférence, l'ingratitude, la légéreté, l'inconstance, la perfidie et la dureté des meneurs des sociétés secrètes ou des usurpateurs?

Cependant tous les adeptes de Vueishaupt n'ont pas reçu le même degré de corruption, comme nous l'avons déjà répété plusieurs fois; la justice et la fidélité recouvrant leurs droits dans le cœur de ceux qui n'étoient qu'égarés, plusieurs ont abandonné les fureurs des révolutionnaires, pour se ranger sous l'étendard de la légitimité. Ils ont quitté la voie qui les avoit séduits, pour revenir au lieu d'où ils étoient partis, afin de jouir du repos et de la tranquillité qu'ils avoient inutilement cherchés dans les leçons de Vueishaupt et dans l'alliance avec les séditieux et les rebelles. En s'attachant au gouvernement légitime, ils ont non-seulement retrouvé l'honneur et la paix qu'ils avoient perdus, mais ils ont encore recouvré leurs droits aux faveurs et aux bienfaits des princes, qui ont oublié leur infidélité, la rebellion et l'ingratitude des adeptes trompés pour ne se ressouvenir que de leur retour sincère vers le gouvernement paternel et légitime; mais les opiniâtres ont continué à courir d'illusion en illusion, ou plutôt d'égarement en égarement, et ils se sont enfoncés de plus en plus dans le bourbier des iniquités. La fureur et la rage impuissante des obtinés n'ont pu étouffer la voix

forte de la justice et de la raison, ni empêcher la légitimité de recouvrer son empire et ses droits. Alors les usurpateurs, confondus avec leurs adhérents, ont été contraints de céder l'autorité envahie aux véritables souverains que l'on avoit dépouillés injustement de leur puissance. Les vaincus souillés et flétris, tout couverts d'ignominie, sont allés cacher leur honte et leur infamie dans la fange et la crotte qui les ont vus naître. Les vrais monarques et les sujets fidelles poursuivent alors majestueusement leur carrière. Les uns, fiers de leur illustre origine, remontent glorieusement sur le trône de leurs ancêtres, où les appeloient leurs vertus et leur naissance; les autres trouvent dans la bonté et la tendresse du monarque le prix de leur fidélité et le dédommagement de tous les maux que les méchants leur ont fait souffrir par la fureur dont ils étoient animés lorsqu'ils étoient usurpateurs de la puissance, dont leurs crimes et leur cruauté les rendoient si peu dignes. Mais tout ce qui flatte l'orgueil et la voracité des révolutionnaires leur paroît légitime pour gravir vers le pouvoir suprême; une fois qu'ils sont parvenus à usurper l'autorité, ils mettent tout en usage pour la conserver: perfidie, injustice, brigandage, incendies, pillage, meurtres, assassinats, tout leur convient, pourvu qu'ils puissent se maintenir dans leur puissance usurpée; tandis que les souverains légitimes aiment mieux sacrifier leur tranquillité, leur repos, que de l'acheter au prix du sang des peuples ou de leur félicité. Ainsi la patience et la clémence sans bornes que les monarques ont eues pour les usurpateurs et les révolutionnaires après les avoir vaincus, viennent de leur fond de tendresse inépuisable envers tous leurs inférieurs. Parmi les perfections des princes, la bonté fut toujours l'objet le plus digne de leurs complaisances et de leurs cœurs: ainsi les souverains se sont toujours énorgueillis de pratiquer la bonté, comme la vertu la plus excellente et la plus sublime, et l'on ne doit pas s'étonner que les souverains alliés aient fait usage de cette perfection et de cette bonté, dans un degré éminent et relevé envers leurs plus cruels ennemis, et qu'ils se soient contentés de leur pardonner après les avoir abaissés et humiliés. Louis le bien-aimé auroit encore désiré épargner cet affront aux François, en faveur de

ses fidelles sujets : il les réconcilia tous avec toutes les puissances ; dès-lors ne voyant plus dans tous les François que ses enfants, il n'eut pour tous que des sentiments d'un père, mais du père le plus tendre, le plus compatissant, le plus empressé à recueillir et à soulager des enfants éplorés qui recouroient à lui, et qui se jettoient avec confiance dans les entrailles de sa charité paternelle. Son retour en France fut comme l'aurore d'un beau jour; après plusieurs tempêtes, sa présence dissipa les ténèbres que l'usurpateur avoit répandues sur la France; sa présence ramena la lumière; elle brisa les chaînes qui garrottoient son peuple; elle fit succéder le calme à l'orage; elle nous assura la paix, le repos et le bonheur; elle mit une prompte fin aux guerres injustes et sanglantes qui désoloient l'Europe, et qui avoient dépeuplé la France par la perte de toute la jeunesse françoise, qu'un usurpateur étranger avoit sacrifiée pour satisfaire son ambition démesurée, ses haines et ses vengeances.

Le cœur de Louis XVIII fut vraiment le cœur le plus charitable et le plus compatissant ; il ne voulut prendre possession du trône de ses ancêtres, que pour faire part de sa puissance et de sa grandeur aux victimes infortunées de la révolution, que les persécutions et une injuste fureur avoient dépouillées. L'apparition des Bourbons sur le sol françois fut accompagnée d'une abondante joie de la part des princes et de la part de tout le peuple qui soupiroit depuis longtemps après la lumière et le bonheur qui avoient disparu du royaume avec les princes françois.

Après tant de démonstrations de tendresse et d'amour de la part de nos souverains légitimes, empressons-nous au moins de leur témoigner notre attachement par une fidélité inviolable aux lys. Puisque nous ne pouvons leur rendre amour pour amour, pendant que la lumière nous nous éclaire, acquittons-nous donc de la reconnoissance que nous leur devons, d'autant plus que le temps presse et que l'heure est déjà venue de nous réveiller de notre assoupissement. La nuit est déjà fort avancée, mais le jour s'approche où les François signaleront leur fidélité et leur amour pour les Bourbons, en combat-

tant vaillamment contre les partisans des révolutions et de l'anarchie, qui ont essayé de troubler de nouveau le repos des monarques et la paix des peuples.

Mais on ne peut voir sur la terre la vérité sans nuages, ni avoir des consolations sans amertumes. Les ennemis cruels des monarques, jaloux de la gloire des rois et du bonheur des peuples, ont cherché à briser tous les liens qui unissoient les sujets avec leurs souverains. Les adeptes des différentes sectes, que les grands orients les aréopagites ou les grands maîtres avoient si bien instruits, se sont réunis de nouveau dans leurs antres ténébreux pour y jurer la perte des rois et la ruine des peuples.

Il y a grande différence entre les gouvernements des usurpateurs et ceux des véritables monarques. La différence des sentiments est encore plus grande. Les premiers sacrifient honneur, probité, vertu et la paix des peuples pour satisfaire leur cupidité; mais les seconds, qui sont comme les anges gardiens de leurs sujets, donnent jusqu'à leur repos et leur vie pour la conservation de leurs inférieurs: ils aiment mieux souffrir eux-mêmes que de faire souffrir le moindre des leurs; car ils préfèrent sacrifier leur autorité, plutôt que de la conserver au prix du sang de leur peuple. Ainsi, les adeptes de Vueishaupt, qui s'attachent aux instructions infernales de ce monstre, et qui préfèrent son joug de fer à la puissance paternelle de leur prince légitime, ne sont nullement excusables, ni ne peuvent s'excuser sous aucun prétexte. L'aveuglement et la fureur sont leurs seuls guides, comme la justice, l'amour et la tendresse sont les seules boussoles des souverains légitimes. Les usurpateurs n'offrent à leurs satellites que le bien des autres, parce qu'ils sont mercenaires: mais les vrais monarques aiment mieux exposer et sacrifier le leur propre que celui de leurs subordonnés. Vueishaupt n'offrant à ses adeptes qu'un poison mortel, accompagné de chaînes et de la plus honteuse servitude, ceux qui l'avalent, s'ils n'y trouvent la mort, sont au moins certains d'y trouver un esclavage avilissant qui les couvre d'infamie, tandis qu'en demeurant attachés à leur roi, ils y trouvent l'honneur, la paix et la félicité que donnent la fidélité et la soumission que chaque sujet doit à son prince.

CHAPITRE XXIX.

Fonctions du général de l'illuminisme. — Moyens que Vueishaupt emploie pour attacher les adeptes à la secte. — Il lie les initiés entre eux, en les subordonnant tous les uns aux autres dans la correspondance qu'il établit pour l'ordre.

Cet impudent conjuré a déjà tout disposé pour mettre en mouvement; il a enflammé ses légions d'adeptes, qui n'attendent plus que le signal de leur infame chef pour opérer le bouleversement général qui doit anéantir les trônes, les autels et toutes les institutions politiques et religieuses, pour ne laisser partout que des désastres, des décombres et des ruines. Quelques hommes échappés aux fureurs des Vandales, se trouveront réduits à l'état de sauvages; ils se trouveront errants et vagabonds dans les forêts; ils seront contraints d'y disputer avec des animaux féroces quelques racines, ou quelques fruits sauvages, qui seront leur nourriture commune à tous. L'homme civilisé sera réduit à la condition de la brute; si, dans cet état avilissant, il est encore susceptible de réflexion, il ne pourra survivre à tant de désastres, surtout en comparant l'état florissant de nos ancêtres avec sa position actuelle; il se rappellera la gloire et le bonheur dont ils jouissoient sous les gouvernements mo-

narchiques, bienfaisants et justes, la douceur de leurs lois protectrices, la sagesse de leurs institutions politiques et religieuses. Alors, désolé, tremblant et glacé d'effroi, ne voyant partout que tristes cendres et affreuses ruines, il s'écriera dans l'excès de sa douleur : Voilà le fruit des travaux des sociétés secrètes. Ses plaintes amères et déchirantes ressembleront au rugissement du lion. L'écho répétera ses regrets cuisants, ses cris désespérants; et le général de l'illuminisme, après avoir préparé dans le secret tout son monde à ce tapage effrayant et à ces scènes d'horreur, jouira de ce spectacle affligeant. Le perfide corrupteur, le lâche séducteur quittera ses repaires profonds où il s'étoit enfoncé pendant l'action, pour venir contempler avec un plaisir barbare les décombres gissant partout et attestant à l'univers désolé les désastres de la philosophie moderne, triste fruit de la corruption, des principes et de la doctrine des sociétés secrètes. Il pourra s'écrier avec audace: Voilà enfin le triomphe de la philosophie sur tous ses ennemis; plus d'autels, plus de trônes, plus de sociétès; voilà enfin les immenses travaux des sociétés secrètes couronnés. Plus de lois, plus de magistrats, plus d'asiles. L'homme errant, vagabond et sauvage est seul son sujet, son maître, son prêtre et son souverain; la liberté et l'égalité existent partout, tous les hommes sont égaux et libres.

Ils sont tous brigands, et ils peuvent commettre impunément tous les crimes dans leurs forêts où ils sont tout à la fois rois, prêtres et souverains. Voilà précisément le but où vouloient les conduire des hommes entraînés par la vanité ou quelque autre passion vicieuse, soit envie de dominer, soit un fol amour-propre des séditieux. Sous le nom de philosophie, ils ont juré haine à la vertu et à la vérité; ils ont voulu attaquer l'autorité légitime; ils ont même osé s'élever contre la majesté divine; ils ont entrepris de faire une secte qu'ils ont décorée du beau nom de philosophie, pour mieux égarer la multitude. Les passions et l'ignorance d'autres hommes, la curiosité, ou l'amour de la nouveauté les ont tentés; ils se sont livrés à la fougue de leurs désirs et de leurs pensées. L'espoir de trouver de nouvelles forces,

de nouvelles puissances dans les sociétés secrètes, les a égarés et séduits; l'encens prodigué au seul nom et au seul titre de philosophe les a tellement éblouis, qu'ils ont follement pensé que tout le mérite et toute la raison humaine étoient renfermés sous le seul manteau de la philosophie. Dès-lors, ils se sont follement persuadé qu'on ne pouvoit acquérir du crédit, obtenir quelque emploi, parvenir à la célébrité, qu'en se faisant sectaires, parce que les chefs jouissoient d'une certaine louange, d'une certaine réputation que la trompette de la renommée s'efforçoit de grossir, en relevant le prétendu talent et le prétendu mérite de ces faux sages et de ces faux docteurs. Mais hélas! un homme en est-il meilleur parce que la louange et la flatterie de certains ignorants l'élèvent au-dessus de son propre mérite? Ce sont des orgueilleux qui abusent des hommes plus vains encore, et les éloges qu'ils prodiguent à ces trompeurs ne servent qu'à les tous déshonorer véritablement.

Plusieurs crurent aux promesses flatteuses et astucieuses des propagandistes des sociétés secrètes; ils ne crurent trouver dans les sectes que protection, honneur, repos, tranquillité et surtout la douce fraternité; mais ils n'y trouvèrent en effet que trouble et amertume, fourberie et artifice, le débordement de tous les vices, l'opprobre et l'infamie. Ils y cherchoient l'égalité et la liberté, et ils n'y ont trouvé qu'un joug avilissant et une honteuse servitude. Ils y sont entrés hommes, et ils en sont sortis esclaves; ils étoient probes, vertueux et religieux, et ils sont devenus impies et criminels; ils étoient dociles et honnêtes citoyens, mais ils n'ont plus été que des séditieux, des rebelles et des parjures dans les sociétés secrètes. On a réveillé en eux les prétentions de l'ambition et la soif ardente des cupidités. Ces faux docteurs, en leur vantant les motifs de l'honneur, échauffoient leur haine et leur vengeance, et les excitoient à la fureur. Ces faux savants ne parloient de science et de religion que pour outrager l'un et l'autre, pour conduire leurs élèves, par des raisonnements captieux, par des questions tortueuses et épineuses, dans les égarements de l'ignorance, de l'impiété et de l'incrédulité. Ces faux sages, tout en parlant de vertu, faisoient consister le bonheur, le mé-

tisfaire leurs sens et ne reconnoître que ce qui leur étoit soumis ; ils ont voulu porter trop haut leurs recherches raffinées, ils ont essayé d'approfondir les hauts mystères de la divinité, et ils se sont plongés dans un abîme de doutes qui les ont entraînés d'erreur en erreur, et de précipices en précipices. Leur vanité les a tellement aveuglés, qu'ils ont cru qu'ils pouvoient impunément s'élever jusqu'à Dieu : mais ils ont été accablés du poids de sa gloire. Ils ignoroient que Dieu peut plus faire que l'homme ne peut comprendre ; ils étoient étonnés des merveilles du créateur ; mais ils ne pensoient pas que les prodiges surprenants de la puissance divine cesseroient d'être merveilles infinies, que Dieu lui-même ne seroit plus un être infini, si ses merveilles et sa puissance n'étoient pas au-dessus des forces et de l'intelligence humaines. Ainsi toute la science des philosophes et toutes leurs recherches raffinées, n'ont abouti qu'à faire connoître leur foiblesse, leur ignorance et leur corruption ; elles ont servi en même temps à démontrer la toute-puissance du Créateur et sa bonté infinie.

Ces esprits superbes se vantoient d'être les premiers docteurs, les premiers savants, les premiers philosophes ; et ils ne furent jamais que les premiers captifs que toutes les passions et tous les vices tenoient enchaînés. Ils essayèrent également, après avoir attaqué les autels, de renverser tous les trônes; mais avant que d'en avoir détruit aucun, ils commencèrent à en élever un en l'honneur et à la gloire de leur infame chef. Ce premier essai des sectaires attestoit déjà la puissance de la secte constituée en corps ; il attestoit aussi le despotisme du général qu'on avoit revêtu du pouvoir suprême. Il étoit en même temps un monument d'orgueil pour le chef, et pour chacun des adeptes une preuve humiliante de leur servitude qui les couvroit tous d'infamie ; car il n'appartient pas à ceux qui ont comploté la destruction de tous les trônes, d'en élever aucun.

Vueishaupt, en imposant sur tous son joug odieux, dut bien les convaincre qu'ils n'étoient en effet que des dupes et des ignorants ; mais l'orgueil ne veut jamais se rendre, ni avouer ses torts. Il n'est pas moins notoire et

le tableau de la morale de nos modernes philosophes démontre jusqu'à l'évidence que cesesprits superbes, en abandonnant l'école de la religion, sont devenus plus méchants et plus ignorants que le peuple le plus grossier: dès-lors ils se sont livrés à une doctrine infamante et corruptrice, dont le peuple rougiroit lui-même. Les chefs des sociétés secrètes la reconnoissoient tellement dégoûtante et avilissante, qu'ils n'osoient, dans leurs derniers mystères d'iniquités, la faire connoître entièrement à leurs adeptes; ils en cachoient une partie aux uns, et supprimoient le tout aux autres, comme nous l'avons déjà dit, afin de les mieux précipiter dans le labyrinthe de leurs erreurs et de leurs crimes. Les vices et les désordres qui les ont suivis déchireront long-temps le sein de la société. L'ambition, l'orgueil, l'impiété et la malice des philosophes prirent de la consistance dans les repaires souterrains des sociétés secrètes: c'est là que toute la scélératesse humaine et tous ses vices se sont donné le baiser fraternel. Les sectes se multiplièrent à l'infini; l'impunité enhardit les séditieux; le mensonge, l'imposture et l'hypocrisie se joignirent à la philosophie, et la corruption fut bientôt générale. En fort peu de temps le débordement de l'impiété, avec tous les vices et tous les crimes qu'elle traîne nécessairement à sa suite, se répandit partout et couvrit toute la surface de la terre.

Sans la philosophie, plusieurs sectaires eussent fait l'honneur et la consolation de la société; mais, avec la philosophie, ils en sont devenus les plus cruels ennemis; ils se sont rendus les partisans de l'erreur et du mensonge, et les tyrans de la vérité et de la vertu. Ces faux docteurs n'ont prétendu affranchir le peuple de la double puissance politique et religieuse, que pour lui imposer le joug tyrannique et oppresseur des modernes philosophes. Pour en convaincre le lecteur, il suffit de se rappeler les lois que le sophiste Vueishaupt donne à ses élèves depuis l'aspirant jusqu'aux aréopagites. Du moment que cet astucieux hypocrite se sentit revêtu de toute la puissance, son premier soin fut d'en faire connoître toute l'étendue à ses adeptes, de leur rappeler leurs différentes obligations, pour mieux leur faire sentir son énorme autorité; seul il leur dicta des lois et

menaça de punir sévèrement tous ceux qui y contreviendroient. Ce nouveau dictateur, non content d'exercer sa domination sur ses élèves, chercha encore à l'étendre sur tous ses successeurs. Il leur intima les ordres de suivre exactement la même marche qu'il avoit tenue lui-même; il fit plus, il leur donna un code de lois, qu'il leur enjoignit d'observer strictement, en sorte que tous les adeptes, aréopagites et généraux de l'illuminisme furent déjà soumis au despotisme de Spartacus. Il étoit si jaloux de l'autorité qu'il s'étoit acquise par sa scélératesse et ses artifices, qu'il eût préféré voir le dernier sectaire à son dernier soupir, plutôt que de souffrir qu'il fût porté la moindre atteinte à sa puissance. Il en étoit tellement épris d'orgueil, que, seul au milieu des décombres et des ruines qu'il préparoit au genre humain, il auroit encore eu la sotte vanité de crier aux échos et aux bêtes féroces : Je suis le véritable père, le général de l'illuminisme.

Cette secte fut sans contredit la plus désastreuse dans ses principes, la plus vaste dans ses projets, la plus astucieuse et la plus scélérate dans ses moyens. Vueishaupt appesantit d'abord sa verge de fer sur les aréopagites qui avoient témoigné des regrets et des craintes de ce que le pouvoir suprême se trouvoit réuni sur une seule et même tête; mais Vueishaupt les fit bientôt rentrer sous sa domination, en leur rappelant que le droit de vie et de mort auquel ils s'étoient tous soumis, appartenoit spécialement au général de l'ordre; qu'il sauroit faire usage de sa puissance, non-seulement envers les rebelles, mais encore envers les imprudents, les tièdes, les lâches et les traîtres; qu'il vouloit être sévère envers tous, et que la plus petite faute ne resteroit jamais impunie; que sa nouvelle puissance exigeoit cette grande sévérité; qu'il avoit assigné à tous les membres de chaque grade les devoirs que chacun auroit à remplir, et les services que l'ordre exigeoit impérieusement de chacun en particulier. Il répéta ses menaces de châtier sévèrement tous les adeptes qui ne seconderoient pas ses vues dans chaque empire. Ainsi parla le nouveau dictateur; et il ne vit bientôt plus, dans ses nombreuses légions d'élèves, qu'un seul et même captif soumis à son joug odieux et à

son empire tyrannique. Il ne voulut plus paroître dans son sénat qu'avec les marques distinctives de sa gloire et de sa puissance. Dès-lors, le premier soin des aréopagites, qui auparavant vouloient renverser et détruire tous les trônes, fut de faire élever un superbe trône dans le lieu de leur séance ; et lorsqu'il fut achevé, ils prièrent encore humblement sa majesté Spartacus d'honorer son sénat de la visite et de la présence de sa puissante personne. Ainsi, les aréopagites, qui espéroient donner des lois à l'univers, se trouvèrent tout-à-coup les vils esclaves, les fades adulateurs de leur perfide maître. Vueishaupt ne cherchoit à anéantir les autres souverains que pour assujettir à son empire une multitude d'ignorants et de dupes, assez crédules pour donner dans les pièges et les embûches que leur avoit tendus leur chef aussi rusé que fourbe, mais plus ambitieux, plus vain et plus méchant que tous ses adeptes.

Vueishaupt, maître absolu, ne se contenta pas de relever avec les trônes la dignité des hommes puissants ; il voulut encore rehausser la grandeur des monarques, en élevant au plus haut degré de mérite et de gloire l'homme-roi, le seul roi, le seul souverain de ses actions et de ses pensées.

Dites-nous aujourd'hui, aréopagites et sectaires soumis à la férule et aux ordres de Spartacus, êtes-vous maîtres de vos actions et de vos pensées ? Vous voilà tous réunis sous la discipline de Vueishaupt, tous prêts à recevoir sa correction ; que ses coups et sa verge vous apprennent au moins à vous instruire. Vous avez voulu sucer tout le venin de la philosophie ; buvez-en aujourd'hui le calice d'amertume jusqu'à la lie.

Le mal ne seroit pas très-grand, si les sectaires, qui sont les seuls coupables, étoient aussi les seuls châtiés. Il n'y auroit pas grand mal pour la société, que les seuls partisans de l'illuminisme et de la franc-maçonnerie, qui sont tous des conspirateurs et des séditieux, fussent les seuls punis ; mais les méchants portent plus loin leurs vues ; ils savent trop bien que corsaires contre corsaires ne font volontiers pas leurs affaires ; et à la mère

de la sagesse ne nous a pas laissé ignorer que les sectaires n'ont pour union que l'intelligence des spoliateurs, et pour règle de leur conduite que la noirceur et la scélératesse des pirates.

CHAPITRE XXX.

Absurdités et contradictions des sectaires et des philosophes, pour assurer le triomphe de l'impie philosophie. — Arrogance et dûreté du rusé bavarois envers tous ses subordonnés, dès le moment qu'il se voit revêtu de toute l'autorité.—Preuves de culpabilité des illuminés, et les désastres de leur réunion aux franc-maçons qui devinrent eux-mêmes les esclaves de l'infame Vueishaupt.

Le génie de Vueishaupt, si opposé à tout bien et si porté à tout mal, ne se ralentit point; il étendit cette chaîne de communications souterraines, qui lui donnèrent, et à ses successeurs, cette facilité, ce pouvoir invisible de mettre tout-à-coup en action ses légions d'adeptes si bien préparés à ravager l'univers : au jour indiqué et au signal donné pour les révolutions, tous sortirent de leurs souterrrains ; tous se trouvèrent armés de piques, de faulx, de haches et de torches ardentes, pour incendier les châteaux et les villes, pour porter partout le fer, le feu et la désolation. La société n'eût jamais été troublée, si les philosophes ne s'étoient jamais occupés que de leurs amusements ou de la recherche des choses curieuses ; mais leur vanité les a portés à vouloir tout maîtriser; ils se sont crus eux-mêmes faits pour tout gouverner; ils ont voulu entreprendre des choses au-dessus de leur portée; ils ont voulu tout réformer, et ils ont tout

perdu, ils ont tout bouleversé ! Ils ne se sont point mis en peine de la recherche de ces vérités qui doivent régler les mœurs, et porter les hommes à la pratique de la vertu, en visant à l'esprit et à la gloire de la philosophie; ils se sont attachés à la vanité, et ils ont trouvé la confusion et l'esclavage. Le triomphe et la gloire dont jouit présentement l'orgueilleux Spartacus, ne provient que de l'ignorance et des égarements des philosophes. La puissance de l'un fait la honte et le tourment des autres; car les adeptes, en jurant obéissance au chef de la secte, ne prévoyoient guère qu'un jour ils deviendroient les servitenrs et les esclaves du bavarois.

Les sectaires, tout en jurant fidélité et obéissance aux ordres d'un séditieux, ont outragé la raison et l'humanité: tout en soumettant leurs personnes et leurs biens aux volontés d'un furieux, ils ont perdu leur honneur, leur liberté, le droit de penser et d'agir. Leur perfide et rusé maître, tout en leur apprenant à lier les mains aux autres, a su charger les leurs propres de honteuses chaînes. Ainsi, quelque habiles que se croient les philosophes, qu'ils n'en tirent point vanité : car ils ont trouvé leur maître en Vueishaupt; lui seul leur a appris qu'ils ignoroient infiniment plus de choses qu'ils n'en savoient; lui seul a suffi pour leur forger des fers et pour les tenir tous enchaînés sous sa domination. Vous devez être convaincus à présent que toutes les lumières ne sont pas sans quelque obscurité. L'humble connoissance de soi-même vaut quelquefois mieux que la recherche d'une science profonde; aussi Vueishaupt, ainsi que tous les sectaires, s'aperçurent bientôt que, les champs de la philosophie n'étant ensemencés que d'ivraie, il leur seroit impossible d'y recueillir du bon grain: dès-lors ils cherchèrent à moissonner dans une terre étrangère; ils virent dans les champs des souverains, du clergé et de la noblesse une abondante récolte, et tous ensemble ils réunirent tous leurs efforts pour en faire la moisson. Vueishaupt ne vit plus dans le monarque, qu'un rival dont l'autorité et la puissance lui portoient ombrage; il s'occupa des moyens de l'en dépouiller pour s'en revêtir lui-même. Les adeptes apercevoient dans les biens immenses du clergé et de la noblesse, de quoi couvrir la nudité des sans-culottes; ils

voyoient dans les premières charges qu'occupoient les nobles, de quoi satisfaire leur propre orgueil et leur cupidité; dès-lors Spartacus dit à ses aréopagites : Ne m'adressez immédiatement personne autre que Cortez, afin que j'aie le temps de me livrer à mes spéculations, et de mettre notre monde à sa place, car tout dépend de là. Je m'en vais opérer avec vous sur la planche suivante. Cette planche n'est autre chose qu'une figure de progression que Vueishaupt joint en effet; puis il continue:
J'ai immédiatement au dessous de moi deux adeptes à qui je souffle mon esprit : chacun de ces adeptes correspond à deux autres, ainsi de suite. De cette manière, de la manière du monde la plus simple, je peux mettre en mouvement et enflammer des milliers d'hommes. C'est de cette manière qu'il faut faire arriver les ordres et opérer en politique (Lettre de Vueishaupt à Caton Zuach, 16 février 1782).

Peu de jours après cette leçon, il écrivit encore à Celse Bader, et lui dit : J'ai envoyé à Caton un modèle montrant comment on peut méthodiquement et sans beaucoup de peines disposer dans le plus bel ordre possible une grande multitude d'hommes ; il vous aura sans doute montré cela, sinon demandez-le lui. Spartacus y joint de nouveau la figure; puis il continue ainsi : L'esprit du premier, du plus ardent, du plus profond des adeptes se communique journellement et sans cesse l'un à l'autre, ainsi de suite; depuis le premier nœud de la chaîne jusqu'au dernier, chacun a son aide-major, par lequel il agit immédiatement sur tous les autres. Toute la force sort du centre et vient de nouveau s'y réunir; chacun se subordonne en quelque manière deux hommes qu'il étudie à fond, qu'il observe, qu'il dispose, qu'il enflamme, qu'il exerce pour ainsi dire comme des recrues, afin qu'ensuite ils puissent exercer et faire feu avec tout le régiment. On peut établir la même chose pour tous les grades. Laissez-moi me livrer à mes spéculations et arranger notre monde: c'est ainsi que l'on doit communiquer les ordres et opérer en politique. Ces paroles nous montrent, non la loi provisoire, mais la loi méditée, réflechie, d'un séditieux habile et profond dans l'art des complots, qui fixe l'époque de son signal

pour l'embrasement général, au moment où il aura tout disposé pour soulever et enflammer toutes les légions préparées au terrible exercice; ce temps, si expressément annoncé par Vueishaupt et ses hiérophantes, de lier les mains, de subjuguer, de faire feu et de vandaliser l'univers.

Quand cette loi enfin sera remplie, Vueishaupt et ses adeptes ont déjà aperçu dans l'autorité du souverain de quoi contenter et satisfaire l'orgueil et l'ambition de Spartacus, et ils sauront bien trouver encore dans les champs fertiles du clergé et de la noblesse, qui ont été constamment bien cultivés et bien ensemencés, de quoi apaiser la soif dévorante des adeptes et des sans-culottes. Tout est préparé : ils n'ont plus qu'à exercer leur haine, leur fureur et leur rage, contre les paisibles propriétaires de ces richesses immenses. Alors le dernier Spartacus pourra sortir lui-même de son sanctuaire ténébreux, et se montrer triomphant au grand jour. Tous les liens seront rompus; il n'existera bientôt plus ni empire, ni société, ni loi : l'anathème prononcé par les hiérophantes sur les nations et sur leur Dieu, sur la société et sur ses lois, s'accomplira. Les conspirateurs réduiront en cendres et en poussiere nos autels, nos trônes, nos palais et nos villes, nos monuments des arts, et jusqu'à nos chaumières. Le dernier Spartacus, contemplant ces ruines et s'entourant de ses illuminés, pourra leur dire : Venez et voyez, voilà l'ouvrage de Vueishaupt, voilà le but et le travail des sociétés secrètes, voilà les chefs-d'œuvre des illuminés et des franc-maçons. Tous ensemble nous avons coopéré à la régénération du genre humain; nous avons corrigé et réformé l'univers; nous avons donné au monde la liberté et l'égalité; tous nos mystères sont consommés. Livrons-nous à des transports de joie et d'alégresse; tous ensemble célébrons la mémoire de Vueishaupt et de Voltaire nos pères : ils sont morts avant de voir la fin de leur ouvrage; mais nous pouvons le contempler à présent, car ils ont fait tout ce que nous voyons, les mystères des deux sectes sont consommés. Des lois qui gouvernoient les hommes, ne laissons plus au monde que celles des sociétés secrètes. Si jamais les nations, avec leur religion, leur société et leur pro-

priété, pouvoient renaître (le code des illuminés et des franc-maçons les a détruites) ce code seul les détruiroit encore.

Lecteur, vous venez d'entendre les désordres, les crimes, les maux incalculables qu'enfantent les sociétés secrètes; vous savez à présent ce que vous avez à attendre de la frénésie, de la fureur et de la rage réunies à l'impiété. Les séditieux eux-mêmes vous ont instruits, et ils vous en ont plus appris que vous n'auriez pu en imaginer; ils vous ont enseigné la véritable cause de tous les fléaux qui ont désolé la France, l'Italie et le royaume de Naples. Les mêmes scènes d'horreur se renouvellent à présent en Grèce, en Portugal, en Espagne, et tous les pays où les philosophes pourront pénétrer et dominer subiront le même sort; tous éprouveront les mêmes désastres et les mêmes ravages. Ils vous ont assez prévenus, ils vous ont assez répété que leurs complots n'étoient pas des jeux d'enfants. Nous en avons assez dit aussi pour démontrer que les sociétés secrètes, quoique enveloppées du manteau de la philosophie, étoient les plus dangereux ennemis du gouvernement et de la société, ainsi que de toute religion.

Le dernier Spartacus soutient lui-même que tout est matière. Les démons eux-mêmes n'auroient pas pu inventer ni débiter une maxime plus pernicieuse. Ils sortiront volontiers des enfers, pour contempler aussi les chef-d'œuvres du code illuminé, et Satan pourra s'écrier avec des transports de joie : Voilà les hommes devenus ce que je les voulois. Je les chassai d'Éden; Vueishaupt les chasse de leurs villes, et ne leur laisse pour retraites que leurs forêts. Je leur ai appris à offenser Dieu ; mais Vueishaupt a su anéantir et l'offense et le Dieu. J'avois laissé la terre leur rendre encore le prix de leur sueur; Vueishaupt la rend inculte et en ruines; il la frappe de stérilité ; ils défricheront en vain la terre, ils la cultiveront inutilement ; le champ qu'ils ont semé ne sera plus à eux. Je leur laissois leurs riches et leurs pauvres, leur inégalité : le riche se plaisoit à verser de son abondance dans le sein du pauvre pour soulager sa misère; Vueishaupt leur a ôté à tous le droit de rien

avoir; et pour les rendre tous égaux, il les a fait tous sauvages, errants et brigands. Je pouvois leur jalouser leur reste de vertu, de bonheur, de grandeur même, sous les lois protectrices de leurs sociétés, de leur patrie; Vueishaupt a maudit leurs lois, leur patrie; il ne leur a laissé que le stupide orgueil, l'ignorance et les mœurs du sauvage errant, vagabond et abruti. En les rendant coupables, je leur laissois encore le repentir et l'espoir du pardon; Vueishaupt a effacé le crime et le remords; il ne leur laisse plus que leurs forfaits sans crainte, et leurs désastres sans espoir.

Paroissez à présent, Voltaire, Vueishaupt, philosophes modernes, esprits indociles et orgueilleux; paroissez et contemplez à loisir ces décombres et ces ruines, et dites: Voilà notre ouvrage, voilà les complots, les mystères d'iniquité des sociétés secrètes consommés.

Les preuves que nous avons rapportées ne peuvent paroître suspectes au lecteur, puisqu'elles sont toutes extraites des écrits originaux des pères et des chefs des sectes, ainsi que les lois qu'ils ont su leur donner pour arriver à l'exécution de leurs complots. Une de ces productions, intitulée, *Partie des écrits originaux de la secte illuminée*, fut découverte à Landshut, lors des recherches faites chez le ci-devant conseiller de la régence, sieur Zuach, les 11 et 12 octobre 1786, et imprimée à Munich, par ordre de son Altesse électorale, chez Antoine François, imprimeur de la Cour. Une autre preuve est un supplément à ces écrits originaux, trouvé à Munich en 1787, lors de la visite faite au château de Sondersdorf, fameux repaire d'illuminés, par ordre de son Altesse électorale.

De ces deux pièces authentiques, résulte la preuve évidente et sans réplique de la conspiration la plus caractérisée: on y voit les principes, l'objet, les moyens de la secte; les parties essentielles de son code; la correspondance assidue des adeptes, et de leur chef surtout; le compte fréquent et laborieux qu'ils se rendent de leurs progrès et de leur espoir. Les éditeurs ont eu soin d'annoncer la main qui a tracé les principales pièces ou let-

tres originales. En tête du premier volume, et sur le frontispice du second, se trouve un avertissement bien remarquable, donné par ordre de l'électeur, et conçu en ces termes : Ceux qui auroient quelque doute sur l'authenticité de ce recueil, n'ont qu'à s'annoncer aux archives secrètes de Munich, où l'on a ordre de leur montrer les pièces originales. Il est difficile de former le moindre doute, d'après des éclaircissements aussi satisfaisants. Les lecteurs sont priés de ne pas oublier cet avertissement.

Le véritable illuminé, ou le vrai, le parfait rituel des illuminés, contenant la préparation, le noviciat, le grade minerval, ceux du petit illuminé et de l'illuminé majeur sans addition et sans omission; les aveux du baron Kuigge, surnommé Philon, le plus fameux des illuminés après l'auteur de la secte, démontrent suffisamment l'authenticité et la véracité de cet ouvrage. Celui-là même qui s'étoit chargé de rédiger, et qui en effet rédigea presque tout le code de la secte, comme il nous l'apprend lui-même, ne peut guère être accusé de suspicion; à son témoignage déjà irrécusable, ajoutons encore le texte suivant : Tous ces grades, dit-il, tels que je les ai décrits, ont paru cette année, imprimés à Francfort-sur-le-Mein, sous le titre de véritable illuminé. Je ne sais quel est l'éditeur; mais ils sont absolument tels qu'ils sont sortis de ma plume, c'est-à-dire, tels que je les ai rédigés. (Dernier éclaircissement de Philon, page 96.) Voilà donc bien encore un monument authentique sur la secte, et reconnu par son rédacteur même.

L'ouvrage intitulé *dernier mot de Philon, et réponses à diverses questions sur les liaisons avec les illuminés,* vient encore à l'appui de ce que nous avons avancé. Philon Kuigge nous donne, dans ce recueil, et son histoire et celle de son illuminisme, de ses conventions avec les chefs de la secte, de ses travaux pour elle. C'est un compte dégoûtant de vanité, que cet impudent, cet impie conspirateur y rend de ses services : on y voit un de ces soi-disant philosophes qui traitent les objets religieux avec tout le mépris qu'ils méritent eux-mêmes. N'importe, c'est un homme qui cherche à justifier tout

ce qu'il a fait pour la secte: on peut au moins l'en croire sur ses aveux, qui ne font que corroborer tout ce que nous en avons déjà dit.

Après les écrits originaux, l'ouvrage intitulé *les derniers travaux de Spartacus et de Philon*, est le recueil le plus important qui ait paru sur l'illuminisme. Il ne contient que les grades les plus remarquables par les mystères que la secte y développe, et par les lois qu'elle y donne aux adeptes. Ces grades et ces lois paroissent avec un certificat de Philon sur la conformité à l'original, muni du sceau de l'ordre. Ainsi l'on ne peut encore élever le moindre doute sur son authenticité. Ces grades et ces lois ne sont qu'une rédaction, qu'une copie des discours, préceptes et principes contenus dans les écrits originaux; l'éditeur est un homme qui a passé par tous les grades de l'illuminisme. Plus adroit et plus rusé que Philon, il lui arrache tout son secret et tous ceux de la secte; pour dévoiler les hauts mystères de l'illuminisme, il se fait illuminer, et il y réussit si bien, qu'on ne trouvera pas un illuminé plus instruit que lui. Le même éditeur a fait une histoire critique des grades de l'illuminisme, ouvrage encore précieux, où tout est prouvé et démontré par les lettres mêmes des principaux adeptes; enfin l'illuminé dirigeant, ou le chevalier écossois. C'est le pendant des derniers travaux de Spartacus et de Philon, c'est le plus important des grades intermédiaires de l'illuminisme. L'éditeur n'a point ici pour lui le cachet de l'ordre, comme dans le recueil intitulé les derniers travaux de Spartacus et de Philon; mais le lecteur peut comparer ce grade avec tout ce qui est dit dans les écrits originaux, même avec la critique qu'en fait le chef, fort peu content ici de son rédacteur: ces rapprochements valent bien le cachet de l'ordre pour les connoissances. A tant de preuves, ajoutons encore les dépositions remarquables sur les illuminés: elles sont juridiques et confirmées par serment. Elles sont au nombre de trois: elles sont signées par M. Cassandey, chanoine et professeur à Munich, par M. Renner, prêtre et professeur à la même académie, par M. Utzchneider, conseiller de la chambre électorale, par M. Georges Grumber, membre de l'académie des sciences et professeur de mathémati-

ques. Il est inutile d'insister sur la force des preuves que fournissent ces dépositions, puisqu'elles sont toutes juridiques. Ce sont quatre élèves qui n'attendent pas d'arriver au grands mystères de la secte pour la juger et la quitter, prévoyant bien la fin désastreuse et les résultats abominables de ces écoles secrètes. Il sont sommés de déclarer ce qu'ils ont vu et entendu; ils répondent avec franchise, avec modération, sans haine et sans passion; ils déclarent avec vérité tout ce qu'ils savent.

A des preuves déjà si multipliées, il faut bien encore ajouter les apologies mêmes des illuminés : ce sont encore des témoignages sans réplique. Messieurs les philosophes sont trop pétris de vanité, pour se faire plus coupables qu'ils ne le sont en effet. Sans les noircir, nous profiterons au moins de leurs aveux; la liste s'alongeroit trop, si l'on y joignoit encore tous les livres écrits contre les sociétés secrètes. Parmi les écrits anonymes, il est un ouvrage excellent qu'il est important de citer; il est intitulé : *le dernier sort des franc-maçons*; c'est un discours prononcé à la clôture d'une loge maçonnique. L'auteur de ce discours expose parfaitement les raisons qu'a la loge pour renoncer à ses travaux, depuis que les illuminés ont voulu dicter des lois à la maçonnerie. Il est à croire qu'il n'eût pas attendu si long-temps, s'il eût su que les loges maçonniques depuis long-temps travailloient de concert, et visoient au même but que la secte des illuminés, et que les chefs de l'une et l'autre société étoient également impies, corrompus et ennemis de toutes institutions politiques et religieuses. Au surplus, nous en savons suffisamment à présent sur l'une et l'autre secte; et pour bien juger ces vils conspirateurs, et pour les livrer à tout le mépris qu'ils méritent, nous n'avons eu besoin que d'eux-mêmes pour nous apprendre à connoître des monstres horribles, informes, énormes et affreux, que l'enfer regarde comme ses meilleurs soutiens, comme des proies qui ne peuvent lui échapper. Ceux qui sont morts y souffrent déjà les châtiments qu'ils ont mérités par leurs forfaits et leurs crimes sans nombre: semblables supplices attendent encore ceux qui persisteront dans leur conduite criminelle; ils sont spécialement réservés pour les propagan-

6.

distes et les docteurs de maximes pernicieuses et empoisonnées, en attendant que Satan puisse jouir de tout le triomphe que lui préparent les sociétés secrètes, et dont les morts violentes d'un grand nombre de ses membres sont déjà les funestes présages. Quelle plaie profonde n'ont déjà pas fait à la religion et à la société les succès des sectaires? Quelle part n'ont-ils pas eue à la révolution qui a déjà ravagé tant de contrées, et qui en menace tant d'autres? Quel zèle, quelle ardeur et quelle activité ne mettent-ils pas à présent pour nourrir et alimenter celle qui désole aujourd'hui l'Espagne? N'est-ce pas eux qui ont déjà engendré dans ce jour de larmes et de deuil, de forfaits et d'horreur, ce redoutable fléau connu sous le nom de jacobin? N'est-ce pas dans l'antre affreux du jacobinisme que tous les membres des sociétés secrètes, se sont confondus et réuuis ponr se donner le baiser fraternel? Quels furent enfin les terribles effets de cette monstrueuse affiliation, et que peut-on en redouter encore? c'est ce que nous dirons par la suite. Pour calmer les justes craintes, nous indiquerons les remèdes, pour apaiser toutes les alarmes; nous ferons connoître des moyens prompts et efficaces, pour éviter à l'avenir semblable désastre, et pour ôter aux méchants tout espoir de nuire à la société. Nous ferons plus encore: nous tracerons la marche pour rendre désormais tous les états florissants, paisibles et heureux; nous parcourrons les divers emplois de la société; nous ferons connoître les obligations indispensables attachées à chaque état; nous leur indiquerons des moyens faciles pour les remplir. Il est un fait certain et avéré, c'est qu'on ne peut être honnête homme qu'en remplissant ponctuellement les devoirs imposés à chaque condition. Que chacun cherche à les mettre en pratique, alors nous serons tous heureux; les sociétés secrètes n'existeront plus, et les gouvernements légitimes ne pourront plus être troublés. Oui, nous ne craignons pas de le dire, les sociétés secrètes réunies, seules, ont déjà enfanté tous les maux dont l'Europe a été affligée; seules elles ont déjà ébranlé tous les trônes, et nous pouvons encore avancer avec certitude qu'elles travaillent toujours avec acharnement au bouleversement général, comploté et résolu dans leurs repaires ténébreux. La frénésie des chefs

est trop grande, leurs cœurs sont trop ulcérés, pour pouvoir jamais espérer de les ramener à des principes d'ordre et de justice. Leur aveuglement est si grand qu'il a déjà tous les caractères de l'endurcissement. Signaler ces conspirateurs, les livrer au mépris et à l'infamie, c'est encore s'endormir au bord de l'abîme : ils sont tellement pétris d'orgueil et vieillis dans les ruines, qu'il faut nécessairement qu'ils soient humiliés. Leur audace et leur impudence sont montées à tel point qu'il devient indipensable de les ravaler et de les réprimer. Oui, nous osons le dire, l'anéantissement des sociétés secrètes peut seul calmer tous les esprits, et apaiser toutes les craintes.

Nous avons déjà raconté ce qui se complotoit dans leurs repaires souterrains : le lecteur a dû voir et se convaincre que ces audacieux conjurés, n'y méditant que le mal, ne pouvoient opérer que le mal. Nous allons maintenant faire le récit de leurs faits odieux. C'est une preuve sans réplique, quand les effets sont conformes à l'accusation. Les leçons de l'expérience furent toujours l'école de la prudence ; l'on ne brave pas impunément la mère de la sagesse et de la vertu. Nous allons bientôt voir que la secte des illuminés, en envoyant plusieurs de ses apôtres sur les bords de la Seine, pour communiqner son code au Grand Orient de la franc-maçonnerie, n'eut pas de peine à trouver de nombreux partisans de son code criminel, et de dignes collaborateurs, pour opérer cette révolution si désastreuse. Il lui suffit de porter ses vœux et ses mystères chez une nation active et puissante, mais légère, plus susceptible de la nouveauté que de la réflexion, qui prévient les désastres, pour voir bientôt arriver l'accomplissement des grandes convulsions, et l'époque de tous les crimes et de tous les forfaits révolutionnaires.

Plusieurs séditieux et conjurés avoient déjà appelé en France des apôtres de Vucishaupt, plus exercés et plus habiles qu'eux dans tous les artifices du code. Ils connoissoient les raisons qui avoient empêché les chefs de l'illuminisme de travailler plus tôt à la conquête de la France ; ils surent leur persuader qu'il étoit temps

pour eux de se montrer chez une nation qui n'attendoit que leurs moyens pour la diriger dans une révolution à laquelle tant d'autres conspirateurs disposoient les François depuis long-temps; qu'il étoit très-avantageux à tous de profiter du renfort considérable de ces nouveaux confrères, qui étoient sans doute les plus propres à fixer les succès des maîtres de la révolte et de l'impiété.

Les circonstances ne pouvoient être plus favorables aux complots criminels des séditieux, et plus désastreuses pour la France. Le philosophisme du siècle avoit déjà fait dans les loges tout ce qu'on pouvoit attendre des disciples de Voltaire et de Jean-Jacques, pour assurer le triomphe des séditieux. On ne respiroit déjà qu'après cette liberté et cette égalité qui préparoient le règne de l'impiété et de l'anarchie la plus absolue, ce qui renfermoit toute la science ou plutôt toute la scélératesse des monstres de Vueishaupt. Pour mieux honorer l'ordre illuminé, les principaux franc-maçons ambitionnèrent comme une gloire de se faire recevoir à l'envi membres de cette abominable secte, pour ne plus former qu'une société connue désormais sous le nom de jacobins. Dès-lors, tous les membres de tous les clubs, de toutes les loges, de toutes les académies, de tous les antres et repaires souterrains, du midi au septentrion, de l'orient à l'occident, se trouvèrent, pour ainsi dire, tout à la fois illuminisés et frères jacobins tout ensemble. A la première assemblée de cette monstrueuse affiliation, on y résolut la destruction des autels et du trône en France, et l'anéantissement des lois et de la société. La chaîne de correspondance étoit établie; il n'y avoit plus que le signal à donner au jour propice aux grands complots: ce jour fut fixé au quatorze juillet. Dès-lors cessèrent le bonheur, la gloire et la paix dont jouissoit le peuple françois à l'ombre de ses lois et de son gouvernement monarchique; alors cessa l'autorité d'un monarque vertueux, chéri et révéré, le père plus encore que le roi de son paisible et florissant empire. Au signal donné, tous les jacobins, comme des lions rugissants et des furies affamées, sortirent de leurs cavernes et de leurs antres, armés en vrais brigands. Ils poussoient des hurlements

effrayants ; ils se répandirent partout dans la capitale ; ils se livrèrent déjà à toutes sortes d'excès et de crimes, en cherchant et demandant, comme des furieux, les proies qu'on leur avoit désigné à spolier et les victimes qu'on leur avoit enseigné à immoler. L'alarme et la consternation furent bientôt générales dans Paris ; ces audacieux et ces furieux étoient si nombreux, qu'ils entraînèrent encore dans leurs désordres la multitude ignorante, et lui firent prendre part à leurs crimes.

Dès-lors, l'autorité légitime fut outragée ; tous les liens de la société furent brisés ; le mérite et la vertu furent avilis. Quand ils eurent rompu la barrière opposée à tous les vices et à tous les crimes, les séditieux se répandirent par toute la France, pour y commettre les mêmes horreurs. Les conspirateurs s'étendirent comme un torrent, pour porter partout la désolation et l'effroi, et pour exercer tout à la fois les mêmes ravages. Qui pourroit peindre dignement les abominations dont se rendirent coupables les moteurs de tant de désastres, et les iniquités que commirent leurs monstres d'adeptes ou leurs infames satellites, que les meneurs des sociétés secrètes, plus féroces, mais plus lâches que leurs disciples, ne cessèrent d'exciter au mal !

Le peuple françois, qui jusqu'alors avoit passé pour le peuple le plus juste, le plus doux, le plus honnête et le plus policé de l'Europe ; ce peuple qui s'étoit toujours fait respecter par sa fidélité et son attachement à son souverain, par son amour pour la religion chrétienne, par ses fréquents hommages au créateur, et par le culte pur qu'il se plaisoit à rendre à la divinité, fut tout à coup méconnoissable. Quelques grands coupables suffirent pour l'entraîner dans leurs excès, et pour le rendre, comme eux, cruel, féroce et barbare : à l'aide de ces furieux qui l'avoient égaré et séduit, on entendit dans toute la France les cris séditieux d'un peuple aveugle et mutiné, qui se livra à toutes sortes d'excès et commit impunément le brigandage et le meurtre, cherchant avec fureur quelqu'un à spolier ou à dévorer. Le crime fut bientôt triomphant partout : il commença dans la capitale ; mais il se répandit, avec la rapidité de l'éclair,

dans toute la France, où il obtint les mêmes succès. L'impulsion fut si forte, que nulle part l'autorité des magistrats ne put en empêcher, ni en arrêter les progrès.

Événement qui paroît incroyable, mais qui est cependant réel. Dans un instant l'embrasement fut général dans toute la France. Le foyer de la conspiration étoit établi à Paris; tout partoit de ce centre et tout y retournoit. Les mêmes cris séditieux, les mêmes scènes d'horreur qui ensanglantèrent Paris, comme un écho, se répétèrent dans toutes les provinces. Le mal alloit toujours croissant. L'alarme fut générale; le triomphe du crime fut partout complet; partout les grandes richesses, le mérite et la vertu forent persécutés. Les possesseurs du vrai mérite et de la véritable vertu furent obligés de fuir ou de se cacher, pour se soustraire à la fureur de ces cannibales. Tous les hommes paisibles, vertueux et probes furent contraints de chercher leur sûreté dans une terre étrangère; ils abandonnèrent à regret cette belle France, leur patrie, qui étoit devenue un séjour de désolation et d'horreur, et qui persécutoit avec acharnement ceux qui faisoient autrefois sa félicité et sa gloire.

Les factieux, enhardis par des succès qui avoient surpassé de beaucoup toutes les espérances, et par l'affreuse impunité, caressoient sans cesse ce peuple mutiné, pour le porter à de nouveaux excès et à de nouveaux crimes. Le premier pas est le seul pénible aux méchants; une fois qu'ils l'ont franchi, rien ne leur fait peine après. La réussite du premier coup de main, la part qu'ils avoient eue à la dépouille des autres, et qu'ils avoient tous si bien su s'approprier, les animoit et encourageoit puissamment. Ils avoient méconnu la justice et la vérité; ils avoient violé impunément l'asile des principaux riches pour les spolier. Ils s'étoient partagé toutes leurs provisions; les caves surtout ne furent pas épargnées. Les conjurés profitèrent du moment où cette vile populace mutinée se portoit dans toutes les caves principales pour porter le premier coup à l'autorité. Plusieurs séditieux, travestis et déguisés en habits de femme, s'étoient joints à cette populace dont les têtes étoient échauffées par le vin,

pour les diriger et les conduire au château même du souverain. Cette téméraire démarche réussit encore aux factieux. Ils violèrent l'asile sacré du monarque; ils méconnurent son autorité; ils foulèrent aux pieds ses ordres; ils enchaînèrent ses volontés; ils poussèrent l'audace jusqu'à lui dicter des lois. Dès-lors, le désordre fut à son comble; les conjurés se saisirent de l'autorité; et au lieu des lois justes, paternelles et bienfaisantes qui régissoient le royaume, la France ne fut plus gouvernée que par des lois injustes et atroces, dictées par la fureur et souvent écrites avec des mains encore teintes du sang des victimes qu'elles avoient égarées pour les dépouiller.

Les conspirateurs, comme nous l'avons déjà dit, devoient principalement s'attacher à persécuter le clergé et la noblesse : leurs immenses richesses et leurs emplois étoient le principal objet de l'ambition et de la cupidité des séditieux; ils y trouvoient tout ce qui pouvoit satisfaire leurs désirs criminels. Ils s'emparèrent d'abord avec avidité de tous les biens du clergé; ils ordonnèrent la spoliation et la vente de toutes les maisons religieuses, le dispersement de tous ses membres. Dès-lors, l'audace et la rage de ces furieux prirent un accroissement effroyable : l'impiété et l'irréligion étendirent leur empire dans toute la France; la vertu fut persécutée et avilie; partout le triomphe du crime fut complet.

Les conspirateurs firent bientôt éclater partout la haine qu'ils avoient jurée contre tout gouvernement, toute religion, toute société et toute propriété. Les temples du Seigneur furent profanés, ses autels renversés; une impudique Vénus eut la témérité sacrilége de vouloir prendre la place du maître des maîtres. On vit l'abomination des abominations dans le lieu saint. On fit partout abattre toutes les croix, pour qu'il ne parût plus aucun signe de la religion sainte que nous professons; alors cette belle France devint le règne de l'impiété, un séjour d'horreur. Le même empire où la religion chrétienne étoit si vénérée, où l'on rendoit un culte si pur au créateur, fut un théâtre de lubricité, d'impudicité et de vices. L'on ne vit que meurtres et assassinats. Le sang le plus pur des François fut immolé à la fureur des loups ravissants qui les dévoroient. Le trône des Bour-

bons fut renversé et ensanglanté ; la France entière ne fut plus qu'une vaste prison couverte d'échafauds. Sectaires et partisans des révolutions, rougissez à présent de vos iniquités !

Les conjurés, pour mieux tourmenter et abreuver plus longtemps de fiel et d'amertumes la saine et majeure partie du clergé qui avoit échappé aux poignards des législateurs bourreaux et aux différents supplices qu'ils lui avoient préparés, condamnèrent encore à l'exil et à déportation cette chère et précieuse portion de la société.

Les sectaires, en croyant couvrir d'humiliations et d'opprobres ces fidèles ministres du Seigneur, leur ont procuré et obtenu le trésor de tous les biens. Leur soumission, leur vertu et leur dévouement les ont élevés au-dessus de tout. Ils ne furent point affoiblis par l'amour de la vie, ni ébranlés par la crainte de la mort. Tout le crime de ces apôtres de la foi étoit de mener une conduite pure et innocente ; leur vie n'étoit qu'un exercice continuel de douceur, de patience, de charité et de vertu. Ils étoient les images vivantes de Jésus-Christ ; ils se soumirent avec régignation à cette loi injuste et tyrannique des séditieux; ils quittèrent avec douleur et avec regret leur troupeau, parce qu'ils savoient qu'il alloit devenir la proie des loups ravissants; qu'en frappant le berger, les brebis seroient bientôt dispersées. Cette idée, il est vrai, leur perçoit le cœur; mais elle ne les empêcha pas de quitter et leurs biens et leur patrie. Ils emportèrent avec eux leur piété et leurs vertus ; ces armes puissantes firent qu'ils furent fêtés, chéris et accueillis chez tous les étrangers qui ont toujours pourvu abondamment à tous leurs besoins.

Les factieux furent entièrement trompés dans leur attente. Furieux de ce que ces illustres exilés respiroient encore, de ce qu'ils n'étoient pas morts de misère, de faim et de froid, comme ils l'espéroient, ils eurent l'inhumanité, la férocité de se plaindre aux divers gouvernements qui les avoient secourus et qui leur avoient donné l'hospitalité, que, s'ils continuoient à les aider, ils re-

garderoient comme ennemis de leur ordre et de leur puissance ceux qui leur fournissoient protection, asile, ou le moindre secours, et qu'ils porteroient le fer et le feu dans leur royaume pour les châtier. Les grands états méprisèrent ces fanfaronnades de conspirateurs audacieux; ils refusèrent même constamment de reconnoître en eux aucune autorité. Mais les petits états, trop foibles pour opposer assez de résistance à la France, aimèrent mieux y adhérer que de s'exposer à une rupture et à une guerre. L'on peut aisément juger par là de ce qu'on avoit à attendre de ces vandales qui osoient faire un crime de la charité, cette mère de toutes les vertus, à ceux qui la pratiquoient si à propos.

Les nouveaux Spartacus cherchèrent à se venger de cet échec; ils avoient déjà engouffré les biens immenses du clergé, et il falloit encore de nouvelles proies à leur cupidité. Les biens des émigrés et des déportés, qu'ils leur avoient assimulés pour les mieux spolier, fixèrent les regards dévorants des conjurés. Le sort ne pouvoit tomber sur de plus précieuses victimes : les rebelles applaudirent tous au choix que leur chef avoit fait; c'étoit aussi ce qui pouvoit le mieux leur convenir sous tous les rapports. C'étoit où il y avoit le plus à prendre : puissant motif pour l'envier et l'envahir. C'étoit encore les hommes les plus vertueux, et par conséquent leurs plus grands ennemis : double jouissance, double satisfaction pour tous les adeptes de les dépouiller.

Si ces biens considérables eussent été bien administrés, ils offroient de très-grandes ressources; mais une licence effrénée, un vrai brigandage, étoit organisé partout. Dans toutes les branches d'administration on ne rivalisoit qu'en larcins, en demandant la spoliation et la vente de ces biens très-considérables : on vouloit payer les services que les frères et amis, les sans culottes, avoient rendus à la secte. Pour qu'ils pussent voler plus aisément, on les nommoit commissaires des maisons à spolier. Les jacobins n'exerçoient leur bienfaisance et leur charité qu'envers les sans-culottes : ils firent les uns et les autres leurs bénéfices particuliers des biens des prêtres et des émigrés. Personne d'honnête ne voulut en ache-

ter : on sentoit que c'étoit un vol manifeste et public. Les séditieux se trouvèrent toujours sans concurrents aux enchères : ils s'en gorgèrent sans gêne et à leur fantaisie pour le prix qu'ils voulurent ; ils furent plutôt d'une grande ressource pour enrichir les jacobins et les sans-culottes, que pour l'état qui ne cherchoit qu'à tout envahir pour tout engloutir. Ces biens immenses ne servirent qu'à consommer la ruine, la désolation et la dissolution des deux premiers ordres de la société. Ils tournèrent tout à l'avantage des conjurés impies, des conjurés séditieux, des conjurés désorganisateurs, tous réunis et confondus sous la dénomination de jacobins, dont les forfaits annonçoient partout la fatale influence.

Il est facile de savoir le mal qu'il reste encore à faire aux sectaires, par celui qu'ils complotent et qu'ils ont juré de faire dans les hauts mystères des diverses sociétés secrètes. Les jacobins recueillirent une moisson abondante dans les biens des prêtres et des émigrés. Tous avoient quitté à regret leur patrie : la persécution avoit fait fuir les uns, des lois tyranniques avoient banni les autres ; mais la vente des propriétés des uns et des autres avoit été résolue dans les conseils de Vueishaupt ; ces biens devoient servir de récompense aux adeptes fidèles, aux jacobins et aux sans-culottes, ses dignes satellites. La vente devoit avoir lieu, parce qu'elle remplissoit les vues de la secte ; elle eut lieu en effet, parce que tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils conduisent au but de l'ordre. Les uns s'étoient expatriés forcément par la persécution ; les autres avoient quitté la France à regret, et par soumission et obéissance ; d'autres enfin avoient tout bravé et étoient restés dans leurs foyers ; mais le génie jacobin invita la guillotine et tant d'autres supplices pour en faire fin et avoir leurs biens, en sorte que ces derniers furent encore les plus malheureux de tous. Mais tous les moyens qui conduisent à l'injustice ou à la cruauté sont toujours légitimes pour les séditieux : la secte avoit juré la perte des personnes, elle convoitoit les biens ; son oracle s'est accompli.

Que le lecteur se rappelle sans cesse les leçons du hiérophante Spartacus, la fin sanctifie les moyens; qu'il se pénètre des principes du fondateur de l'illuminisme, et il ne trouvera pas si étrange que les sectaires, qui sont des animaux rampants et venimeux, emploient si souvent les poignards ou le poison. S'ils sont eux-mêmes les bourreaux, s'ils sont si familiers avec le crime, c'est qu'on leur a répété assez long-temps qu'il n'y en avoit aucun qu'ils ne pussent et ne dussent commettre quand ils étoient utiles au but de l'ordre. C'est ce que Vueishaupt appelle la fin sanctifie les moyens. Des élèves, si bien dressés et si bien instruits pouvoient bien, sans honte et sans scrupule, spolier les maisons des émigrés et des déportés; ils pouvoient bien effrontément et impunément s'emparer de ces propriétés considérables, que Vueishaupt, leur digne général, convoitoit depuis long-temps, et avoit annoncé à tous ses adeptes qu'ils étoient destinés pour récompense des services rendus et à rendre à l'ordre des illuminés.

Les jacobins, ces moteurs invisibles, réunis aux adeptes secrets du moderne Spartacus, étoient destinés par leur chef à présider à tous les forfaits, à tous les désastres de ce fléau de brigandage et de férocité, appelé révolution. Ainsi, que le lecteur ne s'étonne point aujourd'hui qu'on ait adjugé à des jacobins de vastes domaines d'émigrés, de déportés ou de guillotinés, pour des prix si modiques, que le revenu d'une, deux, trois années au plus, suffisoit pour acquitter entièrement le prix d'achat. Il n'a jamais fallu plus du revenu de cinq ans, pour solder l'acquisition des biens qui paroissoient les plus chers.

Mais plusieurs motifs engageoient les désorganisateurs qui gouvernoient alors, à agir de la sorte. D'abord la reconnoissance des chefs envers leurs frères et amis les jacobins, qu'ils voyoient avec plaisir devenir propriétaires des plus beaux domaines, dont ils faisoient leur profit particulier. Les conjurés avoient encore pour but principal d'attacher par l'intérêt au régime dévastateur, les acquéreurs de tous ces biens. Quand les frères et amis en furent pourvus abondamment, lorsqu'ils en fu-

rent rassasiés entièrement, pour se faire un plus grand nombre de partisans, les conspirateurs firent diviser, par petits lots, tous les gros domaines : de cette manière, en multipliant les acquéreurs, ils multiplièrent leurs créatures; car tous ces nouveaux propriétaires ne prenoient de part aux désordres et aux dévastations, qu'autant que leur propre intérêt les y attachoit.

Les jacobins, les séditieux et les égoïstes trouvèrent leur consolation, leur satisfaction et le prix de leur infamie et de leurs forfaits, dans la paisible possession des revenus des biens de ceux qu'ils avoient persécutés, exilés et assassinés. Ils ne s'informèrent plus s'ils étoient heureux ou malheureux chez l'étranger; si les veuves et les orphelins qu'ils avoient faits, étoient dans la misère et l'indigence; ils ne s'occupèrent plus du sort des émigrés ou des déportés, que leur malice avoit réduits au désespoir : ils les avoient dépouillés entièrement; ils n'avoient plus rien à en espérer; ils étouffèrent le crime et le remords. Ces précieuses victimes dans l'indigence devinrent indifférentes aux frères et amis les jacobins; ils ne songèrent plus qu'à prendre des moyens pour jouir longtemps et tranquillement de leurs rapines.

Ainsi ont été anéantis, engloutis les biens immenses de la noblesse, des exilés et des assassinés. Leur revenu considérable bien administré, auroit suffi seul, même en temps de guerre, pour faire face à toutes les dépenses de la France. Dans les premières mains, une grande partie des revenus de ces mêmes biens étoient employés au soulagement des malheureux; aujourd'hui ceux qui les possèdent ne sont que des cœurs durs, inaccessibles à l'humanité souffrante, et étrangers à la vertu, surtout à la charité.

Lors de la spoliation des maisons religieuses et de la vente des biens considérables de tout le clergé, l'on se rappeloit encore les anciennes lois du gouvernement; les jacobins, loin de maîtriser l'opinion publique, n'inspiroient que pitié et mépris. A cette époque, la terreur ne régnoit point sur la classe bourgeoise; le fléau de la révolution n'avoit encore pesé que sur la noblesse et

le clergé; les jacobins ne dominoient pas encore sur la multitude par la terreur, comme ils le firent par la suite, pour tout soumettre à leur infame joug. Les frères et amis étoient sans argent, sans culottes et sans crédit; ils ne purent s'enrichir dans les premières ventes. Tous les bourgeois aisés, probes et honnêtes, accouroient dans les enchères; tous convoitoient une portion de ces biens; tous à l'envi les montoient. On savoit que Louis XVI en avoit sanctionné la vente, et on les achetoit sans aucune répugnance; aucun de ces domaines ne fut cependant vendu à sa juste valeur, attendu que la quantité des biens à adjuger étoit trop considérable. On donnoit douze années pour faciliter les payements, et la dépréciation sensible et journalière des assignats, favorisa étrangement la cupidité des acquéreurs, surtout de ceux qui ne payèrent que dans les délais qu'on leur avoit accordés. Sur la fin des payements, on s'allibéra avec vingquatre francs en numéraire, de ce qu'on avoit acheté pour six mille francs qui représentoient, au moment de l'achat, cinq mille cinq cents francs en écus. Mais il avoit été résolu dans les décrets de Vueishaupt que ces propriétés changeroient de maîtres; qu'elles nourriroient les enfants de la révolution; qu'elles les y attacheroient, et qu'elles en augmenteroient le nombre. Le but de la secte se trouva parfaitement rempli, c'étoit tout ce que les conspirateurs vouloient. Ils n'avoient pas sujet de s'inquiéter pour eux-mêmes; ils étoient maîtres de la planche des assignats, quelques chiffons, quelques guenilles, etoient devenus la clé de tous les trésors.

Qui croiroit qu'à l'aide de telles richesses, on ait pu opérer tant de désastres et tant de ruines? Les méchants trouvèrent tous leur compte dans le papier monnoie. Les chefs des séditieux puisoient à volonté à la fabrique; le laboureur payoit aisément ses fermages en assignats; le débiteur de mauvaise foi s'alibéroit de même: autant de puissants aiguillons pour grossir le nombre des partisans de la révolution. Il est certain que la monnoie guenille a tourné entièrement au profit des conspirateurs, qu'elle n'a enrichi que des gueux, et qu'elle a réduit à la misère nombre de rentiers et de personnes honnêtes.

Plusieurs choses contribuèrent à discréditer les assignats, et à hâter leur ruine : la première, d'en avoir trop fabriqué et trop mis en circulation ; la seconde, c'étoit la trop grande facilité que les chefs de la conspiration avoient de s'en procurer à volonté : Ils reconnoissoient si bien la valeur factice de cette monnoie, qu'ils la remettoient à des agents pour l'échanger contre des écus, à quel prix que ce fût. Tous, à l'envi l'un de l'autre, se livrèrent à ce honteux trafic ; ils en envoyèrent dans toutes les provinces, tant qu'ils en purent retirer quelque chose ; ils ne cessèrent cette piraterie, que quand les frais de fabrication et d'envois absorbèrent ce qu'ils en retiroient. Quand cette ressource fut tarie, ils cherchèrent un expédient pour la faire renaître. Ils décrétèrent un emprunt forcé, pour faire rentrer tous les assignats en circulation. L'emprunt se paya ; mais il restoit encore dans le public une masse énorme d'assignats dont on annulla le cours pour les remplacer par des mandats. Mais la confiance du papier monnoie étoit perdue; et les mandats, tout en naissant, perdirent leur valeur et leur existence.

A cette époque, tous les partisans de la révolution, depuis le dernier jacobin jusqu'au général, avoient eu le loisir de se gorger des dépouilles et des richesses des victimes sans nombre qu'ils avoient faites. Tout jusqu'alors avoit réussi à souhait aux conjurés; et pour mieux assurer l'énorme part qu'ils avoient eue à tant de brigandage, pour mieux attirer dans leur parti, et pour mieux attacher à leurs acquisitions les nouveaux possesseurs de ces biens immenses, ils leur suggérèrent des doutes et des craintes imaginaires : ils leur dirent qu'ils ne pourroient en être dépossédés que par un fatal retour vers l'ancienne autorité, mais que ce retour ne pourroit avoir lieu tant qu'ils seroient unis, soumis et dociles à ceux qui leur avoient procuré l'abondance et l'aisance dans lesquelles ils vivoient. Ainsi, ces biens considérables n'ont servi qu'à enrichir les sans-culottes qui étoient nuds, et à réduire à la plus affreuse misère les anciens, les honnêtes et véritables possesseurs. Ils ont encore servi à entretenir les haines et à semer les défiances, à prolonger les maux dont nous étions accaclés, en mul-

tipliant prodigieusement les ennemis de l'ordre, et en éloignant le retour si désiré de l'ancienne famille des Bourbons, dont la présence auguste pouvoit seule calmer tous les esprits, et nous ramener la tranquillité, la paix et le bonheur.

Ce n'est pas que j'entende revenir sur le passé; car, aujourd'hui, je crois qu'il ne seroit ni prudent ni sage d'attaquer toutes les ventes, et de vouloir en chasser les nouveaux possesseurs: une telle entreprise seroit tout à la fois téméraire et impolitique; elle mettroit la confusion dans les familles; elle occasionneroit un bouleversement général dans le royaume. L'ordre, la tranquillité et la paix, sont des biens plus précieux: il importe davantage de se les procurer et de les conserver. D'ailleurs, Louis XVI, dans des circonstances pénibles, a sanctionné la vente de ces biens du clergé: il est vrai qu'il s'en repentit par la suite, quand il vit l'abus qu'on en faisoit; mais, n'importe, respectons sa personne et sa mémoire.

Les sujets fidèles et vertueux, tous ceux qui étoient attachés à l'autel et au trône, ont été indignement spoliés et dépouillés par les méchants; les mêmes mains qui se plaisoient à verser d'abondantes aumônes dans le sein du pauvre, pour soulager sa misère, se trouvent aujourd'hui nues, dégarnies et dans le besoin: des cœurs de fer, des cœurs impitoyables se sont emparés de toute leur fortune; mais ils n'ont pu acquérir leurs vertus. Ames magnanimes et généreuses, vous goûtez plus de tranquillité et de douceur en pardonnant, qu'en cherchant à vous venger. Les grandes afflictions ne sont faites que pour les grandes ames.

Les acquéreurs francs et de bonnne foi conviennent qu'ils n'ont pas payé cher, mais ils sont au moins tranquilles; tandis que les jacobins, les cœurs vraiment corrompus, manifestent toujours des doutes et de craintes: ils redoutent jusqu'aux talents et à la lumière, parce que l'un et l'autre décéleroient leur conduite atroce, et les couvriroient de mépris, de honte et de confusion au grand jour. Leur vie criminelle leur occasionne des alarmes

continuelles ; des remords déchirants les suivent partout. Ils redoutent la présence de ceux qu'ils ont dépouillés; mais en général ils sont si attachés à la matière qu'ils ne leur restitueroient pas une obole. Aujourd'hui les discours des jacobins sont aussi ridicules que leur conduite a été révoltante.

Il n'est que trop vrai, disent-ils, à la honte de notre siècle, que les hommes les plus vertueux et les plus probes ont été les plus persécutés, mais ils ne l'ont été qu'un moment: ils ont été très-tranquilles et bien accueillis chez l'étranger, ils ont été forcés de se cacher ou de fuir un moment pour se mettre en sûreté; mais ils ont été fort heureux après. Il est vrai qu'ils ont la conscience tranquille, qu'ils jouissent de la paix intérieure, de la paix du cœur, et ce bonheur est préférable à tout autre : les frères et amis le jalousent et l'envient; mais ils ignorent le chemin qui y conduit et les vertus qui l'obtiennent. Ils ne savent que se plaindre : ils ont l'impudence d'avancer aujourd'hui qu'en France ils ont eu aussi leurs peines et leurs travaux; qu'ils ont été beaucoup inquiétés dans un temps; que personne n'a pu se soustraire aux tourments de la révolution; que le séjour en France n'étoit qu'un martyre continuel, tandis que les émigrés étoient fêtés chez les étrangers; ils disent que, s'ils ont été assez adroits pour se tirer d'affaire dans ces circonstances pénibles, c'est grace à leurs talents, à leur sagesse et à leur industrie.

Tel est à présent le langage de ces monstres abominables. Assassiner l'innocent pour le dépouiller, faire couler le sang du juste pour opprimer la veuve et l'orphelin, incendier les châteaux, porter partout la désolation, le fer et le feu : tels sont les trophées des jacobins ; ils furent tout à la fois leurs travaux, leurs talents, leur sagesse, leur industrie. Aussi personne aujourd'hui ne veut avoir porté le bonnet rouge; personne ne veut avoir été membre de cette infame Convention; le plus honnête de cette assemblée exécrée et à jamais exécrable, est celui qui avoue ingénuement qu'elle étoit composée en général de conspirateurs jacobins, qui influençoient, maîtrisoient et dominoient tous les autres députés, qui se re-

pentent amèrement d'avoir siégé avec semblables monstres, et d'avoir pris part à leurs lois de sang dictées par la haine et la fureur.

CHAPITRE XXXI.

Désastres de l'impie philosophie et de toutes les sociétés secrètes réunies, démontrées par leurs noirs effets.

Pendant tout le cours de la révolution, les injures, les mépris, les souffrances, les fers, les persécutions et la mort, furent toujours le partage du juste. Ces tourments, loin d'abattre son courage, n'ont au contraire servi qu'à l'enflammer. Dieu, pour rehausser et récompenser le mérite du juste, a mis sa vertu aux plus rudes épreuves, pour mieux relever son courage et sa force. Ceux qui ont souffert avec patience et avec résignation la faim, la nudité, les fers, l'exil, la mort même, doivent paroître grands aux yeux des hommes; mais ils sont encore plus grands aux yeux de Dieu, qui n'accorde la couronne et la palme du martyre qu'aux ames fortes et sublimes, douées d'un rare mérite et de toutes les vertus les plus éminentes. Les conspirateurs, au contraire, sont les tyrans de la justice et de la vérité; ils sont les persécuteurs des gens de bien; ils se couvrent d'opprobre et d'infamie; ils se rendent odieux à toutes les nations; ils sont partout humiliés, tourmentés d'ennuis, déchirés de remords; ils sont insupportables aux autres, à charge

à eux-mêmes ; ils sont haineux, envieux, jaloux, vindicatifs, n'ayant qu'une vaine complaisance pour eux-mêmes, du mépris pour les autres ; ils ne respirent que le mal et sont impatients de le commettre ; ils sont percés de crimes de toutes parts ; ils sont incapables de penser et de réfléchir, tant la corruption de leur cœur est profonde ; ils sont si plongés dans tous les vices, qu'ils ne peuvent que s'écrier dans leur fureur et leur rage : Mon iniquité est trop grande pour que j'en puisse obtenir le pardon. Le désespoir est leur sort, et la confusion leûr partage.

Ah ! qui pourroit exprimer ce qu'éprouvent ces ames noires, vieillies dans le crime, ce qu'elles prévoient, ce qu'elles redoutent pour l'avenir ? A chaque pas qu'elles font, elles croient voir l'enfer s'entr'ouvrir sous leurrs pieds pour les engloutir. Les factieux qui sont mo ts ont déjà paru devant le grand juge qui donne à chacun selon ses œuvres. La justice et la vérité qu'ils s'étoient toujours plu à méconnoître, paroissent alors dans tout leur éclat pour les couvrir de confusion. Ils reconnoissent, mais trop tard, leurs égarements : l'abus des graces qu'on leur avoit accordées, fait alors leur plus grand tourments. Dieu peut-il reconnoître ceux qui ont toujours affecté de le méconnoître ? Leurs cœurs ont toujours été trop corrompus pour qu'ils aient pu être susceptibles, soit de retour, soit de repentir ; ils sont écrasés et ils éprouvent déjà les tourments et les supplices que Dieu réserve aux méchants, aux sujets rebelles, traîtres et parjures. Ils paroissent devant le souverain juge, non-seulement avec des mains vides de bonnes œuvres, mais elles sont encore teintes du sang innocent qu'elles ont fait couler par torrent et qui demande une punition et une vengéance éclatantes. On ne peut pas présumer qu'ils auront aimé tout à coup, à la mort, d'un amour pur, tendre et parfait, leur créateur qu'ils s'étoient toujours plu à méconnoître et à outrager lorsqu'ils étoient en santé.

Paroissez, conspirateurs acharnés de toutes les sectes ; paroissez, esprits superbes, philosophes obstinés, qui vous plaisez à apprendre aux hommes à offenser Dieu et à l'outrager ! Vous avez organisé partout les assassi-

nats et le brigandage; vous désolez la société; vous persécutez les fidèles ministres du Seigneur; la plupart des églises sont sans pasteur ou sont envahies par des faux frères; vous faites mourir tous ceux qui montrent de l'attachement pour l'autorité légitime, pour l'ordre, la tranquillité, la justice et la vérité. La guillotine est partout permanente, et elle ne peut suffire à vos attentats; vous y avez ajouté les noyades, la fusillade et la mitraille; vous avez mis le trouble et la confusion dans les églises; vous avez bouleversé toutes les institutions civiles et religieuses. Le désordre et l'impiété sont à leur comble: vous tyrannisez les défenseurs de la foi et de la vérité que vous attaquez si évidemment; vous défendez à main armée le crime et l'anarchie. Espérez-vous commettre impunément tant d'horreurs et tant de forfaits, et braver plus long-temps les foudres d'un Dieu vengeur? Après avoir envahi l'autorité temporelle et spirituelle, vous voudriez vous élever au-dessus de Dieu même, pour ravager et désoler l'univers: il n'appartient qu'à des magistrats brigands d'exercer avec audace de tels ravages. Conspirateurs de toutes les sectes réunies, paroissez; voilà la fin de vos monstrueux travaux, de vos sociétés secrètes; franc-maçons et illuminés, lisez et voyez; voilà le but et l'accomplissement de vos abominables complots! On n'y voit que désolation extrême et affliction désespérante.

Approchez, jouissez de votre scélératesse; contemplez vos meurtres et vos assassinats sur les hommes de bien. Puisque parmi les conspirateurs et les philosophes on ne peut trouver aucune vertu à imiter, qu'on ne cherche qu'à y rivaliser en impiété, en crimes et en forfaits, cherchons dans les autres classes de la société des exemples à suivre, et des personnes plus dignes de nous éclairer et de nous instruire: nous les trouverons, ces rares exemples de vertu, dans la résignation et la patience invincibles au milieu de tant d'outrages et de tourments qu'on a fait souffrir à un nombre prodigieux de victimes, qui ont tout sacrifié pour la légitimité, pour la justice et la vérité, pour la foi et la religion chrétienne.

En effet, quel courage, quelle fermeté, quel héroïsme dans leur généreux dévouement! Quel fruit de mérite

et de gloire ne se sont pas acquis devant Dieu tant de martyrs qui ont eu la force de donner leur sang pour la défense de la foi et de notre sainte religion ! Quelle vénération, quel respect ne doit pas inspirer la religion chrétienne, puisqu'elle seule forme de si beaux modèles et des élèves si accomplis ! Quelle gloire ne se sont pas acquise ces ames fidèles qui se sont offertes en sacrifice et en parfait holocauste, pour la défense de Jésus-Christ, pour le maintien de sa loi, pour la pureté de sa doctrine, pour le soutien du trône et de l'autel, pour le soutien de la morale évangélique, de la justice et de toutes les vertus chrétiennes ! Quelle générosité, quelle grandeur d'ame dans ces illustres martyrs, dont on ne prolongeoit l'existence que pour les mieux tourmenter, et les abreuver plus long-temps d'humiliation et d'opprobre ! Leur vie fut un martyre continuel et non interrompu, jusqu'au moment où il plût au Seigneur de les appeler à lui, pour leur donner la couronne et la palme de leurs pénibles et glorieux travaux. Dieu seul peut récompenser une conduite si digne d'éloges et d'admiration. Leur mémoire sera éternelle et à jamais révérée. Le plus cruel tourment étoit de leur survivre; ils ont tout souffert par amour et pour la gloire de Jésus-Christ ; ils ont tout quitté pour leur divin maître, et ils ont tout retrouvé en Jésus-Christ. Les voilà au ciel où ils nous appellent ; si nous avons du cœur et de la foi, tâchons de les suivre ; tâchons d'imiter les rares exemples de vertus qu'ils nous ont donnés, et que nous ne pouvons ignorer, puisque nous en avons été les premiers témoins. Leur conduite fut un exercice continuel de douceur, de patience, de charité et d'amour pour Dieu. Qui peut exprimer la gloire et le bonheur dont ils jouissent présentement, puisque l'écriture sainte nous dit que la mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur ? A leur exemple, perdons tout, s'il le faut; mais imitons ces saints martyrs avec fidélité, et conservons le don précieux de la foi. Comme eux, bravons les persécutions, la faim, la nudité, les tourments, l'exil, la mort même, plutôt que de trahir la vérité évangélique. Approchez de nouveau, philosophes et conspirateurs de toutes les sociétés secrètes, esprits indociles qui visez à la célébrité ; trouvez dans toutes vos sectes de pareils héros

de mérite, de grandeur et de gloire. Nous vous avons déjà détaillé les effets pernicieux de la corruption de votre doctrine et de vos leçons empoisonnées : serez-vous toujours sourds aux leçons de la sagesse et de l'expérience? L'une et l'autre vous condamnent déjà au silence. Vous venez d'entendre vos maîtres en sciences, en talents, en sagesse, en vertus ; ils sont les véritables héros du courage, du dévouement, de la fidélité et de la gloire. Différerez-vous encore de vous rendre, de vous humilier, pour chercher à suivre de si glorieux modèles? Mais hélas, que peuvent les hommes sur des cœurs profondément corrompus? Dieu seul peut les toucher et les gagner.

Louis XVI existoit encore avec son épouse, sa sœur et ses enfants; dès-lors, les séditieux tournèrent toute leur fureur et leur rage contre cette auguste famille qui n'avoit déjà éprouvé, de la part des conjurés, qu'insensibilité, qu'indifférence, qu'ingratitude, qu'abandon, qu'outrages, et outrages les plus indignes et les plus sanglants. Louis XVI, qui n'avoit jamais régné sur les François que par voie de tendressse, et qui n'avoit jamais exercé sur eux qu'un empire d'amour, ne fut point exempt de la malice et de la fureur des séditieux.

L'audace et la scélératesse des conspirateurs furent extrêmes ; ils osèrent attenter aux jours du plus vertueux des monarques. Ses bienfaits furent traités de séduction ; sa fidélité et son amour de trahison. Mais, ô honte! ô infamie! ô douleur mortelle! des monstres, des conventionnels, des tigres altérés de sang et de carnage, eurent la fureur et l'audace de se déclarer accusateurs, juges et bourreaux du souverain le plus juste et du roi le plus bienfaisant. Les législateurs brigands, soit par haine, soit par envie de dominer, se souillèrent du crime exécrable de régicide : ils assassinèrent impitoyablement le plus innocent, le plus juste, le plus vertueux des monarques. Ce crime énorme plongea la France entière dans le deuil et la consternation ; cette journée fatale précipita tous les François dans une ruine inévitable.

Dieu sait proportionner les châtiments aux crimes qu'on a commis. La majorité des François avoit pris

part aux excès et aux désastres de la révolution, et la majorité de la nation en fut châtiée par la privation de leur chef bienfaisant, qui ne voyoit que ses enfants dans tous ses sujets, mais trop doux et trop humain pour des conspirateurs. La masse de la nation le regretta et le pleura sincèrement; les grands criminels et les grands coupables furent les législateurs assassins. Mais Dieu avoit aussi ses desseins sur Louis XVI; il vouloit appeler à lui son fidèle serviteur; sa captivité, ses humiliations et ses souffrances ne servirent qu'à relever le mérite et la gloire du juste, et à couvrir d'opprobre et d'infamie ses juges bourreaux. Ainsi, l'innocent n'est mort que pour satisfaire à la justice divine pour des enfants coupables. Mais Dieu sait proportionner la récompense et la gloire aux tourments qu'on a endurés, et aux sacrifices qu'on a faits pour son amour. Il n'y a que les grandes ames, que les ames parfaites, qui soient capables de sacrifices si étonnants; aussi, de quelle gloire ne doit pas être couronné dans le ciel, de quelle félicité ne doit pas jouir, quel crédit ne doit pas avoir auprès de Dieu, celui qui, issu du sang le plus auguste, du faîte de la puissance et de la grandeur, du haut de son trône, s'est vu précipiter dans les fers par des sujets cruels, féroces et rebelles, pour l'abreuver d'humiliations et lui faire souffrir injustement les plus rudes tourments? Celui, dis-je, qui a supporté avec patience, calme, force et courage, même avec une résignation entière, tous ces injustes traitements, en quelque sorte par dévouement pour des enfants criminels, bénissant également et la main qui le frappoit et celle qui vouloit le défendre, peut bien être considéré comme le héros du dévouement, du courage et de la vertu. Toujours calme, toujours soumis aux volontés de son Créateur, dont la loi est gravée dans son cœur, il ne cesse de bénir, honorer et invoquer son Seigneur: celui qui prie principalement pour ses persécuteurs et ses bourreaux, peut bien être regardé et invoqué comme le père, le modèle et le protecteur de son peuple. Son mérite et sa mémoire sont gravés dans tous les cœurs. Celui-là est non-seulement grand aux yeux des hommes, mais il est encore plus grand aux yeux de Dieu. Le Tout-Puissant fait ses délices d'habiter dans des cœurs si sublimes et si accomplis; il met en eux toutes ses complai-

sances; il accueille toutes leurs demandes. Aussi, chacun est très-persuadé que ce n'est qu'aux prières et aux supplications de cette chère et précieuse victime, dont le nom auguste est gravé dans tous les cœurs, avec cette inscription : *in memoriâ œternâ erit justus*, que Dieu s'est laissé fléchir et apaiser pour les énormes crimes commis.

Ce monarque, si tendre et si généreux, n'a cessé de solliciter, auprès du Très-Haut, la délivrance des maux et des persécutions dont les méchants accabloient ses plus fidèles sujets. Dieu, qui est si miséricordieux et si sensible aux prières du juste, a daigné exaucer la demande de l'immortel Louis XVI ; il a voulu aussi par là nous donner tout à la fois une marque frappante de sa bonté et de sa miséricorde infinie, et une preuve de la générosité et de la tendresse de notre incomparable monarque, de la gloire, de la grandeur et de la puissance dont il jouit à présent dans le ciel. Ainsi, le juste a non-seulement désarmé le Créateur justement irrité contre nous ; mais il nous a encore donné une preuve sensible de sa sollicitude paternelle, en demandant à Dieu de rendre à la France ses rois légitimes, qui seuls pouvoient lui rendre le repos, la paix, la tranquillité, le bonheur et son ancien lustre.

Nous avons dû être convaincus de son crédit, en obtenant, dans un moment si inattendu, de si grand bienfaits pour les châtiments énormes que nous avions mérités par nos exécrables crimes : bienfaits d'autant plus méritoires, qu'ils découlent de la source d'un innocent opprimé et persécuté, qui n'a jamais cessé d'aimer tous les français comme ses propres enfants, et de s'intéresser à leur prospérité ; il connoît leurs besoins actuels, et il se plaît toujours à verser sur eux les dons les plus précieux, sans avoir égard à leurs infidélités ; il ne consulte toujours que son tendre cœur.

Le juste est mort pour expier les crimes de ses sujets coupables d'une injuste fureur, qui leur a fait répandre des torrents de sang innocent. Il est mort martyr de son zèle, de sa charité, de son amour pour son peuple ; heureux, à l'exemple de son divin maître, de s'être offert lui-

même en holocauste pour le bonheur et le salut de ses enfants. Que les Français se rappellent sans cesse les dernières paroles, à jamais mémorables, de cette illustre victime : Ne pleurez point ma mort, mais pleurez sur vous-mêmes, et rendez gloire à Jésus-Christ, qui me fait triompher aujourd'hui.

Quelle reconnoissance, quelles actions de graces pourront jamais égaler la grandeur et la multitude de si grands bienfaits ; mais aussi quelle noirceur, quelle scélératesse dans les conspirateurs et les législateurs brigands, qui osèrent priver le peuple françois du meilleur, du plus tendre de tous les pères : ces monstres l'ont humilié, abaissé et abattu devant les hommes ; mais le rémunérateur de la vertu l'a ressuscité dans l'aurore d'une nouvelle lumière, pour le glorifier au ciel.

Philosophes, séditieux, législateurs assassins et bourreaux, tous ensemble vous avez commis le plus horrible, le plus détestable de tous les attentats ! Régicides exécrés, il ne vous a pas suffi, pour vous couvrir de honte et d'infamie, d'avoir proscrit le clergé et la noblesse, d'avoir dévoré par la vorace guillotine ceux qui n'avoient voulu ni fuir, ni se cacher, de les avoir tous dépouillés, et de vous être gorgés des immenses richesses de vos victimes ; vous avez encore eu la fureur et la scélératesse de vous souiller du plus énorme des crimes. Vous n'avez pas craint d'irriter Dieu et les hommes : les foudres vengeresses du ciel suffiroient à peine pour venger un si noir attentat.

Conspirateurs et législateurs infames, voilà l'effet de vos abominables complots ; voilà votre chef-d'œuvre d'iniquité accompli ; jouissez de vos triomphes exécrables. Il n'est pas d'infamie, d'horreur ni de désolation semblable. Il étoit réservé aux sociétés secrètes, d'inventer, de méditer et d'exécuter ces crimes inouis.

Conspirateurs enragés, vous les avez seuls commis, seuls vous méritez les plus grands châtiments et les plus grands supplices. Lucifer, avec tous ses démons, vous accuse ; il ne demande votre punition que parce que vous les avez surpassés en noirceur. Si notre siècle a vu se com-

mettre des infamies si horribles et des abominations si révoltantes, il a été témoin aussi d'exemples frappants et rares des plus grands sacrifices, d'une résignation sans bornes, d'un dévouement absolu, du courage le plus héroïque, d'une charité à toute épreuve, d'une foi inébranlable, en un mot, de la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Ces exemples de fermeté, de courage et d'héroïsme dans les persécutions, auroient dû toucher le cœur des conjurés, ralentir leur fureur et leur rage, et leur inspirer une vive horreur du crime, s'ils eussent été capables de sentiments et de repentir ; mais les méchants ne sont pas susceptibles de réflexion : leur frénésie, leur orgueil et leur ambition leur ôtent tout sentiment et les emportent au-delà des bornes de l'honneur, de la conscience, de la justice et de la raison. Leur iniquité étant trop grande, leurs cœurs trop ulcérés, la jalousie, la noire envie, l'ambition de régner et de dominer prévalurent et s'emparèrent de toutes les têtes des factieux; tous briguèrent l'autorité, tous cherchèrent à envahir le pouvoir suprême.

Alors s'établirent parmi les conspirateurs la mésintelligence et la division ; la défiance, la haine, la jalousie et l'envie se fixèrent parmi les gouvernants, qui visoient tous à commander et à n'avoir point de maîtres.

Les séditieux, ces esprits indociles, indomptés et indomptables, sont toujours impatients de secouer le joug de leurs semblables. Le comité de salut public vouloit maîtriser la convention; celle-ci prétendoit donner des lois au comité : dès-lors, grande discussion, grande rixe, grande lutte suivie de grands combats. Les vaincus portoient promptement leurs têtes criminelles sur l'échafaud. Plusieurs grands meneurs et grands coupables succombèrent dans leur dispute avilissante; tous expièrent, par la guillotine, leurs crimes et leurs forfaits.

L'échafaud, qui n'avoit jusqu'alors servi qu'à immoler des innocents, fut employé à punir et à châtier des criminels abominables; mais cette guerre ne dura pas assez long-temps, elle ne fut pas assez sanglante. Il eût été à desirer, pour le bonheur de la France et la tranquil-

lité de l'Europe, qu'elle n'eût fini qu'avec le dernier membre, soit du comité, soit de la convention, soit du directoire; mais ils étoient tous trop lâches et trop amis de la vie. On n'eût pas à regretter un innocent dans cette lutte qui, dès le commencement, glaça de frayeur et d'effroi tous les champions sanguinaires qui y prirent part.

Les séditieux s'aperçurent bientôt que cette rixe ne pouvoit être funeste qu'à eux-mêmes; ils étoient tous criminels, par conséquent, tous dignes de figurer sur l'échafaud; mais ils étoient aussi tous gorgés des dépouilles d'autrui, et ils désiroient ardemment jouir des fruits de leurs rapineries. Ils avoient tous réuni leurs efforts pour envoyer Robespierre à l'échafaud; ils n'étoient pas encore remis de la peine qu'ils avoient eue, ni des dangers qu'ils avoient courus, pour écraser cette hydre redoutable, la terreur de la convention.

Cet impudent et audacieux conjuré ne visoit rien moins qu'à s'emparer seul de toute l'autorité; et pour y mieux parvenir, il avoit déjà fait guillotiner tout ce qui avoit voulu lui opposer la moindre résistance. Dans cette circonstance, les membres de la convention conspiratrice furent tous alarmés, tous tremblants du sort et de la perte de quelques-uns de leurs confrères: ils désiroient ardemment la fin de cette lutte, qui n'avoit été funeste qu'aux principaux conspirateurs. Ils convinrent aisément ensemble qu'il étoit convenable aux intérêts de tous de changer la forme du gouvernement qu'ils avoient adopté; qu'il étoit plus avantageux, au salut de tous, de se réunir et d'aviser ensemble à un moyen propre à fixer l'autorité, et qui donneroit en même temps à la chambre des députés des pouvoirs convenables à la dignité et à la majesté de représentants. Chacun y adhéra très-volontiers, parce que chacun y trouvoit son avantage; chacun pouvoit respirer à son aise sur la frayeur qu'il avoit eue et les dangers qu'il avoit courus. Tous, à l'envi l'un de l'autre, chacun dans l'espoir d'envahir le pouvoir suprême, mirent la main à l'œuvre; tous cherchèrent à se faire un parti nombreux; tous se seroient crus déshonorés de n'être placés qu'au

second rang ; tous ambitionnoient d'être élevés à la première place.

Sur ces entrefaites, Bonaparte, qu'on avoit envoyé en Égypte à la tête d'une nombreuse armée, arrive à Paris d'un air joyeux et content. Le fourbe, le perfide l'avoit cependant abandonnée au moment où il avoit vu que tout étoit désespéré, que tout étoit perdu ; et il parut dans la capitale aussi satisfait que s'il eût ramené toute son armée triomphante.

La convention, dite nationale, n'existoit plus alors ; elle avoit été remplacée par une autre assemblée de députés. Ceux-ci avoient élu Lucien Bonaparte pour leur président ; celui-ci instruisit Napoléon de l'état des choses, et ils travaillèrent ensemble pour usurper le pouvoir suprême. Ils surent profiter de la mésintelligence et de la désunion qui régnoient entre la chambre des députés et le directoire. Lucien persuada à l'assemblée qu'elle n'étoit pas en sûreté à Paris, et qu'il convenoit de transporter ses séances à Saint-Cloud : sa proposition fut agréée. Dès-lors, le président, à l'aide de quelques députés, proposèrent à Napoléon de tenter un coup de main décisif : ils l'invitèrent à se mettre à la tête de six cents grenadiers qu'on avoit égarés et séduits, et de les diriger sur Saint-Cloud ; au moment où les députés seroient réunis, de pénétrer dans l'assemblée à la tête de ce foible détachement, et de se faire nommer le chef de la France. Avec l'aide de quelques séditieux qui se joignirent à lui, Bonaparte s'empara ainsi des rênes du gouvernement françois. La troupe, prête à entrer dans l'assemblée, témoigna quelque répugnance et quelque crainte : elle dit qu'elle n'entreroit pas dans l'enceinte, qu'elle se contenteroit de garder les dehors. Alors, Napoléon pâlit ; il n'eut, ni la force, ni le courage, ni la présence d'esprit de les encourager, ni de les animer dans ce moment décisif : timide et tremblant, il n'osa leur commander d'avancer. Mais son frère Lucien, impatient de les voir entrer, sortit et enjoignit aux soldats d'entrer et de n'obéir qu'à lui comme président de l'assemblée, et à son frère comme étant leur général. Bonaparte, alors, rassembla toutes ses forces ; la pré-

sence et la vigilance de son frère le rassurèrent : ils entrèrent tous ensemble dans la chambre des députés ; et cette poignée de monde suffit à Napoléon pour le faire proclamer premier consul. Mais, si Lucien n'eût quitté le fauteuil pour venir au secours de son frère et pour l'encourager, Bonaparte, épouvanté, consterné et effrayé, seroit mort de foiblesse et de lâcheté à la porte de l'assemblée : les craintes et la timidité qu'il fit alors paroître, démontroient assez son peu de ressources et son foible génie. Sans Lucien, Napoléon, au lieu de dicter des lois, les auroit reçues, et leur seroit demeuré assujetti; il eût résté dans l'oubli, il n'auroit jamais régné. Ainsi, Bonaparte doit son élévation principalement à son frère et aux circonstances. Son ambition démesurée l'y portoit; mais ses défauts, sa pusillanimité, sa foiblesse et son ignorance jointe à sa férocité, le rendoient inhabile à gouverner. Il paroît que le ciel, dans sa colère, ne fit aux François ce funeste don, que pour venger l'attentat d'un roi juste et bienfaisant.

Les séditieux ne veulent point d'égal; aussi Napoléon voulut être maître absolu. Il étendit sa verge de fer sur tous les François; et les conspirateurs, comme les autres, furent obligés de se soumettre à son joug humiliant: ils se laissèrent abaisser sous sa correction; ils aimèrent mieux se ranger sous la discipline de l'hydre, que de se faire dévorer par elle. Au lieu d'un agneau pour souverain, lés François eurent un loup ravissant; les conspirateurs montrèrent autant de lâcheté et de foiblesse envers l'usurpateur, qu'ils avoient déployé de scélératesse et de cruauté envers le monarque légitime. Ici finit l'audace des séditieux; leur liberté et leur égalité furent anéanties; les François furent tous égaux et libres, c'est-à-dire, qu'ils furent tous les captifs de Bonaparte, corse dont nos pères n'auroient pas voulu pour leur propre esclave.

Que la verge du nouveau tyran serve au moins à vous châtier et à vous instruire, vils conjurés, séducteurs infames, dont les noms et la mémoire seront à jamais exécrés. Nous avons déjà dévoilé toute cette suite de forfaits dont l'histoire des sociétés secrètes est remplie ; nous

allons encore dévoiler ces noms mystérieux des principaux conspirateurs, en laissant aux ténèbres et à l'incertitude les noms et les actions d'une quantité considérable d'adeptes bien coupables, dont le lecteur seroit fatigué d'entendre la longue énumération.

CHAPITRE XXXII.

Les persécutés mirent toutes leurs espérances dans la religion chrétienne ; et en dépit de leurs ennemis, ils y trouvèrent non-seulement de grandes consolations, mais encore une gloire et un bonheur sans fin. —Les philosophes purent tourmenter leurs honorables victimes ; mais ils ne purent jamais leur enlever leurs talents, encore moins leur ravir leurs vertus.—Les persécutés jouirent toujours du calme et de la paix que donne une conscience sans reproche, jointe à une vie pure ; tandis que les persécuteurs, comme des furies, étoient continuellement déchirés de remords, en cherchant de nouvelles victimes dont ils ne rougirent pas de se rendre les accusateurs, les juges et les bourreaux. — Enfin les conspirateurs étoient tellement altérés de sang, qu'ils firent couler celui d'un très-petit nombre de leurs affidés et de leurs collabo ateurs. — Cette mésintelligence des conjurés favorisa Bonaparte dans son envahissement de la couronne de France.

Les premiers sophistes de l'impiété, de la rebellion et de l'anarchie, furent Voltaire et Jean-Jacques Rousseau; par la profusion de leurs écrits volumineux qu'ils ont

eu soin de répandre au loin avec tant d'artifices et tant d'art, qu'ils sont devenus les premiers pères et les premiers maîtres de l'incrédulité et de la philosophie moderne. Leur haine extrême pour la religion chrétienne leur inspira l'envie de lui faire une guerre à outrance pour la détruire. Ils lui firent l'un et l'autre des plaies profondes par le venin qu'ils avoient renfermé dans leurs productions sans nombre. Ils devinrent l'un et l'autre les ennemis les plus redoutables de la religion et de la société. Sous le masque des sciences, ils ne servirent que la cause de l'impiété et de la rebellion. Ils attaquèrent l'un et l'autre la religion de Jésus-Christ ; mais ils la combattirent d'une manière différente. Voltaire fit paroître dès le principe dans ses écrits toute la fureur et toute la haine dont peut être animé un impie contre la loi divine et contre son auteur. Il ne dissimula pas son fiel; il ne cacha pas son poison : par des sarcasmes continuels et abominables, il chercha à élever des doutes sur la doctrine de Jésus-Christ, et il s'efforça de tourner en ridicule notre glorieux modèle.

Voltaire fut le premier qui eût osé conspirer tout à la fois contre les autels et contre les trônes. Il fut constamment de mauvaise foi ; car dans toutes les circonstances pénibles de sa vie, sa conduite démentit toujours ses écrits : à sa mort même il eût désiré achever une rétractation formelle qu'il avoit commencée, et que ses disciples lui enpêchèrent de consommer, dans la seule crainte qu'elle ne devînt trop préjudiciable aux projets séditieux de l'ordre. Par des détours et des prétextes d'une perfide ingénuité, il eut toujours l'adresse de se créer un nombre prodigieux de prosélites dont il fut l'infame chef, et il mania sa plume selon les circonstances. Il savoit se plier et s'accommoder à tout : il étoit même par fois dégoûtant et ordurier dans ses sarcasmes. Aujourd'hui il avançoit une chose qui lui étoit utile pour son objet ; les circonstances venant à changer, il changeoit également de langage : il n'oublioit pas alors d'accompagner ses leçons de quelques minutieuses supercheries, ou de quelques interprétations à sa manière. Aussi les contradictions les plus frappantes ne le déconcertoient point : ennemi de la vérité, il se plût constamment à la combat-

tre et à la tyranniser; il s'étudia avec art à connoître les secrets des cours, et il n'y réussit que trop bien pour le malheur des souverains et de la société. Il reçut même plusieurs grandes faveurs de divers monarques; mais il n'en fut pas moins ingrat envers ses bienfaiteurs : il ne ménagea pas plus les souverains qui l'avoient accueilli et ceux qui lui avoient accordé une pension, que ceux qui avoient eu la prudence de le rejeter et de le chasser de leurs états. Cet esprit superbe savoit s'insinuer partout; et si la première tentative ne lui réussisoit pas, il employoit sur-le-champ d'autres artifices et d'autres ruses : il ne cessoit point qu'il n'eût obtenu ce qu'il désiroit.

En habile conjuré, il sut préparer ses adeptes à l'impiété, les disposer à la rebellion, et enflammer leurs cœurs jusqu'au jour terrible qui devoit amener la destruction des autels et des trônes : il les nourrit et les entretint constamment dans cette affreuse espérance. Sophiste adroit, il dissimula pour mieux cacher le venin dont sa doctrine étoit empoisonnée; il employa tous les détours d'une exécrable politique : il se plioit et se replioit en tous sens comme le serpent; mais sa morsure n'en étoit que plus dangereuse; elle étoit au moins aussi vénimeuse que celle de la vipère. Il fit tout pour faire circuler au loin ses principes erronés et sa morale viciée; il ne négligea rien dans chaque empire pour changer l'opinion publique et la corrompre; il eut le talent d'attirer dans son parti plusieurs grands et puissants de divers royaumes; il eut l'adresse de leur cacher avec tant d'art la ruine de leurs trônes qu'il méditoit, qu'aucun d'eux ne s'en étoit ni douté, ni aperçu. En adroit conspirateur, il n'attaqua ouvertement que Jésus-Christ et sa loi divine. Pour se faire un plus grand nombre de créatures, il flatta toutes les passions, et enseigna aux hommes que Jésus-Christ et ses disciples, qui enseignoient à les vaincre, étoient des rigoristes; qu'il n'y avoit que des imbécilles et des simples qui pussent chercher à les imiter, et qu'on servoit Dieu plus agréablement en vivant à son aise et sans gêne, que dans une contrainte forcée et continuelle; que Dieu étoit trop juste pour s'offenser de si peu de chose; qu'il n'y avoit que

les grands crimes qui pussent irriter la majesté divine. Par des leçons si artificieuses et une doctrine si pernicieuse, l'impudent sophiste apprit aux hommes à contenter les désirs déréglés de leurs cœurs ; il leur inspira du mépris et de l'aversion pour l'évangile ; il flatta l'orgueil et les mouvements déréglés des sens ; il apprit aux hommes à chercher à satisfaire toutes leurs passions, en leur apprenant à méconnoître Dieu ; il diminua considérablement le nombre des adorateurs de Jésus-Christ ; il porta une atteinte funeste aux bonnes mœurs; il altéra et affoiblit la foi ; enfin il augmenta de beaucoup le nombre de ses prosélites et de ses partisans : c'étoit tout ce que le philosophe ambitionnoit, son but se trouva parfaitement rempli.

Le rusé conjuré n'ignoroit pas que, dès qu'il seroit venu a bout de détacher la multitude de Jésus-Christ, cet incomparable modèle, il n'auroit pas de peine pour anéantir toutes les institutions religieuses. s'il pouvoit porter la moindre atteinte, soit à la pûreté de la morale évangélique, soit à la gloire de son divin chef. C'est pourquoi il n'épargnoit rien pour outrager l'un et l'autre; il savoit aussi qu'il avoit tout à craindre des talents et des connoissances des courageux et zélés défenseurs de la foi ; et il les attaqua en même temps que leur glorieux modèle : il eut recours aux mensonges et à la calomnie. Il craignoit la confusion, et il n'osa jamais les attaquer de front, parce qu'il redoutoit trop leurs lumières, qui l'auroient confondu à force de calomnier : il en restoit toujours quelque impression fâcheuse chez la multitude ignorante; puis l'amour de la nouveauté et de la philosophie, que la trompette de la renommée enfloit encore beaucoup, grossissoit insensiblement le nombre des adeptes de Voltaire au préjudice de la religion chrétienne.

A force d'artifices, de fourberie et de scélératesse, le conspirateur vint à bout de faire soupçonner, accuser et condamner le corps vénérable des jésuites, qu'il regardoit avec raison comme ses plus cruels ennemis, parce qu'ils étoient tous le plus ferme appui des trônes et le meilleur soutien des autels. Le déhonté philosophe ne put lui-même s'empêcher de leur rendre ce témoignage

si flatteur; il les appela les grenadiers du trône et de l'autel. Les méchants ont toujours eu recours à la calomnie, pour se venger de ceux qui faisoient connoître leurs crimes, ou qui vouloient les reprendre de leurs désordres : pour perdre ce corps respectable, les ennemis des jésuites avoient inventé et débité d'abominables calomnies; ils avoient osé publier qu'ils étoient les plus dangereux ennemis de l'état.

Les philosophes furent assez nombreux et assez puissants pour accréditer ces faux bruits, et pour leur donner une apparence de réalité par un attentat horrible qu'ils tentèrent sur là personne du roi, pour en rejeter tout l'odieux sur les jésuites qui étoient innocents et purs. Les coupables s'empressèrent de rédiger l'acte d'accusation contre les jésuites. Les véritables assassins et les vrais bourreaux firent encore promptement juger et condamner leurs implacables ennemis, malgré leur fidélité et leur innocence, par des membres du parlement qui leur étoient dévoués et affidés; en sorte que l'acte de plainte et des prétendus griefs qu'on leur imputoit, dressé et rédigé entièrement par Dalembert, fut seul une pièce suffisante pour anéantir cette société, et pour disperser tous ses membres : les vrais criminels se portèrent d'abord accusateurs, et ils influencèrent tant le jugement, que l'on peut ajouter qu'ils furent encore juges. Cette fatale journée, en assurant pour toujours un triomphe certain à Voltaire, devint bien funeste à la religion, aux monarques et à la société. Le philosophe ne douta plus du renversement de toutes les institutions politiques et religieuses. Il ne douta plus de la destruction dés autels et de l'anéantissement de tous les trônes. Il travailla avec acharnement à une nouvelle organisation de la franc-maçonnerie, qui, jusque-là, n'avoit été qu'un jeu d'enfant, pour en former son principal appui, son premier levier et sa force majeure, pour anéantir la religion, bouleverser la société et détruire tous les gouvernements. Alors, il composa le code en forme d'instructions que nous avons rapportées à l'article de la franc-maçonnerie, dont il étoit le père et le chef, et qu'il ne cessa de diriger jusqu'à sa mort, que nous avons déjà racontée avec toutes les circonstances qui l'ont accompagnée.

Voltaire, au commencement de ses écrits séditieux, fut exilé de France pour toujours par un arrêt du parlement de Paris. L'impudent sophiste, pour se venger de cet affront, affecta d'y répandre avec profusion ses productions incendiaires; il les fit distribuer par des colporteurs, à qui il avoit enjoint de les vendre dans les campagnes et dans les villes au plus vil prix, de les donner pour les frais d'impression, afin que la multitude pût se les procurer aisément, les lire, les goûter, et en sucer le venin. Ce nouvel artifice lui réussit à merveille.

L'esprit philosophique, élevé jusqu'aux nues par la trompette de la renommée, s'empara bientôt de toutes les têtes; chacun aspira à la faveur de la franc-maçonnerie, chacun brigua sa protection, chacun ambitionna le titre de franc-maçon; chacun, sans le savoir, servoit la cause de Voltaire : en multipliant le nombre des adeptes de l'ordre, on augmentoit la puissance du chef. Le nombre de ses partisans s'accrut tellement, que le déhonté philosophe, oubliant l'arrêt du parlement qui lui faisoit défense de jamais mettre le pied en France, se crut assez de force et de puissance pour venir à Paris, jusque dans la capitale, braver l'autorité du monarque et du parlement insouciant. L'académie et les francmaçons, qui s'étoient réunis de toutes parts pour venir rendre leurs hommages à leur chef dans la capitale, accueillirent Voltaire avec enthousiasme et avec empressement; ils lui firent des fêtes brillantes; tous lui rendirent avec joie les plus grands honneurs.

Quoique le gouvernement françois avoit la générosité de payer chaque année au conspirateur une pension considérable, le perfide, l'ingrat ne laissa pas de comploter jusqu'aux pieds du trône, avec ses principaux adeptes, l'anéantissement des autels, du gouvernement et de la société. Dans sa frénésie, il s'écrioit même avec des transports de joie : Quel tapage, le jour où les peuples éclairés se lèveront en masse pour révolutionner l'univers ! Ainsi parloit le vain sophiste, couvert de gloire et transporté d'alégresse ; d'autres fois il disoit à ses adeptes : Vous voulez donc me faire mou-

rir d'honneur. Mais hélas ! l'orgueilleux insensé ignoroit qu'il étoit sur sa fin, et qu'il alloit bientôt paroître devant son souverain juge, qu'il s'étoit tant plu à outrager. Dieu mit enfin un terme aux abominations de ce monstre; il l'appela à son jugement redoutable, pour y rendre compte de sa scélératesse et de son impiété. Ainsi finit le maître des maîtres de l'incrédulité. Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève, et Voltaire habitoit Ferney, distant seulement de deux lieues de cette ville : ils étoient contemporains ; l'on peut même dire avec raison qu'ils étoient tous deux citoyens de Genève. L'on prétend que ces deux grands génies, sans s'être communiqué leurs idées, sans s'être parlé même, entreprirent l'un et l'autre de combattre et d'affoiblir la religion, par le seul motif de haine qu'ils avoient conçu contre Jésus-Christ et sa morale : séuls ils résolurent de l'attaquer et de l'effacer entièrement du cœur des hommes. Rousseau, moins ambitieux que Voltaire, fut plus concentré; il se répandit moins au dehors. Soit mépris des honneurs mondains dont Voltaire fut toujours très-jaloux, soit envie de se livrer entièrement aux désirs de son génie ardent, soit pour donner plus d'essor à son imagination, Jean-Jacques s'éloigna du monde; il vécut dans la solitude et comme ignoré. Les premières années, il s'occupa de son plan d'attaque contre la religion, qu'il rédigea. Ses premières productions furent si bien accueillies, qu'elles lui obtinrent déjà le titre de savant et de philosophe profond. Les louanges qu'on lui prodigua l'engagèrent à continuer, afin de chercher à en mériter de nouvelles. Flatté d'un si beau début et d'un succès si complet, le genevois, sans jamais affecter de trop paroître en public, continua à exercer sa perfide ingénuité, à travailler contre les autels et les trônes ; soit amour propre, soit haine contre le Christ, soit désir d'acquérir de la célébrité, son but principal fut toujours de rendre les hommes impies, pour opérer le bouleversement général de la société. Il se servit, pour arriver à ses fins, de raisonnements emmiellés et captieux qui cachoient en dedans, sous les dehors trompeurs de de la philosophie, tout le fiel et l'amertume d'une doctrine pernicieuse. Cet artifice, d'abord invisible, n'en fut que plus dangereux. Les demi-philosophes dévorèrent

ses seconds écrits avec plus d'avidité encore que les premiers. A force de répéter dans ses ouvrages que Jésus-Christ et ses ministres n'étoient que des ambitieux et des imposteurs, des genies laborieusement subtils, que le ciel ne s'acquéroit que par la douceur et non par la violence et la contrainte, que les œuvres libres étoient seules agréables au Seigneur, il apprit aux hommes à se conduire au gré de leurs caprices, et à soupirer après cette liberté ; il leur apprit à mépriser Jèsus-Christ et sa divine loi, ainsi que ses ministres qui gênoient tous les vices, en combattant toutes les passions. Jean-Jacques, en apprenant ainsi aux hommes à satisfaire tous les désirs déréglés de leur cœur, faisoit servir tous ses talents à l'impiété et à la corruption. Le nombre des philosophes ne pouvoit s'augmenter qu'au préjudice de la religion ; plus le genevois faisoit de prosélytes, plus il acquéroit de force et augmentoit en puissance, plus aussi il affoiblissoit et diminuoit celle des ministres du Seigneur. Le style moëlleux et doucereux du philosophe lui acquit une réputation brillante, de l'estime et de la confiance de la part des demi-savants, dont il sut profiter pour attirer dans son parti la multitude toujours avide de nouveauté. Sous des fleurs de rhétorique, il en séduisit et égara un grand nombre; il ravit et éblouit de cette manière les curieux et les simples, avides de gloire. Les grands génies et les hommes extrêmement vertueux, furent les seuls qui connurent l'écueil et qui prévinrent le danger ; mais leurs voix furent trop foibles : la multitude aima mieux sucer tout le fiel dont le séduisant philosophe étoit animé contre Jésus-Christ, et qu'il cachoit adroitement sous le masque attrayant de l'éloquence, que de se rendre aux leçons lumineuses des défenseurs de la foi.

Rousseau, en flattant et caressant les hommes sous le manteau des sciences, eut l'adresse de les corrompre et de leur dérober le poison caché sous tant de fleurs, en leur enseignant que la religion n'étoit qu'erreur et préjugé, ou le fruit du mensonge, de l'ignorance et de la superstition. Il leur apprit à se passer et de Dieu et de religion. Le grand nombre avoit avalé le poison de la philosophie : ses effets funestes devoient nécessairement s'en suivre.

Alors la rebellion, le renversement des autels, la destruction des trônes, l'anéantissement de la société, devenoient inévitables. Les sages comparèrent les nombreuses productions de Jean-Jacques à un vaste jardin, embelli et émaillé de fleurs, où tout paroît séduisant et attrayant au premier abord. Tout engage à porter la vue et à la fixer sur des objets si charmants et si ravissants ; mais ce lieu enchanteur est rempli d'animaux vénimeux cachés sous l'ombre des fleurs et des roses ; leurs dards sont empoisonnés, et il en percent ceux qui les approchent de trop près. Leur morsure est si vénimeuse qu'ils blessent toujours à mort ceux qui ont la témérité et la curiosité de les toucher. Ces insectes gangrenés sont semblables aux pestiférés, dont l'on ne peut approcher avec toutes les précautions imaginables, sans courir les plus grands dangers. L'on ne pouvoit également lire les ouvrages de Rousseau, sans être ébloui par le merveilleux du style de l'auteur. Le lecteur ne s'apercevoit pas que le séduisant philosophe, en affoiblissant insensiblement la piété, le conduisoit peu-à-peu à l'irréligion et à l'incrédulité, et que le rusé genevois employoit tous ses talents à cacher, sous le manteau séduisant de l'éloquence, le fiel et la haine dont il étoit animé contre Jésus-Christ. Le venin, enveloppé sous des fleurs de rhétorique, devenoit plus invisible ; mais il n'en étoit que plus dangereux et plus mortel. Il n'y avoit que des ames vraiment fortes et vraiment vertueuses, qui pouvoient lire les écrits redoutables et artificieux de Rousseau, sans en goûter et sucer l'amertume. Ces ames généreuses connurent l'écueil : elles en prévinrent les magistrats ; elles furent étonnées de la profondeur de l'abîme ; elles cherchèrent à le combler, mais elles ne purent y réussir.

La philosophie avoit déjà étendu ses ravages ; les cœurs étoient déjà trop imbus des principes pernicieux des productions pestilentielles. La corruption s'étendit comme la peste avec la rapidité de l'éclair. Les hommes se livrèrent gaîment à la satisfaction de leurs passions : un excès attire toujours un autre excès. Le débordement de tous les vices fut bientôt à son comble. Une fois que Rousseau eut appris aux hommes à devenir vicieux,

de vertueux qu'ils étoient, après les avoir formés à l'impiété, il n'eût plus de peine à les rendre rebelles et méchants. Dès-lors il lui fut très-facile de les entraîner dans les plus grands désordres, et de leur faire commettre les plus grands crimes. Son but infernal fut alors rempli : c'étoit le précipice où il vouloit les conduire ; c'étoit l'abîme qu'il sut toujours envelopper avec tant d'art et tant d'artifices du manteau des sciences.

La philosophie fut la première et principale source de nos malheurs ; elle fut la mère de l'impiété, et l'impiété enfanta la rebellion. Dès-lors tous les maux sont venus fondre sur nous, et désolent encore à présent une partie de l'Europe, en menaçant l'univers entier d'un bouleversement général.

Que cette terrible vérité éclaire enfin les peuples et les souverains sur leurs véritables intérêts! Rousseau et Voltaire furent les maîtres de l'impiété; mais ils furent aussi les pères de la philosophie moderne. Implacables ennemis de la religion chrétienne et de Jésus-Christ, ils lui firent constamment une guerre à outrance; et tous deux, par des chemins différents, arrivèrent au même résultat. Voltaire plut beaucoup aux hommes déjà abandonnés à leurs passions. Jean-Jacques flatta l'orgueil et contenta l'amour-propre des demi-savants. Celui qui ne plaisoit à l'un, plaisoit à l'autre; tous devinrent les coryphées du jour et l'objet de toutes les conversations; ils y recevoient tour-à-tour des éloges et des louanges. Ils ne pouvoient plus manquer d'avoir un triomphe complet; mais les fruits aussi ne pouvoient manquer de ressembler à l'arbre : l'un et l'autre avoient appris aux hommes à se souiller de tous les vices, à se passer de Dieu et de religion; ils leur avoient enseigné tous les désordres et tous les forfaits; ils avoient appris aux hommes vertueux à être vicieux; ils avoient instruit la jeunesse, de docile qu'elle étoit, à devenir rebelle, et à commettre tous les crimes. Enfin les maîtres des maîtres de la scélératesse et de l'impiété ne peuvent enfanter des écoliers sages et vertueux. Ces esprits orgueilleux, ces philosophes superbes, pour donner plus d'essor à leurs talents pestilentiels, inventèrent les sociétés secrètes, soit pour se

soustraire, à l'aide des ténèbres, à la vigilance des magistrats et à l'autorité des souverains, soit pour mieux élever et instruire leurs disciples de leur doctrine infernale, soit pour mieux communiquer et développer dans le secret leurs principes pestiférés, soit enfin pour hâter la chute des autels et des trônes, ou pour accélérer la ruine et la désolation de l'univers.

Jean-Jacques fut l'inventeur du code et des instructions de la secte des illuminés. Vueishaupt en fut le fondateur et le vil rhéteur. Cet impudent sophiste s'est assez glorifié d'en être le père. Voltaire fut le propagandiste, le réformateur et le chef de la société secrète de la franc-maçonnerie : il fit tout pour la perte du genre humain, ses adeptes lui en prodiguèrent tout l'encens ; mais il ne put en voir la ruine, qui étoit l'accomplissement de son ouvrage. Il mourut la veille de l'explosion et du tapage, déchiré de remords et garrotté des mêmes chaînes qu'il avoit forgées.

Ces deux impies séparément ont donné lieu à la conspiration la plus redoutable qui ait jamais existé contre la religion et contre la société, et qui ait jamais pu avoir pour résultat des effets aussi funestes. Que le lecteur observe cependant la scélératesse et les contradictions de ces premiers philosophes. Ils prétendoient que les sauvages et les savants, ou les hommes instruits au suprême degré, pouvoient et devoient être les seuls mortels libres ; et nous avons assez démontré que tous les adeptes étoient captifs de leurs chefs, qui étoient à leur tour les esclaves de leurs vices et de leurs passions. Qu'il se rappelle aussi qu'un des grands mystères de la secte et de toutes les sociétés secrètes est de détruire jusqu'au nom de peuple, de prince, de nation et de patrie. N'est-ce pas assez prouver la doctrine pestiférée et les maximes empoisonnées des sociétés secrètes conspiratrices ? Ainsi, pour confondre et couvrir de confusion ces deux orgueilleux philosophes, nous n'avons eu besoin que d'eux-mêmes.

Nous pensons que nous avons suffisamment démontré que les sociétés secrètes, soit illuminés, soit franc-maçons, ne formoient toutes qu'une communauté de prin-

cipes et de crimes, qui ne rivalisoit qu'en impiété et en forfaits, par une création monstrueuse dont nous avons déjà fait connoître les inventeurs et les premiers pères. Il s'agit de signaler aujourd'hui les principaux adeptes, devenus les instruments et les captifs de leurs chefs. Plusieurs même ont surpassé leurs maîtres en ingratitude, en scélératesse et en impiété. Comme tous sont devenus les plus cruels ennemis de la société, que beaucoup sont encore existants, nous continuerons d'annoncer la vérité avec impartialité. Si plusieurs rougissent à présent de leur conduite passée, s'ils se fâchent de trouver leurs noms inscrits au nombre des conjurés, ils auroient dû rougir plutôt et ne pas se rendre coupables de faits avilissants que nous nous serions bien dispensés de rapporter et de faire connoître.

Les premiers assassins des jésuites furent Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Dalembert, Diderot, Condorcet, Montesquieu, Sieyes, Mirabeau et Philippe d'Orléans. Les premiers bourreaux de Louis XVI furent le duc d'Orléans, Robespierre, Brissot, Sieyes, Condorcet, Péthion et Laf...... ; les sophistes d'Olbak, du comité central, les émissaires du Grand-Orient, les adeptes qui rédigeoient le journal du Mercure, dont Leroi, Lametherie, Gudin, etc. faisoient partie ; tous les buveurs de sang, etc., etc., prirent part à cet horrible régicide. En France, de faux savants combinèrent dans des sociétés secrètes, sous le nom de philosophes, une conspiration anti-chrétienne. Tous ces vils artisans du mensonge, dans leurs antres, couverts de leurs ténèbres, complotèrent la ruine de leur constitution et de leur religion : les hommes les plus vertueux luttèrent en vain, ou s'épuisèrent inutilement, pour échapper au désastre commun.

Mirabeau étoit chef d'une loge appelée *philalètes;* en France, son premier collègue fut ce monstrueux de P......., abbé apostat. La première loge, appelée le Grand-Orient, étoit établie à Paris. Le duc d'Orléans, premier prince du sang, en étoit le grand-maître, l'administrateur général et le grand conservateur.

En 1787, dans Paris seul on comptoit déjà quatre-vingt-une de ces loges, seize à Lyon, sept à Bordeaux,

cinq à Nantes, six à Marseille, dix à Montpellier, dix à Toulouse ; dans chaque autre ville du royaume on en avoit établi un nombre proportionné à leur population : toutes ces loges dépendoient de celle du Grand-Orient de Paris, qui en étoit le point central, ainsi que de celles des autres états. Ainsi Philippe d'Orléans, avec son Grand-Orient, étoit déjà en 1787 une puissance redoutable et invisible.

Il y avoit une autre loge, appelée la loge des amis réunis, chargée de la correspondance étrangère; à Paris, Savalette de l'Ange en étoit le directeur. Ce perfide, cet ingrat, ce fameux révolutionnaire, chargé de la garde du trésor royal et honoré de toute la confiance de la cour, trahit si effrontément les Bourbons et la noblesse de France, qu'il fut constamment l'homme de tous les mystères, de tous les complots qui se tramoient contre ses bienfaiteurs. Il abusa tellement des bontés et des faveurs insignes de la cour, qu'il fut un des conjurés les plus acharnés à la ruine du trône, que le devoir, la conscience, l'honneur et la délicatesse lui enjoignoient de protéger et de défendre. Pour mieux tromper la cour, il faisoit accompagner d'une musique bruyante, de jeux et de danses, les rassemblements nombreux qui avoient lieu dans sa loge; et pendant que les uns se livroient aux plaisirs et se laissoient éblouir par des concerts mélodieux, les conspirateurs tramoient leurs odieux complots, qui ont amené la ruine de la France et la perte de la famille régnante. Aussi l'infame Savalette, faisoit entendre au roi que leur réunion n'avoit d'autre but que de s'égayer et de se divertir, tandis qu'on n'y complotoit que la chute du trône et le malheur de la France. Les méchants furent toujours féconds en scélératesses et en artifices. Ce parjure sut toujours profiter des bienfaits de la cour, et abuser de la confiance qu'elle lui avoit donnée et dont il étoit si peu digne, par l'abus perfide et réfléchi qu'il en a fait constamment.

Au-dessus de cette loge étoit celle appelée le commité secret des amis réunis. Pour y être admis, il falloit avoir juré haine à tout culte et à la royauté. Chappe de la Heurière et W..... fameux dans les mystères, soit à Paris, soit à Lyon, en étoient les régisseurs. Savalette de

l'Ange étoit le dépositaire des secrets. Deux frères terribles, munis de leurs épées, défendoient l'entrée de ce sanctuaire horrible qui renfermoit les archives de la correspondance secrète.

Il existoit encore une loge plus redoutable : c'étoit celle des élèves de Wedenborg et de St.-Martin, à laquelle s'étoient réunis les frères d'Avignon, les anciens rose-croix, les maçons ordinaires et les maçons sophistes. Ces infames nourrissoient dans le fond de leurs antres des complots plus énormes que ceux de Vueishaupt. Pour donner au lecteur une idée de ces monstres, nous le prieronsde se reporter au serment exécrable que nous avons rapporté au commencement de cet ouvrage ; c'est celui exigé par les élèves de S. Wedenborg. Le surplus de leur doctrine est aussi révoltant et aussi dégoûtant que leur serment est horrible. Le tout ne peut inspirer qu'indignation et horreur. Si peu que les adeptes témoignoient de répugnance pour cet exécrable serment, ils étoient portés sur la liste noire, comme suspects ; et s'ils refusoient d'y souscrire, ils étoient inscrits sur la liste rouge, ou la liste de sang. Alors, leur mort devenoit inévitable ; le poison ou les poignards des autres adeptes les poursuivoient jusqu'à ce qu'ils les eussent immolés à leur fureur. Les femmes étoient admises dans cette loge où régnoit la plus horrible dissolution des mœurs. Toute femme admise aux mystères devenoit commune à tous les frères. Le fameux charlatan, appelé Saint-Germain, présidoit cette loge : il s'en disoit le dieu ; il en étoit plutôt le vrai démon. On y enseignoit, comme action sublime, tout crime atroce tendant à délivrer la terre des prêtres, des rois, des autels et des lois ; on s'y étudioit à enflammer le cœur de tous les adeptes, à courir la carrière des assassins et des parricides qu'ils appeloient la science des sciences. Gustave III, roi de Suède, a été assassiné par un membre de cette secte, qui n'étoient tous que de vrais démons.

Cette loge existoit à Paris depuis 1781, au nombre de 125 à 130 membres, dont Savalette étoit tout à la fois régisseur et chef. Saint-Germain avoit aussi ses rendez-vous dans cette même loge. Cagliostro reçut une dépu-

tation pour s'y rendre; cet escroc infame étoit digne d'y siéger. La loge avoit aussi ses voyageurs, ses auteurs et ses imprimeurs, puis ses colporteurs. Les uns étoient occupés à composer, les autres à répandre partout les productions révolutionnaires de la secte. Diétrich en étoit le secrétaire, et Condorcet en étoit membre. C'est dans cette loge qu'il disoit à ses adeptes que le moment étoit proche où le soleil n'éclaireroit plus que des hommes libres, où les rois et les prêtres n'existeroient plus que dans l'histoire et sur les théâtres. Que le monde périsse plutôt que de sacrifier nos principes d'égalité, s'écrioit le héros des athées. Le but de la secte étoit de changer ses grands acteurs en bourreaux et en cannibales : ils trouvoient que les François étoient trop attachés à leur roi et à la religion de leurs pères, qu'ils regardoient encore leur foi et leur monarque comme leurs plus précieux trésors. C'est dans cette loge que Condorcet, aidé de Mirabeau, de Péthion, de Buzot, de Vergniaux, Guadet, Gensonné, Louvet et Brissot, disoit à ses monstrueux adeptes : Décatholisons la France, si nous voulons consolider la révolution, et donner à la philosophie de solides fondements. Brisons le sceptre des Bourbons, si nous voulons ériger la France en république. C'est dans cette loge que l'on enseignoit : Il faut incendier les quatre coins de l'Europe; notre salut est là. Je laisse au lecteur le loisir de méditer les désastres abominables qu'a dû produire une si monstrueuse réunion, qui fut composée de trois cents démons plus cruels que les tigres et les lions altérés de sang. Les crimes que ces trois cents scélérats ne purent commettre eux-mêmes, ils les firent exécuter par les piques et les foudres des brigands qu'ils salarioient avec la bourse du duc d'Orléans, déjà assez flétri dans l'opinion publique : ce monstre abominable vouloit se venger de la cour, et régner par les forfaits et les crimes les plus atroces. Enfin, c'est dans cette loge que chaque membre prononçoit le serment exécrable, tel que nous l'avons déjà rapporté au commencement de cet ouvrage. Il est conçu en ces termes effrayants, si opposés à la nature et à l'amitié, qu'il ne peut que couvrir de mépris ses auteurs et ses partisans.

Je brise les liens charnels qui m'attachent à père, mère, frères, sœurs, époux, parents, amis, maîtresses, rois, chefs, bienfaiteurs, à tout homme quelconque à qui j'ai promis foi, obéissance, gratitude ou service.

Je jure de révéler au nouveau chef que je reconnois, tout ce que j'ai vu, fait, lu, entendu, appris ou deviné, et même de rechercher et épier ce qui ne s'offriroit pas à mes yeux. Je jure d'honorer *l'Aqua-toffana* comme un moyen sûr, prompt et nécessaire, de purger la terre par la mort ou par l'hébétation de ceux qui cherchent à avilir la vérité ou à l'arracher de mes mains. Dès l'instant que le serment étoit prononcé, on disoit à l'adepte qu'il étoit affranchi de tous les serments qu'il avoit faits jusqu'alors à la patrie et aux lois. Fuyez, ajoutoit-on, la tentation de révéler ce que vous avez entendu; car le tonnerre n'est pas plus prompt que le couteau qui vous atteindra, quelque part que vous soyez.

Ainsi se modeloient tous les membres de cette secte atroce pour qui les attentats les plus horribles et les forfaits les plus inouis n'étoient que des jeux d'enfants. Tous ces monstres effrayants se plaisoient à répéter entre eux: La fin des désastres sanctifiera les moyens.

Avec toutes ces loges déjà nommées, il y en avoit encore deux autres dans Paris, d'autant plus remarquables qu'elles nous montrent comment les conjurés se classoient et se distribuoient eux-mêmes, selon que leurs erreurs, leur intérêt ou leur fureur, les entraînoient dans le complot. La première, appelée loge des neuf sœurs, ne se composoit que des frères-maçons, des demi-savants qui se disoient philosophes, tous très-jaloux et très-avides d'acquérir de la célébrité. La seconde, appelée de la candeur, se composoit particulièrement de maçons décorés dans le monde de tous les titres de la noblesse, mais conspirant en traîtres dans leurs loges contre l'ordre même de la noblesse, et surtout contre la monarchie et la religion.

La loge des neuf sœurs avoit pour principal protecteur le malheureux duc de la Rochefoucauld. Ce prince, dupe et conspirateur lui-même, accueilloit tous

les projets des sophistes qu'il appuyoit follement de toute son influence et de tout son crédit. Le perfide Pastorel en étoit le vénérable; ce traître caressoit en public la fortune et l'aristocratie; cet impie affectoit aussi de ménager la religion; mais ce révolutionnaire, dans le secret des loges, auroit voulu anéantir la noblesse, et détruire la religion. On voyoit figurer, dans la même loge, ce Condorcet, dont le nom se trouve partout dans les complots des forfaits. Avec lui seul, c'étoit toute la liste des conjurés et des sophistes du jour. C'étoit Brissot, Garat, le commandeur Dolomieu, Lacépède, Bailly, Camille Démoulins, Cérutti, Fourcroi, Danton, Millin, Lalande, Bonne, Chateau-Randon, Chénier, Mercier, Gudin-Lametherie, le marquis De la Salle, Chamfort, Noël, Pingré, Mutot, Domgerles, Rabaud de Saint-Étienne, Péthion, etc.

Fauchet, Goupil de Préfeln et Bonneville passèrent à la bouche de fer, parce qu'ils ne trouvoient pas dans cette loge de quoi satisfaire promptement leur fureur ou leur férocité.

Sieyes, un des principaux conspirateurs, se créa au Palais-Royal une nouvelle loge appelée la loge des vingt-deux, qui se nommoient les élus des élus, c'est-à-dire qu'ils étoient les premiers conspirateurs, les premiers brigands et les premiers assassins. Ils ne quittèrent la loge des neuf sœurs, que parce qu'on y témoignoit de la répugnance à se livrer aux plus grands excès, et à commettre les plus grands forfaits. L'opinion révolutionnaire dominoit cependant à la loge des neuf sœurs. Quantité d'écrits incendiaires sont sortis de la plume des frères de cette loge : un seigneur voulut représenter un jour qu'un tel écrit étoit attentatoire à la religion et aux droits du souverain; il devint le jouet et la risée des autres membres, et fut bientôt réduit au silence par les huées de tous; il reçut pour toute réponse, qu'ils en seroient quittes pour se passer et de roi et de religion.

Les sophistes maçons, tels que Bailly, Gudin, Lamétherie. Dupont et autres, auroient désiré un roi, mais un roi postiche, c'est-à-dire, un roi soumis à la liberté et à

l'égalité du peuple souverain. Tels étoient alors les plus modérés des législateurs et des conjurés de la loge. Plusieurs même, tels que Brissot et autres, commencèrent par avilir le trône pour l'anéantir plus facilement. D'autres adeptes, dans la loge de la candeur, ambitionnoient la liberté et l'égalité ; ils y balbutioient les droits de l'homme ; ils proclamoient l'insurrection comme le plus saint des devoirs. Le traître Laf....., disciple de Sieyes, y rêvoit déjà sa scéléralesse et sa perfidie dans le rôle à jouer pour arriver, par des forfaits, à la gloire de Washington qu'il convoitoit. Les Lameth s'y signaloient par leur ingratitude envers la cour, qui n'avoit cessé de les combler de ses plus insignes faveurs. Ces rebelles ne cherchoient qu'à la punir de ses bienfaits. Le marquis de Montesquiou et Moreton de Chabrillant, ainsi que Custine, ne cherchoient qu'à se venger des mépris qu'ils en avoient reçus. Dans cette loge se trouvoient aussi Laclos, conseiller de Philippe d'Orléans, Latouche, son chancelier, Sillery, le plus vil de ses esclaves, et Daiguillon, qui ne rougit pas de se trouver à Versailles le cinq octobre, au milieu des furies de la halle, coiffé, vêtu et armé comme elles. Le marquis de Lusignan et le prince de Broglie siégeoient encore dans cette loge, ainsi que Guillotin, seul adepte non titré. Le parlement, qui avoit laissé s'organiser sous ses yeux tous les meneurs et instigateurs de sa ruine, éprouva bientôt toute la puissance de ces différentes loges : il fit citer à comparoître devant lui l'adepte Guillotin, auteur d'un mémoire séditieux; mais des milliers d'adeptes de toutes ces différentes loges accoururent de toutes parts pour prendre sa défense. Leurs attroupements séditieux et leurs vociférations menaçantes firent bientôt sentir aux magistrats la force et la puissance des conjurés, et qu'il nétoit plus temps de vouloir sévir contre les écrits révolutionnaires des fédérés maçonniques, quand l'on s'étoit laissé endormir par la coupe empoisonnée de ses ennemis.

Tel étoit alors l'état, l'empire et l'ensemble des loges. Elles avoient même tant d'influence, que Philippe d'Orléans pouvoit déjà se flatter d'être chef d'un nombre prodigieux d'ennemis des trônes et des autels.

Sur ces entrefaites, arrivèrent à Paris, comme nous l'avons déjà dit, les députés de l'illuminisme germanique, que Vueishaupt avoit envoyé à ses frères et amis les les maçons les plus marquants. Dès-lors ils se concertèrent tous pour ne plus former que ce monstrueux ensemble appelé jacobin, nom du couvent où Mirabeau les réunit tous dans un temple du Dieu de l'évangile, dans l'église où avoient coutume de s'assembler pour prier ces religieux appelés jacobins. Mirabeau en fit le point de réunion, le point central de tous les furieux conspirateurs, de tous leurs blasphèmes et de tous leurs complots; et comme les conjurés avoient encore besoin de force et de bras pour les exécuter, ils cherchèrent à s'y fortifier et à s'y former des créatures. Outre les promoteurs et les admirateurs de la révolution françoise, les séditieux reçurent encore dans leur enceinte, pour les diriger, les artisans et les ouvriers des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau; ils y admirent même les hommes de la lie du peuple, qu'ils fêtoient et caressoient; ils accueillirent jusqu'aux furies. Ces mégères, qui abondent toujours dans les grande cités, se crurent flattées d'aider les conspirateurs de leurs vociférations et de leurs cruautés. Le local fut bientôt trop petit pour contenir une si grande multitude. On en créa de nouveaux à Paris et dans les provinces. Les villes et les campagnes mêmes, à l'instar de la capitale, formèrent aussi des clubs, et le dernier des artisans, le moindre des paysans, quittoient gaîment leurs travaux ordinaires, pour aller entendre parler de liberté et d'égalité les petits maîtres des halles, les raisonneurs des carrefours, devenus jacobins. Chacun raisonnoit à sa manière des droits de l'homme; chacun se croyoit en état de remplir la première place; chacun visoit à être représentant, et s'en croyoit digne parce qu'il étoit jacobin. La multitude des clubs qui réunissoient tant d'ignorants et de furieux, ne put être réprimée. Tous correspondoient avec celui de Paris que les législateurs illuminés maîtrisoient. Mirabeau, Sieyes, Barnave, Chapelier, le marquis de la Coste, Glezen, Bouche, Pétion, Condorcet, Brissot, Bailly, Garat, Cérutti, Mercier, Rabaud, Carra, Gorsas, Dupuy, Dupont, Lalande, athées, déistes, encyclopédistes, économistes, soi-disant philosophes de toutes les

espèces, franc-maçons, illuministes, législateurs, etc., tous accourent dans l'antre des jacobins, tous ambitionnent de se couvrir du bonnet rouge; tous sont confondus avec la balayure des brigands et des loges, avec la lie et les furies de la capitale, comme avec les héros des forfaits et des mystères; avec les bandits de Philippe d'Orléans, comme avec le traître, le parjure Laf....... Ils y sont avec tous les apostats de l'aristocratie, comme avec les Judas du clergé, avec le duc de Chartres, les marquis de Montesquiou, de la Salle, les comtes de Pardieu, de la Touche et Charles-Théodore Lameth, Victor de Broglie, Alexandre Beauharnais, Saint-Forgeau, comme avec Sieyes, Périgord d'Autun, Noël Chabot, Domgerles, Fauchet et ses intrus.

Les députés de la montagne tiennent partout les premiers rangs; ils occupent les premières places. Tous aspirent à être inscrits sur la liste des jacobins; tous se font gloire d'être sur la première ligne des rebelles, comme ils le furent sur celle des impies. Un si grand nombre de conjurés, réunis sous tous les points, ne pouvoit manquer de produire des désastres affreux. Jean-Jacques Rousseau et Voltaire en tracèrent le chemin. Necker, étant ministre, le fonda, et Laf...... l'aplanit; ainsi l'on doit être convaincu à présent, que les mots liberté et égalité n'étoient qu'un vain prétexte aux conspirateurs, comme le mot tolérance n'étoit qu'un manteau pour les impies. Ainsi on peut dire avec raison aujourd'hui que trois genevois, trois étrangers ont été les moteurs et les instigateurs de tous les forfaits et des horreurs dont nous avons été et les victimes et les témoins, ainsi que les trois mots liberté, égalité et tolérance, et que le traître Laf...... n'a survécu à tant de désastres, que pour en méditer encore de nouveaux. Les conspirateurs faisoient leurs dieux de Voltaire et de Jean-Jacques. Les sages et les hommes de bien les signalent, d'après l'expérience, comme les premiers assassins et les premiers bourreaux de la société. Mais une si longue suite de forfaits et une si longue énumération de coupables, avec tous les efforts de tant de conjurés, n'ont servi qu'à nous ramener sous le joug odieux d'un corse qui, avec les mots de liberté et d'égalité, a su rendre

vingt-quatre millions de François ses esclaves. Le lecteur doit être impatient de connoître et d'entendre l'histoire de l'usurpateur, de sa conduite, de ses campagnes et des motifs qui lui ont fait entreprendre tant de guerres différentes, aussi cruelles qu'injustes. Nous tâcherons de le satisfaire, en rapportant les faits avec impartialité; mais ce sera l'objet de la seconde partie de notre ouvrage.

Nous terminerons auparavant l'article des sociétés secrètes, en continuant par la secte des carbonari.

SECTES

DES CARBONARI

ET

DES BONS-COUSINS-CHARBONNIERS.

AVERTISSEMENT.

Le mot *carbonari* en italien signifie la même chose que celui de *charbonnier* en françois; mais le sens caché des uns et des autres est bien différent. Ce n'est que par une pieuse fraude que les premiers ont copié tout le code des bons-cousins, et qu'ils ont recueilli tout ce qu'il y avoit de plus impie et de plus monstrueux dans les deux codes des francs-maçons et des illuminés ; ils n'ont eu recours à cette scélératesse que pour attacher à leur secte infernale les légions d'adeptes qui composent ces diverses sociétés secrètes, en leur disant : Nous avons souscrit les mêmes serments, et nos obligations sont communes ; il ne vous reste plus qu'un pas à faire pour consommer la grande œuvre des sociétés secrètes, et pour vous élever avec nous à l'apogée de la gloire. Prenez place parmi nous, notre cause est commune ; rangez-vous sous les étendards des carbonari, et l'univers entier sera bientôt régénéré. Laissez-vous seulement guider par nous, et nous vous mettrons bientôt en possession de toutes les places, de tous les honneurs et de toutes les richesses, qui jusqu'ici n'ont été qu'au pouvoir d'orgueilleux tyrans ou d'astucieux magistrats. Le lecteur se convaincra par la

suite si les promesses fallacieuses des carbonari ne sont pas ce qu'ils appellent des pieuses fraudes pour égarer la multitude, et si ceux mêmes qui se flattent d'être les réparateurs du genre humain, n'en sont pas en effet les plus cruels ennemis, et le plus redoutable fléau qui ait jamais pu exister contre toute la société. Pour mettre le lecteur à portée de juger de la différence qui existe entre carbonari et charbonnier, nous lui mettrons sous les yeux les serments et les obligations que chaque initié, dans chaque secte, souscrit, au mépris de l'honneur et aux dépens des devoirs les plus sacrés. Nous rapporterons, comme nous avons fait pour les franc-maçons et les illuminés, le code de chaque secte et les instructions des maîtres et des grands maîtres à leurs adeptes; nous commencerons par le code des bons-cousins-charbonniers, que les carbonari ont adapté à ceux des autres sectaires, pour ne former du tout qu'un ensemble monstrueux, connu désormais sous le seul nom de carbonari.

Nous parlerons ensuite de la secte des bons-cousins-charbonniers, et des efforts que les carbonari ont employés pour faire partager leurs abominations aux disciples de Saint-Thiébaud, qui sont très-éloignés de servir une cause aussi cruelle et aussi exécrable que celle des américains leurs pères, dont le cœur est encore plus noir que la figure.

Chacun sait que la robe blanche signifie la sainteté, la gloire éternelle et le triomphe; mais les sectaires ont aujourd'hui pour guides et pour maîtres des nègres; la noirceur est leur enseigne. Ainsi ceux qui s'énorgueillissent d'être les pères de la secte des carbonari, les régulateurs des franc-maçons, des illuminés, des libéraux et des bons-cousins-charbonniers, loin de tirer vanité de cette monstrueuse affiliation, ont plus lieu de

pleurer que de se réjouir ; car, tous ensemble, ils ne peuvent former qu'une peste publique, qui met dans tout l'univers la division et le trouble, que les souverains et les magistrats ne peuvent s'empêcher de réprimer et de punir dans chaque empire.

Les peuples sont déjà redevables envers leurs monarques, de la sage prévoyance qu'ils ont eue d'établir dans leurs royaumes des institutions salutaires pour épouvanter les coupables par la punition du crime, afin de donner à leurs sujets une profonde paix, en ôtant du monde des méchants qui ne se plaisent que dans le mal ; mais ce seroit un crime que de laisser vivre des furieux conjurés contre les autels et les trônes, premières sources de la félicité publique. Je ne pense pas que les souverains, qui sont les sentinelles avancées des peuples, puissent faire un meilleur usage de leur autorité et de leur force, qu'en employant leur puissance contre les collines présomptueuses des franc-maçons, des illuminés, des libéraux et des carbonari, dont les chefs seuls sont coupables et criminels, parce qu'ils retiennent les peuples dans une agitation continuelle, pour troubler l'ordre et le repos dans chaque état. Pour convaincre les sectaires de leur égarement, nous leur répéterons : *Cur non palàm si decentèr ;* et pour achever de convaincre le lecteur de l'accusation que nous portons contre les carbonari, nous allons lui tracer les obligations que les chefs imposent aux garçons de la pelle, en commençant par le code des bons-cousins charbonniers, que les carbonari ont jugé très-utile et très-favorable aux cendres et aux meurtres qu'ils complotent.

Les franc-maçons ne sont devenus dangereux pour les monarques que depuis leur réunion aux illuminés, et qu'ils se sont soumis à leur domination ; mais la secte allemande, après avoir maîtrisé les franc-maçons, a

trouvé encore ses maîtres dans celle des carbonari, qui a pris sa source dans les États-Unis. Nous n'entendons cependant pas accuser tous les américains d'être membres de cette société infernale, qui se glorifie aujourd'hui d'influencer toutes les sectes; mais les reproches amers que nous faisons aux carbonari ne peuvent s'attribuer à toute la nation américaine, seulement à ceux qui sont à la tête des ruines que complotent les garçons de la pelle qui sont dirigés par les pères de la liberté et de l'égalité.

CHAPITRE XXXIII.

Code des Bons-Cousins-Charbonniers, que les Carbonari ont emprunté dans son entier, comme très-propre à cacher leur noirceur, et très-convenable pour l'exécution des ravages et des ruines qu'ils méditent en secret.

PREMIER GRADE INTERMÉDIAIRE.

Le 1er se donne dans une vente sur place à charbon, de la manière suivante : on étend un linge blanc sur lequel on place quatre choses appelées :

1442144414.

non compris celle qui est réputée,

3345 • 4455.

La 2e. est	3114.	
La 3e.	214.	
La 4e.	155.	
La 5e.	413.	
Et le	124244.	B. C., C.,.

Pour procéder à un passage, le guêpier est avec un maître, hors du lieu où sont placées les 11442144 1.

133454453.

Les maîtres B. C.. C... se trouvent à un certain éloignement; le passage commence; aussi le B. C.. C... qui est avec le 24133141141.

2555523314.

L'oncise en frappant du pied à l'avantage, une fois, deux fois, à l'avantage, une fois, deux fois, trois fois.

Mes maîtres et B. C.. C... s'il y a quelqu'un à portée de m'entendre, je les prie de me porter secours; le B. C.. C... qui est avec le B. C.. C.... grand maître qui doit faire le passage, s'avance et crie un avantage, fait le signe; il demande un attouchement au B. C.. C... qui présente le guêpier, le secret à basse voix pour connoître s'il est instruit; il va en rendre compte au B. C.. C... grand maître, qui le fait introduire dans la voûte; il crie un avantage à haute voix pour se faire entendre des B. C.. C...

Les B. C.. C... qui sont bien éloignés arrivent tous avec un échantillon, et le mot est consacré; il frappe trois coups, ce qui s'exécute en passant perpendiculairement les mains l'une contre l'autre trois fois, qui forment les trois coups, et après avoir tiré de l'épaule à la hanche avec la main droite un signe d'adhésion et de dévouement aux B. C.. C... c'est-à-dire en divisant la moitie d'une écharpe, ils disent l'un après l'autre: J'ai entendu la voix d'un B. C.. C...; je viens savoir ce qu'il demande de moi, et j'apporte du bois pour cuire son fourneau; et qui fait le passage fait le signe, et répond bien travaillé, mes B. C.. C...; c'est le terme d'applaudissement. Les B. C.. C... jettent leurs échantillons à côté des siens, et ils répétent le signe susdit 144214514.

133454453.

Le B. C.. C... grand maître, dit au B. C.. C... qui présente le guêpier, s'il le connoît assez prudent pour être admis, et s'il peut répondre pour B4 lui. Il demande encore l'avis de tous les B. C.. C... qui sont présents, lesquels répondent tous par le signe. Alors le B. C.. C... grand maître, questionne le B. C.. C... qu'on présente.

D. *D'où venez-vous, mon B. C.. C...?*

R. D'une forêt de ma vente ou de mon ourdon.

D. *Où allez vous mon B. C.. C....?*

R. Dans la chambre d'honneur.

D. *Qu'y venez-vous faire, B.C..C...?*

R, Vaincre mes passions et soumettre mes volontés aussi, pour m'instruire de la respectable charbonnerie.

D. *Qu'apportez-vous de mon ourdon?*

R. Du bois, de la terre, des feuilles pour construire, feuiller et couvrir le fourneau.

D. *N'apportez-vous rien de plus?*

R. Foi, espérance et charité à tous les B. C.. C... de cette chambre d'honneur. Alors les B.C..C... le grand maître dit : Prenez place, mes B. C.. C.... On fait mettre le guêpier à genoux auprès des cinq assiettes, les mains jointes, et là on lui fait contracter ses engagements. Parole d'honneur de ne jamais révéler les secrets des B. C..C..., de fournir à tout B.C..C... tous les secours qui dépendent de moi, de ne point faire de réception sans être accompagné du grand maître ou de trois B.C..C... Le guêpier se leve, et choisit un parrain parmi les B.C.. C... qui assistent à la réception, à l'exclusion du grand maître, lequel parrain est obligé de son instruction pendant sa neuvaine. Le guêpier doit être muni de rubans bleux, rouges et noirs. Il doit donner un aune de chaque à tous les B.C..C... ; ensuite on lui fait les instructions du premier passage.

D. *Où avez-vous été passé?*

R. Sur le linge, au milieu d'une forêt, dans une vente sur l'emplacement d'un fourneau à charbon, par trois B. C.. C... maîtres, approuvés par le serment, à ce que je crois.

D. *Qu'avez-vous remarqué?*

R. Un tronc d'arbre sur lequel étoient placées cinq assiettes bien posées et bien dressées.

D. *Quelles sont-elles?*

R. Le linge, l'eau, le feu, le sel et le Christ.

D. *Que signifie le linge?*

R. Celui-ci a servi à me recevoir à mesure que je suis venu au monde.

D. *Que signifie l'eau ?*

R. Celle qui a servi à me laver, me purgeant du péché originel.

D. *Que signifie le feu ?*

R. Celui qui a servi à me sécher et à m'éclairer dans mes premiers engagements.

D. *Que signifie le sel ?*

R. Celui qui m'a rendu chrétien.

D. *Que signifie le Christ ?*

R. Celui qui m'a racheté.

D. *N'avez-vous rien remarqué de plus ?*

R. J'ai encore remarqué un mouchoir blanc, du bois, des feuilles, de la terre, du fil, une couronne d'épines blanches et des rubans.

D. *Que signifie le mouchoir blanc ?*

R. Celui qui reçut Notre-Seigneur en venant au monde.

D. *Que signifie le bois, ou à quoi a-t-il servi ?*

R. Le principal pour commencer le fourneau.

D. *A quoi servent les feuilles ?*

R. A feuiller le fourneau.

D. *A quoi sert la terre ?*

R. A couvrir le fourneau.

D. *Que signifie le fil ?*

R. Celui que la Sainte Vierge a filé.

D. *Que signifie la couronne d'épines ?*

R. Les peines et les fatigues des B. C.. C... en ce monde, et leur récompence en l'autre par les mérites de Jésus-Christ qui a apporté la première couronne.

D. *Pourquoi d'épines blanches ?*

R. Pour marquer la grandeur d'ame, la pureté et l'innocence des B. C.. C...

D. *Que signifient les rubans ?*

R. Les principaux attributs de la respectable charbonnerie pour servir d'habillement.

D. *De quelle longueur sont-ils ?*

R. D'une aune chacun.

D. *De quelle couleur sont-ils ?*

R. Bleu, rouge et noir.

D. *Que signifie le bleu ?*

R. La fumée du fourneau.

D. *Que signifie le rouge ?*

R. Le feu du fourneau.

D. *Que signifie le noir ?*

R. Le charbon.

D. *Êtes-vous apprenti charbonnier ?*

R. Je le crois, et je puis faire du charbon avec la permission de mes B. C.. C...

D. *Pourquoi avez-vous porté neuf jours votre couronne ?*

R. Pour marquer le désir d'être B. C.. C..., mon envie d'en suivre exactement les règles, et pour me tenir novicial.

D. *Où doit-on porter cette couronne ?*

R. Le plus près du corps.

D. *A quoi devez-vous travailler pendant votre noviciat ?*

R. A l'étude de la règle et du métier des B. C.. C...

D. *Quel est le devoir d'un apprenti ?*

R. C'est de travailler à faire du charbon, à s'instruire, obéir et écouter ses maîtres.

D. *Que signifie le premier passage, ou sur quoi est-il fondé ?*

R. Sur la naissance et sur le baptême, où il nous fait passer du néant à la vie.

D. *Que vous apprend-il ?*

R. Il nous apprend notre naissance et à quoi nous devons songer pendant la vie.

D. *Quel est le premier article du premier passage ?*

R. C'est de présenter le guêpier.

D. *Que signifie cette présentation ?*

R. Celle de l'enfant pour être baptisé.

D. *Qui est celui qui a donné ce qu'il n'avoit pas à celui qui n'en avoit pas besoin ?*

R. Saint Jean-Baptiste, lorsqu'il baptisa Jésus-Christ.

D. *Quel jour Notre-Seigneur a-t-il été baptisé ?*

R. Le jour des trois rois ou des trois miracles.

D. *Qu'avez-vous remarqué quand on vous a présenté ?*

R. J'ai entendu des paroles et un frappement des mains qui m'étoit inconnu.

D. *Quelles sont ces paroles ?*

R. A l'avantage une fois, à l'avantage une fois, 2 fois, à l'avantage une fois, 2 fois, 3 fois.

D. *Qu'ont apporté ceux qui vous ont reçu ?*

R. Du bois, des feuilles et de la terre.

D. *Que signifient ces trois choses ?*

R. Les présents que les rois mages firent à Notre-Seigneur en l'adorant.

D. *Pourquoi les ont-ils apportés ?*

R. Le bois pour construire et cuire le fourneau, les feuilles pour le feuiller, et la terre pour le couvrir.

D. *De quoi a été fait le premier charbon ?*

R. De racine de fougère et d'ortie.

D. *Où a-t-il été construit ?*

R. A Antioche.

D. *A quoi a-t-il servi ?*

R. A forger les anneaux de la Sainte Vierge.

D. *De quoi étoient-ils ?*

R. De métail.

D. *De quel métail ?*

R. Je me soumets, dites-le moi, je vous le dirai

D. *Que signifie l'index présenté horizontalement ?*
R. La fine aiguille, ou le point du jour.

D. *Que signifie-t-il faisant quelques pas en avant?*
R. L'entrée de la vérité ou de l'ourdon.

D. *Que signifie-t-il courbé et en rétrogradant ?*
R. La sortie de la vérité.

D. *Que signifient les signes de l'apprenti ?*
R. L'échelle des B. C.. C...

D. *Que signifie l'échantillon de l'apprenti ?*
R. Le coq ou l'étais du fourneau.

D. *Que signifie le chapeau ?*
R. Le fourneau couvert.

D. *Que signifie-t-il renversé ?*
R. Un fourneau qui a besoin d'ouvrage.

D. *Que signifie la corne du chapeau ?*
R. L'entrée ou le ! du fourneau.

D. *Que signifient les ailes ?*
R. Les brivent ou abrivent.

D. *Que signifie l'index droit dans le chapeau ?*
R. La perche du fourneau.

D. *Que signifie le chapeau un peu baissé ?*
R. Le fourneau un peu affaissé.

D. *Que signifie le chapeau affaissé au bord par un doigt.*
R. Le coin ou la baisserie du fourneau.

D. *Quel est le plus haut signe des B. C.. C... ?*
R. La fumée, parce qu'on la voit de loin.

D. *Que signifie un creux fait avec le doigt dans le milieu d'un chapeau ?*
R. Le fasy.

D. *De quelle manière doit être coupé le bois ?*
R. Indifféremment, pourvu que celui qui remue l'é-

tais soit coupé en échantillon, pour que les feuilles de l'étot et le fasy n'entrent pas dedans.

D. *Combien vaut le bien d'un B. C.. C...?*

R. 66 liv. 30 d.

D. *En quoi consiste le bien d'un B. C.. C...?*

R. En une baraque, un fourneau, un jardin et la touche.

D. *Combien vaut la baraque?*

R. Vingt francs.

D. *Le fourneau?*

R. Trente francs.

D. *Le jardin?*

R. Treize francs.

D. *Et la touche?*

R. Trente deniers, qui font trois dixaines valourdons que Notre-Seigneur fut veudu.

D. *Que signifie la touche?*

R. Les trois personnes divines.

D. *A quoi sert-elle?*

R. A reconnoître tout B. C.. C... et à révoquer tout guêpier. On appelle guêpiers ceux qui ne sont pas B. C.. C..., et l'on dit, il pleut, il vente, il fume; lorsqu'il y en a à la compagnie des B. C.. C..., l'on se soumet en touchant le linge.

D. *Que signifie l'acte de soumission?*

R. Celle de Jésus-Christ envers Dieu, la sainte Vierge et Saint-Joseph, et celle d'un apprenti envers ses maîtres.

D. *Que croît-il dans le jardin d'un B. C.. C...?*

R. Trois sortes : du persil, du cerfeuil et de la noisilotte.

D. *Pourquoi sont-ils préférés à tout autre?*

R. Pour marquer la sobriété, la frugalité et la tempérance des B. C.. C..., et aussi pour que la soupe soit plutôt prête.

D. *Quand la soupe doit-elle être prête?*

R. A toute heure, parce qu'il peut arriver des B. C.. C... à toute heure.

D. *Quel doit être l'assaisonnement?*

R. Le travail.

D. *Que signifie une racine arrachée, et la racine en haut?*

R. Que si tous les arbres étoient ainsi plantés, il n'existeroit pas de B. C.. C...

D. *Un B. C.. C..., avec quoi doit-il frapper un guêpier?*

R. Avec la hâche, à vingt-cinq pas.

D. *Où le frappe-t-il?*

R. Entre les yeux et le crâne.

D. *Et s'il fuit?*

R. Il le frappe entre les épaules, à la même distance.

D. *Quels sont les trésors d'un B. C.. C...?*

R. La force, la cognée, le travail et la touche.

D. *A quoi servent les signes?*

R. A confirmer la réception de tout B. C.. C..., et aussi pour honorer Saint-Thiébaud, patron de la respectable charbonnerie, lequel est parvenu aux habits sacerdotaux par sa science et ses vertus.

D. *Pourquoi dites-vous neuf fois le* Pater *et l'*Ave *pendant votre neuvaine?*

R. Pour honorer les neuf mois que la sainte Vierge a porté Notre-Seigneur dans ses flancs.

D. *Quelle est la mère des cinq assiettes?*

R. Les cinq fonds baptismaux.

D. *Où reposent-ils?*

R. Dans toutes les paroisses.

D. *Où êtes-vous?*

R. Entre le ciel et la terre.

D. *Quel est votre père?*

R. Le ciel, objet des désirs de tout B. C.. C...

D. *Quelle est votre mère ?*

R. La terre; s'il y a des guêpiers, on lève les yeux en frappant du pied.

D. *Quel est votre parrain ?*

R. Le voilà le parrain.

D. *Qui sont les témoins ?*

R. Les deux à côté du parrain.

D. *Quest-ce qu'un apprenti doit à son parrain ?*

R. Pain et pintes pendant neuf jours.

D. *Que vous en a-t-il coûté pour être reçu B.C..C...?*

R. Pain et pinte, boire, bien boire, bien manger avec les B. C.. C...

D. *Que doit-on à un B. C.. C... outre pain et pinte?*

R. Cinq sous, une paire de souliers tels qu'on les a, bons ou mauvais.

D. *Qui vous a appris toutes ces choses ?*

R. Mon parrain m'en a fait une étude particulière pendant neuf jours. Les neuf jours écoulés, on se transporte à la forêt sur une place à charbon, pour donner à l'apprenti le second grade. L'apprenti arrivant au lieu destiné avec un maître B. C.. C..., on lui demande la couronne ; on dresse les cinq assiettes ; on renouvelle les engagements ; ensuite on lui fait les instructions suivantes.

FIN DU PREMIER GRADE.

SECOND GRADE.

Manière d'ouvrir la vente.

Le chef fait trois questions, après lesquelles on invite les B. C.. C... à s'asseoir; ensuite il fait les questions suivantes

D. *Où avez-vous été passé ?*

R. Sur le linge au milieu d'une forêt, dans une vente sur l'emplacement d'un fourneau à charbon, par trois B. C.. C...

D. *Qu'avez-vous remarqué ?*

R. Rien du tout.

D. *Quand on vous a débouché les yeux, qu'avez-vous vu ?*

R. Un tronc d'arbre, sur lequel étoient cinq assiettes bien posées, bien dressées.

D. *Quelles sont-elles ?*

R. Le linge, l'eau, le feu, le sel et le Christ.

D. *Qu'avez-vous remarqué de plus?*

R. Un mouchoir blanc, du bois, des feuilles, de la terre, du fil, une couronne et des rubans.

D. *Que signifie le linge ?*

R. Celui qui m'ensevelira après ma mort.

D. *Que signifie l'eau ?*

R. L'eau bénite que l'on jettera sur mon cadavre.

D. *Que signifie le feu ?*

R. Le flambeau que l'on allumera autour de mon corps.

D. *Que signifie le sel ?*

R. La terre où nous serons placés sera la réunion de tous les B. C.. C... Les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité feront la devise des B. C.. C...

D. *Pourquoi dites-vous la foi ?*

R. Parce que nous devons croire tous les mystères de notre religion.

D. *Pourquoi dites-vous l'espérance ?*

R. Parce que nous devons espérer de monter au ciel où tous les B. C.. C... aspirent

D. *Pourquoi dites-vous la charité ?*

R. Parce que nous devons exercer la charité aveuglément envers tout le monde, mais principalement envers tout B. C.. C...

D. *Que signifie le Christ ?*

R. La croix que l'on portera devant mon convoi funèbre.

D. *Que signifie le mouchoir blanc ?*

R. Celui avec le quel Ste.-Véronique essuya la face de Notre-Seigneur.

D. *Que signifie le bois ?*

R. Celui qui servit à la croix de Jésus-Christ.

D. *Que signifient les feuilles ?*

R La flagellation de Jésus-Christ.

D. *Combien a-t-il reçu de coups ?*

R. Je me soumets, ou je crois qu'il en a reçu 6672.

D. *A quoi a servi le fil ?*

R. A ensevelir Jésus-Christ; il servira aussi à nous ensevelir après notre mort.

D. *Que signifie la couronne ?*

R. Celle que les juifs enfoncèrent sur la tête de Notre-Seigneur.

D. *Que signifient les trois épingles qui sont attachées ?*

R. Les trois clous dont fut percé J.-C.

D. *Pourquoi avez-vous porté neuf jours votre couronne?*

R. Pour honorer les neuf mois que la Ste-Vierge a porté Notre-Seigneur J.-C.

D. *De quoi étoit la couronne de Jésus-Christ ?*

R. De jonc marin.

D. *Combien avoit-elle de pointes ?*

R. Soixante et douze.

D. *Que signifient-elles ?*

R Les soixante et douze disciples.

D. *Que signifie la procession que l'on fait pour enterrer la couronne ?*

R. L'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem, sa conduite au calvaire, et celle que l'on tiendra à notre enterrement.

D. *Que signifient les* De profondis *que l'on dit en la portant en terre ?*

R. Les prières que l'on dira quand l'on nous y portera.

D. *Que signifie le trou que l'on fait pour enterrer la couronne ?*

R. La fosse où l'on nous mettra.

D. *Dans quel lieu est enterrée notre couronne?*

R. Sur une place à charbon, ou dans le cimetière de l'onde, où il plut à trois B. C.. C... de la placer.

D. *Que signifie la terre que l'on met dessus ?*

R. Elle représente celle que l'on jettera pour remplir ma fosse.

D. *Que représentent les rubans bleus ?*

R. L'espérance, ou le ciel, objet des désirs des B. C.. C...

D. *Que signifie le rouge ?*

R. La flamme, ou le St.-Esprit qui descendit en forme de langues de feu sur les apôtres. Il désigne aussi le purgatoire.

D. *Que signifie le noir. ?*

R. La charité que nous devons avoir; l'enfer que nous devons éviter ; le drap mortuaire qui nous couvrira, et le deuil que nos parents porteront après notre mort.

D. *Que signifient le bois, les feuilles, la terre, ou quelle est la récompense des B. C.. C...*

R. Le présent du roi mage, or, myrrhe et encens.

D. *Que signifie l'or ?*

R. L'or signifie que Jésus-Christ étoit roi.

D. *Que signifie la myrrhe !*

R. La myrrhe signifie qu'il devoit mourir comme homme.

D. *Que signifie l'encens ?*

R. Qu'il étoit Dieu.

D. *Les présents n'ont-ils point d'autres représentations ?*

R. L'or représente la charité, la myrrhe l'austérité, et l'encens le désir.

D. *Quel est le premier signe ?*

R. C'est l'étoile.

D. *Que signifie l'étoile ?*

R. La foi aveugle que nous devons avoir pour tous les mystères de notre sainte religion, les signes y ayant rapport.

D. *Quel est le second ?*

R. C'est le singulon.

D. *Que signifie le sigulon ?*

R. Que nous devons mettre un frein à nos passions et soumettre nos volontés.

D. *Quel est le troisième ?*

R. C'est le manipule.

D. *Que signifie le manipule ?*

R. Que nous devrions plutôt souffrir le martyre et avoir le poing coupé, que de manquer de foi, ou de révéler les secrets qui nous sont révélés.

D. *Que signifient les trois signes ?*

R. Les trois liens de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

D. *Que signifient les trois cris : une fois ; une fois, deux fois ; une fois, deux fois, trois fois ?*

R. Demandez, il vous sera accordé ; frappez, on vous ouvrira ; cherchez, vous trouverez.

D. *De quel bois étoit la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ?*

R. De quatre sortes : palmier, orme, cèdre et olivier.

D. *Où ce bois a-t-il cru ?*

R. Sur le mont Liban.

D. *Que représente le palmier ?*

R. La victoire que JésusChrist a remportée sur la mort et sur les ennemis de notre salut.

D. *Que représente l'orme ?*

R. Sa clémence, sa douceur et son innocence.

D. *Que signifie le cèdre ?*

R. Sa royauté, son immortalité et sa divinité.

D. *Que représente l'olivier ?*

R. Le pardon qu'il a accordé à ses ennemis, et celui qu'il demanda à son divin père avant d'expirer.

D. *Quelle hauteur avoit la croix de Jésus-Christ?*

R. Quinze pieds ; savoir : trois pieds dans la terre, trois de la terre à lui, et six au-dessus de lui.

D. *En quel endroit a-t-elle été plantée?*

R. Sur le mont Calvaire, dans le roc.

D. *Comment étoit-elle plantée?*

R. Droite.

D. *Combien pesoit-elle ?*

R. Tous les péchés des hommes.

D. *Que signifie l'échelle des B. C.. C... ?*

R. Le mont Calvaire en son entier.

D. *A quoi a-t-elle servi ?*

R. A descendre Jésus-Christ de la croix.

D. *Combien a-t-elle d'échelons ?*

R. Trois, qui représentent les trois clous et les trois personnes; 5, les cinq plaies; 7, les sept sacrements, et les sept péchés capitaux, que tout B. C. C... doit éviter; 9, les neuf mois que la Sainte-Vierge a porté Notre-Seigneur : onze entières et treize complètes.

D. *Que signifient les prêtres allant à la sacristie.*

R. Jésus allant au jardin des Olives.

D. *Que signifie l'élévation de la messe?*

R. Celle de Jésus élevé en croix.

D. *Où a été dite la première messe?*

R. Sur le mont Calvaire.

D. *Quels sont les plus grands architectes de la terre?*

R. St. Thiébaud, St. Joseph, St. Éloy, St. Barthélemy, et aussi St. Alexandre.

D. *Qui a rendu le fer maniable?*

R. St. Thiébaud, qui, ayant trouvé un brin de mine dans une racine, l'enterra, la travailla, et en fit du fer : lui-même est aussi notre patron.

D. *Quels sont les premiers charbonniers?*

R. Les apôtres, qui, en se séparant, se donnèrent des signes pour se reconnoître.

D. *Quel est le but de la respectable charbonnerie?*

R. C'est de rendre les hommes vertueux.

D. *Quelles en sont les utilités?*

R. C'est de pouvoir voyager sur terre et sur mer, et de trouver partout des gens qui vous rendent ce que vous devez vous-même.

D. *Sur quoi est fondé le second passage?*

R. Sur la mort et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ; sur la nôtre, dans laquelle nous devons vivre et mourir; et la récompense qui est réservée en l'autre monde.

D. *Que signifient les trois doigts élevés?*

R. Les trois clous et les trois personnes divines : 1 est le père, 2 est le fils, et 3 est le Saint-Esprit.

D. *Que signifie l'index présenté publiquement?*

R. Il signifie les coups de lance.

D. *Que signifie-t-il horizontalement?*

R. Le point du jour qui est le feu des B. C.. C...

D. *Que signifie le feu des B. C.. C...*

R. Jésus-Christ et les douze apôtres.

D. *Que signifient le soleil, la lune et les étoiles?*

R. Le père, la mère et les enfants.

D. *Que signifient le chandelier la chandelle, et la mèche?*

R. Le Saint-Esprit qui descendit en forme de langue de feu.

D. *Que signifie le premier doigt, faisant quelques pas en avant?*

R. L'entrée du Sauveur dans Jérusalem.

D. *Que signifie-t-il courbé, et en rétrogradant?*

R. La sortie de Jérusalem.

D. *Que signifie le grand doigt un peu élevé?*

R. Le pieux, le lit ou grosse perche.

D. *Que signifient le pouce et les deux doigts présentés horizontalement?*

R. Les trois clous dont fut percé Jésus-Christ.

D. *Que signifient les deux mêmes doigts posés à terre et le pouce au milieu retiré?*

R. L'entrée du sépulcre.

D. *Que signifient les quatre doigts courbés et le pouce élevé?*

R. Les apôtres qni dormoient aux approches de la passion de Jésus-Christ.

D. *Que signifient les quatre doigts élevés?*

R. La croix, les quatre éléments, les quatre Évangélistes, les quatre parties du monde, et les quatre coins d'un linge.

D. *Que signifient les quatre doigts élevés et le pouce au milieu?*

R. La lanterne que l'on portoit devant les soldats, quand ils alloient prendre Jésus-Christ, et celle que l'on portera lorsque l'on nous apportera le saint Viatique.

D. *Qui portoit cette lanterne?*

R. Malchus, à qui St. Pierre coupa l'oreille droite.

D. *Que signifient les deux doigts et le pouce posés perpendiculairement sur le fond d'un chapeau?*

R. Les trois jours que Notre-Seigneur resta au tombeau.

D. *Que signifient le doigt et le pouce courbés?*

R. L'assemblée des B. C.. C...

D. *Que signifie un chapeau renversé?*

R. Le trou pour planter la croix.

D. *Que signifie-t-il posé?*

R. Le sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

D. *Que signifient les ailes du chapeau?*

R. La pierre du sépulcre.

D. *Que signifie le crochet?*

R. Les soldats qui le gardoient.

D. *Que signifie le bouton?*

R. La pierre qui le couvroit.

D. *Que signifie la gance?*

R. Le sceau qui le scelloit.

D. *Que signifie la gance ôtée et l'aile décrochée?*

R. Le sceau et la pierre qui couvroient la levée.

D. *Que signifie le fourneau couvert?*

R. Le mont du Calvaire.

D. *Que signifie* I *couvert de feuilles?*

R. La flagellation de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

D. *Que signifie* I *couvert de terre?*

R. La robe de N.-S. J-C. sans couture.

D. *Que signifie* I *couvert de fasy?*

R. Le deuil de la sainte Vierge.

D. *Que signifie* I *défleuri?*

R. Le gardien des Oliviers.

D. *Que signifie* I *fendu ou affaissé?*

R. Le tremblement de terre qui se fit sentir lorsque Jésus-Christ expira.

D. *Quelle hauteur doit avoir un fourneau?*

R. Le plus élevé ne doit pas passer quinze pieds, qui étoit la hauteur de la croix de Jésus-Christ.

D. *Combien la queue de la poêle doit-elle avoir de pieds?*

R. Six pieds, la hauteur de Jésus-Christ.

D. *A quoi sert cette queue?*

R. A donner le feu.

D. *Combien un B. C.. C... donne-t-il de feu à son fourneau?*

R. Un, trois, quatre à volonté.

D. *Que signifient ces feux?*

R. Le premier est le point du jour; les trois sont les trois clous; les quatre, les quatre coins du linge.

D. *Que signifie la queue de la poêle?*

R. La lance.

D. *Que signifie le bout de la poêle?*

R. L'époqne à laquelle on abreuva Jésus-Christ de fiel et de vinaigre.

D. *Qu'est-ce qui fait le fourneau?*

R. C'est le tais tais.

D. *Qu'est-ce qu'un fourneau sur tête?*

R. C'est un allume.

D. *Où place-t-on cet allume?*

R. A côté de la grande perche.

D. *Quelle est la chose la plus haute et la plus essentielle?*

R. C'est la grande perche du fourneau.

D. *Que représente-t-elle?*

R. La perche de la croix.

D. *Dans la bonne-consinerie, quel est le plus petit meuble, le moins nécessaire et le moins estimé ?*

R. C'est le coin.

D. *Quel est le plus utile et le moins valable ?*

R. C'est la perche avec laquelle on met le feu.

D. *Combien l'arc doit-il avoir de dents ?*

R. Sept dents.

D. *Que signifient-elles ?*

R. Les sept paroles que Jésus-Christ dit au larron.

D. *Quelles sont ces paroles ?*

1 2 3 4 5 6 7
R. Tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis.

D. *Que signifie l'anneau de l'arc ?*

R. La couronne de Notre Seigneur ou la bague de la Sainte Vierge.

D. *Que signifie le rond fait avec le pouce et l'index.*

R. L'anneau de l'arc, ou la boucle mise pour l'empêcher de fendre.

D. *Que signifie la boucle, l'index formant une boucle obliquement ?*

R. La boucle mise à la perche.

D. *Que signifie la hauteur d'un arbre ?*

R. La hauteur du ciel.

D. *Que signifie la largeur ou rondeur ?*

R. La rondeur du monde.

D. *Que signifient les feuilles agitées par le vent ?*

R. Les coups de fouet donnés à Notre-Seigneur.

D. *Que mérite cet arbre ?*

R. D'être coupé pour faire du charbon.

D. *Que signifie un tronc d'arbre fendu dans lequel est posée une pierre de craie pour aiguiser les outils ?*

R. La colonne à laquelle fut attaché Jésus-Christ pendant la flagellation.

D. *Que signifie la pierre de craie ?*

R. Jésus.

D. *Que signifie l'échantillon que l'on met au bout des habillements ?*

R. Jésus en croix.

D. *En entrant dans la baraque d'un B. C.. C..., qu'y voit-on ?*

R. La porte taillée par une hache comme un échantillon.

D. *Que signifie un prédicateur en chaire.*

R. Jésus prêchant sur la montagne.

D. *Que signifie le B. C.. C... grand maître, au milieu de ses B. C.. C... en vente ?*

R. Jésus au milieu des docteurs.

D. *Que signifie la main droite sur l'épaule ?*

R. Le soufflet qui fut donné à N.-S. sur la joue gauche.

D. *Que signifient les mains ouvertes et étendues ?*

R. Le secours que l'on doit porter à tout B. C.. C...

D. *Quelle est l'enseigne de tout B. C.. C... ?*

R. C'est la fumée.

D. *Pourquoi ?*

R. Parce qu'elle se voit de loin.

D. *Que signifient les trois branches de la source ?*

R. Les trois personnes divines.

D. *Que signifie l'emplacement d'un fourneau à charbon ?*

R. L'endroit où N.-S. J.-C. fit la cène avec ses apôtres.

D. *Qui est-ce qui fait le roulement à la vente ?*

R. La brouette.

D. *Quel est le premier maître de l'ourdon ?*

R. C'est le feu.

D. *Quel est le second ?*

R. C'est le B C.. C...

D. *Où se repose un B. C.. C... lorsqu'il est bien fatigué ?*

R. Sur le bon fasy et les bons abrivents.

D. *Quand un fourneau est bien allumé, que tout va bien, que fait-il ?*

R. Il allume quatre petits feux en croix autour, et sept plus loin.

D. *Que représentent ces feux ?*

R. Les quatre, la croix; les sept, les sept sacrements auxquels nous devons avoir recours, et les sept péchés capitaux que nous devons fuir avec grand soin.

D. *Quand il vient un B. C.. C... vous visiter, que devez-vous faire ?*

R. Après lui avoir fait les signes et attouchements, on lui lave les mains.

D. *Que signifie ce lavement de mains ?*

R. Le lavement de Pilate, et aussi qu'il ne doit rien entrer d'impur dans la baraque d'un B. C.. C...

D. *Que doit-on à un B. C.. C... ?*

R. D'abord tout secours, mais principalement pain et pinte.

D. *Quand on passe devant la baraque d'un B. C.. C... ou devant son fourneau, que fait-on si l'on veut ?*

R. On plante à l'aventure la pelle ou l'échantillon, la pointe tournée du côté que l'on veut.

D. *Que signifie le fasy amené et préparé devant le fourneau ?*

R. Les saints Pères qui étoient dans les limbes, et qui attendoient la venue de J.-C. qui est le premier feu.

D. *Que signifie le gazon de terre que l'on met au-dessus du fourneau en feu ?*

R. Il signifie l'inscription que Pilate fit mettre au-dessus de la croix; J. N. R. J.

D. *Que signifie le triangle de la passion et les quinze pointes élevées ?*

R. Les douze Apôtres et les trois Maries.

D. *De quoi est composé un fourneau.*

R. De bois, de terre, de feuilles et de fasy.

D. *Que signifie le repos d'un B. C.. C... ?*

R. La paix, l'union, la concorde qui règnent parmi eux.

D. *Etes-vous B. C.. C... ?*

R. L'envie m'en a passé.

D. *Etes-vous content de l'état de charbonnier ?*

R. Mes maîtres B. C.. C... peuvent en rendre témoignage.

D. *Comment ?*

R. Par le zèle que j'ai de m'instruire, par mon empressement à les secourir, et l'amitié que je leur témoigne.

D. *Quel âge avez-vous ?*

R. Deux âges.

D. *Quels sont-ils ?*

R. Apprenti et maître.

D. *Quel est le plus grand plaisir du B. C.. C... ?*

R. C'est de prêter à tout B. C.. C... tous les secours qui dépendent de lui.

D. *Quelle est la marque la plus certaine ?*

R. La voilà.

D. *Que signifient les mains croisées ?*

R. Les engagements que j'ai contractés, et l'assurance de ma discrétion.

D. *Pourquoi éloigner le guêpier des cinq assiettes avant sa réception ?*

R. Pour lui prouver que le guêpier ne raisonne qu'aveuglément sur les mystères de la respectable charbonnerie.

D. *Que signifie le fasy ?*

R. Le ciment de notre réception, la force de l'amitié qui règne entre les B. C.. C..., qui n'ont pour but que la vertu.

D. *Que signifie un fourneau qui va mal ?*

R. Une vente mal ordonnée, qui ne peut subsister sans la concorde et l'union.

D. *Comment êtes-vous parvenu au grade de grand maître B. C.. C... ?*

R. Par mon application, mon zèle et ma discrétion.

D. *Que signifient les deux doigts sur l'œil, et l'autre allongé sur la paupière ?*

R. Les larmes du bon larron.

D. *Que signifient le premier bouton et la première boutonnière ?*

R. Le père et la mère.

D. *Que signifient trois B. C.. C... faisant une réception ?*

R. Trois choses : la première, le prêtre, le parrain et l'enfant que l'on baptise ; la deuxième est le mystère incomparable de la sainte Trinité ; la troisième désigne la force, la science, la charité et l'amour de tout B. C.. C...

D. *Que signifie l'échantillon d'apprentissage droit dans le chapeau ?*

R. La croix dans sa position, et la perche du fourneau.

D. *Que signifie celui du maître penché ?*

R. Le croisillon.

D. *Quels sont les attributs de la respectable charbonnerie ?*

R. Les rubans qui nous servent d'habillement, et les outils qui servent aux travaux.

D. *Quels sont les outils qu'un B. C.. C... s'est réservés en quittant l'ourdon ?*

R. La hache, le ciseau et l'environ.

D. *Pourquoi ces trois outils de préférence ?*

R. Parce qu'avec ceux-là il peut faire tous les autres.

D. *Que signifie la corne du devant du chapeau?*

R. L'entrée de Jésus dans Jérusalem.

D. *A quoi a servi le premier charbon?*

R. A forger les clous de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

D. *Qu'est-ce qui distingue la baraque d'un B. C.. C... d'avec celle d'un guêpier?*

R. L'échantillon du maître fait en trois coups de hache en formant le croisillon.

D. *Que signifient les coups, frappements de mains?*

R. Les différents coups de l'échantillon.

D. *Que signifient les douze tours de pieds que l'on fait autour du fourneau?*

R. Les douze apôtres.

D. *Que signifie la vente?*

R. Le jardin des olives.

D. *Que signifie une place à charbon?*

R. La chambre d'honneur ou la vente.

D. *Que signifient le frappement de pieds et les yeux élevés?*

R. Le ciel, la terre, aussi les quatre éléments.

D. *Par où va-t-on à la vente ou à l'ourdon?*

R. Par le chemin des bannes, ou par une traînée de charbon.

D. *Depuis quel temps le charbon est-il exempt d'impôt tant sur terre que sur mer?*

R. Depuis François Ier.

D. *Pourquoi accorda-t-il ce privilège?*

R. Parce qu'étant égaré de la chasse, il se trouva chez un B. C.. C... duquel il fut bien reçu.

D. *Comment nomme-t-on les gens que les B. C.. C... occupent au fourneau?*

R. Les garçons de la pelle.

D. *Quand on va voir un fourneau, que doit-on faire pour n'être pas à l'amende?*

R. Après avoir fait le tour du fourneau, on doit manier les outils et se rendre utile.

D. *Que signifient les cinq trous que l'on fait au fourneau, dont quatre en croix et l'autre à côté?*

R. Les plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

D. *Combien donne-t-on de feux à un fourneau?*

R. Quatre.

D. *Où se donne le premier?*

R. A l'orient.

D. *Pourquoi à l'orient, et que signifie-t-il?*

R. L'aurore ou le point du jour.

D. *Avec quoi donne-t-on le feu.*

R. Avec la queue de la peile.

D. *Quand un fourneau va toujours mal, que doit faire un B. C.. C...?*

R. Il doit frapper les coups, crier un avantage, s'il est à portée de se faire entendre, autrement envoyer un échantillon.

D. *Que doit faire pour lors le B. C.. C...?*

R. Donner les cinq feux, qui signifient les cinq plaies de Notre-Seigneur; les sept, qui représentent les sept douleurs, et les autres la volonté.

D. *Quand on arrive à son secours, que doit-il faire?*

R. Il doit présenter la pelle.

D. *Que représente ce travail?*

R. Les secours que l'on doit attendre de tout B. C.. C..., et tous ceux que nous recevons des sacrements.

D. *Que signifie le linge, acte de notre soumission, ou que nous représente-t-il?*

R. En premier lieu, il nous rappelle le souvenir de la mort et passion de Notre-Seigneur; en second lieu, l'idée seule de notre mort, qui doit nous suffire pour nous rappeler notre devoir et corriger nos passions.

D. *Quel est le mot de l'ordre?*

R. Foi, Espérance et Charité.

D. *Quel est le mot de la vente?*

R. Honneur, Probité et Vertu.

D. *Quel est le mot du guet?*

R. Il est au *nota* . | . que celui-ci ne sert que pour la forêt de Chaux, et que tous B. C.. C... doivent avoir le leur.

D. *Que signifie un chêne renversé dans la chambre d'un B. C.. C..., ou l'échantillon cassé et jeté sur une table dans une vente ou chambre d'honneur?*

R. Quelques B. C.. C... qu'il faut révoquer; qu'il faut se tenir sur ses gardes, crainte d'être surpris par quelques guêpiers qui sont présentés, et que l'on doit faire retirer si l'on veut travailler.

D. *Comment se coupe le pain en vente?*

R. En un.

D. *Que signifie un mouchoir?*

R. Le crouton.

D. *Que signifie le charbon?*

R. Le milieu de la miche, ou la miette du pain.

D. *Que signifie un peu de miel au bout d'un couteau?*

R. L'éponge avec laquelle on abreuva Notre-Seigneur Jésus-Christ de fiel et de vinaigre.

D. *Que signifie une assiette à table en vente?*

R. Un étais.

D. *Que signifie le dedans d'une place à charbon?*

R. Le cœur embrasé de l'honorable charbonnerie.

D. *Que signifie ce que l'on met dedans?*

R. Remplissage.

D. *Que signifie les cinq doigts élargis dessous?*

R. C'est un signe que l'on nomme l'arc.

D. *Que signifient les deux doigts joints, et le pouce dessus un peu renversé en vente?*

R. La pelle.

D. *Comment nomme-t-on un verre ou gobelet?*

R. Eia, là ou non.

D. *Que signifie-t-il plein ?*

R. Le calice ou le sang de Jésus-Christ, ou le verre plein de fasy.

D. *Que signifie-t-il vide ?*

R. Le calice ou la rondeur du monde.

D. *Avec quoi se porte la santé d'un B. C.. C... ?*

R. Avec une tasse de vin rouge, ou un verre de bon fasy.

D. *Comment se nomme le vin en vente ?*

R. Bon fasy.

D. *Comment s'appelle l'eau ?*

R. Mauvais fasy.

D. *Que signifie un moule, ou une corde de bois ?*

R. Un devant d'autel.

D. *Que signifie l'emprunt fait avec deux doigts sur le devant d'un chapeau ?*

R. Le tremblement de terre qui se fit à la mort de Notre-Seigneur.

D. *Que signifie un échantillon cassé ?*

R. Les dernières paroles que dit J.-C. sur la croix, lorsqu'il dit : tout est consommé ; il désigne aussi un B. C.. C... à révoquer.

D. *Que signifient les cinq doigts joints ?*

R. La feuille avec laquelle on allume le fourneau.

D. *Que signifie cette feuille ?*

R. La torche ou la lanterne avec laquelle on fut chercher Notre-Seigneur au jardin des olives.

D. *Que doit faire un B. C.. C... ?*

R. Fuir le vice et pratiquer la vertu.

D. *Que signifie la hache ou la cognée ?*

R. Le marteau dont on se servit pour chasser les clous de N.-S. J.-C.

D. *Un B. C.. C..., en retirant le fasy, combien en fait-il de monceaux ?*

R. Douze.

D. *Que signifient-ils ?*

R. Les douze apôtres.

D. *Que signifie le fasy transporté en un autre fourneau ?*

R. La résurrection de N.-S. J.-C.

D. *A quoi sert la brouette ?*

R. A conduire le bois, les feuilles, la terre et le fasy.

D. *Sur quoi est appuyée l'échelle d'un B. C.. C... ?*

R. Sur les trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité.

D. *Où tend-elle ?*

R. A nous conduire au ciel.

Instruction à tous les B. C.. C..., pour porter uniformément la santé.

On se lève posant la serviette comme l'étole du prêtre, placé de bout derrière la chaise; l'on dit, s'il y a des B. C.. C... seulement, je salue tous les B. C.. C..., tant ceux qui le sont que ceux qui désirent l'être, tant sur la terre que sur la mer et l'onde; pour moi, l'envie m'en est passée, mais je désire toujours d'apprendre et connoître mes B. C.. C...

D. *Dans quel cas un B. C.. C... doit-il être abandonné ?*

R. Quand il ne rend pas bien le salut, qu'il ne le fait pas lui-même, qu'il ne se découvre pas, qu'il ne répond pas à tous les articles qui sont de devoir qu'il faut qu'il jure, qu'il tient le moindre mauvais propos contre ce qu'il sait des B. C.. C..., contre Dieu, les sacrements, la religion, ou contre la pureté des mœurs; lorsqu'il laisse du vin dans son verre, qu'il ne tourne pas le tranchant de son couteau au côté de l'assiette.

D. *Quels sont les trésors d'un B. C.. C... ?*

R. La force, la cognée et la touche.

D. *Quels sont les lots d'un B. C.. C... ?*

R. C'est le pressage.

D. *En quoi consiste ce pressage ?*

R. Dans le bien d'un B. C.. C..., et dans les outils de fourneau.

D. *Dans quel cas un B. C.. C... peut-il exiger le passage ?*

R. Il le peut quand il y a encore des fourneaux sur pied, ou remplacé un autre maître B. C.. C... après qu'il a tiré le fourneau, nettoyé la place, et mis en ordre les abrivents.

D. *Que doit-il faire pour lors ?*

R. Il doit préparer le fasy pour mettre en feu, ranger les outils, crier un avantage s'il y a d'autres B. C.. C... à portée de l'entendre, et s'il n'y en a pas renvoyer des échantillons.

D. *En quelle façon se fait le passage ?*

R. On estime la baraque ou le fourneau, le jardin et la touche, ensuite les outils comme il est détaillé ci-après :

	66 f. 3.	pour un fourneau.
	6. 03.	mettre en feu.
	30. 3.	pour un allume.
	07. 3	pour l'arc.
	07. 3	pour la pelle.
	013. 3.	pour le forgeron.
	3. 103	pour la brouette.
	3133	pour la perche.
	07. 3	pour toucher l'ourdon.
	2. 103	pour la lanterne.
	203	pour un mouchot de fasy.
	063.	pour un abrivent.
	013	pour chaque perche d'abrivent.
	013	pour chaque volet.
Total	86. 78. 6.	

Il doit y avoir six abrivents par chaque fourneau en bon état.

Les B. C.. C... ont aussi chacun des énigmes particulières qu'ils proposent.

Voici la première.

Le Linge.

Grands et petits, hommes et femmes, me portent nuit et jour; je suis leur première et dernière parure.

L'Eau.

Quoique la terre soit mon séjour, je m'élève souvent dans les airs; l'univers sans moi seroit stérile, quoique souvent mes enfants fassent de grands ravages; j'assiste à la naissance de tous les chrétiens.

Le Feu.

Les secrets que l'on me confie ne sont jamais révélés; je détruis qui me fait vivre; je suis un signe de joie et de tristesse; sans moi il n'y auroit point de B. C.. C...

Le Sel.

L'élément qui me donne vie est celui qui me détruit; je suis froid de mon naturel, mais je fais du bruit quand je prends feu; on me place toujours un des premiers à table; sans mon assistance tous les mets seroient fades, et l'on ne pourroit faire un bon repas; je me trouve à la réception de tous les chrétiens.

La Croix.

Ma hauteur la plus commune est le double de ma largeur; l'on me voit souvent, au sommet des édifices, être le jouet des vents; l'on me révère et l'on me salue avec respect; sans moi point de félicité ni de gloire.

La Fumée.

Je ne suis visible que le jour; autant la présence de mon père repait les yeux, autant la mienne les blesse; un des quatre éléments n'est jamais sans moi; aucune demeure de B. C.. C... où je ne sois.

La Cognée.

Je suis des B. C.. C... les trésors et la défense; je coupe des têtes et des bras sans jamais répandre de sang; je souffre que l'on me touche le dos, mais je ne me laisse point toucher le devant.

L'Arbre.

Nous sommes tant de frères et de sœurs que l'on ne sauroit nous compter; nous sommes nus pendant l'hiver, nous ne prenons nos habits qu'au printemps, et nous réchauffons après notre mort. L'enfant d'un autre a fait bien du tort au genre humain après sa mort.

Dieu.

Nul mortel ne peut faire mon portrait ni m'égaler; je suis en tous lieux et je ne suis aperçu nulle part. Je vois sans yeux et j'entends sans oreilles; beaucoup désirent me voir qui ne me verront pas.

La Terre.

Je pourvois à la subsistance et au vêtement de mes enfants qui me foulent aux pieds; et après avoir été leur mère et leur nourrice, je deviens encore leur tombeau.

Ève.

Je suis une fille qui ai épousé ma mère; cette mère étoit mâle, et n'a jamais eu de père.

Caïn.

Je suis fils d'une mère qui n'a jamais été engendrée; moi seul, j'ai tué le quart du monde, les B. C.. C... avec son maître. J'ai eu et j'ai ce que Dieu n'a jamais eu et n'aura jamais; je vois ce que Dieu n'a point vu, et j'éprouve ce qu'il n'éprouvera jamais. L'homme dans son premier séjour avoit pour voile son innocence; mais pour augmenter son amour, sa femme inventa la décence, crainte qu'il ne conservât pour ses charmes sa tendre extase. Elle couvrit ses doux appas d'une feuille au défaut de gaze. Qu'ils étoient gênants, ces habits que jadis portoient nos grand'mères : grands panniers, robes à

grands plis! contre l'amour que de barrières! La mode, aujourd'hui par bonheur, prenant la liberté pour rose, entre le plaisir et l'honneur, ne laisse plus rien qu'une gaze; quand nous peignons le plaisir, souhaitons avec goût son image. Un léger obstacle aux désirs fait que l'on désire long-temps avec ardeur, tandis que la volupté bientôt nous dégoûte et nous blase; pour faire durer notre gaîté, amis, n'oublions point la gaze, parce qu'elle est le prélude de notre jouissance et de notre félicité.

SECTE

DES CARBONARI,

ET LEUR CODE PARTICULIER.

Le feu est le premier maître de l'ourdon des carbonari dans la première vente.

Leur premier grade est celui de chaufournier; le premier feu d'un fourneau se donne à l'orient, du côté de l'aurore ou du point du jour.

L'index présenté horizontalement à un ohaufournier, lui sert d'ordre et de signal pour mettre en feu.

Honneur, probité et vertu sont les mots de la vente; du charbon et des cendres sont les exploits glorieux des chaufourniers.

L. P. D. sont les secrets de la secte, c'est-à-dire foulez aux pieds les lys.

Les mots de l'ordre sont : foi, espérance et charité. L'index ou la perche sont les mots du guet des carbonari qui se nomment également tous les garçons de la pelle.

Dans la seconde vente, la queue de la pelle est le second maître : elle signifie les poignards dont les adeptes sont armés.

L'index présenté publiquement par les maîtres à leurs disciples, leur sert d'ordre et de signal pour l'usage que les chevaliers du poignard doivent faire de leurs armes.

Honneur, probité et vertu sont également les mots de la seconde vente ; la foi, l'espérance et la charité sont les mots de l'ordre.

L'index, ou la perche sont les mots du guet qui leur servent de gouvernail.

La troisième vente des carbonari est le fourneau, dont la grande perche représente le chef, qui est le guide, l'appui et le repos de la secte. Le fourneau doit être monté, et tout préparé à recevoir le feu.

Le soleil, la lune et les étoiles servent d'emblême et de pourtour à leur fourneau. Ils signifient le père, la mère et les enfants des carbonari qui ne doivent prendre aucun repos qu'ils n'aient détruit jusqu'au soleil, la lune et les étoiles.

Le feu des carbonari présenté horizontalement signifie l'ordre de la guerre à outrance, que chaque sectaire est tenu de faire à Jésus-christ, à ses ministres, et à tous ses serviteurs ou ses adorateurs; le refrein est : *écrasez l'infame.*

Le chandelier, la chandelle et la mêche signifient le St.-Esprit qui descendit en forme de langues de feu sur les apôtres.

Le grand objet et le grand secret des feux des carbonari est L. P. D., que nous avons déjà expliqué.

Treize grands maîtres sont les chefs de la troisième vente; ils prennent tous le titre de seigneur des seigneurs. Ils sont chargés de tenir secrètes les archives de la secte ; ils donnent les ordres à toutes les autres ventes; ils élisent entre eux un chef suprême pour chaque royaume soumis à leur empire. Ils établissent une correspondance avec leurs subordonnés; ils leur communiquent les ordres qu'ils reçoivent de la quatrième vente, avec laquelle ils correspondent directement.

Les treize qui composent la troisième vente sont les directeurs et les régulateurs de leurs inférieurs; mais ils sont eux-mêmes soumis aux très-hauts et très-puissants seigneurs de la quatrième vente, qui est la vente suprême.

Dans chaque empire, une troisième vente est établie pour entretenir la correspondance avec les supérieurs et les inférieurs de la secte.

Une quatrième vente est établie en Amérique : elle a pris le nom de vente mère, ou de vente suprême; elle s'est arrogé le pouvoir absolu : elle est le point central de toutes les sectes, et la mieux placée pour entretenir la correspondance qu'elle a établie d'un pôle à l'autre. Elle est composée de treize individus, qui s'arrogent le titre de très-hauts et de très-grands seigneurs. Un d'eux est le maître suprême : il est revêtu de toute l'autorité; les douze autres ne sont que ses collaborateurs. Ils se divisent entre eux toute la correspondance; les iniquités de la plus haute importance sont communiquées aux chefs. Ils transmettent leurs ordres à toutes les autres ventes, soumises au joug de la servitude des très-hauts et très-grands seigneurs; elles leur font part de tous leurs travaux et de tous leurs projets. Aussi, c'est en Amérique que vont se fondre et se discuter toutes les iniquités et toutes les abominations des autres sociétés secrètes; elle est le point central de toutes les manœuvres des conspirateurs. Les noirs connoissent tous les secrets des cours; ils ont à leur disposition ces légions d'adeptes qui infectent les autres empires : tous sont soumis aux volontés des américains. Ils ont les archives, les secrets, les chiffres des meneurs mêmes des autres sociétés secrètes. Ils ont sur tous les sectaires droit de vie et de mort; et ces machurés voudroient étendre leur férocité et leur domination sur l'univers entier, qu'ils cherchent à réduire à feu et à sang.

Ainsi, les travaux d'aujourd'hui des américains, des garçons de la pelle et de leurs grands maîtres, sont plus détestables et plus noirs que leurs figures mêmes; *ils* n'ont de l'homme que la noirceur, la corruption et la scélératesse.

Voilà ce que nous ont appris de la secte des carbonari, des personnes désabusées qui s'étoient rendues en Amérique dans l'espoir d'y trouver de nouveaux cieux; mais elles n'y ont trouvé que des cœurs durs et une affreuse misère.

L'on peut aisément en croire ceux qui déposent contre eux-mêmes : ainsi ceux qui nous ont fait ces aveux précieux doivent être considérés comme véritables, puisqu'ils ne tendent qu'à confondre et à humilier leurs auteurs; mais ils annoncent aussi des gens grandement dupes de la confiance qu'ils avoient mise dans les promesses trompeuses des usurpateurs et des chefs des sociétés secrètes.

Ces personnes, enfin désabusées, ont pensé qu'elles ne pouvoient mieux faire que de prévenir leurs frères et amis, ainsi que tous leurs concitoyens, de la noirceur des américains, ainsi que de leur dureté; elles ont pensé aussi qu'elles ne pouvoient passer sous silence la perfidie et l'ingratitude des usurpateurs qui oublient bien vite ceux qui se sont sacrifiés pour leur propre élévation et pour leur propre gloire. Enfin, elles n'ont pu taire les mauvais traitements qu'elles avoient essuyés, ainsi que la grande misère qu'elles avoient éprouvée, tandis que ceux qui se disent leurs pères et leurs maîtres, ou leurs bienfaiteurs, étoient dans l'opulence. Ils ont refusé de reconnoître leurs enfants, parce qu'ils étoient dans le besoin, et qu'ils n'avoient rien à en espérer pour le moment présent. La présence de ces malheureux les importunoit tellement, et leur étoit si fort à charge, qu'ils les renvoyèrent tous nus, en leur disant que le moment d'agir n'étoit pas encore venu, mais de continuer à servir la cause de la liberté et de l'égalité; qu'elle obtiendroit sous peu un triomphe complet, et qu'alors, ils auroient soin de les récompenser amplement de leurs travaux et de leurs services.

Nous pensons avoir déjà assez démontré à nos lecteurs que les meneurs des autres sociétés secrètes n'offroient que des paroles séduisantes et des promesses chimériques à leurs adeptes. La tâche que nous nous imposons présentement est encore de montrer à nos concitoyens que

les américains, qui composent la vente suprême des carbonari, sont encore plus versés dans les iniquités que les chefs de la franc-maçonnerie et de la secte des illuminés. Si nous ne pouvons convaincre nos lecteurs, ce sera plutôt faute d'expressions pour peindre dignement la noirceur et la scélératesse des chefs américains qui ont usurpé le titre de très-hauts et de très-puissants seigneurs, que par défaut de crimes et de forfaits à décrire. Nous n'avons pu nous procurer les archives de cette synagogue de Satan que les hauts seigneurs américains tiennent cachées et enfermées sous mille verroux; mais nous n'espérons pas moins, par les faits et par les révélations que nous avons déjà rapportés, les convaincre que la secte des carbonari ressemble plus à une affiliation de vrais démons, qu'à une association d'impies et de séditieux. L'on ne peut déjà accuser de partialité les témoignages des hommes que nous avons cités, puisqu'ils confessent eux-mêmes leur propre honte; le lecteur ne doit pas encore avoir oublié qu'ils nous ont dit qu'ils avoient été instruits à l'école des sectaires, qu'ils avoient été abusés par les impostures et par les promesses chimériques des héros de la liberté et de l'égalité. Ils ne nous ont pas laissé ignorer qu'ils croyoient trouver chez leurs pères une nouvelle terre et de nouveaux cieux, mais qu'ils n'y avoient vu que des barbares qui opprimoient leurs semblables, qu'ils appeloient leurs esclaves; qu'ils n'y avoient trouvé que des visages noirs et des cœurs plus noirs encore, qui faisoient souffrir les plus rudes traitements à ceux qui par leurs pénibles travaux étoient la vraie source de l'aisance et de la fortune de leurs cruels persécuteurs; ils nous ont clairement annoncé que ces barbares immoloient à leur fureur jusqu'aux artisans de leurs richesses et de leur grandeur apparente. Quand les pères sont assez dénaturés pour laisser périr de faim et de nudité leurs propres enfants, lorsqu'ils sont à même de les soulager et de les retirer de cette douloureuse position, l'on a tout lieu de se défier de leurs flatteuses espérances; l'on ne peut guère croire aux protestations de fraternité, d'amitié ou de bienfaisance que nous font ceux qui retiennent captifs sous le plus dur esclavage tout ceux qui sont sous leur dépendance; l'on ne peut guère mieux compter sur la fidé-

lité et l'appui de ces maîtres obscurs et barbares, qui rejettent avec inhumanité des enfants égarés qui leur tendent les bras pour les embrasser ou pour les fortifier. Il n'y a que des américains qui puissent ainsi accueillir des frères et amis qui leur offroient leur assistance en implorant leurs secours; mais parce que le moment d'agir n'étoit pas encore venu, la bienfaisance des frères et amis noirs en a laissé périr de misère les trois quarts, et le restant, pour éviter un pareil sort, s'est empressé de quitter une terre si peu hospitalière, et de nous faire part des cruautés que les américains exercent sur leurs esclaves et sur tous leurs inférieurs. Ainsi, quand l'on s'abaisse volontiers à la condition des esclaves, en se soumettant à la férocité de leurs chefs durs et impitoyables, l'on mérite bien d'éprouver les mêmes tourments : ceux qui jouissent dans leur patrie de la protection des lois douces et paternelles qui régissent les peuples civilisés, ne peuvent espérer un meilleur sort; ainsi, c'est bien en vain que ces génies turbulents prétendent goûter quelque repos parmi les nations sauvages, car l'on ne peut trouver ni félicité, ni tranquilité, chez un peuple qui fait gloire de sa noirceur et de sa perfidie; l'on peut encore bien moins goûter de paix chez les américains qui tirent vanité de leurs cruautés. L'on ne peut goûter de bonheur chez un peuple où il n'y a qu'esclavage et tyrannie; ceux qui ignorent jusqu'au nom de vertu, et qui travaillent à en étouffer le germe, ne peuvent rendre les hommes meilleurs; et ceux qui sont habitués à régner sur des esclaves ne peuvent commander à des hommes libres et civilisés. N'est-ce pas le comble de la folie et de l'extravagance qu'un peuple féroce, uniquement composé d'esclaves et de bourreaux, ait la sotte prétention de gouverner et maîtriser tous les autres peuples? n'est-il pas étrange que ceux qui exercent une domination absolue sur tous leurs inférieurs, se nomment effrontément les pères de la liberté et de l'égalité.

Ils n'ont la frénésie de maudire ceux qui sont élevés en dignité, que parce qu'ils sont emportés par le désir du gain et de la puissance qu'ils cherchent à étendre dans les autres royaumes aux dépens des souverains et des peuples. Les américains sont semblables aux vagues

furieuses de la mer, qui vomissent sur le rivage leurs ordures et leurs infamies. Ces barbares cherchent à transporter chez toutes les nations leur immoralité, leur férocité et leur cruauté, sans songer à quitter leurs déréglements. La mer se purge par ses vomissements; mais les américains sont si attachés à leurs iniquités, qu'ils s'en glorifient, qu'ils ne cherchent qu'à les propager pour conserver le titre de pères de la liberté et de l'égalité, c'est-à-dire, des cendres et des ruines que produisent nécessairement l'impiété et la révolte. Ainsi, les américains, loin de songer à se purger eux-mêmes, ne sont occupés qu'à empoisonner les autres.

Quand l'on s'allie avec une nation perverse et corrompue, ennemie de Dieu et des hommes, l'on ne peut retirer d'une telle union que des maux incalculables. Ainsi, ceux qui ont la folie de choisir pour guides cette race de Caïns, et de s'associer avec eux, doivent s'attendre à éprouver eux-mêmes les duretés des machurés, et à voir éclater sous peu dans leur patrie les cruautés que les noirs font souffrir à leurs esclaves. Aussi, nous ne craignons pas de le dire, il n'y a que des furieux dans chaque empire qui puissent faire alliance avec les pères de la liberté et de l'égalité; nous osons ajouter qu'il n'y a que des monstres qui puissent leur jurer fidélité et obéissance.

Les américains, par leur situation au centre du globe, se trouvent placés dans une position avantageuse pour correspondre avec tous les peuples. Ils reçoivent fréquemment dans leur enceinte des hommes de toutes les nations; leurs rapports commerciaux avec un si grand nombre d'étrangers différents, les force à connoître et à apprendre toutes les langues; ce qui leur facilite le commerce et les communications avec les étrangers de tous les pays que l'aisance et la facilité de s'entendre, ainsi que le besoin de leurs rares productions, attirent dans les États-Unis. Il est vrai que la dureté bien connue des américains devroit au moins éloigner tous les européens d'une terre dont les habitants sont si peu policés, si avides et si portés à tout mal. Les américains, ayant plus de liaisons commerciales avec tous les étrangers, et connois-

sant mieux les diverses langues que tout autre peuple, ont aussi eu plus de facilité pour faire traduire les prétendus avantages de la liberté et de l'égalité en la langue connue et usitée de chaque nation. Ils ont eu grand soin de les rédiger de la manière la plus artificieuse pour soulever les peuples, afin de les exciter à la rebellion et à la révolte. Les américains, se trouvant placés au centre des deux pôles, étoient encore mieux à portée de distribuer partout leurs écrits empoisonnés; aussi, ils ont répandu avec profusion dans tous les royaumes leurs complots incendiaires, qui ne peuvent que hâter le bouleversement général qui doit amener une calamité universelle.

Sous les étendards de la liberté et de l'égalité, les américains ont déjà séduit différents peuples; et sous le vain prétexte de les conduire à l'indépendance, ils en ont fait leurs esclaves. Après avoir enchaîné ces malheureux, ils en font des séditieux qu'ils se plaisent à engager dans des guerres civiles pour les entraîner dans le plus profond abîme, ou ils en composent leur armée de brigands, d'incendiaires et d'assassins. C'est avec cette légion d'adeptes furieux que les carbonari espèrent réduire à feu et à sang l'univers entier. Pour mieux s'assurer des dispositions de leur troupe sanguinaire, ils n'ont admis dans leur code et au nombre de leurs cannibales que ce qu'il y avoit de plus impie et de plus inhumain, soit dans les instructions, soit parmi les agrégés des autres sociétés secrètes, dont ils ont formé leur secte infernale, sous la dénomination de carbonari. Les conspirateurs n'ont eu recours à cet artifice diabolique que pour entraîner dans leur parti la majorité des membres des autres sociétés secrètes, auxquels ils persuadent que les obligations imposées aux nouveaux initiés ne sont que pour corroborer et mieux assurer le succès qui doit bientôt couronner la fin des travaux de tous les sectaires. Ils leur disent encore qu'étant déjà liés par serment à la grande œuvre qui doit régénérer l'univers, ils ne peuvent, sans encourir la haine et la vengeance des chefs, refuser leurs bras pour en hâter l'accomplissement qui est proche. Ainsi, les carbonari, par un excès de scélératesse, emploient encore une pieuse fraude pour associer à leurs iniquités les autres sectaires. Ceux qui se laissent éblouir

par les raisonnements vains et captieux de ces anthropophages, travaillent sans s'en douter au déluge de maux dont les américains cherchent aujourd'hui à inonder tous les peuples ; et si ces enragés réalisoient leurs cendres et leurs meurtres, je ne crains pas d'avancer que leur triomphe seroit non-seulement le précurseur de l'orage et de la tempête, mais j'ose encore assurer que les noirs établiroient sur la terre le règne des abominitions des abominations, qui doivent amener la désolation de la désolation que les prophéties nous annoncent devoir précéder la fin des siècles ; et si les souverains de la terre ne s'opposent aux ravages de ces frénétiques, tous les peuples se frapperont bientôt la poitrine, dans l'attente des grands maux qui les menacent.

Les conjurés ont assez répété qu'ils en vouloient à tous les autels et à tous les trônes. Ainsi, on ne peut plus dire que les séditieux ne forment pas une puissance, puisque les américains se flattent d'être leurs pères, et qu'ils osent se déclarer les ennemis jurés de tous les monarques, par conséquent de tous les peuples. L'autorité ne peut se diviser : si les sectaires triomphent, les souverains et les peuples seront perdus pour certain ; mais si les méchants sont vaincus, il ne doit plus exister de sociétés secrètes, ni de très-hauts et très-puissants seigneurs.

L'on peut déjà considérer aujourd'hui les américains comme ces vapeurs malfaisantes qui doivent former le terrible ouragan des révolutions qui produiront les temps malheureux des derniers jours. Les principes d'irréligion et de libertinage enseignés dans les sociétés secrètes, et propagés avec tant de soin et avec tant d'artifice par leurs membres et surtout par leurs chefs machurés, ont déjà répandu les ténèbres sur toute la surface de la terre; ils ont confondu toutes les nations; ils ont obscurci le flambeau de la foi et celui de la raison. La fumée pestilentielle, sortie du fond de l'abîme des conciliabules secrets des franc-maçons, des illuminés, des jacobins, des carbonari et autres, après avoir donné la mort à tous les peuples, pourroit bien un jour, par ses vapeurs noires et épaisses, obscurcir jusqu'à la lumière de la vérité et jusqu'à l'aurore du soleil, si les souverains ne font usage

de la force et de la puissance qu'ils ont en mains pour foudroyer les conspirateurs et les sectaires qui persisteront dans leurs iniquités.

Mais il est temps de reporter nos lecteurs aux instructions que les maîtres en noirceur et en scélératesse donnent à leurs adeptes. Il est temps de donner connoissance à tout le monde des serments horribles qu'ils exigent de leurs affidés, et des différents rôles qu'ils assignent à leurs initiés ; de la soumission sans bornes qu'ils leur jurent, dans l'attente du signal du tapage qu'ils complotent en secret pour le malheur de toute la société. La postérité ne pourra entendre qu'avec horreur le récit des obligations que les garçons de la pelle souscrivent, et que leurs maîtres, les nègres, leur imposent pour les admettre à leur synagogue de Satan.

Mais ceux qui ne cherchent qu'à séduire toutes les nations et à les enchaîner, méritent bien d'être enchaînés eux-mêmes, ou d'être retenus captifs par tous les souverains de la terre, afin que les révolutionnaires ne puissent plus séduire les peuples. Ceux qui ont pris jusqu'au caractère de la bête, ou qui ont adoré son image pour corrompre les nations, méritent bien d'être précipités tout vivants dans un étang de soufre et de feu, par le maître souverain du ciel et de la terre, pour y être dévorés par les bêtes sauvages, ou pour y être tourmentés par les démons qui sont les seuls et les véritables frères et amis des séducteurs et des corrupteurs de la morale publique, ou des séditieux qui sont les ennemis mortels du christianisme, ainsi que de toutes les têtes couronnées. Nous avouons volontiers notre insuffisance pour peindre dignement toute la noirceur de cette secte infernale, surtout de ceux qui ont usurpé les titres de grands maîtres, ou ceux de très-hauts et très-puissants seigneurs.

CHAPITRE XXXVI.

Signes particuliers à chaque vente des carbonari. —Les devoirs à remplir par chaque initié.—Naissance de cette secte infernale, ses ravages, ses instructions affreuses, la noirceur et la scélératesse de ses membres et de ceux qui approuvent cette affiliation monstrueuse.

Les mots que chaque carbonari a reçus de l'ordre, et qu'il doit avoir toujours dans la bouche, sont foi, espérance et charité; honneur, probité et vertu, sont aussi les termes favoris de chaque vente pour servir de manteau et d'enveloppe aux désastres de la secte. Les bons-cousins-charbonniers avoient choisi une place à charbon dans une vente, pour leur chambre d'honneur; mais les carbonari ont préféré le fourneau à charbon même; ils ont laissé à leur chef, pour distinction honorifique, la grande perche du fourneau, qui sert à donner, à régler et à gouverner le feu. Ainsi, le général des carbonari, étant le régulateur de la secte, a pour armoirie la perche du fourneau.

L'index ou la perche sont les mots du guet des carbonari, qui se nomment encore les garçons de la pelle, dont la largeur sert à donner du feu pour les chaufourniers ; et la queue signifie lance ou poignard, qui sont les armes favorites des carbonari dans la seconde vente.

L'index présenté horizontalement à un chaufournier, lui sert d'ordre et de signal pour mettre en feu. Le premier maître de l'ourdon, dans la première vente des carbonari, est le feu. Le premier feu d'un fourneau se donne à l'orient du coté de l'aurore ou du point du jour; ceux qui mettent le feu s'appellent chaufourniers; c'est la première vente des carbonari, et le feu est leur premier maître.

La deuxième vente ou le second maître se compose des garçons de la queue de la pelle ou des chevaliers du poignard ; la lance est le second maître.

Enfin, la troisième vente est le fourneau à charbon, qui représente les douze grands maîtres, et la grande perche est le seul attribut du faux maître des maîtres, qui est le chef des carbonari; dans chaque empire il est le centre, le guide, l'appui et le repos des sectaires, qui ont emprunté du code des franc-maçons, *écrasez l'infame* et L. P. D., foulez aux pieds les lys; puis de la secte des illuminés, le serment exécrable dont nous avons déjà donné connoissance. Ainsi, à proprement parler, la société secrète des carbonari n'est autre chose qu'un assemblage de ce qu'il y a de plus monstrueux dans les instructions des autres sociétés secrètes, soit franc-maçons, illuminés, ou bons-cousins-charbonniers.

Comme la fureur des méchants va toujours croissant, et que les mystères d'iniquités des autres sectes sont déjà très-connus, les chefs ont emprunté ce qu'il y avoit de plus abominable dans chaque code qu'ils ont encore interprété à leur manière, pour le faire concorder avec les instructions de leurs ventes qui ne tendent qu'à l'anéantissement total du genre humain. Ils ont fait une compilation du tout, avec laqu'elle ils ont composé le code des carbonari. Outre qu'ils ont choisi ce qu'il y avoit de plus impie, de plus destructeur et de plus inhumain, dans les autres sectes, ils ont encore renchéri sur les horreurs et sur les exécrations des chefs

des sociétés secrètes à qui ils doivent leur existence. Ces infames, par une pieuse fraude, ont emprunté des illuminés le détestable serment que l'on exige pour les derniers grades; ils ont souscrit, comme les franc-maçons, à l'obligation d'*écraser l'infame;* ils se sont donné le nom de charbonniers qu'ils ont dérobé aux bons-cousins-charbonniers, ainsi que leur code qu'ils destinent à un tout autre usage, après lui avoir donné une interprétation entièrement opposée à celle de St. Thiébaud, instituteur de la société des bons-cousins-charbonniers.

Ils cherchent à perdre avec eux tous les B. C.. C...; du premier au dernier carbonari, tous sont garçons de la pelle, tous par conséquent sont criminels, parce que la pelle est le signal d'un allume pour les uns, pour les autres elle leur sert de signe ou d'ordre pour faire usage de leurs poignards. Le feu étant le premier maître de l'ourdon, tous les carbonari sont censés chaufourniers. Ils n'ont employé tant de pieuses fraudes que pour entraîner dans la ruine totale qu'ils complotent tous les membres des autres sociétés secrètes. Cette secte à jamais exécrable a puisé sa corrup'ion dans les Etats-Unis d'Amérique; de-là elle s'est propagée en Espagne, où elle exerce présentement ses ravages; dès-lors elle s'est établie à Naples et dans toute l'Italie ; elle a trouvé des amateurs et des partisans en Pologne, en Allemagne, en Grèce et en France; les chefs des franc-maçons et des illuminés se glorifient d'y être agrégés. Cette société est entièrement composée d'hommes versés dans les complots et habitués aux grands crimes. L'on n'y admet que ceux qui ont déjà fait preuve d'impiété, d'infidélité, de désordres et de brigandages ; l'on n'y recoit que les habits entachés, les mains teintes de sang, ou celles qui sont aussi noires que le charbon. Les sectaires vont droit à leur but : ils sont audacieux dès leur premier grade ; les chefs ne cachent point à leurs affidés les désastres qu'ils complotent ; ils leur crient sans gêne et à haute voix, qu'instruits par l'expérience, ils n'auront garde de retomber dans les mêmes fautes qui ont fait leur malheur ; qu'ils n'ont pas encore oublié qu'ils ont laissé triompher la cause des rois et des prêtres au moment même où ils croyoient la ruine de toutes lois, de tout gouvernement, de toute société civile, déjà consommée, et le droit de

propriété anéanti; mais qu'ils travaillent avec ardeur à réparer tous ces échecs par l'anéantissement de tous lestrônes et de tous les monarques existants.

C'est par nous, disent-ils, que la raison doit triompher; c'est par nous que les princes et les nations doivent disparoître; c'est par nos soins que l'homme doit être régénéré et qu'il doit recouvrer ses droits primitifs que son état de première nature lui avoit acquis. Tous les mortels d'alors étoient égaux et libres; les fruits de la terre leur appartenoient à tous indistinctement; l'univers étoit leur patrie, et la nature leur jouissance. Les patriarches n'avoient ni villes, ni maisons, ni demeures fixes : ainsi, laissons là les villes, les campagnes, et brûlons les maisons, pour ramener la vie errante et vagabonde des premiers mortels. Soyons tous égaux et libres, et nous serons tous citoyens du monde. Si nous savons apprécier la liberté et l'égalité, nous ne craindrons plus de nous aider à brûler toutes les villes; nous nous hâterons d'incendier tous les hameaux; nous nous empresserons de nous approprier les riches moissons des campagnes que les souverains appellent leur empire, et dont les habitants ignorants sont les esclaves, en les reconnoissant pour leurs maîtres et leurs rois. Éclairons ces hommes agrestes qui appellent patrie le sol qu'ils cultivent, et qui les réunit tous sous un même chef. S'il est besoin de courage et de force pour exécuter un si vaste et un si noble dessein, jetons-nous entre les bras de la société des carbonari : elle offre son appui et sa protection à tous les véritables amis de la liberté et de l'égalité; rangeons-nous tous sous ses étendards, jurons lui fidélité, et soyons assurés du succès, si nous tenons nos rangs bien serrés. Tel est le début des carbonari; ceux qui les accuseront de perfidie auront grand tort; car ils n'emploient ni détour, ni artifices, ni fraudes dans les courtes instructions qu'ils donnent à leurs affidés.

CHAPITRE XXXVII.

PREMIÈRE VENTE DES CARBONARI.

Grade de chaufournier. — Son serment et ses obligations.

Les chefs exigent impérieusement de chaque aspirant le serment horrible des illuminés. Ils ne le font pas répéter à la plupart de leurs adeptes qui l'ont déjà prêté; ils les obligent seulement à jurer ce qu'ils y ont ajouté, qui a rapport au nouveau grade que le candidat sollicite. On le prévient que chaque sectaire est tenu par serment de produire du charbon et des cendres, le plus qu'il lui sera possible, pour l'avantage de la secte. Le récipiendaire n'est admis au grade de chaufournier qu'après avoir promis, sous la foi du serment, qu'il adhère à tout. Sitôt qu'il l'a prononcé, le président lui annonce qu'il est admis au nombre des garçons de la pelle; ensuite il se contente de lui dire qu'il connoît à présent ses obligations, qu'il y soit fidèle; qu'un bon chaufournier ne manque jamais d'occasions pour exercer son art; qu'il trouve partout de quoi faire du charbon et des cendres,

et que le premier maître de l'ourdon est le feu, c'est-à-dire, que le vœu bien prononcé des carbonari est une affiliation d'incendiaires pour leur première vente, lesquels doivent chercher à réduire l'univers entier en charbon et en cendres, pour mériter le titre de bon chaufournier, auquel les sectaires attachent la plus grande importance et la plus haute gloire pour leur ordre.

Le président ou le maître donne alors à l'initié connoissance du signal de la secte. C'est l'index présenté horizontalement qui signifie le feu des carbonari, qui doivent un jour allumer l'univers pour l'anéantir par les flammes et le feu, pour mériter l'honneur de bon chaufournier. Ainsi, le mérite, la vertu, la probité et la religion des initiés dans cette secte infernale, dès le premier grade, sont des ruines et des cendres. Les chefs ne demandent que des feux pour les éclairer, et les apprentis doivent travailler de suite à faire du charbon.

Un tel début ne peut avoir besoin de commentaire. Les chefs de la franc-maçonnerie paroissoient bien méchants, tous les illuminés bien coupables, et leurs chefs bien criminels ; mais les carbonari, dès le premier grade, sont tous de véritables démons. C'est un gouffre si puant de flammes et de fumée, qu'ils ne méritent tous qu'imprécations et foudres. Si ces scélérats réussissoient dans leurs désastres inouis, ils plongeroient l'univers dans la consternation et le désespoir ; car ils étendroient, avec la rapidité de l'éclair, leur ravage d'un empire à un autre. Ils ne dissimulent pas la fureur bien prononcée qu'ils ont de tout détruire et de réduire l'univers entier à son premier néant. Leur scélératesse est au-dessus de toute expression ; c'est un océan de misères, de charbon et de feu, plus violent que tout ce que l'on peut exprimer; leur noirceur est plus grande que celle de Satan lui-même; Lucifer, avec toute sa malice, ne pourroit exprimer les abominations de cette secte exécrable.

Ces frénétiques portent envie au Créateur de ce qu'il a tout fait pour l'avantage des peuples; leur fureur s'est même changée en haine contre Dieu, de ce qu'il conserve tout avec un ordre admirable pour le bien-être de ses créatures. Ils s'écrient dans leur rage, qu'ils ont conçu l'horrible dessein de réduire en charbon et en cendres

tous les ouvrages du Tout-Puissant. Ainsi, la société des carbonari est vraiment le plus grand fléau dont le genre humain puisse être affligé. Ils disent encore que Jésus-Christ a apporté sur la terre la première étincelle du feu de la charité, qu'il en a embrâsé tous les cœurs de ceux qui ont cru en lui, qu'il est par conséquent le premier feu; mais qu'ils sauront aussi allumer le dernier feu qui doit réduire l'univers en combustion, en enflammant le cœur de tous les garçons de la pelle.

D'après les événements, il paroît que les carbonari n'ont pas eu besoin de longues instructions pour déterminer leurs initiés à tout incendier. Les amateurs des sociétés secrètes ont l'air aujourd'hui de se réjouir de l'existence d'une si monstrueuse secte; et ils conviennent avec audace que les garçons de la pelle sont les véritables auteurs d'une grande partie des incendies dont le public accuse déjà les chaufourniers.

Familles désolées, familles ravagées par le feu, reconnoissez donc dans les carbonari les instruments de vos douleurs et de vos souffrances! A peine nos neveux pourront-ils croire à l'existence de complots si abominables; et nous-mêmes, nous ne pourrions croire à tant d'iniquités, si nous n'avions déjà été les tristes témoins de quantité d'incendies que ces monstres ont commis dans divers royaumes.

Les souverains qui veulent sauver leur empire ne peuvent s'abuser plus long-temps sur les manœuvres des carbonari, qui sont pires que des cannibales. Trop de ruines, trop de charbon et trop de cendres déposent contre ces frénétiques, et attestent l'existence de leurs odieuses trames; leurs essais sont trop multipliés pour que l'on puisse élever le moindre doute sur les travaux destructeurs des garçons de la pelle. Les chaufourniers sont tous porteurs de boîtes en fer-blanc, garnies de matières inflammables que les grands maîtres de la troisième vente leur ont fait remettre; pour mieux assurer leurs noirs projets, ces vils machurés ont expérimenté eux-mêmes et composé les matériaux renfermés dans ces boîtes dévorantes.

Les chefs ont encore eu la scélératesse de distribuer à leurs initiés de grosses dragées empoisonnées, avec in-

jonction de les offrir, soit à ceux qui s'opposeroient à leurs incendies, soit à ceux qui les arrêteroient. Les garçons de la pelle, par cette ruse infernale, espèrent donner la mort, soit à ceux qui les conduisent en prison, soit à ceux qui les retiennent dans les fers, et échapper ainsi aux supplices qui les attendent et qu'ils ont si bien mérités. Tant de noirceur et tant de scélératesse ont l'apparence d'être plutôt l'ouvrage des démons déchaînés que celui des hommes : mais ne nous abusons pas ; ces boîtes inflammables et ces dragées sont également de l'invention des carbonari.

Une partie de leurs incendiaires voyagent couverts de haillons, et implorent la bienfaisance d'un chacun. Par commisération, sous un tel déguisement, plusieurs logent par charité ces monstres qui examinent avec soin la maison ; et quelques jours après, le propriétaire, qui veut se soustraire aux flammes, trouve du charbon et des cendres pour récompense de son humanité. D'autres garçons de la pelle, mieux vêtus, voyagent incognito et se logent dans les auberges, mais par préférence dans les fermes ou dans des granges isolées, parce qu'ils les considèrent comme plus propres à leurs fins désastreuses. Ces enragés ont coutume d'exalter les avantages de la liberté et de l'égalité aux personnes qui leur donnent l'hospitalité, soit par charité, soit autrement ; mais sitôt qu'ils s'aperçoivent qu'on les écoute et qu'on les goûte, ils se répandent en propos injurieux contre tous les gouvernements et contre tous les souverains. Ils sont tous grands parleurs et effrontés à l'extrême. Ces imposteurs, ne doutant de rien, ont l'air de tout savoir et de tout connoître ; mais sitôt qu'ils éprouvent quelques contradictions, ils sont bas et rampants. Tels sont les signes caractéristiques auxquels on peut reconnoître aisément les infames satellites des machurés. Mais il n'est que trop vrai que dès qu'on approche ces boîtes fatales des couverts en pailles ou d'autres matières inflammables, tout en les découvrant, elles mettent promptement le feu et exercent leur ravage d'elles-mêmes, sans aucun aide étranger. Les chaufourniers, bien instruits des obligations qu'ils ont souscrites à la secte, ont toujours grand soin de les placer dans les endroits les plus conve-

nables pour se procurer le charbon et les cendres qu'ils ont promis à leurs maîtres, incomparables en noirceur et en scélératesse.

Si les plus hautes montagnes tomboient sur les carbonari, pour les écraser et les réduire en poudre et en poussière, elles seroient des instruments trop doux pour confondre et châtier de si grands scélérats. Les expressions manquent pour peindre dignement des hommes si noirs et si corrompus. Je crois aussi qu'il n'existe pas de lois assez sévères pour les punir, ni de supplice proportionné à leurs crimes; il n'est pas de foudre assez prompte pour exterminer des incendiaires si réfléchis et si audacieux. Ainsi, nouvelles expressions, nouvelles lois, nouveaux supplices pour châtier ces nouveaux conjurés.

Les carbonari se flattent déjà d'avoir attiré dans leur parti ce qu'il y a de plus corrompu dans les autres sociétés secrètes, et qu'ils en sont les maîtres absolus; c'est pourquoi ils ont osé faire leurs premières tentatives pour commencer à mettre la France en combustion. Des ruines sont seules le but et le grand objet des carbonari; des cendres et du charbon sont l'unique refrein des initiés à la première vente. Ils sont aussi injurieux à l'humanité qu'outrageants à l'autorité, dont il considèrent les magistrats comme n'ayant ni force, ni sentiments, ni énergie, ni vigueur. Il est vrai que la plupart des carbonari sont déjà si flétris et couverts de tant de crimes, qu'ils ont perdu toute honte et toute réflexion. Ces furieux ont déjà leurs habits tellement entachés du sang innocent qu'ils ont répandu dans tous les empires où leur haleine puante s'est fait sentir, qu'ils cherchent aujourd'hui à cacher leurs taches par la noirceur du charbon; elle pourra les noircir encore, mais non les effacer.

Satan lui-même, avec toute sa malice, n'auroit pas pu inventer une affiliation plus exécrable et plus redoutable au genre humain que la secte des machurés. Chaque individu qui a aujourd'hui la frénésie d'avouer qu'il fait présentement partie de cette société infernale, prononce sa propre condamnation; il mériteroit d'être effacé sur le champ du territoire des vivants. Mais il sied

mal à des terroristes d'exciter à la révolte le peuple françois, pour chercher à révolutionner et à saccager de nouveau un empire où il existe encore tant de témoins de la barbarie de ces modernes Vandales, et où toutes les murailles sont des décombres encore fumants du règne de l'impiété, de l'anarchie et de la terreur; il sied mal aux carbonari de prêcher l'incendie, et de choisir pour leur étendard le charbon et les cendres, dans un royaume où les ruines sont encore partout visibles. Il n'appartient pas aux garçons de la pelle de vouloir incendier les habitations des François, lorsque tant d'honorables victimes des conjurés sont encore existantes et remplies d'indignation contre tous les séditieux, leurs vrais persécuteurs et leurs véritables meurtriers. Ces téméraires et ces audacieux, déjà souillés d'une infinité de crimes, sont insupportables à eux mêmes; leur cœur est un gouffre si puant de flammes et de fumée, qu'ils ne méritent qu'imprécations, avec les plus rudes châtiments. Les foudres et les éclairs du Tout-Puissant paroissent réservés pour exterminer de tels monstres; car il est hors de doute que, s'ils prenoient quelque consistance dans un royaume, l'état, le souverain et les sujets seroient également perdus. Ces vils machurés comptent pour rien tout ce qui ne leur appartient pas; ils savent qu'ils ne peuvent tout posséder, et ils cherchent à tout détruire. Leurs cœurs sont encore plus noirs que les fumées dont ils s'enveloppent ne sont épaisses; leur intérieur est si gangrené, qu'ils ne peuvent sentir leur corruption, ni découvrir leur scélératesse.

D'abord, les carbonari se voient de trop près pour se connoître eux-mêmes à fond, et ils ne peuvent pas mieux connoître les autres. Ils ne peuvent se voir les uns et les autres que sous l'enveloppe la plus noire, dans leurs ventes; et ils ne peuvent envisager les autres que dans l'obscurité et les fumées dont ils s'entourent, ou à-travers les flammes des maisons de leurs concitoyens, qu'ils se plaisent à réduire en cendres. Si la noirceur et la témérité de ces garçons de la pelle les consolent, il est certain que les effets de leurs manœuvres ne peuvent rendre leurs concitoyens contents et heureux. Chacun tient à la conservation de son habitation : le pauvre est

aussi attaché à sa chaumière que le riche puisse l'être à son hôtel ; ainsi personne n'est curieux de fournir aux machurés les matériaux pour leurs cendres et leur charbon. Il est cependant hors de doute, d'après les tentatives des incendiaires, qu'ils cherchent à brûler la cabane du misérable, comme les palais des princes. Qui dit tout n'excepte rien, et les carbonari ont juré de tout anéantir sans rien épargner. Il n'est pas moins certain que personne ne peut voir d'un œil indifférent les ruines que méditent les garçons de la pelle, et que cette secte exécrable ne peut produire partout que les plus affreux ravages.

Les carbonari, ne pouvant dépouiller par leurs propres forces la masse des citoyens qu'ils n'ignorent pas être entièrement opposés à leurs désastres, ont recours aux sociétés secrètes, pour organiser et instruire cette multitude d'adeptes dupes, ignorants ou scélérats, qui s'obligent par serment à réduire, par les flammes, le riche, comme le pauvre, à la besace, et de les contraindre l'un et l'autre à devenir égaux et libres, en leur laissant à tous pour partage la plus affreuse misère. Telles sont la charité et la libéralité de ces monstres, qui ne s'enveloppent du mot *libéral* que pour couvrir leurs cendres, leur charbon et la combustion générale qu'ils préparent à tous les empires.

Il est indubitable que les travaux et les soucis cuisants des sectaires sont portés à la dernière extrémité, et que la société entière est intéressée à leur prompt anéantissement, puisque ces monstres travaillent sans relâche à la ruine du genre humain : ainsi, quoique nous paroissons en un lieu d'assurance en France, ne nous croyons pas en sûreté ; car l'on ne peut goûter ni repos, ni tranquillité, dans un état où il existe des carbonari. Il suffit que ces races de vipères subsistent dans un empire, pour que tout l'empire soit menacé d'une ruine prochaine ; ainsi le monarque et les sujets ont un intérêt commun de se réunir tous au centre d'autorité pour écarter un si violent orage.

L'expérience nous apprend souvent que les occasions les plus périlleuses sont précisément celles où nous pen-

sions n'avoir rien à craindre. Rarément on y résiste, parce que notre trop grande confiance donne le temps à nos ennemis de nous envelopper dans leurs filets; alors nous sommes toujours pris au dépourvu: et tandis que nous cherchons à nous mettre en défense, nous essuyons tout le feu à mitraille des méchants, dont les batteries, préparées à la longue, se trouvent déjà toutes dirigées à l'avance contre les bons. Par cette insonciance, on laisse les séditieux maîtres de l'attaque; et ils ne la font jamais qu'après y avoir préparé tous leurs adeptes, et après avoir pris toutes leurs précautions pour chercher à assurer leur triomphe : car ils n'ignorent pas que leur réussite dépend principalement de la première attaque, et que, s'ils sont vaincus, leurs espérances sont évanouies, et l'ardeur de leurs adeptes bien ralentie, si elle n'est perdue entièrement; c'est pourquoi ils ne négligent rien pour s'en assurer le succès. Le coup d'essai devient quelquefois décisif; et s'il ne l'est totalement, sa commotion donne toujours une terrible influence.

Les bons, pour réparer un premier échec, sont obligés d'avoir recours à des voies pénibles, dont les suites ont toujours des conséquences funestes. Ils sont alors contraints, pour résister aux persécutions des séditieux, de s'armer et d'opposer la force à la force. Cette lutte devient toujours inégale, parce que les uns ont de la répugnance à faire couler le sang de leurs frères, tandis que les conspirateurs font leurs délices de le répandre par torrent.

Si l'on eût été moins indulgent et moins confiant dans le principe envers les rebelles en France, et qu'on leur eût appliqué la sévérité des lois, on auroit pu éviter facilement ces graves inconvénients qui ont entraîné les désastres de l'empire.

Châtier les conspirateurs, c'est faire la guerre pour avoir la paix, c'est retrancher de la société des membres gangrenés qui ne peuvent que l'infecter. Ménager un sang aussi impur que celui des séditieux, c'est fouler aux pieds celui de l'innocent et du juste. L'expérience de tous les temps nous répète chaque jour qu'il est toujours dangereux pour un souverain de mettre ses

ennemis au rang de ses sujets. Il n'appartient pas à des séditieux de vouloir enchaîner les volontés d'un souverain, dont la félicité se trouve toujours si étroitement liée avec celle de son peuple.

Je sais qu'un monarque qui sacrifie son repos pour le bonheur de ses sujets, n'est occupé qu'à protéger la religion pour faire fleurir la vertu, qu'à réformer la justice pour corriger tous les abus, et à châtier le vice pour récompenser le mérite et la fidélité. Je sais aussi que la fortune la plus éclatante n'égale pas la vertu d'un monarque qui, arbitre de la paix ou de la guerre, ne met d'autres bornes à son autorité ou à ses victoires que sa clémence et sa modération. Mais le pas est bien glissant et bien difficile à tenir contre des conjurés ; car il est indubitable qu'un ennemi étranger est moins dangereux, moins téméraire, moins coupable et moins cruel qu'un conspirateur, qui cherche toujours à vous détruire en vous embrassant, tandis qu'un ennemi étranger vous offre sa poitrine. S'il vous tend des pièges, au moins il ne vous trahira pas par un baiser, comme un infame Judas ou un conspipateur. Je sais également, et l'expérience nous en convainct assez, que l'on trouve plus de sujets ingrats et parjures, que de Nérons pour souverains. Le siècle où nous vivons fourmille de tant de preuves de la bonté et de la tendresse des monarques envers leurs peuples, que l'on ne peut nullement douter de la générosité des rois légitimes, ni de leurs inquiétudes pour leur bonheur, ni de leur clémence pour leur pardonner. Mais aussi la perfidie, la méchanceté et la scélératesse des séditieux sont si communes dans tous les empires, que l'on ne peut les révoquer en doute, sans avoir perdu les lumières de la vérité et de la raison.

L'expérience, cette mère de la sagesse, nous a déjà assez appris que plus les peuples étoient soumis et attachés à leur souverain, plus ils étoient les uns et les autres tranquilles et heureux. Elle ne nous a pas laissé ignorer également que la rebellion étoit la mère des désastres et des ruines, et que les conspirateurs en étoient les instigateurs et les moteurs, et les sectaires les instruments des iniquités de leurs chefs, qu'ils puisoient

tous leur force et leur puissance dans les ténèbres des sociétés secrètes. Le code des carbonari a dû également convaincre le lecteur que l'index présenté horizontalement à un garçon de la pelle par un de ses maîtres lui servoit d'ordre ou de signal pour mettre en feu, et l'expérience nous a appris que les feux des chaufourniers n'étoient pas moins dangereux que ceux des cieux : ils sont dirigés également contre les chaumières de l'indigent et contre les palais des rois ; ainsi le pauvre comme le riche ont un intérêt commun à faire la guerre aux carbonari.

Hélas ! qui peut exprimer la misère que les incendiaires ont déjà fait ressentir, et les larmes qu'ils ont fait verser à ceux qui ont éprouvé les effets funestes de leurs boîtes !

Le pardon que l'on a accordé jusqu'ici à ces furies, dont les soins destructeurs s'étendent sur tout le genre humain, n'a servi qu'à mieux préparer leurs nouvelles torches, et à les rendre plus efficaces et plus inflammables ; il n'a abouti qu'à multiplier les décombres et les ruines, et à faire mieux connoître ces monstrueux incendiaires, indignes de commisération et de pardon.

Une grande crainte est toujours jointe à un grand amour. Les soins que les sujets fidèles ont pour leur prince et leur patrie, peuvent bien s'étendre jusqu'à l'inquiétude ; car la société des carbonari est vraiment alarmante. Pour apaiser nos justes craintes et pour satisfaire à la clémence et à la justice de notre auguste monarque, réunissons nos efforts à ceux de notre illustre souverain, afin qu'il éloigne plutôt de nous ces races de vipères dont l'haleine seule est un poison mortel ; que les soins, les peines et une fortune malheureuse ne nous privent pas pour toujours de nos habitations, et qu'ils ne bannissent pas de la France la charité, la probité, la fidélité, les bonnes mœurs et la religion.

Il ne suffit pas, bienfaisants Bourbons, pour le bonheur de votre peuple, que personne ne veuille vous faire du mal ; nous devons encore avoir soin que nul ne puisse vous nuire, en soumettant à votre empire tous

les conspirateurs dont vous avez trop long-temps épargné le sang. S'il est honorable d'être doux et indulgent envers des sujets égarés, il n'est pas moins glorieux d'être fier envers ses ennemis, et sévère envers des rebelles obstinés. S'il est beau et louable d'avoir de la charité et de la commisération pour les malheureux, l'on ne se rend pas moins digne d'éloges et d'admiration, lorsqu'on déploie de la fermeté contre les coupables, de la dureté contre les criminels, et de la rigueur contre les garçons de la pelle, qui sont les plus cruels persécuteurs et les plus infames conspirateurs que l'enfer ait jamais pu inventer; car les démons n'osent approcher des gens de bien, des justes et des innocents: mais les machurés, plus cruels que les bêtes farouches, et plus audacieux que les démons, tourmentent par préférence les gens vertueux et probes, quoiqu'ils ne leur eussent jamais fait que du bien. Tel est l'honneur, telle est la charité des machurés dans leur première vente.

CHAPITRE XXXVIII.

DEUXIÈME VENTE.

Les chevaliers du poignard en font toute la substance. — Le rôle qu'ils jurent de remplir est encore plus révoltant que leur nom.

Les carbonari, toujours féconds en scélératesse, pensèrent que le grade de chaufournier ne pouvoit pas remplir toutes leurs vues, ni pourvoir suffisamment à leur sûreté. Ils créèrent une deuxième vente, dont le second maître seroit la queue de la pelle, et dont tous les initiés seroient armés de poignards, et porteroient le titre de chevaliers de la queue de la pelle, qui signifie dans leur code lance ou poignard. Les acteurs jurent le même serment que les incendiaires dans la première vente. On supprime seulement ce qui a rapport à la fumée et aux flammes, pour y suppléer par ce qui est analogue aux poignards que l'on y ajoute à la fin ; les initiés s'engagent à faire usage des armes qu'on leur remet entre les mains, pour exterminer tout ce qui s'opposera aux projets de la secte, ou pour massacrer tout ce qui échappera aux flammes dévorantes des chaufourniers; ainsi les poignards deviennent à pré-

sent la foi, l'espérance et la charité des chevaliers de la deuxième vente. L'index, présenté publiquement par les maîtres à leurs adeptes, est le mot d'ordre pour faire des poignards dont ils sont armés l'usage que leur ordonneront les chefs, comme leurs infames satellites s'y sont obligés sous la foi du serment dans la seconde vente.

Le maître de la vente, en revêtant ses initiés de ses poignards, leur enjoint de les faire servir à la régénération du genre humain, qu'il leur dit s'être avilien se soumettant soit à l'autorité ecclésiastique, soit à la puissance des souverains. Il les prévient qu'en leur remettant entre les mains ces armes redoutables, les intentions de la secte ne seroient pas remplies si leurs affidés ne les employoient à l'extermination de tous les souverains et de tous les prêtres. Il leur persuade que tout mortel soumis à ces deux autorités ou qui leur témoigne quelque attachement, doit être considéré comme ennemi de la secte, par conséquent digne du courroux, de la haine et de la vengeance des carbonari: qui ne doivent donner aucun repos ni à leurs torches ni à leurs poignards, qu'ils n'eussent détruit les habitations et égorgé le dernier des rois et le dernier des prêtres. Ainsi toute la science des garçons de la pelle se réduit à tout incendier, pour ceux qui sont agrégés à la première vente; et à tout massacrer, pour ceux qui sont affiliés à la seconde. Les chevaliers du poignard ne rougissent pas d'adhérer à tout ce que leurs maîtres exigent d'eux pour obtenir le titre de garçons de la pelle, qu'ils partagent avec les chaufourniers, avec lesquels ils ne rivalisent qu'en forfaits.

Les obligations imposées aux initiés dans le premier grade de la secte, que les machurés appellent première vente, paroissoient seules suffisantes pour mettre en combustion l'univers, s'ils les eussent mises à exécution selon leur serment ou les ordres qu'ils en avoient reçus de leurs chefs; mais la cruauté des maîtres carbonari n'a point été satisfaite des cendres et des ruines des chaufourniers. Ces monstres se sont aperçus que leurs victimes échappoient trop facilement à la fureur des

flammes, et ils ont inventé une seconde vente dont les acteurs seroient chargés de détruire avec leurs poignards toutes les personnes que les flammes des incendies de leurs chaufourniers épargneroient. L'on peut juger du nombre de leurs chevaliers assassins par la quantité de leurs poignards, que l'opinion publique accuse déjà les chefs d'avoir fait fabriquer soit à Saumur, soit à Paris, pour les distribuer aux scélérats de la queue de la pelle. Selon le cri public des partisans des sociétés secrètes, le nombre de ces poignards s'élève à deux cent mille. Mais, soit chaufourniers, soit chevaliers, tous sont également indignes d'habiter la terre, puisque les uns ne travaillent qu'à la calciner et à la réduire en cendres, et que les autres ne cherchent qu'à poignarder leurs concitoyens.

Les carbonari ont un voile si épais sur leurs yeux, l'esprit si aveuglé et le cœur si endurci, qu'ils s'enfoncent d'abomination en abomination ; ils ne peuvent jouir de la lumière, ni entendre les vérités les plus frappantes, qui devroient suffire pour les éclairer et pour dissiper les ténèbres les plus fortes. Mais une fois qu'ils ont juré obéissance à leurs maîtres infernaux, ceux-ci les gouvernent à leur gré. L'on peut avancer avec certitude que les garçons de la pelle sont non-seulement aveugles et aveuglés, mais qu'ils sont perdus entièrement : les ténèbres dont ils s'environnent sont aussi noires que leurs fumées et leurs vêtements; elles les privent de toute liberté, elles leur ôtent toute réflexion ; c'est pourquoi ils souscrivent à tout ce que leurs maîtres, les hauts seigneurs, et le général qui se dit le seigneur des seigneurs dans la quatrième vente, exigent d'eux par l'entremise des chefs de la troisième vente, qui leur intiment leurs ordres cruels, pour les agréger à cette secte redoutable et infernale. Les chefs savent choisir leurs adeptes ; car très-peu reculent d'horreur lorsqu'on leur donne connoissance des désastres que la secte médite. Il n'y a que des cœurs profondément corrompus qui puissent entendre la lecture de semblables monstruosités et y souscrire ; du moment que les aspirants ont adhéré aux leçons de leurs maîtres, ils se trouvent précipités dans l'abîme.

Les machurés disent que le premier feu a été fait à Antioche, par une impiété rafinée, et pour faire allusion aux premiers fidèles qui se choisirent dans cette ville le nom glorieux de chrétiens dont ils se glorifient encore à présent. Aussi, c'est principalement contre les chrétiens, et surtout contre les catholiques, que les carbonari, par haine pour Jésus-Christ, dirigent leurs feux et leurs poignards. Le début de cette secte est si horrible, qu'il ne peut convenir qu'à des monstres, et il n'est pas douteux que les maîtres et les garçons machurés ne rivalisent tous qu'en cendres et en meurtres, pour réduire l'univers en combustion, soit par les flammes, soit par les poignards.

Ménager aujourd'hui de si affreux conjurés, c'est leur donner le temps d'aiguiser leurs poignards pour dévorer un plus grand nombre de victimes; avoir la moindre commisération pour de si infames brigands, c'est grandement s'abuser; prendre leur défense, c'est canoniser leurs incendies et leurs assassinats: ils ne font tous que souiller le territoire des vivants, et ils ne méritent que d'être promptement effacés du livre de vie. En effet quels crimes plus horribles que ceux que complotent les carbonari, qui voudroient réduire, par le fer et le feu, l'univers entier à son premier néant, et ravager toutes les nations avec leurs boîtes ou leurs poignards.

CHAPITRE XXXVIIII.

TROISIÈME VENTE.

Elle est composée de treize grands maîtres établis dans chaque empire pour le régir, sous les ordres des faux puissants seigneurs de la quatrième vente. — Les treize grands maîtres élisent parmi eux un chef pour l'empire seulement qu'ils gouvernent. — Ce supérieur des grands maîtres rend compte de ce qui se passe dans chaque empire soumis à son autorité aux faux très-hauts et très-puissants seigneurs de la quatrième vente, qui sont les moteurs et les régulateurs de toutes les ventes qui existent dans l'univers.

Les chefs de cette secte infernale ont établi une troisième vente, laquelle est composée de douze grands-maîtres soi-disant, et du chef de l'ordre qui se trouve établi dans chaque empire. Le fourneau est la chambre d'honneur des supérieurs; l'index ou la perche sont leurs mots du guet : tous les grands maîtres, comme tous les garçons de la pelle, sont soumis au général de l'ordre de la

quatrième vente; il se dit le guide, l'appui et la force de la secte. C'est lui qui établit la correspondance, qui change les signes à sa volonté; il se sert d'un très-petit nombre d'affidés pour transmettre ses ordres aux deux autres ventes. Leur correspondance se fait sans l'aide des écrits ni le secours des paroles, mais avec des chiffres et avec des cartes ciselées qui, rapprochés les uns des autres, forment ensemble certains chiffres hiéroglyphiques dont le supérieur de l'ordre est convenu avec les maîtres des autres ventes auxquels il a communiqué la clé de ses chiffres, de ses ciselures et de ses signes. Le chef donne connoissance seulement à ses messagers des mots du guet des deux premières ventes; mais il ne leur communique pas celui de la troisième, dans la crainte d'infidélité de la part de ses messagers ou de surprise des ordres qu'il transmet à ses subalternes. Les douze grands maîtres sont les collaborateurs du général : ils forment un ensemble de treize brigands consommés; ils n'omettent rien pour répandre partout la stérilité et la désolation, soit par leurs torches ardentes, soit par leurs poignards. Ils ont familiarisé comme eux les deux maîtres des autres ventes aux chiffres, aux outils de l'ordre, de manière que, sous la dénomination de l'un ou de l'autre, les maîtres savent ce qu'ils doivent faire pour l'avantage de la secte, soit incendies ou meurtres. Ils connoissent également le charbon à transporter, l'endroit où il faut mettre en feu, le charbon qui se mouille, celui qui est brûlé, celui qui n'est pas cuit et qui est à cuire, avec celui qui doit rester sur place. Les soins de la troisième vente sont de tenir cachés les mystères d'iniquités de la secte, et de renfermer les archives sous mille verroux inaccessibles aux profanes. Ils doivent en outre rendre compte soit au général, soit aux puissants seigneurs de la quatrième vente, de leurs découvertes. Les disciples, comme les maîtres, étant tous liés par les crimes les plus énormes, ils ne peuvent révéler les monstruosités de la secte qu'en s'avouant eux-mêmes coupables; ils ont un intérêt commun pour que rien ne transpire, soit de leurs complots, soit des ordres que les supérieurs transmettent aux autres ventes, soit des ruines ou des meurtres dont ils se souillent.

La première vente, comme nous l'avons déjà dit, n'est composée que de chaufourniers, la deuxième de che-

valiers assassins, et la troisième des moteurs des incendies et des directeurs des poignards. La quatrième du général, et des hauts seigneurs de la secte.

Par précaution et pour la sûreté de la secte, les supérieurs ont assigné à chaque vente ses signes particuliers qui tous sont connus des affidés au même grade; mais ceux des chaufourniers ne sont pas les mêmes que ceux des chevaliers du poignard. La première vente n'a aucune connoissance des signes de la seconde, comme celle-ci ignore absolument ceux de la première, quoiqu'ils soient tous garçons de la pelle. Leur serment n'a de différence que pour ce qui a rapport au crime d'incendiaires ou à celui d'assassins, ainsi qu'aux obligations qu'ils ont souscrites les uns et les autres. Les devoirs des premiers sont de brûler pour faire du charbon et des cendres; les obligations des seconds sont d'égorger et de massacrer pour tout anéantir. Telles sont les fonctions des garçons de la pelle.

Le grand maître de la troisième vente, par une hypocrisie scélérate et affectée, usurpe le titre glorieux de maître des maîtres, c'est-à-dire de Jésus-Christ qui est le restaurateur et le pacificateur du genre humain. Par cette allusion qui n'est qu'une double impiété, le grand maître ne cherche qu'à tout détruire; il travaille avec ardeur à la perte et à la ruine de l'univers, qu'il a follement jurée. Ainsi, mettre tout en combustion, voilà les travaux et les délices du maître des maîtres, ainsi que ceux de ses douze vils acolytes qui sont ses collaborateurs. Les ordres sanguinaires et barbares du grand maître sont si révoltants, que l'on est plus porté à croire qu'ils sortent de la bouche d'un véritable démon que d'un homme. Au lieu de lui conserver le titre glorieux du maître des maîtres qu'il a envahi, nous l'avons désigné sous le nom infâme de Judas, parce qu'il en a toute la ressemblance : il en possède toute la malice, toute la perfidie, toute la noirceur et toute la cruauté; nous avons aussi donné la dénomination de brigands à ses douze collaborateurs, aussi impies, aussi féroces et aussi scélérats que leur grand maître. Tous ensemble, par une impiété sacrilège, ont choisi le nombre de treize pour former leur troisième vente, parce que Notre Sei-

gneur, avec ses douze apôtres, ont éclairé tous les peuples du flambeau de la foi, et établi la religion chrétienne; et les carbonari prétendent, avec le même nombre, corrompre l'univers, pour le replonger dans l'affreux dédale du paganisme et de l'idolâtrie; et même dans son premier néant.

Mais l'Esprit-Saint étoit dans le cœur, dans la bouche des premiers apôtres; ils avoient été instruits à l'école de Jésus-Christ qui étoit la lumière et la vérité ; la grâce de notre divin Sauveur assistoit et éclairoit encore les douze véritables apôtres, qui renversèrent toutes les idoles; la conduite et les prédications des disciples de Jésus-Christ étoient conformes à leur foi; ils opérèrent des merveilles et des prodiges étonnants, ainsi que leur divin maître. Par la seule prédication de l'évangile, ils établirent la réligion catholique, qui n'étoit appuyée que sur les miracles sans nombre de Notre-Seigneur. Ils rendirent vertueux les payens et les idolâtres, de vicieux qu'ils étoient; ils les amenèrent à la connoissance du vrai Dieu qu'ils leur firent adorer. Mais Judas en second, avec ses douze collaborateurs brigands, ne peuvent s'appuyer que sur leurs boîtes inflammables et sur leurs poignards : de telles armes sont peu propres à gagner l'affection des peuples et à se faire des partisans. Loin d'écouter et de suivre de tels monstres, le plus ignorant et le plus sauvage des hommes s'empresseroit de les signaler aux magistrats et de les livrer à la justice, pour leur faire subir les châtiments et les supplices énormes que méritent les incendiaires et les assassins.

Je n'ai pas le don des langues, ni celui de prophète; je crains même que tout ce que j'ai dit contre les carbonari soit sans fruit pour eux, et que je n'aie été qu'un barbare auprès de ces machurés, dont le cœur est encore plus noir que leurs visages et leurs habits; mais s'ils ne changent de maxime et de conduite, les garçons, comme les maîtres, peuvent être assurés qu'ils ne resteront pas long-temps impunis : leurs iniquités sont trop grandes pour que leurs auteurs ne périssent pas à leur naissance. Les uns filent déjà la corde qui doit les pendre; les autres dressent leur gibet à la porte d'entrée de leurs ha-

bitations. L'humanité, la justice, la vengeance publique n'ont à regretter que de ce qu'ils ne sont pas tous attachés à une potence élevée au-devant de leur propre domicile. Pour le bonheur et la tranquillité de la société, chaque pas que font les maîtres et les garçons de la pelle devroit les conduire à l'échafaud. Tout fait déjà présumer que ces monstres, qui prétendoient détruire l'univers, ne pourront trouver nulle part un asile, que les souverains et les magistrats de tous les empires mettront autant de zèle et d'ardeur à poursuivre et à châtier les garçons de la pelle, que ces monstres ravissants mettent eux-mêmes d'activité, par le fer et le feu, à anéantir l'univers. Les carbonari sont déjà tous convaincus de leur scélératesse, soit par leur code, soit par leurs chiffres, soit par leurs désastres; et si les poignards n'ont pu agir pour massacrer les gens probes et vertueux, c'est que le courage et la force ont manqué aux chevaliers, et non la volonté.

Les frères et amis sont encore tous jugés par les divers serments exécrables qu'ils souscrivent dans les différentes sociétés secrètes, et surtout dans la première et deuxième vente des carbonari. La gloire qu'ils attachent aux titres de chaufourniers ou de chevaliers du poignard, est plus que suffisante pour effacer leurs noms du territoire des vivants, et pour les précipiter à jamais dans un abîme de puanteur et de soufre, avec tous les autres démons qui les réclament comme une proie qui ne peut leur échapper. Les flammes dévorantes de l'enfer peuvent seules châtier et purifier les maîtres et les enfants de la pelle. Les carbonari s'avouent eux-mêmes tellement criminels, qu'aucun d'eux n'ose se dire agrégé à cette secte infernale, dans la crainte bien fondée de porter promptement sa tête sur un échafaud, et de subir les mêmes supplices dont on a déjà puni les carbonari connus. Les moteurs et les séducteurs de cette monstrueuse affiliation, sitôt que les initiés, leurs complices, ont été arrêtés, n'ont cherché qu'à éviter eux-mêmes la potence. Tremblants pour leurs œuvres, ils ont abandonné à la justice leurs adeptes les plus courageux, après les avoir égarés et séduits. La foi, l'espérance et la charité des frères et amis se sont trouvées pleinement en défaut. Au-

cun d'eux n'a osé prendre la défense des conjurés; tous, plus amis de la vie qu'attachés à leurs adeptes, ne cherchent qu'à vaincre sans danger. Ils ne se sont occupés que d'eux-mêmes; ils n'ont flatté et caressé leurs adeptes dupes que pour qu'ils ne compromissent pas les propres personnes de leurs maîtres, aussi perfides qu'impitoyables. Ils les ont vu conduire à l'échafaud, non-seulement avec joie, mais encore avec impatience, dans la crainte que leurs révélations n'éclairassent les magistrats chargés d'informer et d'instruire la procédure dirigée contre ces séditieux, et que les maîtres scélérats n'éprouvassent le même sort que les disciples dupes.

Les maîtres des carbonari se comparent pour le nombre à notre divin Sauveur et à ses douze apôtres, qui tous se sont sacrifiés pour le salut des ames et la gloire du Tout-Puissant; mais comme leurs œuvres sont opposées en tout à la perfection de Jésus-Christ et de ses disciples, ils obtiennent aussi des effets entièrement contraires. Les chefs des sectaires, sitôt qu'ils aperçoivent le danger, ou qu'on leur oppose la moindre résistance et la moindre fermeté, ne songent qu'à chercher leur sûreté dans leurs souterrains obscurs, et ils abandonnent promptement leurs adeptes. Ils ne quittent qu'en tremblant leurs cavernes, dans la crainte qu'ils ont d'être compromis et conduits à la potence avec les élèves qui auroient signalés leurs maîtres à l'autorité.

Les premiers conjurés sont vraiment de valeureux fanfarons, lorsqu'il n'y a aucun danger à courir; mais à la plus petite apparence de péril, ils ne sont que des champions pâles et tremblants, qui aiment mieux se cacher que de se mesurer avec leurs ennemis. Ils ne connoissent que l'art de comploter les ruines et les désastres dans leurs repaires ténébreux; mais le courage leur manque bientôt pour les accomplir, sitôt qu'ils sont au grand jour et qu'ils sentent les rayons de la lumière, ou qu'ils sont éclairés par l'astre radieux qui répand ses bienfaits sur les méchants comme sur les bons; alors ils laissent l'exécution de leurs crimes à leur armée d'assassins et de brigands qu'ils ont égarés et séduits. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il y ait des hommes assez aveugles

pour comploter semblables meurtres, et des adeptes assez insensés et assez scélérats pour s'obliger sous la foi du serment à les commettre.

La troisième vente des carbonari se flatte aujourd'hui d'influencer toutes les autres sectes, et de les maîtriser. C'est surtout contre les empires catholiques, tels que l'Espagne, l'Italie, la France et la Pologne, que les machurés dirigent leurs infernales batteries. Ces enragés, par haine pour Jésus-Christ, ne cherchent qu'à exciter des guerres civiles dans ces différents empires. Ils voudroient pouvoir faire souffrir aux catholiques les mêmes humiliations et les mêmes tourments que les juifs ont fait souffrir à Notre-Seigneur. Ils portent autant de haine et d'envie aux peuples qui sont demeurés fermes dans la foi, qu'à Jésus-Christ même qu'ils désignent sous le mon d'infame, et les catholiques sous la dénomination de profanes.

Les carbonari ont constamment des agents secrets dans ces divers empires, pour séduire et égarer les plus fidèles serviteurs de Dieu. Ils se glorifient déjà d'y avoir beaucoup de partisans, et que les premiers enfants de Jésus-Christ leur fourniront aussi les premiers les matériaux qui leur sont nécessaires pour la destruction totale de l'univers; c'est-à-dire, que les catholiques sont les premières victimes qu'ils désignent à leurs chevaliers du poignard, et que leurs habitations doivent également servir d'aliment à leurs chaufourniers pour former leur charbon et leurs cendres. Les inférieurs appellent les douze chefs de la troisième vente, leurs grands maîtres; et ceux-ci nomment le grand maître de la perche, le maître des maîtres ; c'est-à-dire, qu'ils se croient déjà les arbitres de l'univers, qu'ils se considèrent comme les seuls juges des vivants et des morts, et qu'ils envisagent leur général comme déjà assis à la place du Tout-Puissant. L'univers en feu feroit le triomphe et les délices des garçons de la pelle, parce qu'ils y trouveroient, les uns beaucoup de charbon et de cendres, et que les autres, dans la consternation générale, pourroient aisément, avec leurs poignards, exterminer ceux que les flammes ménageroient. Les rebelles n'emploient tant de détours

et tant d'artifices dans leur correspondance, que pour cacher aux magistrats l'énormité de leurs complots. Ils ne prennent tant de précautions pour leur propre sûreté, que parce qu'ils n'ignorent pas que leur perte seroit inévitable si leur scélératesse étoit connue de ceux qui sont chargés de veiller à la sûreté et à la félicité des peuples.

Dans les autres sectes, les chefs emploient des déguisements envers leurs adeptes dans la promotion des grades; mais les carbonari ne dissimulent point leurs iniquités à leurs garçons de la pelle: aussi leur correspondance est plus obscure et plus inintelligible que celle des autres sectes; tous les sectaires se découvrent à leurs initiés jusqu'au fond de l'âme, tous cherchent à se tenir cachés et impénétrables aux profanes. Mais si la correspondance des conjurés est muette, leurs œuvres d'iniquités ne le sont pas; elles accusent hautement leurs auteurs, et demandent qu'on leur applique les châtiments qu'ils méritent par tant de titres : à défaut de témoins la noirceur et la scélératesse des carbonari est plus que suffisante pour les condamner ; c'est un cloaque si infame de puanteur, de fumée et de cendres, que l'impiété, les incendies et les meurtres font toute la science de cette secte infernale. Les garçons de la pelle sont les incendiaires des habitations, les assassins des peuples et les bourreaux des monarques ; ils ne portent envie et haine aux souverains que parce qu'ils sont sur la terre les pères des peuples, les protecteurs de la justice et de l'innocence, les premiers de l'empire interressés au maintien de la religion, à faire fleurir la vertu et les bonnes mœurs et à venger les crimes en châtiant les coupables; en un mot parceque les rois sont en tout opposés aux décombres et aux meurtres des machurés , et qu'il ne cherchent tous qu'à garantir leurs peuples de cette dangereuse contagion.

Les souverains n'ignorent pas aujourd'hui que faire grace à ces furies, c'est vouloir encore plonger l'Europe dans la douleur et la consternation; ainsi chacun se trouve intéressé à présent à enlever promptement à ces furieux leurs poignards, non dans la crainte que,

touchés de regret et déchirés de remords de s'en être armés pour se révolter contre leur souverain et pour immoler leurs concitoyens, ils ne s'en perçassent eux-mêmes le sein ; mais dans la crainte mieux fondée qu'ils ne les fissent servir à l'usage pour lequel ils les ont fait forger. Leur désarmement devient d'autant plus urgent aujourd'hui, qu'il tranquilliseroit, sur l'avenir, et les souverains et les sujets contre les entreprises de ces loups dévorants.

Le foyer de ces oiseaux de proie, qui sont tous autant de monstres que d'initiés, plus féroces et plus carnassiers que les animaux les plus cruels, est établi à Paris pour la France, et dans les capitales pour les autres royaumes. Ces audacieux ont la témérité de préparer leurs torches jusques sous les fenêtres mêmes des ministres, et jusq'aux pieds du trône qu'ils complotent de renverser le premier. Il est difficile de pousser plus loin la présomption, la témérité et l'extravagance ; l'on ne peut afficher avec plus d'audace et plus d'impudence une scélératesse consommée : tel est cependant l'aveuglement des garçons de la pelle ; telle est la frénésie des douze brigands directeurs et du grand maître, qui composent la troisième vente des carbonari. Tout ce que la cruauté des tyrans et des bourreaux, ainsi que la fureur des démons, sont capables d'inventer, ne sont qu'une foible idée de la noirceur et de la scélératesse des machurés. Il faudroit pénétrer jusques dans le fond de leurs ames et dans le secret de leurs cœurs pour en comprendre l'excès et la corruption ; toute l'eau du vaste océan ne seroit pas suffisante pour blanchir les cœurs des garçons de la pelle, et l'on épuiseroit plutôt toutes les mers que de rendre leurs chefs repentants et vertueux. Il n'appartient qu'au feu de pouvoir purifier de tels monstres ; ce sont de vieux arbres dont le tronc, les racines et les branches sont également pourris et chancreux.

Les ministres actuels et les Bourbons sauveront sûrement la France, parce qu'ils ont tous à cœur sa splendeur, sa félicité et sa prospérité ; mais il est temps d'agir avec rigueur contre les conspirateurs, les rebelles et les parjures. Les séditieux, loin de correspondre aux

bontés et à la tendresse du monarque, ainsi qu'à la longue patience des magistrats, ont au contraire inventé la nouvelle secte des carbonari pour désoler l'univers : leur insensibilité à tant de générosité les rend indignes de tout ménagement et de tout pardon. Ne perdons jamais de vue que c'est du sein même de la capitale que sont sortis les émissaires des conjurés, pour opérer en même temps leurs désastres sur divers points de cet empire, tels que Colmar, Belfort, La Rochelle, Saumur et Nantes. Ceux qui ont donné les ordres, ainsi que ceux qui les ont reçus, peuvent seuls expliquer ce haut mystère d'iniquités; mais leur propre sûreté leur enjoint de le tenir caché. Le mal n'en est pas moins réel et le complot de rebellion n'en est pas moins démontré par les rapports et la connexité que les chefs des conspirateurs ont avec tous leurs adeptes. Une semblable tentative fait assez connoître l'audace et la scélératesse des carbonari, qui se glorifient déjà de maîtriser tous les séditieux; si elles ne fournit pas toutes les preuves de conviction que l'on désireroit contre la tête de l'hydre, elle indique assez son siège, et elle ne laisse aucun doute sur l'existence des conspirateurs, que les faits accusent suffisamment à défaut de témoins.

Les œuvres sont un témoignage certain et irrécusable; elles ont la voix plus forte que mille témoins : plus les crimes sont graves, plus ils demandent à être réprimés promptement et sévèrement. Il n'y a pas lieu à délibérer quand le danger est imminent, et quand tous les sujets fidèles sont plongés dans la douleur et dans les plus vives inquiétudes, au sujet des maux qui les menacent. Alors le devoir des magistrats est d'agir et non de consulter. Peut-on s'arrêter à des formes ordinaires, quand il s'agit du salut de l'empire? Peut-on s'appuyer sur semblables puérilités, quand il s'agit de mettre en jugement une troupe de rebelles, d'incendiaires et d'assassins? Abus, abus dans l'autorité et dans la justice! De ce que des législateurs n'ont pu prévoir tant de scélératesse et de si grands forfaits, peut-on raisonnablement conclure que les crimes extraordinaires des conjurés sont sujets aux mêmes formes que les abus ordinaires? La sûreté d'un empire, la sécurité du monarque et le

repos des citoyens ne sont-ils donc pas plus précieux que tous les détours de la chicane ? Les conspirateurs qui sont pris en flagrant délit peuvent-ils invoquer en leur faveur le tortillage abusif et ennuyeux des formes sans fin que l'on exige dans les procédures en France ; et peut-on soutenir qu'elles sont au-dessus du fond, comme le soutiennent nos avoués, qui trouvent leur compte en avançant et en soutenant que la forme est au-dessus du fond.

Le crime est ici le fond ; seul il déshonore son auteur, seul il demande punition, seul il crie plus haut que toutes les formes qui ne peuvent changer ni le supplice, ni l'infamie. Les formes ne peuvent que retarder le supplice du criminel ; mais elles ne peuvent ni changer ni atténuer la peine. Les conjurés n'usent de tant de détours, que dans l'espoir d'échapper aux tourments que les lois prononcent contre les séditieux ; ils n'ignorent ni de leur scélératesse, ni de leur culpabilité ; ils ne cherchent qu'à se soustraire à l'opprobre et aux châtiments qu'ils méritent par tant de titres. Mais comme le crime de conspirateur est le plus énorme des crimes, et qu'il peut avoir les conséquences les plus fâcheuses, je pense qu'il importe au salut de tous les empires, de tous les souverains et de tous les peuples, que les conspirateurs soient jugés par une cour prévôtale. Ces tribunaux ne connoissent pour toute forme que l'horreur et la peine du forfait, ou l'innocence et la liberté de celui qui est accusé faussement. Depuis long-temps les séditieux de Colmar, Belfort, Saumur, La Rochelle et Nantes auroient subi le châtiment dû à leur témérité et à leurs forfaits, si le tortillage ennuyeux des formes n'eût arrêté l'indignation et la justice des magistrats qui avoient à prononcer sur le sort des coupables.

Si les cartes ciselées et les chiffres dont les carbonari se servent pour leur correspondance, sont muettes pour les profanes, elles ne le sont pas pour les garçons de la pelle, ni pour leurs infames maîtres. C'est à l'ouvrage que l'on reconnoît l'ouvrier ; et si les tentatives et les forfaits des conjurés sont par eux-mêmes parlants, ils doivent être suffisants pour convaincre les juges des conspirateurs, et pour condamner tous ceux qui ont pris part à la révolte.

Je sais que jusqu'ici les meneurs des sociétés secrètes, qui sont toujours les plus grands coupables, ont su se soustraire à la vigilance des magistrats et à la sévérité des lois ; mais ils n'en sont que plus criminels en employant tant de perfidie et tant d'artifices pour échapper aux supplices qu'ils méritent ; mais ils n'ont pu éviter l'indignation publique, qui les voue au mépris et qui les condamne.

Certains grands événements servent aussi à démasquer les meneurs et les protecteurs des sociétés secrètes. Tel fut l'éloignement de D....., du ministère en France ; son renvoi fut comme un coup de foudre pour les conspirateurs. Ce principal meurtrier du duc de Berry n'employoit son autorité et son influence qu'à préparer dans le secret, à alimenter et à diriger les noires manœuvres des séditieux. Ce parjure ministre fut assez effronté pour aller parler à l'oreille à Louvel, lorsqu'il étoit en accusation, devant ses juges qui le condamnèrent. Tout fit présumer alors au plus ignorant que D..... ne fit ses confidences à cet infame meurtrier, que dans la crainte que ses révélations ne confirmassent les soupçons qui planoient déjà sur la tête de ce ministre corrompu, qui, en croyant se soustraire aux bruits publics qui l'accusoient hautement, ne fit que les confirmer par son audace et sa témérité. Quoique D..... ne figure pas dans les troubles qui viennent d'éclater sur divers points de ce royaume, l'on croit généralement que cet ex-ministre perfide ne leur est nullement étranger. Les conjurés ne dissimulent point que, s'il eût encore été en place, ils auroient sûrement triomphé sur tous les points en France ; car, loin de les combattre, D..... les auroit aidés et favorisés de tout son pouvoir. Il est temps aujourd'hui de signaler à toutes les nations un si noir brigand qui n'a cessé de trahir effrontément ses concitoyens, ainsi que les Bourbons qui l'honoroient de toute leur confiance. Il est temps que la lumière chasse les ténèbres que ce perfide avoit répandues dans toutes les branches de l'administration pour faire sa cour aux conjurés. Ce ministre parjure réservoit aux séditieux les emplois les plus élevés ; et s'il eût continué à avoir les faveurs de la cour

et à être en crédit, loin de faire punir les conspirateurs, il les auroit récompensés.

Sa fortune colossale et scandaleuse atteste suffisamment ses pirateries lorsqu'il étoit élevé en dignité; mais elle sert encore aujourd'hui d'aliment à sa scélératesse: car cet infame n'emploie ses revenus considérables qu'à soudoyer des furieux, à préparer la chûte des trônes et la ruine des empires. Plusieurs, échappés aux supplices de leurs confrères qui viennent de laisser leurs têtes sur l'échafaud, ont avoué avec franchise qu'ils s'étoient égarés et perdus par les manœuvres des chefs des sociétés secrètes; qu'ils n'étoient tous que des tisons ardents pour exciter les sujets à la révolte. Ils sont convenus que la sûreté des rois, ainsi que la tranquilité des peuples, commandoient impérieusement aux magistrats non-seulement la répression, mais encore la suppression entière de toute société secrète, comme attentatoire à l'autorité ecclésiastique et civile.

Les conjurés ne redoutent les cours prévôtales que parce qu'ils savent qu'elles sont promptes à châtier et qu'elles ne pardonnent point à ceux qu'elles jugent criminels. Ils préfèrent les jurés, parce qu'ils espèrent les influencer plus facilement, soit par leurs promesses, soit par leurs menaces; mais les citoyens, comme les magistrats, sont bien désabusés aujourd'hui sur le compte des conspirateurs, surtout sur celui des carbonari, qui sont déjà reconnus les ennemis mortels du genre humain. Ni leurs caresses, ni leurs menaces, ni leurs flammes, ni leurs poignards n'ont pu les soustraire à la vengeance publique: partout ils ont été condamnés, et plusieurs ont déjà subi leurs supplices en portant leurs têtes sur l'échafaud, sans que leurs frères et amis qui les avoient induits en erreur eussent fait le moindre effort pour les garantir du gibet. Il est vrai que le plus riche, comme le plus pauvre, étoient également indignés contre ces odieux conjurés, et que, dans chaque royaume, chacun est trop intéressé à révéler au gouvernement cette monstrueuse affiliation d'incendiaires et de bourreaux si contraires à la tranquilité et à la félicité publiques.

Si le coup d'essai de ces races de vipères ne les a pas anéantis entièrement, il a au moins dû les convaincre de

leur foiblesse, de leur lâcheté et de leur noirceur; il a dû leur prouver qu'un gouvernement est toujours bien fort lorsqu'il a pour lui la justice, la vérité et la religion. Les machurés croyoient déjà donner des lois à l'univers, et ils n'ont trouvé partout que l'infamie et la confusion, ainsi que les supplices dont ils sont dignes. Il est vrai que tous ne les ont pas encore éprouvés; mais il ne les ont pas moins mérités.

Espérons que les Bourbons chasseront sous peu de tous les emplois éminents les conspirateurs, qui sont en tout si opposés à leurs projets de bienfaisance, et qu'ils écraseront la dernière tête des rebelles et des parjures, qui forment la queue de Robespierre. Espérons que la mode de la perfidie, de l'ignorance et de l'ingratitude, si fêtée et si accueillie sous le gouvernement usurpateur, sera bientôt réprimée, et que le cas que le roi fait déjà à la cour des sujets fidèles et des habiles gens achèvera sous peu de polir toute la noblesse de son royaume.

Les souverains n'aiment leurs sujets que pour en être aimés; ils ne les comblent de tant de bienfaits que pour avoir plus de droit à leur fidélité et à leur reconnoissance; ainsi, plus les sujets abusent des faveurs des monarques, plus ils se rendent criminels. Aussi les magistrats doivent être civils et affables envers ceux qui font leur devoir; ils doivent être indulgents envers leurs inférieurs qui ne commettent que des fautes légères; ils doivent même les pardonner sitôt qu'elles sont accompagnées de repentir; mais ils doivent être sévères envers les audacieux, qui commettent, qui préparent ou qui ordonnent les grands crimes.

Si l'expérience nous a appris que la plus grande gloire pour un prince étoit de maintenir l'union et la paix dans ses états, et que nul ne pouvoit rendre fécondes les terres de son empire qu'en en bannissant les guerres intestines qui sont toujours les précurseurs de la stérilité et de la tempête, elle nous a appris aussi que, si le souverain laisse croître dans son empire l'ivraie des sociétés secrètes, et qu'il y laisse fructifier leurs pernicieuses doctrines, l'empire sera bientôt inondé de la contagion des sectaires, qui traînent à leur suite tous les maux qu'enfantent la

rebellion et la révolte. Car il est certain que les monarques ne peuvent maintenir la paix, la prospérité et l'abondance dans leur royaume, qu'en garantissant leurs sujets fidèles de la fureur des méchants; il est également indubitable que l'ordre et la tranquillité sont les premières sources de la félicité publique, et que tous les membres des sociétés secrètes en sont les véritables destructeurs, notamment les carbonari.

Ces présomptueux ont formé le dessein de s'élever jusqu'aux cieux. Mais la vertu seule rend la mémoire des hommes immortelle, et l'on ne peut arriver à la véritable gloire que par les mérites de la vie. Les carbonari sont si foux de célébrité, qu'ils prétendent s'acquérir une brillante réputation par les décombres et les ruines de l'univers. Il est vrai que l'on moisonne quelques lauriers dans les champs de Mars; mais ils sont toujours entrelassés de sang répandu et de destruction que les guerres entraînent, tandis que la paix ne procure que la tranquillité et le repos, qui maintiennent l'ordre et qui rétablissent la paix et l'abondance dans les empires. Ainsi, le titre de pacificateur, qui ne s'acquiert que par la douceur, est encore plus glorieux que celui de héros ou de conquérant, qui ne peuvent s'obtenir que par des ruines et des funérailles. C'est pourquoi le mépris du triomphe dans un monarque puissant est souvent plus glorieux que le triomphe même. Mais les carbonari étant reconnus les ennemis implacables du genre humain, toute clémence à leur égard ne peut être que déplacée.

Il en est de la gloire comme de la beauté. Un beau trait ne suffit pas pour rendre une personne charmante: c'est un assemblage de beaux traits qui forme une personne superbe et qui constitue la beauté; c'est aussi un assemblage de grandes qualités qui établit le mérite et la gloire de l'homme.

Un souverain légitime est le père de son peuple; il n'aime point le sang; il aime la justice, la vérité, l'ordre et la paix. Par bonté d'ame, il se plaît à pardonner même à ceux qui ne le méritent pas. Il regarde tous ses sujets comme ses propres enfants; et, par tendresse, il

paye souvent des pensions à des personnes qui ont mérité et encouru la disgrace des princes. Il prouve, par sa générosité, qu'il ne hait que le crime et non les criminels. L'air obligeant dont il accompagne ses dons, devroit faire autant d'impression sur l'esprit de ceux qui reçoivent, que les bienfaits du monarque leur sont agréables. Par bonté extraordinaire, un roi aime mieux se contraindre que de laisser à ses sujets la moindre occasion de faire quelque chose qui l'obligeât de se fâcher contre eux. Il cherche à éviter tous les prétextes qui le mettroient dans la dure nécessité de les punir; il ne trouve pas moins de grandeur d'âme à souffrir de grands maux, qu'à faire de grandes choses; il n'a en vue que le bonheur et la tranquillité de son peuple; il ne demande que l'exécution des lois, et les conspirateurs ne cherchent qu'à les enfreindre. Les conjurés sont donc aussi opposés à l'autorité légitime que contraires à la félicité des peuples.

Plus un état est vaste, plus il est difficile à gouverner, parce qu'il est plus exposé à des secousses violentes, surtout lorsqu'il existe dans l'empire des sujets mutinés qui ne se soumettent qu'avec répugnance aux ordres du souverain qui les gouverne. Le danger est encore bien plus imminent lorsqu'il existe dans le royaume grand nombre de sociétés secrètes, qui s'unissent entre elles pour renverser l'autorité légitime établie, et pour usurper la puissance. Si les sujets sont divisés entre eux, ils ne pourront se soutenir, et le royaume sera bientôt détruit. Ainsi, les grands états étant plus exposés aux divisions que les petits, les empires demandent de grandes vigilances et beaucoup de prudence pour être administrés avec sagesse; mais il n'appartient pas à des furieux et à des conspirateurs d'aspirer à une telle gloire. Les peuples nombreux ne peuvent se maintenir long-temps en paix, ni conserver leurs limites, qu'en se réunissant sous l'autorité d'un seul, et qu'en s'attachant au centre d'autorité de leur légitime souverain. Le lien qui unit le monarque et les sujets à ce centre d'autorité est si puissant, que l'état est perdu dès le moment que les magistrats le laissent rompre, ou s'ils souffrent qu'on y porte la plus légère atteinte; l'état est en danger, et l'empire

est menacé d'une ruine prochaine qui devient inévitable, si les magistrats négligent de rétablir promptement les les liens qui unissent les sujets à leur souverain.

Saint Paul nous assure que non-seulement ceux qui commandent l'injustice sont coupables, mais aussi ceux qui ne l'empêchent pas, le pouvant faire ; à plus forte raison les magistrats qui sont tenus par devoir de veiller à l'exécution des lois, à la sûreté de leur souverain et à la tranquillité des peuples. Le jugement de ce saint docteur doit intimider toutes les personnes élevées en dignité ; mais la terrible punition dont Jésus-Christ menace, par saint Luc, les sujets rebelles aux ordres des princes et à la voix des magistrats, doit faire encore plus trembler les séditieux. Ce divin maître nous dit que le serviteur qui aura su la volonté de son maître et qui ne se sera pas mis en devoir de l'exécuter ponctuellement, sera battu très-rudement ; c'est-à-dire qu'il mérite déjà d'être puni en cette vie, et qu'il sera encore châtié d'une manière plus terrible en l'autre. Ainsi, malheur aux séditieux sous tous les rapports.

Depuis long-temps nous avons dit à nos lecteurs que la secte des carbonari avoit pris naissance en Amérique, et qu'elle devoit l'origine de ses leçons, de ses instructions, de ses grades et de ses iniquités à ces anciens serviteurs de la liberté et de l'égalité. Nous allons à présent leur faire connoître les motifs qui ont fixé notre opinion.

CHAPITRE XI.

Les révolutionnaires révèrent l'Amérique comme leur mère et leur patrie commune. — Repentirs amers de ceux qui se sont laissé séduire, soit par les trompeuses promesses de la famille des Bonaparte, soit par l'envie de connoître ou de fraterniser avec les Américains leurs pères. — Dureté de Joseph Bonaparte, ainsi que des frères et amis noirs, envers les frères et amis Européens.

Lorsque l'usurpateur franchit son ban de l'Ile-d'Elbe pour désoler la France, tous les chauds partisans des sociétés secrètes se réunirent avec joie à la famille des Bonaparte. Elle indiqua, en cas d'échec, à tous les amis de la liberté et de l'égalité, l'Amérique comme le point central destiné à leur servir de réunion à tous. Elle assura à tous ceux qui lui témoignèrent quelque attachement, qu'ils seroient certains qu'ils trouveroient dans ces contrées lointaines, appui et protection parmi leurs frères d'Amérique, tous égaux et libres. Ces amis fidèles, leur disoient-ils, nous ont déjà si bien appris les premiers à secouer le joug des tyrans et des prêtres, qu'ils sont impatients de nous posséder dans leur patrie; jusqu'ici ils n'ont cessé de nous tendre une main secourable, et ils ne désirent que de nous faire participants de

leur prospérité et de leur abondance. Les enfants gâtés de la révolution se laissèrent éblouir par des promesses si flatteuses : tous se jettèrent entre les bras du prince des ténèbres; les uns trouvèrent à Waterloo le châtiment de leur perfidie et de leur infidélité; les autres éprouvèrent en Amérique la punition de leur ingratitude; tous furent dupes et payèrent chèrement leurs sottises.

Les Bonaparte, toujours avides pour piller et saccager la France, ne songeoient qu'à leur propre intérêt, tandis que Napoléon, leur frère, se couvroit de confusion et d'opprobre à Waterloo. La défaite de l'usurpateur leur fit oublier le point de réunion. Elle fut d'ailleurs si prompte, qu'elle ne leur avoit pas laissé le temps de remplir entièrement leurs coffres; ils étoient tous si avides et si attachés à la matière, qu'ils aimèrent mieux épuiser entièrement la France que de la quitter les mains vides, comme ils y étoient arrivés. Le délai qu'il leur fallut pour les remplir suffisamment, leur fit oublier le point central qu'ils avoient eux-mêmes assigné : on leur ôta le temps de gagner l'Amérique; mais ils préférèrent chercher un asile chez le premier peuple qui seroit disposé à les souffrir avec leurs coffres remplis, que de tenter les écueils de la mer pour fraterniser avec les pères de la liberté et de l'égalité.

Joseph Bonaparte fut le seul de sa famille qui se dirigea sur l'Amérique et qui y aborda en effet. Mais on ajoute qu'il n'avoit fait que suivre des sommes considérables qu'il avoit fait passer dans cette terre éloignée, après les avoir soutirées soit aux François, soit aux Espagnols.

Plusieurs militaires, chauds partisans de la liberté et de l'égalité, essayèrent de se rendre au point de réunion qu'on leur avoit fixé, dans l'espoir de trouver en Amérique non-seulement des frères égaux et libres, mais encore toutes les richesses, tous les honneurs, toutes les dignités des américains, qu'ils convoitoient avec plus d'ardeur que la personne et la connoissance des machurés. Les François, qui étoient tous membres de quelque société secrète, avoient embarqué avec eux leurs carnets et leurs livrets des diverses sectes dont ils

faisoient partie. A leur arrivée en Amérique, ils crurent qu'ils n'avoient rien de mieux à faire, pour se rendre amis de ce peuple à demi sauvage, que de lui communiquer les secrets des différentes sociétés secrètes établies en France. Les américains n'avoient jamais entendu parler de la société des bons-cousins-charbonniers; ils en étoient très-surpris et très-émerveillés. Ils étoient très-curieux de la connoître, et ils s'attachèrent principalement à étudier le code de cette secte. Ils le choisirent par préférence, avec ce que nous avons déjà rapporté qu'ils empruntèrent des autres sociétés secrètes. Ils amalgamèrent ce qu'ils avoient recueilli de toutes les sectes; ils en firent une compilation, dont ils ont formé celle des carbonari, dont ils se sont établis les hauts seigneurs.

Lés américains se gardèrent bien d'accorder aux François le moindre emploi, ni de les faire participants de leur opulence; ils ne les considé èrent que comme de véritables intrigants, amateurs de leurs richesses. Alors les François, dépourvus de tous secours, éprouvèrent en Amérique les effets de son climat brûlant, avec la faim et la soif; les maladies, la nudité et la plus affreuse misère moissonnèrent promptement la plus grande partie de ces transfuges, qui trouvèrent dans le lointain la juste punition de la corruption de leurs cœurs. Un très-petit nombre seulement put se retirer de ce mauvais pas, et regagner la France; mais tous avouent au moins qu'ils ont été grandement dupes des Bonaparte et des américains. La plupart sont au moins bien désabusés sur la générosité de leurs frères et amis d'outre-mer. Ce sont des militaires eux-mêmes qui nous ont appris, à leur retour en France, ce qu'ils avoient souffert dans ces contrées lointaines. Ces infortunés, dans leur détresse, demandèrent en vain des secours à Joseph Bonaparte; mais, celui-ci, sentant qu'il n'avoit plus à sa disposition les trésors de France, ni ceux d'Espagne, oublia bien vîte les braves et les dupes qui s'étoient sacrifiés pour sa gloire et celle de toute sa famille. Par leur dévouement, es militaires avoient retiré de la poussière les Bonaparte; ils se voyoient tous dans l'abondance, quoique déchus du trône de France, et ils ne songeoient plus qu'à jouir à

leur aise de leurs rapineries. Ces infortunés ne reçurent de Joseph, pour toute réponse, que des jérémiades amères, peu propres à calmer la faim et la soif qui les dévoroient, ainsi qu'à couvrir leur nudité. Alors tous se trouvèrent dans le dénuement le plus absolu, et sans espérance d'aucune ressource. Dans cette consternation générale des chauds partisans de la liberté et de l'égalité, ses plus fameux enthousiastes trouvèrent leur punition et leur tombeau dans le climat même de ceux qui leur avoient donné le jour. Mais, comme les fils dénaturés ne cherchent qu'à se soustraire à l'autorité paternelle, les pères intéressés et cruels oublient bien vîte leurs propres enfants. Les militaires qui possédoient encore quelque argent en firent usage, ainsi que de tout leur crédit pour regagner promptement leur patrie. Pendant le séjour des François dans les États-Unis, les américains leur communiquèrent bien leurs travaux sur la secte des carbonari; mais ventre affamé se soucie peu des conspirations : ces braves dupes étoient plus curieux de sortir de leur affreuse misère, que du récit des mystères et des progrès de cette nouvelle secte. Ils leur en offrirent divers codes, que les uns acceptèrent, et que d'autres refusèrent; ils leur recommandèrent surtout, avant leur départ, d'étendre et de propager dans tous les empires cette secte, comme étant un résumé de toutes les sociétés secrètes auxquelles sont réservés l'honneur et la gloire de régénérer l'univers. Ils les engagèrent à n'en donner connoissance qu'aux initiés aux autres sociétés secrètes, dont tous les membres étoient appelés à coopérer à cette grande œuvre. Ceux qui ont échappé à tant de perfidies et à tant de misères sont satisfaits de la leçon qu'ils ont reçue en Amérique de leur frères et amis les nègres, qui n'ont pas plus d'humanité que de blancheur; ils ne sont pas plus curieux de la nouvelle secte que les noirs ont organisée, que de retourner dans leur climat brûlant. Ils se soucient très-peu de fraterniser avec des nègres et des mulâtres, encore moins de recevoir leurs lois et de s'associer avec eux. Ils laissent libre aux amateurs et aux curieux la chance des garçons de la pelle : quant à eux, l'envie leur en est bien passée.

Lorsque ces militaires réfléchissoient sur la misère qu'ils avoient éprouvée et sur les dangers qu'ils avoient courus par leur témérité, ils avouoient qu'ils ne pouvoient oublier ni leur aveuglement, ni la dureté des américains. Si nous tenons déjà de ce peuple, disoient-ils, les funestes dons de la la liberté et de l'égalité, ne nous avilissons pas jusqu'à adhérer à leur nouvelle secte, dont le code ne peut que nous rendre aussi noirs et aussi cruels que leurs auteurs, qui ont encore la folle ambition et la sotte vanité de vouloir nous maîtriser. Ils se glorifient déjà d'être les premiers pères de la liberté et de l'égalité; et bien qu'ils soient encore ceux des garçons de la pelle, personne ne doit leur envier cet honneur, qui est une double infamie et une double confusion.

Le climat de l'Amérique est encore doublement contagieux aux Européens : il gâte le teint, énerve la santé; les naturels du pays corrompent le cœur de ceux qui en font leur séjour. Le caractère féroce des habitants rend inhumains et barbares les étrangers qui ont la curiosité de s'y fixer; ainsi, l'on ne peut retirer aucun avantage en se familiarisant avec les américains : ils sont semblables à la vipère, qui ne peut produire que des reptiles aussi venimeux que leur mère, et l'expérience ne nous a que trop convaincus que l'Amérique est non-seulement le tombeau des Européens, mais ses noirs habitants ont encore séduit et corrompu des Français ingrats, qui, élevés à l'école des américains, ne sont rentrés dans leur patrie que pour lui déchirer le sein. Si nous voulons nous conserver blancs, doux et sans tache, n'ayons rien de commun avec les pères de la liberté et de l'égalité, ni avec les maîtres des garçons de la pelle. Les militaires nous préviennent que, s'ils ont adhéré, en Amérique, aux leçons et aux instructions de ces barbares, ils étoient; dans leurs foyers, à la merci de ces sauvages, et qu'ils ont reconnu que ces nègres cherchoient à les rendre encore plus noirs qu'eux; mais à présent que ces militaires se trouvent dégagés de cette maudite engeance, ils nous ont assuré qu'ils ne vouloient plus s'occuper ni de leur noirceur, ni de leur scélératesse, ni des leçons désastreuses qu'ils ont reçues des américains; qu'ils se trouvoient très-heureux d'avoir

échappé aux embûches des bonapartistes et aux pièges des nègres; qu'ils avoient appris à les connoître à leurs propres dépens; qu'ils les détestoient sincèrement tous, parce qu'ils ne cherchoient qu'à faire des dupes et des victimes. Voilà ce que nous ont appris des militaires qui avouoient leurs torts et qui les abjuroient avec joie. L'on peut aisément croire ceux qui se disent coupables et qui tournent contre eux-mêmes tout l'odieux de leurs révélations. Les méchants s'appliquent plus à cacher leurs fautes qu'à les réparer; mais les hommes sincères et vraiment repentants aiment à prévenir leurs frères, pour qu'ils évitent les écueils et les dangers dans lesquels ils se sont eux-mêmes précipités. Par là même, ils réparent leurs torts et cessent d'être une pierre d'achoppement et de scandale; tandis que ceux qui refusent d'avouer leurs turpitudes, périssent dans leur corruption.

S'il est honteux d'être membre des sociétés secrètes, il est diabolique d'y persévérer aujourd'hui, comme font la plupart des sectaires qui sont vraiment acharnés à leur perte et à celle de leurs concitoyens, qu'ils voudroient au moins réduire en servitude. Les membres des sociétés secrètes ne peuvent ignorer que leurs assemblées nocturnes et leurs affiliations sont entièrement opposées au bien général; mais ils ne réfléchissent pas sur les maux qu'elles occasionnent: car, s'ils y réfléchissoient, les sociétés secrètes cesseroient à l'instant d'exister. Le passé nous instruit suffisamment des désastres des sectaires, qui connoissent aussi bien que nous la désolation et les ruines des habitants et des empires où l'influence des meneurs des sociétés secrètes s'est fait sentir. Ils ne peuvent ignorer les peines que les lois prononcent, soit contre les instigateurs, soit contre tous ceux qui prennent part à de si affreux désastres. L'on a déjà vu nombre d'adeptes se retirer, non avec tristesse, ni comme par force, mais avec joie, du gouffre ténébreux des sociétés secrètes, et prévenir leurs concitoyens du danger évident de ces affiliations et de la scélératesse des chefs qui les avoient égarés.

Lorsque ces mêmes personnes sont entrées soit dans la franc-maçonnerie, soit dans la bonne-cousinerie,

elles ne se doutoient guères qu'elles seroient un jour maîtrisées par la secte allemande des illuminés. Celle-ci, avec les autres sociétés secrètes, n'avoient pas prévu qu'elles seroient un jour toutes réduites à recevoir le joug de la secte des carbonari, dont les peuples du midi se disent les pères et les maîtres. Ces machurés et ces nègres se flattent cependant aujourd'hui de donner des lois à tous les sectaires, et de leur faire partager leurs infames travaux de combustion et de destruction générale; ils se glorifient d'être le tronc où aboutissent toutes les ramifications des autres sociétés secrètes qui se sont soumises aux ordres des noirs et des mulâtres. Seulement, dans chaque empire, il y a une vente établie, qui correspond avec les machurés, et qui intime les ordres qu'elle en reçoit à tous les sectaires de son ressort. Ainsi, la troisième vente, dont nons avons parlé à l'article des carbonari, n'est qu'en sous ordre.

CHAPITRE XLI.

QUATRIÈME VENTE.

Elle est établie en Amérique, sous la dénomination de mère-vente, parce que les directeurs donnent aux grands maîtres des autres ventes avec qui ils correspondent, les ordres qu'ils croient nécessaires pour la propagation et l'avantage de la secte des noirs et des machurés.

Il en existe une quatrième en Amérique, sous la domination de vente suprême. La correspondance se fait par les directeurs de la vente suprême avec ceux de la troisième ; ceux-ci transmettent à leurs inférieurs les ordres qu'ils ont reçus, de la manière que nous avons déjà indiquée. Ainsi, les adeptes ignorent absolument de qui ils reçoivent les ordres ; car, dans la secte des carbonari, ceux de la première vente ne connoissent pas ceux de la seconde, ceux-ci ne connoissent pas ceux de la troisième. Judas et ses douze collaborateurs ne connoissent pas mieux ceux qui composent la vente suprême ; quoique née la dernière, elle sert de souche à toutes les autres

sociétés secrètes. Mais malheur aux souverains et aux peuples qui laisseront établir dans leurs foyers la monstrueuse société des carbonari! Ces ennemis du genre humain courent de royaume en royaume; il portent toujours avec eux la terreur et l'effroi. Tous les empires où ils ont quelque influence sont vraiment les empires des démons ; ils voudroient pouvoir inonder tous les lieux du sang le plus pur, et réduire le surplus en cendres et charbon. N'est-ce pas le comble du délire et de l'extravagance de se glorifier d'appartenir à une secte d'incendiaires et de meurtiers ? N'est-ce pas le comble de la noirceur de jurer obéissance à des nègres, qui sont toujours des monstres si impitoyables que les démons rougiroient de s'allier avec eux ? N'est-ce pas le renversement du bon sens et de la raison que des peuples civilisés se soumettent d'eux-mêmes au joug odieux des noirs si inhumains et si barbares ? Telle est cependant aujourd'hui la condition de tous les sectaires.

Je ne doute nullement que la secte des carbonari ne soit anéantie en France dès sa naissance, parce que les magistrats, les ministres, les princes et le monarque sont tous d'accord pour foudroyer cet assemblage monstrueux. Quelques conjurés vieillis dans le crime pourront seuls applaudir aux désastres des machurés ; mais dans tous les empires la grande majorité des citoyens aura horreur de leur noirceur.

L'expérience nous a déjà appris combien la réunion des illuminés aux franc-maçons avoit été funeste à la France, et les bons-cousins-charbonniers, qui sont très-nombreux dans certaines parties de ce royaume, ne se déshonoreront pas et ne s'aviliront pas jusqu'à fraterniser avec les noirs pour recevoir leur cruel joug. Si quelques prévaricateurs ou quelques brebis gâleuses y souscrivent, il est certain qne la grande majorité des bons-cousins rougiroit d'y adhérer, quoique les carbonari se vantent déjà d'avoir soumis cette secte à leur autorité.

Les Bourbons, toujours justes, toujours modérés, règleront tout avec bonté et avec sagesse. Espérons qu'ils allieront la clémence avec la justice ; qu'ils oublieront

un moment leur tendresse et leur bonté sans bornes, pour mettre un frein à la fureur des garçons de la pelle. Par leur fermeté et leur prudence, ils arrêteront les incendies des chaufourniers, qui ont déjà la scélératesse de menacer la France d'une combustion totale et prochaine. Les militaires, comme les citoyens, s'empresseront, aux ordres des Bourbons, d'arracher le poignard des mains des assassins qui ne s'en sont armés que pour détruire et exterminer les habitants de cette belle portion de l'Europe, soumise à l'empire de ses souverains légitimes.

Les magistrats, ainsi que le peuple, connoissent déjà les ennemis mortels de l'état. Les discours et les œuvres des conjurés les ont suffisamment trahis, pour les signaler comme des prévaricateurs. L'opinion publique désigne déjà en France, pour Judas, l'ex-ministre disgracié. Elle lui donne, pour ses douze collaborateurs, les meneurs et les intrigants du côté gauche de l'assemblée des députés. Les enragés ont choisi par préférence le côté de la malédiction pour leur siège. Les recherches des ministres actuels, et les renseignements donnés par quelques magistrats fidèles, confirment encore les soupçons qui planoient déjà sur les têtes de ceux qui influencent le côté gauche. Ainsi les révélations faites et les documents reçus sont autant de nouvelles découvertes qui concordent avec l'opinion publique.

Les conjurés, qui ont recours à des voies extraordinaires pour se cacher, ont aussi besoin de voies extraordinaires pour les juger. Divers séditieux, indignés de la noirceur et de la scélératesse de leurs chefs, n'ont pas craint de nommer, comme les moteurs des désordres et des révoltes, les B....... C......., les Laf...... , les Laf...., le général F.., M....., etc.; ces indices sont encore à l'appui des craintes et des soupçons de la multitude. Les tentatives qui ont eu lieu à la même heure, sur divers points, dont tous les émissaires étoient sortis de Paris, sont encore une preuve de conviction contre les conspirateurs. Leur conduite constamment criminelle est un supplément à tant de probabilités qui pèsent sur la tête des dénommés, et qui ne contribue pas peu à confirmer la clameur publique qui les accuse; car c'est

par l'ouvrage que l'on doit juger l'ouvrier. Les louanges qu'ils donnoient aux militaires qu'ils désiroient faire entrer dans leur parti, l'accueil qu'ils faisoient à tous les sectaires qu'ils ne cessoient de flatter par les plus belles promesses, leurs motions et leurs écrits incendiaires, leur aversion pour l'ordre et pour la paix, leur haine pour les gouvernements légitimes, l'envie qu'ils portoient à l'autorité établie, le désir qu'ils avoient de dominer, la protection visible qu'ils accordoient aux séditieux, leur opposition opiniâtre au bien général, déposent évidemment contre ces vils intrigants conjurés. Ce sont autant de témoins qui les accusent, et qui les condamnent avec plus de fondement que leurs vociférations et leurs chiffres ne peuvent les défendre, même avec leurs poignards.

Cependant, si les manœuvres des sectaires sont inquiétantes, si le mal qu'ils font est alarmant, le bien que les souverains font, et surtout les souverains alliés, est aussi bien consolant; il doit même rassurer les plus timides: car si d'une part les Grands Orients, les aréopagites, les grands maîtres et les faux très-hauts et très-puissants seigneurs ont eu la frénésie d'attaquer tous les trônes, leur anéantissement total doit suivre de près leur témérité, puisque d'un autre côté les crimes des sectaires ont irrité tous les souverains qui se sont levés pour mettre une prompte fin aux désastres des révolutionnaires. Ainsi, le moment où les adeptes se croient triomphants sera celui de leur perte; et après leur chute, à peine trouvera-t-on en Europe un sectaire pour dire un *requiem* en faveur des chefs des sociétés secrètes, qui étoient tous des maîtres si durs et si cruels que chacun rougira de leur avoir juré fidélité et obéissance.

Je sais que c'est en quelque sorte outrager la grandeur et la dignité des souverains légitimes, en mettant leur conduite en opposition avec celle des moteurs des révolutions; mais je n'ai choisi un parallèle si frappant que pour mieux convaincre l'adepte le plus obstiné de ses erreurs et de ses folies. Je n'ignore pas que les monarques, par droit de naissance, sont autant au-dessus des usurpateurs, que la vertu est au-dessus du vice. Je sais très-bien aussi que les intrus ne sont que des vases d'ar-

gile corrompus, quand on les compare avec les rois légitimes, qui sont la lumière des peuples et comme leurs seconds anges gardiens, tandis que les révolutionnaires n'en sont que les tyrans et les plus cruels ennemis.

Si le lecteur et l'adepte le plus endurci ne sont à présent convaincus, l'un et l'autre, que les instigateurs de toutes les sociétés secrètes ne sont tous que d'audacieux imposteurs, méprisés et avilis, ou des séditieux tout couverts de crimes, plus dignes du gibet que redoutables par leur puissance éphémère, qu'ils ne se plaisent à grossir que pour mieux cacher leur véritable foiblesse; il est difficile de les retirer de leurs égarements et de leurs erreurs. Déjà le grand Alexandre n'a jamais voulu laisser établir de loges dans ses vastes états. Les illuminés, très-nombreux en Allemagne, ont attiré les révolutionnaires dans leur patrie; mais il a fallu toute la fureur des séditieux pour les désabuser entièrement. Leur folie a précipité ce florissant empire dans un déluge de maux; elle l'a conduit à deux doigts de sa ruine entière, et elle eût été consommée, s'ils n'eussent enfin ouvert les yeux, et s'ils ne se fussent ralliés à leur légitime souverain. Aussi, en Allemagne, les illuminés, qui ont favorisé les partisans de la liberté et de l'égalité, sont aujourd'hui méprisés, sans crédit et sans force, pour avoir ouvert leurs citadelles et leurs places fortes aux ennemis jurés des trônes et de la société. Les Prussiens, amis de la nouveauté, n'ont pas encore oublié les désastres qu'ils ont essuyés pendant le séjour des révolutionnaires dans leur royaume. Les Saxons et les Bavarois ont voulu faire alliance avec l'usurpateur; mais ils ont appris, à leurs propres dépens, combien le joug de cet étranger étoit pesant, et combien sa sévérité et ses duretés leur avoient été funestes. Les Anglois n'ont cessé de combattre les ennemis du repos et de la félicité des peuples; mais ils ont su profiter de tous les troubles pour s'agrandir et pour étendre leur commerce. Les dissentions n'ont fait que les enrichir, tandis qu'elles ont ruiné en Europe tous les autres empires, à part la Russie, que la sagesse de son chef a maintenue dans l'abondance, en ajoutant encore la Pologne à son immense et prospère empire.

Les libéraux, en France, n'ont plus qu'un souffle de vie; ils font leurs derniers efforts, ils s'agitent en tous sens pour mettre en mouvement leur rage impuissante; ils sonnent leur agonie, et ils sont si avilis, que chacun refuse de les croire; ils sont si languissants, qu'ils n'ont plus la force de creuser leur tombeau. Les vociférations des franc-maçons, des illuminés, des libéraux et des carbonari contre la Sainte Alliance démontrent assez le besoin et la sagesse de cette union salutaire, soit pour réprimer la fureur et les complots des méchants, soit pour préserver les nations des embûches des sectaires, ou des dangers des sociétés secrètes. Les véritables souverains ont déjà fait succéder dans leur empire, par leur prudence et leur fermeté, le calme à l'orage des révolutions; la légitimité, en triomphant, a rétabli l'ordre et la paix. Les monarques partout sont les désirés des sujets fidèles; ils en sont les bien-aimés, tandis que les usurpateurs et les révolutionnaires, déjà une fois confondus, sont en horreur et en exécration à la génération présente qu'ils ont immolée et tyrannisée. Ils se sont encore rendus odieux à la génération future, par le récit des forfaits sans nombre dont ils se sont rendus coupables, qui peignent les chefs des séditions comme plus cruels et plus féroces que les animaux les plus carnassiers.

L'agitation des grands maîtres et des adeptes prouve évidemment leur crainte et les regrets amers qu'ils éprouvent de ne pouvoir de nouveau troubler le repos de l'Europe. Leurs tentatives infructueuses, dans les plus puissants empires, pour ébranler la fidélité du soldat, doivent également les convaincre que les projets insensés qu'ils avoient formés de détruire la puissance des souverains en bouleversant tous les royaumes, étoient au-dessus de leur force, et qu'ils ne pouvoient qu'être humiliés et confondus dans l'épouvante, sans avoir épouvanté un seul monarque. Tout fait déjà présumer que les moteurs des révolutions seront bientôt brisés par un double brisement, que leur force sera réduite en poudre, et que leur punition servira de témoignage à toutes les nations, pour les convaincre que les rois légitimes sont les seuls souverains de la terre.

Les princes, par la force et la puissance que leur

donne la loi salique, châtieront les rebelles des maux qu'ils ont eu la barbarie de faire souffrir à tous les peuples; ils ne mettront bas les armes qu'après avoir ôté aux factieux tout moyen de nuire, soit en troublant le repos des monarques, soit en s'opposant à leurs vues de bienfaisance, soit en attentant à la liberté et à la félicité des peuples. Car les rois ne sont unis entre eux que pour garantir les nations et les trônes de tout bouleversement ou de tout envahissement, ou pour donner à l'Europe agitée une longue paix. Ils n'ignorent pas que les conspirateurs ne peuvent demeurer en repos, ni y laisser les autres.

C'est bien en vain que les adeptes de Voltaire, si enflés de vanité, se sont soumis à la domination des illuminés ; ceux-ci, si pétris d'orgueil, se sont assujettis aux duretés des carbonari. Tous ces prétendus partisans de la liberté et de l'égalité se sont choisi tour à tour mille maîtres obscurs, toujours plus inhumains les uns que les autres. Tous sont aujourd'hui garrottés par des chaînes plus fortes et plus humiliantes que celles des propres esclaves assujettis au joug des américains. Les libéraux françois n'ont pas rougi de faire union avec tous ces forcenés, pour renverser tous les trônes. Les succès momentanés que ces furies ont obtenus dans certains empires, ne serviront qu'à signaler ces présomptueux à toutes les nations et à tous les potentats, qui se sont levés tous ensemble pour accélérer l'anéantissement des factieux, et pour leur faire souffrir au double les maux que ces conjurés réservoient aux souverains et aux profanes auxquels ils n'avoient pu faire avaler le poison des révolutions. Comme la majeure partie de l'Europe est entièrement désabusée, le grand nombre des sujets saura aussi s'opposer aux ravages des séditieux, en faisant périr par l'épée les téméraires qui avoient entrepris de mettre en combustion l'univers par le feu des guerres civiles qu'ils cherchoient à allumer dans tous les royaumes. Mais si quelques adeptes sont devenus les esclaves des paroles douces et flatteuses des séditieux qui causent des divisions et des scandales, les gens sages ont su se garantir des instructions et de la compagnie des méchants. La perte des demi-savants, des superbes et

des présomptueux, ayant été résolue dans les conseils des rois, est aussi assurée que si elle avoit déjà reçu son accomplissement. Ce qui paroît foiblesse dans les monarques est plus fort que toutes les noires manœuvres des Grands Orients, des aréopagites et des grands maîtres ; ce que les adeptes traitent de folie est plus sage que toute la perfidie des meneurs des sociétés secrètes. Autant la conduite des rois qui composent la Sainte Alliance est digne d'admiration et les élève en gloire, autant celle des conjurés est exécrable ; autant les monarques sont honorés, autant le général des séditions ou de l'anarchie est couvert de mépris et d'infamie : il est regardé, avec ses satellites, comme l'ordure et la balayure que chacun rejette avec joie.

Nous pensons avoir rempli nos devoirs envers le prince et nos concitoyens, en les prévenant des écueils et des dangers de la secte des carbonari et autres révolutionnaires ; nous pensons aussi avoir rempli notre but et avoir suffisamment instruit nos lecteurs, pour les convaincre que les garçons de la pelle ne sont autre chose que des incendiaires et des meurtriers, qui glacent d'horreur et d'effroi même les plus acharnés à la perte des rois et des peuples.

La nuit est déjà fort avancée, et le jour s'approche ; quittons donc les œuvres de ténèbres, et abandonnons les partisans et les chefs des sociétés secrètes, aussi noirs que leurs pères et leurs maîtres, les américains. Cherchons à nous éclairer ; ne fuyons plus la lumière ; agissons lorsqu'elle nous offre son flambeau suivant l'impulsion de la grace, et revêtons-nous de la cuirasse de la foi. Le temps presse, et le moment est déjà venu pour nous réveiller de notre assoupissement : marchons pendant que le soleil de justice et de vérité luit dans notre empire, et nous ne nous laisserons point envelopper par les ténèbres des conspirateurs ; ne cédons plus à leurs discours mensongers, vains et artificieux ; ne servons plus leur haine, leur fureur, ni leurs honteuses passions ; ne nous laissons plus aller à leur débauches avilissantes et crapuleuses ; ne cherchons pas à troubler la paix pour faire naître le désordre, afin de satisfaire la

vengeance des conjurés, ou afin de satisfaire les désirs criminels des enfants de la pelle. Acquittons-nous de nos devoirs envers Dieu, envers notre souverain et envers nos concitoyens, et nous sommes certains d'y trouver notre repos, notre tranquillité et notre bonheur. Que tout le monde soit soumis aux puissances supérieures ; que le souverain commande et que tous les sujets sachent obéir: car l'indépendance n'appartient qu'à Dieu ; il a si bien su régler toutes choses qu'aucun mortel ne peut se suffire à lui-même. Aidons-nous donc les uns et les autres, et que le frère ne cherche plus ni à maîtriser, ni a détruire son frère. C'est le créateur qui a établi toutes les puissances qui sont sur la terre ; ainsi, ceux qui cherchent à s'opposer à leur souverain légitime, résistent à Dieu qui a établi les puissances pour gouverner les empires. C'est lui qui a ordonné aux sujets de leur obéir et de leur être fidèles ; et ceux qui troublent le repos du monarque et la paix des citoyens, ainsi que l'union qui doit régner entre eux, outragent Dieu, le monarque et la société. Les conspirateurs, par des manœuvres aussi perfides que criminelles, ne se plaisent qu'à bouleverser les empires par la confusion et la rebellion ; ils cherchent à faire naître partout le désordre avec un affreux brigandage, qui est toujours le triste précurseur des meurtres, et le funeste avant-coureur des décombres et des ruines.

CHAPITRE XLII.

Les rois et les lois sont l'appui et la consolation des sujets soumis et fidèles.—Ils ne sont terribles que pour les méchants. — C'est au monarque à commander, et à l'inférieur à obéir.— Celui-ci doit respect et obéissance, non-seulement à son prince, mais encore aux magistrats qui veillent au bonheur et à la tranquillité de l'état.

Les princes ne sont nullement à craindre lorsqu'ils affectionnent leur peuple ; ils sont les ministres de Dieu pour éclairer leurs sujets, pour les aider et pour les conduire dans le bien. Ceux qui font de bonnes actions n'ont rien à craindre des puissances; ils sont certains au contraire d'en être loués, applaudis et souvent même récompensés. Dans chaque empire, les lois sont toujours à l'avantage des gens paisibles; elles sont toutes en faveur des hommes de bien, soumis et vertueux; elles ne sont sévères que contre les méchants qui les violent. Ils n'ignorent pas des peines qu'elles prononcent contre ceux qui les transgressent, mais ils veulent en courir la chance; ainsi, avant de se plaindre de la rigueur des lois, que les conjurés se plaignent plutôt de leur fond de malice et de leur corruption. Ce n'est pas en vain que celui qui fait le mal est dans la crainte; il n'ignore pas de la peine que la loi prononce contre lui

et qu'on lui infligeroit s'il étoit connu. Les méchants redoutent moins l'horreur du crime que le châtiment; c'est cependant le crime qui déshonore, et non le supplice. Les conspirateurs se croient à l'abri de tout reproche, en coopérant ou en commettant des crimes qui restent sans poursuite de la part des magistrats qui ne peuvent en découvrir les auteurs; mais ils n'en sont ni moins flétris, ni moins criminels que s'ils avoient subi le châtiment que les lois prononcent contre leurs transgresseurs. C'est aux magistrats que les souverains ont revêtus d'une portion de leur autorité à rechercher les coupables qui ont violé les lois, et à leur appliquer les diverses peines qu'elles prononcent contre eux; mais ils ne peuvent substituer leurs propres sentiments aux lois et aux ordres des souverains, sans se rendre prévaricateurs. Ils sont tenus par devoir d'exercer la vengeance du monarque, en punissant ceux qui font de mauvaises actions; mais ils doivent donner les premiers exemples de soumission : car il est nécessaire que chacun se soumette aux lois qui régissent l'état, non par la crainte des châtiments, mais par devoir de conscience et par amour du bien général.

Les conspirateurs ont su se soustraire aux supplices, et se grossir à tel point qu'ils ont usurpé la puissance et établi le règne de la terreur et de l'anarchie : ils n'ont pu le faire qu'au détriment de lois et de l'autorité ; et c'est ce qui les couvre de taches et de confusion, et qui les constitue criminels.

Les meilleures lois sont nulles, si on ne les met en vigueur en les faisant observer ; les magistrats insouciants se rendent coupables, s'ils ne font mettre en pratique les lois et les ordonnances ; car si les méchants eussent toujours eu pour les lois la crainte que leur transgression doit inspirer, ainsi que le respect et la soumission que chaque citoyen doit aux personnes élevées en dignité, nous n'eussions pas été les témoins de tant de désastres. Si l'on eût toujours rendu l'honneur à ceux à qui l'honneur étoit dû, si l'on eût toujours infligé les peines à ceux qui les méritoient, tant d'honorables victimes de la cruauté des méchants ne seroient jamais devenues leur proie dans chaque empire.

L'amour de ses concitoyens, la soumission et la fidélité à son souverain, sont le premier accomplissement de la loi. Tous les hommes se doivent un appui mutuel, parce qu'ils ont besoin les uns et les autres du secours de leurs frères; ils doivent par conséquent s'entr'aider les uns et les autres : mais l'amour seul peut former ce lien et cimenter semblable union, et non les boîtes inflammables, ni les poignards des carbonari. Les conjurés sont toujours esclaves des plus honteuses passions; l'orgueil de leurs foibles lumières est leur soleil; la vanité et l'amour de la célébrité sont leur flambeau; les égarements de la raison sont leur guide: dans leurs écrits, la perfidie est la règle de leur conduite; la scélératesse et l'infamie, leur partage.

Le crime est le roi des conspirateurs; la fureur, la haine et la vengeance sont leurs maîtres; les désordres, l'iniquité et les forfaits sont leurs délices; la confusion est le prix de leur sot orgueil. Ainsi, tout ce que l'homme désire n'est pas pur, tout ce qui lui paroît doux n'est pas bon, tout ce qui veut s'élever n'est pas saint, et tout ce qui paroît cher et précieux à l'homme n'est pas agréable à Dieu.

Peu d'américains connoissent Dieu et l'honorent; c'est pourquoi les pères de la liberté et de l'égalité, ainsi que des garçons de la pelle, s'acharnent principalement à persécuter les adorateurs du vari Dieu. Ces machurés ont si peu de piété et sont si présomptueux, qu'ils cherchent à s'élever jusqu'aux cieux pour ravir au créateur sa gloire et sa puissance. Ces hommes si hautains et si fiers ne sont cependant que des vases d'argile, qui ne peuvent s'attribuer que le péché. Les plus audacieux doivent reconnoître que la peine que mérite le péché leur est bien due, puisqu'ils ne se plaisent qu'à le commettre. Les américains paroissent ignorer absolument que le mérite le plus efficace et le plus certain pour obtenir le plus haut rang, est de choisir le plus bas sur la terre; plus on s'y sera humilié, plus on sera élevé dans le ciel. Mais les pères, comme les enfants de la liberté, renonceroient volontiers leur part à l'héritage céleste, pour devenir les maîtres sur la terre. Représenter à ces furies que le vrai mérite de l'homme consiste à se vaincre soi-

même, et que la véritable gloire, comme la véritable science, gissent dans les maux que nous éprouvons injustement des autres, et que nous souffrons avec résignation, c'est leur tenir un langage barbare, inconnu aux fondateurs des garçons de la pelle. Les pères des incendiaires et des meurtriers ne peuvent ni comprendre, ni apprécier la beauté de la vertu, qui ne peut briller avec éclat que lorsque les persécutés ne font souffrir personne. L'affliction produit alors la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance; l'espérance donne de la confiance, la confiance fait naître la persévérance, et la persévérance produit la couronne d'un bonheur sans fin.

Les grands maîtres des carbonari ne reconnoissent d'autre Dieu que la nature; ils n'ont d'ardeur que pour ce qui est terrestre et charnel. La nature est cependant artificieuse: elle n'a jamais pour fin qu'elle même, elle ne cherche qu'à se contenter; mais malheur à celui qui qui ne cherche qu'à lui plaire, et qui se laisse entraîner par ses mouvements déréglés; car l'amour des plaisirs de la chair est ennemi de Dieu, parce qu'il est opposé à l'amour du Seigneur. Ainsi, ceux qui vivent selon la chair ne peuvent espérer plaire à Dieu; en voulant contenter leur corps, ils donnent la mort à leur ame. Les spirituels ne s'attachent qu'à maîtriser leur corps et à se vaincre eux-mêmes, pour satisfaire à la justice divine pour leurs péchés; ils ne craignent rien tant que d'attrister leurs frères et d'offenser l'être infiniment parfait: par là, ils deviennent les véritables enfants du ciel, ils se rendent dignes héritiers de Dieu, et vrais cohéritiers de Jésus-Christ; ils souffrent comme lui et pour lui; ils partagent ses travaux pour mériter d'être glorifiés avec lui. La confiance entière et la ferme espérance qu'ils ont en Dieu les rendent aisément triomphants de tous les obstacles de leur salut. L'attente de la gloire future les anime puissamment à supporter avec patience et avec courage toutes les amertumes de cette vie. Aussi, ni les afflictions, ni les persécutions, ni la faim, la nudité, le fer ou la violence, ni les plus grands supplices ne peuvent séparer les spirituels de l'amour de Jésus-Christ. Ils font de leurs peines le gage de leur salut; une foi vive et agissante les rend invincibles dans les combats. La confiance qu'ils

ont en Dieu les fait triompher au milieu même des tourments que les méchants se plaisent à leur faire endurer, sans pouvoir ébranler ni leur foi, ni leur espérance. Les charnels, loin de songer à suivre de si beaux exemples, ne songent qu'à tourmenter leur frères; ils ne sont joyeux que lorsqu'ils sont venus à bout de les attrister : loin d'invoquer Dieu, ils ne cessent de l'outrager. D'ailleurs, comment l'invoqueroient-ils, puisqu'ils ne croient pas en lui, et comment le connoîtroient-ils, puisqu'ils se plaisent à faire la guerre à ceux qui l'adorent, ou comment pourroient ils croire en Dieu, puisqu'ils ne parlent qu'avec dédain de ses graces, ou avec mépris de toutes ses merveilles ?

Il n'y a que les enfants de la foi qui puissent être les véritables enfants de Dieu ; les autres sont des enfants de la malédiction, des transgresseurs de toutes les lois divines et humaines qui n'ont été établies que pour faire connoître les crimes que l'on commettoit en les violant. Ce sont de vrais corrupteurs qui cherchent à entraîner tout le monde dans l'abîme avec eux. Les lois humaines conduisent à la foi, et la foi conduit à Jésus-Christ ; celui qui est ennemi des lois humaines ne peut être ami des lois divines ; celui qui ne croit pas aux lois qui régissent son pays est encore bien moins disposé à croire en Jésus-Christ et à l'autorité de son église. La foi justifie les serviteurs de Dieu, et la loi condamne hautement les ennemis des rois. Ainsi, l'attachement des charnels aux plaisirs mondains les éloigne de Dieu et les prive des consolations célestes, tandis que la foi des spirituels les conduit directement à Dieu.

La grace de Jésus-Christ n'a que des désirs spirituels ; elle n'inspire du goût que pour les choses célestes. Celui qui a senti le don de la grâce et la peine de sa privation ne peut s'attribuer aucun bien ; il a éprouvé ses propres foiblesses, ses misères et son néant ; il avouera volontiers qu'il est pauvre et dénué de toute vertu, sans l'assistance de la grace. Mais l'on ne peut se rendre docile aux mouvements de la grace, qu'en combattant et en maîtrisant ceux de la nature corrompue. Ainsi, en nous défiant de nos propres forces, nous nous rendons déjà

justice à nous mêmes, et nous la rendons à Dieu en nous confiant entièrement dans le secours de sa grace que nous sommes certains d'obtenir si nous la lui demandons avec humilité et avec ferveur.

Jésus-Christ étant seul la voie, la vérité et la vie, nul ne peut marcher en assurance sans son appui, nul ne peut connoître la vérité s'il n'est éclairé de son divin flambeau, et nul ne peut posséder la vie éternelle sans l'assistance de sa grace. L'on ne peut marcher avec assurance sans voie, comme sans la vérité l'on ne peut connoître, ni vivre sans vie. Jésus-Christ est la voie que nous devons suivre, parce qu'il est seul la voie droite qui ne peut nous égarer. Il est la vérité que nous devons croire, parce qu'il est la vérité souveraine et éternelle, parce que sa parole est infaillible, et qu'il est lui-même Dieu, qu'il ne peut par conséquent ni se tromper ni nous tromper. Il est encore la vie que nous devons espérer, parce qu'il est seul la vie véritable, la vraie gloire, la vie bienheureuse et éternelle.

La désobéissance d'un seul homme avoit rendu tous les autres sujets au péché et à la mort; mais aussi l'obéissance du Fils de Dieu, le mérite de son sang et de sa mort, ont racheté tous les hommes de l'esclavage du péché et de la mort. Le péché de notre premier père nous avoit donné la mort à tous; mais nous avons tous été régénérés par les mérites de l'incarnation de l'Homme-Dieu. L'effusion de son premier sang a guéri toutes nos souillures; sa mort et son ascension nous ont rétablis dans tous nos droits à l'héritage céleste. Une abondance de péchés s'est trouvée tout-à-coup effacée par une abondance de mérites et de graces, que l'Homme-Dieu a répandus par son avènement. Le péché du premier homme avoit fermé aux autres l'entrée du ciel; le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa grace le rouvrent à ces mêmes hommes qui en étoient déchus, et leur procurent la vie éternelle.

La fidélité à la grace renferme la pratique de toutes les vertus chrétiennes, qui sont le chemin véritable de notre salut. La docilité aux inspirations divines nous procure la paix et le repos en cette vie; mais la persévérance dans le bien nous assure notre salut en l'autre.

Elle assujettit tous les mouvements de notre cœur à l'amour divin. La grace de Notre-Seigneur est une participation de la nature divine, et comme une effusion sainte de sa bonté dans nos ames. La grace du Seigneur est seule suffisante pour remédier à toutes les foiblesses et à toutes les misères humaines. Si l'homme concevoit bien la grandeur, l'importance et le prix de la grace, il feroit tout pour conserver dans son cœur l'excellence d'un si précieux trésor. Car notre premier état de nature ayant été corrompu par le péché, sans la grace et les mérites de Notre-Seigneur, les hommes se trouveroient encore asservis par la chair à la loi du péché, et ils obéiroient à la sensualité plutôt qu'à la raison : ils ne trouveroient en eux que la volonté de faire le bien, sans trouver les moyens de l'accomplir ; mais, fortifiés de la grace du Seigneur, les hommes commencent le bien, ils s'y avancent, ils s'y perfectionnent, et ils y persévèrent. Ainsi, sans la grace céleste, nul ne peut avoir aucun mérite qui lui soit propre. La grace de Dieu est la ressource, le secours, l'appui, le conseil et la force du sage ; elle est la maîtresse de la vérité, la lumière du cœur et la consolation de l'esprit. Sans elle, les plus savants ne sont que comme un bois sec, ou un tronc inutile destiné au feu. Elle seule chasse la tristesse, dissipe la crainte, nourrit la dévotion, maintient la piété et donne la persévérance finale, qui est la grace par excellence ; car elle tranquillise entièrement le moribond, qui croit trouver avec assurance accès et graces auprès du souverain juge devant qui il va paroître, et il peut s'estimer avec raison le plus heureux des hommes. Ainsi, les philosophes et les impies, qui se plaisent tant à exagérer la rigueur des jugements de Dieu, devroient plutôt se plaindre de leur malice et de leur propre corruption que de la justice divine. Ils devroient plutôt considérer l'infinie miséricorde de Dieu et sa bonté sans bornes, que la perfidie et la doctrine empoisonnée des impies et des philosophes. Car il n'est aucune souillure que le précieux sang de notre divin Sauveur ne puisse effacer, et il est indubitable qu'il nous en a appliqué tous les mérites par le transport qu'il nous en a fait ; tandis que les philosophes et les conjurés ne se sont unis que pour la désolation, la perte et la ruine

du genre humain. Ainsi, les conspirateurs et les philosophes, loin de conspirer ou de murmurer contre la sévérité du grand juge, devroient plutôt gémir de l'abus qu'ils ont fait et qu'ils font chaque jour de ses graces et des mérites de son sang, qui sont d'un prix infini : ils devroient plutôt songer à s'humilier devant notre divin maître, et à le remercier de la longanimité de sa patience à les attendre si long-temps à la pénitence, quoiqu'ils s'en soient rendus indignes par la continuité de leurs vices et de leurs désordres, qu'à se répandre en injures et en vociférations contre la bonté de Dieu.

Les déréglements naissent de la nature et de la corruption du cœur des conjurés et des philosophes, mais l'infamie et l'iniquité sont leur partage commun ; tandis que des graces ineffables et une miséricorde sans bornes sont les attributs de la majesté divine.

La malice du péché étant infinie, puisqu il offense Dieu qui est une bonté infinie, l'outrage fait à la majesté divine ne pouvoit être réparé que par une satisfaction infinie, dont l'homme, par ses misères et sa foiblesse, étoit incapable. Il a donc fallu une personne d'une dignité infinie, pour satisfaire à Dieu par quelque action d'un mérite infini, pour opérer le salut du genre humain. Jésus-Christ fut la victime et l'Homme-Dieu qui s'offrit et s'immola pour la rédemption de tous ; il n'entreprit le grand ouvrage de notre rédemption que par l'amour immense qu'il avoit pour le salut de tous les hommes. Ainsi, le Sauveur du monde, pour nous faire mieux connoître l'énormité du péché et ses effets effroyables, ne s'est pas contenté de mener une vie pleine de travaux, de souffrances et d'afflictions ; mais il a encore voulu essuyer la mort la plus cruelle et la plus honteuse, pour expier une offense infinie par une réparation infinie.

Les ouvrages d'un Dieu ne peuvent souffrir la plus légère imperfection. L'Homme-Dieu auroit pu, par une seule goutte de son sang, s'exempter de tous les affreux supplices qu'il a endurés ; mais il a voulu apaiser pleinement la rigueur et la justice de son père ; il a voulu satisfaire entièrement la majesté divine outragée, afin

d'en obtenir des graces plus abondantes, pour conduire plus facilement et plus sûrement tous les hommes à leur créateur, qui est leur fin dernière. Ainsi, les œuvres de l'Homme-Dieu, comme la création de notre première nature, en s'accomplissant, reçurent toute leur perfection.

La passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'est autre chose que la rédemption du genre humain, s'est accomplie dans le temps et de la manière que les prophètes l'avoient prédite long-temps auparavant. Pour mieux faire connoître la divinité de l'Homme-Dieu, un grand nombre de miracles accompagnèrent la naissance, la vie et la mort du rédempteur de toutes les nations. Son incarnation et sa naissance éclatèrent par des prodiges surprenants; sa conduite et sa vie ne furent qu'une suite non interrompue de merveilles au-dessus des forces de la nature. A la mort de notre divin Sauveur, jusqu'aux choses inanimées annoncèrent sa divinité. Le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, soit pour déchirer le voile de l'ignorance, soit pour nous inspirer la crainte du jugement dernier et des peines de l'enfer. La terre trembla, pour que les hommes, effrayés à cette vue, ne s'occupassent plus que de leur salut avec tremblement. Les pierres se fendirent, pour apprendre aux pécheurs endurcis que leurs cœurs doivent se fendre par la pénitence. Le soleil s'obscurcit pendant trois heures, et la terre fut couverte d'épaisses ténèbres, pour annoncer aux juifs qu'ils n'avoient mis à mort le Sauveur du monde que parce qu'ils ne l'avoient pas connu; mais que le mérite de son sang et de sa mort devoit instruire, éclairer et sauver tous les hommes. Les sépulchres s'ouvrirent, pour nous avertir que nous devions tous ressusciter un jour pour rendre compte des actions de toute notre vie, et que nous ne pouvons ressusciter avec des corps glorieux que par le secours de la grace du Seigneur, qui peut seule nous rendre dignes d'entrer dans la sainte cité de la Jérusalem céleste.

Au reste, trop de miracles ne pouvoient concourir à cette grande œuvre surnaturelle, puisque les impies ont

encore osé méconnoître la divinité de Jésus-Christ, quoiqu'ils eussent été témoins de tous les prodiges opérés pendant sa vie et lors de sa mort. Pour les en convaincre, les philosophes eux-mêmes, qui vantent tant la raison, n'ont pas cessé d'outrager la majesté divine, quoiqu'ils eussent eu connoissance de toutes les merveilles qui avoient précédé la naissance de Notre-Seigneur, ainsi que de sa résurrection, de son ascension et de tous les prodiges qui avoient eu lieu à sa mort, pour démontrer aux plus ignorants la divinité de Jésus-Christ. Mais quand les hommes sont dépourvus de la grace du Seigneur, ils tombent dans l'aveuglement et ils deviennent insensibles aux plus grands miracles. Mais les méchants aiment mieux faire le mal qu'ils ne peuvent s'empêcher de détester intérieurement, que de s'adonner aux vertus qu'ils voient pratiquer par leurs ennemis qu'ils n'ont pas la force d'imiter, et qu'ils critiquent effrontément parce qu'ils ne portent envie qu'aux gens de mérite et vertueux. Les philosophes impies, dans le fond, ne peuvent leur refuser leur respect et leur admiration ; mais ils ne raisonnent ni n'agissent d'après le témoignage de leur propre conscience, mais d'après la perversité de leurs cœurs, que toutes les passions tiennent enchaînés. Ils se complaisent dans la loi du Seigneur selon l'homme intérieur ; mais ils font servir les membres de leurs corps à toutes les abominations, et ils ne les emploient qu'à l'iniquité. Ils combattent ainsi contre la loi de leur esprit, et demeurent captifs sous la loi du péché. Les impies eux-mêmes sont soumis à la loi de Dieu selon l'esprit ; mais ils sont retenus par la pesanteur de la chair qui les entraîne dans leurs penchants vicieux. Les mondains aiment et goûtent les plaisirs de la chair ; mais les spirituels les méprisent, parce qu'ils préfèrent les consolations célestes, dont ils ressentent déjà toutes les douceurs. Celui qui abuse des dons du Seigneur, ou qui méprise ses graces, rend son salut impossible : il devient lui-même l'instrument des supplices qui l'attendent pour le tourmenter éternellement.

Comme les véritables héros ne se battent point pour leur propre gloire, mais pour celle de leur prince et pour le bonheur de leurs concitoyens, nous pensons avoir

prévenu suffisamment les catholiques contre les garçons de la pelle, et qu'ils sauront tous, à l'aide de leurs souverains, non-seulement se garantir de leurs pièges, mais encore exterminer jusqu'au dernier carbonari. Nous n'essaierons pas de changer le cœur des pères de la liberté et de l'égalité ; mais nous allons entretenir nos lecteurs de l'institution de la bonne-cousinerie.

CHAPITRE XLIII.

Institution de la secte et des travaux des bons-cousins-charbonniers. — Efforts des autres sectaires, notamment des carbonari, pour corrompre cette société, composée en grande partie d'hommes simples et laborieux.

Nous nous dispenserons de rapporter leur code à nos lecteurs. La plupart des bons-cousins-charbonniers étoient des hommes simples, constamment employés au travail. Ils étoient sans ambition et sans déguisement, amis de l'ordre et de la paix. Ils n'avoient ni la sotte vanité de vouloir influencer les autres, comme les francs-maçons, ni la vaine gloire des illuminés, qui cherchoient à tout maîtriser pour tout bouleverser. Ils étoient bien éloignés de l'infame présomption des carbonari qui voudroient tout réduire en cendres et en charbon; ils étoient dociles et religieux, nullement disposés, comme les autres sectaires, à faire une guerre à outrance à Dieu, de ce qu'il a tout créé pour le bien-être et l'avantage de l'homme; ils cherchoient à se rendre utiles à leurs semblables; tandis que les carbonari, par une malice inouie, digne de nouveaux châtiments de la part des hommes et des foudres vengeresses du ciel, ne travaillent qu'à replonger l'univers entier dans son premier chaos, en cherchant à réduire tout à feu et à sang.

L'institution des bons-cousins-charbonniers est très-ancienne dans la portion de l'est de la France. Cette partie, étant très-peuplée en bois, demandoit beaucoup de bras pour les exploiter, afin d'alimenter la quantité considérable de forges, de salines ou d'autres usines qui y sont construites. Les charbonniers, par leur état, étoient comme des demi-sauvages, qui ne quittoient leurs forêts que lorsque la nécessité les y contraignoit. Ces hommes des bois n'étoient nullement civilisés; ils n'avoient aucune connoissance du vrai Dieu; ils n'avoient qu'un jargon grossier pour eux-mêmes; ils ne comprenoient qu'avec peine ce que les autres leur disoient, pour ce qui avoit seulement rapport aux besoins les plus urgents; ils ignoroient absolument les premiers mystères de notre religion, lorsque quelques personnes charitables et religieuses résolurent de les retirer de leur ignorance et de les amener à la civilisation. Pour y mieux réussir, ces personnes pieuses s'enfoncèrent dans les forêts, se familiarisèrent avec les coupeurs; elles se contentèrent de leur nourriture dégoûtante pour les apprivoiser; quand elles les eurent élevés à la dignité d'hommes, elles se formèrent à leurs usages grossiers pour les éclairer et les instruire. Les charbonniers se crurent très-honorés de la visite que ces personnes charitables leur rendoient; ils répondirent aux soins qu'elles prenoient de leur enseigner notre religion sainte. Tout en travaillant à leurs ourdons, les coupeurs s'estimèrent fort heureux de l'accueil amical que leur faisoient ces missionnaires qui ne les instruisoient que pour leur propre avantage. Pour inspirer plus de confiance à ces hommes laborieux et simples, et pour les unir par des liens plus étroits, ces personnes pieuses créèrent cette affiliation connue sous le nom de bons-cousins-charbonniers, dont saint Thiébaud fut le fondateur. Les coupeurs se réunirent d'autant plus volontiers, qu'ils trouvoient leur sort présent adouci, et qu'ils espéroient encore un meilleur avenir. La plupart de ceux qui avoient pénétré dans les bois jouissoient de quelque considération dans le pays, et les charbonniers s'énorgueillissoient d'être non-seulement admis à leur compagnie, mais encore d'en être recherchés. Les missionnaires, par leur douceur et leur aménité, n'eurent pas de peine à se familiariser

avec ces hommes agrestes, et à gagner toute leur confiance. Ils les formèrent d'abord à la civilisation, ensuite ils les amenèrent à la connoissance du vrai Dieu, puis ils les entretinrent de l'hommage que chaque créature doit à son Créateur; enfin, ils leur enseignèrent le culte que chaque mortel doit à l'être suprême. Les charbonniers accueilloient avec des transports d'alégresse les personnes pieuses qui les visitoient; ils les écoutoient avec joie, et ne les quittoient jamais qu'à regret; ils n'en parloient qu'avec le plus grand respect. En très-peu de temps la vertu et la religion recouvrèrent leur empire chez ces habitants des forêts; en très-peu de temps ils furent instruits de notre religion sainte, et adorèrent le vrai Dieu.

Pour rendre plus sociables les coupeurs et les charbonniers, ces hommes pieux admirent dans la société des bons-cousins-charbonniers tous ceux qui habitoient les bois, soit coupeurs, soit charbonniers, tous s'empressèrent à l'envi de faire partie de cette association qui les rendoit religieux et citoyens comme les autres sujets du royaume. Ils se croyoient au comble du bonheur lorsqu'ils se trouvoient réunis sur une place à charbon, dans quelques ventes, pour s'y délecter avec du bon fasy, à la réception de quelques nouveaux confrères, ou lorsqu'ils pouvoient offrir dans leurs baraques pain et pinte à quelques bons-cousins-charbonniers qui se trouvoient dans le besoin. Sans autre envie que celle d'obliger, ils se rendoient avec empressement à la voix du premier bon-cousin qui crioit à l'avantage.

Stricts observateurs de leurs statuts, ils regardoient comme le plus sacré des devoirs de secourir un confrère. Un échantillon perdu ou brisé étoit pour eux le comble de la douleur. Ils tenoient tout de l'ordre; ils lui rapportoient toutes leurs connoissances; ils se seroient crus déshonorés et perdus s'ils eussent violé le moindre article du code. Pour les mieux flatter, les fondateurs de la secte lui donnèrent le nom de société des bons-cousins-charbonniers. Ils firent l'application des divers instruments des habitants des bois aux différents prodiges qui s'étoient opérés lors de la naissance et de la passion de Notre-Seigneur. Alors ces hommes, en se livrant à leurs

travaux journaliers, se rappeloient plus volontiers les principaux mystères de notre sainte religion, ainsi que les opprobres et les tourments de notre divin maître qui étoit mort par le cruel supplice de la croix pour le salut de tous.

Les hommes des bois étoient tellement pénétrés de respect pour la société des bons-cousins-charbonniers, qu'ils lui attribuoient toute leur gloire. Ils trouvoient encore dans tous les outils de leur profession, ainsi que dans leur catéchisme, les douleurs et les souffrances du Sauveur du genre humain, qui faisoient sur leurs cœurs les impressions les plus salutaires. Aussi, dans les premiers temps, la société des bons-cousins-charbonniers, au centre même des forêts, devint un objet d'édification, de charité et de bienfaisance, dont chaque agrégé s'animoit mutuellement à la piété et à la vertu. De cette manière, chaque instrument des charbonniers leur rappeloit sans cesse les douleurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il leur sembloit, dans leurs travaux, qu'ils étoient présents à sa passion, parce qu'ils ne pouvoient avoir en main un seul de leurs outils qu'il ne leur en rappelât le douloureux souvenir. De cette manière, la société des bons-cousins-charbonniers, loin de faire la guerre à Notre-Seigneur et à son Christ, comme les autres sociétés secrètes, n'avoit été inventée que pour mieux honorer la majesté divine; elle ne servoit qu'à lui faire rendre un hommage pur par les habitants des forêts, qui l'eussent méconnue et qui la méconnoîtroient encore sans cette association.

L'état de coupeur et de charbonnier, d'abject et de méprisable qu'il étoit, fut dès-lors considéré comme les autres états de la société. Ces hommes sauvages, devenus civilisés et religieux, ne craignirent plus de se présenter en public, ni d'assister aux offices divins. Ils étoient même les plus assidus dans les temples; ils venoient de fort loin pour entendre la parole de Dieu dont ils se nourrissoient avec joie; ils étoient plus flattés de pouvoir rendre service à leurs frères que du désir de les maîtriser; ils se croyoient surtout au comble du bonheur lorsqu'ils pouvoient obliger quelques-uns de leurs con-

frères. Une société formée sous de si sages institutions donnoit les plus flatteuses espérances; de si beaux commencements faisoient présager une longue durée et une fin heureuse. La charité et la gloire de Dieu en faisoient le fondement et l'ornement; aussi, cette affiliation devint bientôt très-nombreuse, parce qu'elle étoit avantageuse à la société et agréable au Seigneur, et que chaque agrégé n'ambitionnoit que de s'avancer dans la perfection chrétienne. Mais à la longue le temps détruit tout, et la malice des hommes corrompt tout.

Honneur, vertu et probité, étoient les trois guides de la morale que saint Thiébaud avoit donnée pour servir de base à ses contemporains, et pour être transmise sans altération à ses successeurs dans l'ordre de la bonne-cousinerie; la foi, l'espérance et la charité étoient également le fondement des principes religieux de cette société; mais les autres sectaires, jaloux de la piété, de la simplicité et de la bonne foi des bons-cousins-charbonniers, ainsi que de l'accroissement que cette secte a pris, ont cherché à en altérer la pureté: sous prétexte de les élever, ils se sont introduits parmi eux et y ont semé leur ivraie; ils les ont formés à l'impiété; de dociles et religieux qu'ils étoient, ils leur ont déjà appris à secouer le joug du Seigneur, pour s'abandonner à leurs vices. Bien boire et bien manger ont paru aux yeux des autres sectaires des jeux d'enfants, usés, trop au-dessous des manœuvres des carbonari si versés dans les séditions et dans les meurtres qui doivent produire le grand tapage qu'ils désirent. Après avoir enlevé aux bons-cousins leur religion, leur foi, leur espérance et leur charité, ces adroits conjurés, toujours envahissants, cherchent aujourd'hui à leur ravir leur honneur, leur vertu et leur probité; ainsi, les bons-cousins-charbonniers, qui avoient résisté jusqu'ici à toutes les tempêtes sans qu'aucun orage ait pu les corrompre, sont près de succomber aux pièges des carbonari. Ces conspirateurs font déjà servir à leurs désastres les mêmes chiffres, les mêmes lois, les mêmes réglements que saint Thiébaud, patron des bons-cousins-charbonniers, avoit institués non-seulement pour porter à la vertu et à la piété ces hommes laborieux et sauvages, mais encore pour les garantir des

vices de l'ignorance, et pour les préserver de la corruption des méchants. Beaucoup d'anciens militaires ont voulu aussi se faire recevoir bons-cousins-charbonniers; mais étonnés de ne trouver que de la pureté et de la bienfaisance dans les instituts primitifs de la bonne cousinerie, ils ont réussi à y faire différents changements, toujours au préjudice de la religion. Par des sarcasmes et des singeries abominables, ils sont venus à bout de tourner en ridicule et en risée les mystères qui se sont opérés à la mort et passion de Notre-Seigneur; de sorte que ces merveilles, qui pénétroient de douleur et de respect les anciens bons-cousins, ne sont plus aujourd'hui, à la plupart d'entre eux, qu'un sujet de dérision, d'impiété et de scandale; en sorte que les bons-cousins-charbonniers d'àprésent se trouvent influencés par leurs nouveaux membres et par les autres sectaires, qui sont plus disposés à suivre l'impulsion des conspirateurs que les sages institutions de saint Thiébaud. Ils ont déjà mis de côté ce que son code renfermoit de sage; ainsi, sans le vouloir et sans le savoir, les anciens bons-cousins, d'innocents et de vertueux qu'ils étoient, sont près de ne plus faire qu'un seul corps avec les séditieux, et à devenir comme eux des rebelles et des scélérats. Il ne reste déjà plus à la société des bons-cousins-charbonniers que les mots et les noms de leurs premiers réglements qu'ils ont encore souvent sur les lèvres; mais leurs nouveaux adeptes, ainsi que les autres sectaires, ont su les effacer de leurs cœurs; ils ont entièrement oublié l'honneur, la vertu et la probité qui faisoient leur guide; ils ont perdu de vue la foi, l'espérance et la charité qui leur servoient de religion, pour se laisser maîtriser par les carbonari qui ne sont amis que des meurtres et des ruines.

. . . .

Le grand talent des méchants est de chercher à corrompre toutes les sages institutions, pour les faire servir à leurs complots d'iniquité; et l'expérience ne nous a que trop convaincus de l'ardeur, de l'activité et de la réussite des conspirateurs, qui sont semblables à des chevaux indomptés et indomptables, qui renversent leurs cavaliers sitôt qu'ils leur lâchent la bride. Ainsi, la secte même des bons-cousins-charbonniers ne peut plus aujourd'hui subsister sans danger, parceque nombre de

ses ventes sont affiliées aux carbonari, dont l'enfer et les démons mêmes demandent la punition.

Ces adroits conjurés n'ont emprunté le code des bons-cousins-charbonniers, que pour les séduire et pour utiliser les bras de cette classe ouvrière, qu'ils convoitent, pour les employer à désoler avec eux les empires, en incendiant les habitations et en détruisant par le fer ceux que le feu auroit ménagés. Si les alarmes que nous témoignons contre les bons-cousins-charbonniers ne sont pas revêtues de preuves convaincantes comme celles que nous avons rapportées contre les autres sectes, nos craintes n'en sont pas moins fondées sur la prudence, la sagesse et l'expérience; et attendre que les sinistres effets que nous prévoyons viennent sanctionner ce que nous avançons, ce seroit grandement s'abuser: ce seroit donner occasion à des cœurs innocents de devenir bientôt coupables et criminels.

La secte des franc-maçons est plus étendue que celle des bons-cousins-charbonniers; mais en France, dans les parties du royaume couvertes de forêts, la société des bons-cousins est infiniment plus nombreuse que celle des francs-maçons, et beaucoup sont déjà membres de ces deux sociétés secrètes. Pendant long-temps les autres adeptes ont méprisé les bons-cousins-charbonniers; ils les traitoient de simples et d'ignorants, parce qu'ils n'approuvoient pas les hauts mystères d'iniquité des franc-maçons et des illuminés; mais depuis qu'ils ont admis ces derniers dans leurs ventes, l'impiété et la corruption ont repris la place de l'honneur, de la vertu et de la probité; l'orgueil a remplacé la simplicité; la foi, l'espérance et la charité se sont évanouies de leur ordre. Ainsi, la secte des illuminés a non-seulement corrompu celle des franc-maçons, mais elle est encore venue à bout de pervertir celle des bons-cousins-charbonniers, qui étoit vraiment dans le principe une société édifiante de bienfaisance et de piété: aussi les carbonari regardent déjà les bons-cousins comme une proie précieuse qui leur appartient.

Mon seul désir est de prévenir à temps les bons-cousins, afin qu'ils ne se trouvent pas enveloppés dans les filets des carbonari; non-seulement les chefs de cette

affiliation monstrueuse méritent la potence, mais encore chaque initié; et tous les pas qu'ils font les uns et les autres devroient les conduire à l'échafaud: le feu seul peut purifier des troncs si pourris et si gangrenés. Ils voudroient, après avoir réduit l'univers à feu et à sang, pouvoir monter au ciel pour y crucifier de nouveau Notre-Seigneur. Nos neveux ne pourront croire à l'existence des carbonari; mais abrégeons en faveur de nos lecteurs et de ceux que l'amour de la nouveauté a séduits jusqu'à faire partie des sociétés secrètes, qui forment aujourd'hui une barrière si opposée à la tranquillité, à la paix et au bonheur des monarques et des peuples. Les carbonari n'ont que la figure d'hommes, avec la corruption et la scélératesse des démons. Nul mortel ne peut se glorifier qu'en Jésus-Christ; mais les machurés sont les ennemis mortels de notre divin Sauveur, qui n'est venu sur la terre que pour nous édifier et nous sanctifier; car il n'a jamais cessé, et il ne cessera qu'à la fin des siècles, d'être un feu toujours ardent pour purifier le cœur et éclairer l'esprit de ses serviteurs; tandis que les carbonari ne travaillent que pour la destruction du genre humain, par haine pour Jésus-Christ qui a affranchi tous les peuples de la servitude.

Les enfants de la pelle se disent les prémices de la liberté et de l'égalité; mais ils ne sont en effet que ses assassins et ses bourreaux. Ils ne sont affamés que d'incendies et de meurtres contre les enfants de Dieu qu'ils voudroient assujettir à leur nouvelle servitude; ils ne sont, par conséquent, qu'un tison ardent de fumée, de flammes, de décombres et de ruines, propre à multiplier les malheureux. Ils sont si aveugles et si aveuglés, qu'ils se glorifient des abominations les plus infames et les plus révoltantes, qui ne peuvent manquer de leur procurer un jour les châtiments les plus rigoureux, si toutefois ils échappent aux échafauds qui les attendent dans tous les empires.

Mais le propre des enfants de la chair est de persécuter ceux qui sont nés selon l'esprit. Chaque jour ils se plaisent à crucifier de nouveau Jésus-Christ, par leur impiété, leur scandale et leurs meurtres; ils n'ont au-

cune douleur de leurs forfaits ni de leurs crimes. Ils n'écoutent point la parole de Dieu; ils ne craignent point ses jugements, ni le jour terrible de ses vengeances. Les carbonari, loin de compâtir aux tourments de notre divin Sauveur, y sont plus insensibles que les choses inanimées. Ces vils conjurés ont des cœurs plus durs que les pierres et le marbre; ils sont plus morts que les morts mêmes; car, lorsque notre divin Sauveur rendit sur la croix le dernier soupir, les pierres se fendirent et plusieurs morts ressuscitèrent de leur tombeau, pour attester la divinité de Jésus-Christ. Mais les carbonari voudroient non-seulement détruire les enfants de Dieu, mais ils voudroient encore pouvoir anéantir jusqu'au Sauveur de l'univers. La devise favorite des machurés est d'écraser l'infame, pour fouler aux pieds Jésus-Christ et les lis. Leur mot du guet est *L. P. D.*, c'est-à-dire *lilium pedibus destrue*, ou, *foulez aux pieds les lis*, parce que la religion catholique brille dans tous les empires où règnent les lis. Ainsi ce n'est pas sans fondement que nous avons annoncé depuis long-temps que les garçons de la pelle dirigeoient leurs premiers coups contre l'Espagne, la France, l'Italie et la Pologne. Sous le nom d'Italie, nous comprenons également le royaume de Naples et les états du souverain Pontife, parce que tous ces empires sont également catholiques; ils ont, par conséquent, tous le même droit à la haine et à la fureur des conjurés. Mais, tant que ces peuples conserveront la foi, elle les éclairera, elle leur inspirera la plus vive horreur des carbonari, et elle les garantira, sinon de leurs menaces, au moins de leurs coups.

Tout fait déjà présumer que les machurés, qui correspondent aujourd'hui avec tant de facilité depuis l'Amérique d'un bout à l'autre de l'Europe, ne trouveront plus d'autre lieu à pouvoir se reposer que celui qui leur a donné le jour avec l'infame code qui les régit. Les sectaires les moins blamables sont des dupes, qui croient pouvoir allier leur attachement à la religion et aux monarchies avec la soumission aveugle qu'ils ont jurée à des chefs corrompus et gangrenés; les autres affidés sont des ignorants sans mœurs et sans religion, qui suivent témérairement les leçons et l'impulsion de leurs

maîtres, qui sont tous des impies, des rebelles, des parjures et des conspirateurs : des cœurs si ulcérés ne peuvent être que les ennemis mortels de la religion et des gouvernements monarchiques.

Dans tous les pays, les lois canoniques et civiles n'ont cessé de condamner les conventicules secrets comme contraires à la religion et à l'autorité. Dans tous les gouvernements, chaque souverain a rendu des ordonnances qui prohibent dans son empire ces associations dangereuses. La bienfaisance, la foi, l'espérance et la charité, que tous les sectaires mettent en avant, ne sont que de pieuses fraudes pour cacher leur scélératesse, et pour envelopper leurs meurtres et leurs désastres si contraires au repos des citoyens et à la félicité publique. La sûreté de l'état exige aujourd'hui que l'on renouvelle la peine de mort contre tous les séditieux, et que ce châtiment soit également applicable contre tous ceux qui engageroient ou solliciteroient quelqu'un à faire partie des sociétés secrètes, principalement contre ceux qui enrôlent dans la secte des carbonari : ceux qui prêteroient aide, secours, conseil ou retraite aux initiés, seroient assujettis à la même peine. L'ordonnance imposeroit à tous les magistrats, à tous les fonctionnaires publics, et à tous les pensionnés de l'état, l'obligation de révéler les membres de chaque secte existants dans chaque commune, sous les peines expresses d'être destitués de leurs emplois, ou privés de leurs pensions, s'ils négligent de s'en occuper. Les transgresseurs seroient en outre punis par des peines corporelles, et par des amendes pécuniaires proportionnées aux circonstances qui auroient précédé, accompagné ou suivi l'infraction de l'ordonnance. Une loi si sage mettroit une prompte fin aux désastres des méchants et des séducteurs qui font toujours de nouveaux progrès dans le mal.

Nous ne doutons pas que les sectaires nous traiteront de rigoristes ; mais nous savons aussi que les souverains ont tout à appréhender des meneurs des sociétés secrètes. Les bons-cousins, dans le principe, n'étoient qu'une association édifiante et vraiment de piété ; aujourd'hui, ils sont très-peu religieux ; ils sont prêts à se ranger sous

l'étendard de la révolte. Les franc-maçons, sous les apparences de la bienfaisance et de la fraternité, sont devenus des séditieux. Les illuminés, sous les doux noms de liberté et d'égalité, se sont tous rendus impies et conspirateurs. Les carbonari, plus noirs et plus scélérats, se servent de la foi, de l'espérance et de la charité, pour mettre sous le joug d'une nouvelle servitude tous les autres membres des diverses sociétés secrètes. Les initiés, comme les maîtres, ne sont qu'un assemblage monstrueux d'assassins et de bourreaux, qui voudroient réduire à feu et à sang l'univers. Si les complots désastreux des machurés étoient connus, ainsi que l'esprit inquiet et remuant des agrégés, les bons-cousins, franc-maçons et illuminés mêmes auroient une égale horreur des forfaits des garçons de la pelle : leurs chefs criminels pourroient seuls y applaudir ; mais les disciples se rendroient les censeurs, les ennemis et les vengeurs des incendies et des meurtres des carbonari. Si quelques-uns ne rougissoient pas de s'allier avec eux, leur agrégation à la secte seroit une conviction suffisante pour les conduire à la potence, avec les grands maîtres et tous les initiés de l'ordre des carbonari. Aujourd'hui, qui dit secte secrète, dit affiliation criminelle; car toutes ces associations sont dangereuses : sous le vain prétexte de s'occuper des devoirs de la société ou d'études sublimes, dans ces assemblées nocturnes, les unes professent une religion effrontée, ou un libertinage abominable ; les autres cherchent à secouer le joug de la subordination, et à détruire toutes les monarchies; toutes enfin ont pour but l'impiété et la révolte. Leurs mystères d'iniquités sont accompagnés de ridicule, de superstition, de profanation, d'abus des choses sacrées, et d'instructions contre l'autorité établie, pour chercher à s'en emparer. Ainsi, nul doute que toute les sociétés secrètes ne soient contraires à la religion, aux gouvernements, à la tranquillité des monarques et à la félicité des peuples. Le profond secret des adeptes, leur serment formidable, l'obéissance sans réserve qu'ils promettent à leurs chefs qui sont toujours gangrenés et ulcérés comme étoit celui de Cagliostro, l'union qui lie les initiés entre eux et avec leur nouveau maître, la fidélité qu'ils se jurent de se secourir mutuellement dans toutes les circonstances,

sont une conjuration formelle, qui rend coupables les disciples mêmes qui se disent de bonne foi, et qui noircit les maîtres des autres sectes, comme les américains leurs grands maîtres.

Il n'appartient pas à des esclaves de vouloir donner des leçons aux hommes libres, encore moins de leur dicter des lois. J'espère n'avoir pas travaillé en vain, en prévenant les peuples de la scélératesse des nègres, et qu'ils seront remplis d'indignation contre les garçons de la pelle, qui ne cherchent qu'à faire usage de leurs boîtes inflammables et de leurs poignards. J'espère également avec confiance que les catholiques, loin de se séparer de Jésus-Christ qui nous a acquis la liberté dont nous jouissons, s'attacheront plus fortement au giron de l'église mère et à son divin chef.

La plupart des sectaires, lorsqu'ils sont entrés dans les sociétés secrètes, en ignoroient absolument les écueils et les dangers; ils n'avoient nulle connoissance de la peine de mort que la loi prononce dans tous les empires contre les séditieux, ni de l'excommunication que le souverain pontife Clément XII lança contre tous les franc-maçons. A cette époque Sa Sainteté n'envisageoit déjà les sociétés secrètes que comme un foyer d'impiété et de rebellion : Que n'eût pas dit et fait ce fidèle et zélé successeur de Jésus-Christ, s'il eût été témoin des maux que nous avons soufferts et de ceux dont nous sommes menacés ?

Benoît XIV fut animé du même zèle pour la religion et le bien des peuples. Ce digne magistrat, effrayé du mal et des désordres qu'avoient fait les franc-maçons et combien ils étoient répandus au loin, confirma la bulle de Clément XII, à laquelle il donna encore plus d'extension. Convaincu de la contagion de ces assemblées clandestines, il la fit publier de nouveau le 18 mai 1751, sous les peines les plus graves; et si les carbonari ne s'avouent déjà vaincus, ils doivent aux moins être convaincus, par leurs tentatives, qu'en France, ni les magistrats, ni les militaires, ni les citoyens, ne sont disposés à se soumettre à leur esclavage avilissant, encore moins à partager leurs abominations et leurs forfaits. Tenons-nous en là, et ne nous mettons point sous

le joug d'une nouvelle servitude; ne suivons pas nos propres mouvements, mais soumettons-nous à l'empire des lois, à la puissance des princes et à l'autorité des magistrats qui régissent chaque royaume. Armons-nous du bouclier de l'obéissance, et nous goûterons bientôt la joie pure que l'on éprouve à remplir avec fidélité tous les devoirs de son état. Notre exactitude dans notre emploi, notre attachement et notre dévouement au prince, notre soumission aux lois, nous tiendront lieu de tout. Ils sauront nous faire estimer du prince, et nous faire aimer de nos concitoyens. Mais les branches naissent de leur tronc, et les effets de leurs causes.

CHAPITRE XLIV.

De tous les sectaires, les carbonari sont sans contredit les plus vaniteux, les plus présomptueux et les plus noirs.

L'amour des plaisirs mondains attache nos corps à la terre et aux créatures, au préjudice du Créateur. L'impureté est la source de la gourmandise, et la compagne inséparable de la paresse ; l'oisiveté conduit à la mollesse , et celle-ci aime la bonne chère qui mène à la danse ; l'amour des richesses est le principe de l'ambition, de la cupidité et de l'avarice ; la passion pour les honneurs est la mère de l'orgueil : une sotte vanité engage les ambitieux à tout tenter pour tout envahir ; elle porte les présomptueux à vouloir s'élever au-dessus des autres, et à ne reconnoître aucun supérieur. Ces téméraires s'irritent dans les obstacles qu'ils éprouvent pour satisfaire leur cupidité ou leur orgueil ; ils portent envie à ceux qui leur sont préférés, ou qui possèdent les richesses ou l'autorité qu'ils convoitent. Ainsi , l'amour-propre est le fondement principal de tous les vices ; il rend tous ses esclaves aveugles ou aveuglés ; on peut le considérer comme le chef de tous les désordres qui règnent dans le monde. Quoique ce vice soit très-horrible, et que personne ne veuille convenir d'en être atteint, l'expérience nous a suffisamment prouvé et elle nous le démontre journellement de plus en plus, que l'orgueil n'en est pas moins le vice à la mode, malgré ses

effets effroyables. Dieu menace d'écraser sous sa foudre les enfants de ténèbres qui sont vraiment des collines présomptueuses, dignes des plus terribles châtiments. Les vaniteux seuls sont la véritable source des maux passés, présents et à venir. Les carbonari la poussent à l'extrême folie : ils voudroient pouvoir allumer le firmament et le dissoudre, pour réduire au néant ce qu'ils appellent le père, la mère et les enfants, ou le soleil, la lune et les étoiles. Chaque garçon de la pelle en particulier rougit d'une si aveugle passion : nul ne veut en être attaqué ; cependant la mère de la sagesse doit nous convaincre chaque jour des nombreux et funestes effets de ce vice odieux ; et nous pouvons juger avec assurance, par les événements, que le nombre de ses partisans est très-considérable. Taire ou dissimuler un danger si éminent, ne peut être que pusillanimité ou foiblesse : ce seroit tout à la fois trahir ses devoirs, son prince, sa patrie, la société et son Dieu. La plénitude de la divinité, habitantcorporellement en Jésus-Christ Notre-Seigneur, est la source de tous les dons spirituels ; tous les trésors de la sagesse et de la science sont cachés en lui : au nom de Jésus-Christ tout doit fléchir le genou, dans les cieux, sur la terre et dans les enfers. Toute langue doit confesser que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son père, qui lui a donné le nom de Sauveur, et que ce nom est au-dessus de tous les noms. Cet avantage, qui est une grande grace, nous vient de Dieu, non-seulement pour que nous croyions en Jésus-Christ, mais encore pour que nous souffrions, pour son amour et pour la gloire de son saint nom, les persécutions de ses ennemis. Ce qui est pour eux le sujet de leur perte, sera celui d'une grande gloire aux enfants de Dieu, qui doivent demeurer intrépides parmi tous les efforts des conjurés contre les souverains du ciel et de la terre.

Les pères comme les fils des carbonari sont tous enfants de ténèbres ; ils ne peuvent que souiller le territoire qu'ils habitent. Leur souffle empoisonné répand au loin la contagion. Ces pestiférés sont si venimeux, qu'ils infectent tout ce qui les approche ; tous les initiés sont si noirs et si méchants, qu'ils ne peuvent rivaliser qu'en scélératesse et qu'avec Satan lui-même. Pour

ne point se laisser séduire par les vains discours de ces conjurés, qui sont tous de vrais démons déchaînés, dont toutes les œuvres sont semblables à celles de Lucifer, les enfants de la lumière sont forcés, s'ils veulent se maintenir dans la vérité, dans la justice et dans la paix, de cesser tout commerce avec les sectaires, et de n'avoir rien en commun avec eux ; car il est difficile aux enfants de lumière de se maintenir long-temps dans l'innocence et la pureté, en frayant avec les ennemis de Dieu, dont les maximes sont entièrement opposées à celles de notre divin législateur. Ce n'est qu'avec la plus grande peine que l'on peut résister constamment aux importunités des enfants de ténèbres, et se soustraire à toutes leurs embûches. Il est plus prudent de fuir leur présence et de condamner hautement leurs manœuvres infernales, que d'avoir la moindre communication avec des furieux, qui ne font choix pour leur secte que de ceux qui ont leurs vêtements souillés.

Ceux qui ont encore quelque attrait ou quelque attachement pour les sociétés secrètes, doivent sortir de leur léthargie, s'ils veulent recouvrer la lumière et gagner le port du salut. Ceux qui demeurent indifférents sur les complots criminels des machurés, doivent se réveiller de leur assoupissement, et se mettre en mesure pour opposer une prompte et vigoureuse résistance aux progrès des incendies et des poignards des garçons de la pelle, s'ils ne veulent s'exposer à en ressentir bientôt les funestes effets. Le code et les tentatives des carbonari doivent convaincre les plus endurcis de leurs projets ultérieurs. Les désastres des conspirateurs doivent non-seulement éclairer les insouciants sur les dangers des sociétés secrètes, mais ils doivent encore désabuser tous leurs chauds partisans. Ceux qui y seront insensibles, sont déjà viciés et corrompus ; et ceux qui refuseront de croire à tant de noirceur et à tant d'iniquités, sont plus à plaindre que ceux que les méchants désignent déjà pour leurs victimes. S'ils ne sont entièrement perdus, ils sont au moins bien avancés dans l'abîme. Si les garcons de la pelle obtenoient le moindre succès sur les catholiques, l'empire où ils seroient triomphants seroit à jamais perdu : ils y feroient un tapage

d'enfer ; ils y exerceroient toutes les cruautés imaginables ; le pire seroit d'être du nombre de leurs dernières victimes ou de leur survivre. Ainsi, tout ce qui existe et tout ce qui respire parmi les enfants de lumière, doit s'élever et s'armer contre les chaufourniers, contre les chevaliers du poignard, et même contre leurs partisans.

L'on ne doit jamais perdre de vue que la mort est venue par la faute du premier homme ; comme l'on doit toujours se rappeler que la résurrection des morts est venue par l'avénement d'un seul Rédempteur, qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. Si tous sont morts en Adam, tous aussi ont recouvré la vie en Jésus-Christ.

Le premier homme étoit terrestre, parce qu'il avoit été formé avec de la terre ; et le second Adam étoit céléste, parce qu'il venoit du ciel et qu'il étoit rempli de l'esprit vivifiant. Le premier Adam étant terrestre, ses enfants sont aussi terrestres ; l'Homme-Dieu étant parfait et céleste, ses enfants sont également parfaits et célestes. Ils marchent sur les traces de leur glorieux modèle; ils sont humbles et soumis jusqu'à la mort, comme leur divin maître. Tout ce qui est terrestre tient du premier Adam ; ils sont tous des enfants adonnés au vice ; ils sont ingrats et rebelles, et ils ne cherchent qu'à donner la mort : jusqu'à leur dernier soupir, ils ne sont que des oiseaux de proie, plus furieux et plus carnassiers que l'aigle, qui ne se plaît qu'à dévorer. Les terrestres ne veulent reconnoître ni Dieu, ni monarque, parce que leur chair et leur sang, ainsi que leurs cœurs, sont corrompus. La patrie des terrestres est sur la terre, mais celle des spirituels est dans le ciel, où Jésus-Christ est monté avec toutes les vertus : mais les vices n'y monteront point, ils sont exclus du royaume de Dieu. Ainsi, les spirituels peuvent seuls prétendre à la gloire de notre divin Rédempteur, parce qu'ils cherchent, par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, à s'élever jusqu'au ciel, qu'ils considèrent comme leur véritable patrie ; tandis que les terrestres ne songent qu'à se vautrer dans l'ordure de tous les vices qui inondent la terre, et ne s'occupent nullement de la vie future.

La sentence que Jésus a prononcée est cependant inviolable : Quiconque ne renonce pas à tout, ne peut être mon disciple. Ainsi les terrestres ne peuvent prétendre à l'héritage céleste, qu'en offrant à Dieu toutes leurs affections. Ce sont de ces ames avares envers le Tout-Puissant, dont parle le prophète, lorsqu'il dit : A cause de l'iniquité de leur avarice, qui fait qu'elles reprennent un cœur qui m'appartient, je les ai frappées d'aveuglement et d'insensibilité. Le lecteur doit être persuadé que cet anathème foudroyant s'applique aux sectaires et surtout aux carbonari.

Il n'y a dans la Jérusalem céleste qu'un seul Saint-Esprit, qu'un seul Seigneur et qu'un seul Dieu, dont rien d'impur ne peut approcher. Il n'y a également qu'un seul Rédempteur, qui a réconcilié et pacifié toutes choses sur la terre et dans les cieux, par le sang qu'il a répandu sur la croix. Il est le premier en tout, parce qu'il a plu au Père que toute plénitude résidât en lui. Les choses visibles, comme les invisibles, sont soumises à sa puissance, parce que tout a été créé par lui et pour lui. L'univers entier est rempli de la gloire de la majesté divine : il l'a éclairé de sa lumière céleste, et il a rendu tous les mortels dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des saints.

Jésus-Christ, étant l'unique vérité, la vraie voie et la véritable vie, a procuré à ses enfants tous les biens temporels et spirituels imaginables ; ceux-ci ont été reconnoissants de si précieux dons, et se sont efforcés d'en faire leur profit ; ils y ont trouvé leur tranquillité et leur repos : dans leur consolation, ils ont déjà goûté sur terre les avant-goûts des douceurs célestes. Les rebelles et les aveugles ont seuls été insensibles aux bienfaits et à toutes les merveilles de l'Homme-Dieu ; ils ont été ingrats envers l'auteur et la source de leur bonheur éternel ; ils n'ont pas cessé d'outrager Jésus-Christ ; ils ont combattu ses miracles ; ils ont contesté sa divinité ; ils ont attaqué sa personne divine pour chercher à lui ravir sa puissance et sa gloire. Ainsi, si Dieu lui même n'a point changé le cœur des présomptueux endurcis, c'est bien en vain que des hommes aujourd'hui voudroient tenter de ramener à l'ordre, à la soumission, à l'union et à la paix

des prévaricateurs enivrés de l'orgueil et de la corruption du premier Adam. Les chefs des conspirateurs sont tous de vieux troncs calcinés, chancreux et à moitié pourris, qui répandent au loin la contagion, et que les flammes dévorantes de l'enfer peuvent seules châtier.

Le nom de Jésus est au-dessus de tout nom; il est le plus élevé dans la gloire; ses dons sont au-dessus de tous les dons; il a autorité sur toutes les puissances de la terre; tout pouvoir lui a été donné par son père dans le ciel et sur la terre: telles sont les vérités éternelles que notre divin législateur est venu nous annoncer; mais si les conjurés n'ont pas voulu ajouter foi à la parole divine, parce qu'ils regardent comme un langage barbare tout ce qui contrarie leurs goûts et leurs penchants vicieux, nous ne pouvons nous-mêmes espérer de faire recouvrer la lumière à ces aveugles obstinés. Ces vaniteux sont tellement enracinés dans leurs vices avilissants, qu'ils sont tombés dans la bassesse et dans la stupidité des bêtes. Ils ont perdu toute honte, toute pudeur, tout sentiment, tout honneur, toute crainte des jugements de Dieu, à plus forte raison des peines que les lois humaines prononcent contre eux. Ils ont tellement l'habitude de tous les crimes dans lesquels ils ont vieilli, qu'ils se sont rendus tout à fait familiers avec les plus grands forfaits, et l'on ne peut les châtier d'une manière proportionnée à leur noirceur, ni aux ravages qu'ils ont occasionnés, ni aux nouveaux désastres qu'ils méditent encore. Aujourd'hui rien ne peut ni les toucher, ni les changer; ainsi ils sont indignes de toute pitié et de toute commisération. Ces cœurs gangrenés cherchent toujours à entraîner les peuples dans leur abîme; ils ne peuvent respecter ni la grandeur, ni la puissance des souverains; ils ne peuvent comprendre la sublimité de la religion chrétienne, parce qu'ils se sont rendus indignes d'en ressentir les consolations et les douceurs.

S'il est hors de doute qu'un peuple mutiné et corrompu est toujours sujet à se révolter, il n'est pas moins certain que le peuple religieux est celui qui sert avec le plus de fidélité son Dieu et son prince; ainsi, la religion chrétienne est la seule qui puisse rendre les empires florissants et assurer la paix des monarques et des peuples. Il

n'est pas moins indubitable qu'en flattant les hommes dans leurs erreurs et dans leurs désordres, loin de les rendre meilleurs, on ne fait que les rendre plus vicieux. Les conjurés sont aujourd'hui si effrontés et si audacieux, qu'ils se vantent qu'il ne faut dans les rebellions que des cœurs dépravés et corrompus, qui n'aient en vue que leur propre intérêt, mais hardis et entreprenants pour le chercher aux dépens de l'honneur et de l'humanité, en brisant tous les liens qui unissent les hommes entre eux.

Il n'y a rien de surprenant que des furieux et des impies se déclarent les ennemis jurés des autels et des trônes, et qu'ils cherchent à se soulever contre les souverains de la terre. Quand on manque de respect à la majesté divine, jusqu'à méconnoître la puissance du Seigneur des seigneurs, l'on est guère disposé à se soumettre à la puissance de ceux qu'il a revêtus de son autorité sur la terre. Quand on a abandonné Dieu et secoué le joug du Seigneur, quand on s'est révolté contre le maître des maîtres, contre le Sauveur du monde, l'on ne doit plus être étonné que ces enragés cessent aussi de reconnoître l'autorité légitime des souverains et des magistrats qui gouvernent les peuples. Cependant, sans religion, aucun potentat ne peut faire respecter sa puissance, ni sa grandeur, comme sans religion il ne peut exister dans aucun empire, ni sagesse, ni vertu, ni par conséquent bon gouvernement.

Il est de principe et de fait certain que quiconque est assez aveuglé pour méconnoître Dieu, qui est l'arbitre souverain de l'univers, et pour mépriser ses commandements, sera encore bien plus porté à fouler aux pieds les lois et les ordonnances du prince, et à le trahir en cherchant à se révolter contre son autorité. Un monarque, quoique sujet à la mort comme les autres hommes, n'en est pas moins le premier de son empire. Contester ce droit au souverain, c'est attaquer son autorité, c'est devenir rebelle et parjure; et tous ses sujets n'en sont pas moins obligés de respecter ses ordres et de s'y soumettre en les mettant à exécution, malgré les vociférations de quelques séditieux. Cependant, si c'est déjà un

crime digne du dernier supplice de refuser au prince l'obéissance qui lui est due, et de se révolter contre son autorité, c'est encore un crime bien plus horrible de renoncer au Créateur de l'univers, qui a tout produit par un seul acte de sa volonté. Cet Être infini conserve tout par sa toute-puissance ; tout s'exécute par ses ordres ; par conséquent, tout doit être soumis à ses volontés adorables, et ceux qui s'y opposent doivent être châtiés d'une manière terrible.

Les méchants ne peuvent ignorer qu'ils ne raisonnent pas par conviction, et qu'ils n'agissent que d'après la perversité de leurs cœurs que tous les vices tiennent enchaînés ; car ils sont intérieurement convaincus du véritable mérite des hommes probes et vertueux qu'ils combattent. Mais ils ne se plaisent à critiquer la conduite de ces personnages irréprochables, que parce que leur vie est entièrement opposée à celle qu'ils mènent eux-mêmes, et qu'elle condamne hautement les vices et les déréglements auxquels ils s'abandonnent journellement. Ainsi, les impies eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de donner intérieurement des éloges à la vertu, ni de l'admirer dans ceux qui la pratiquent, quoiqu'ils ne puissent pas eux-mêmes s'élever au même degré de perfection : ils sont soumis à la loi de Dieu selon l'esprit, mais par la corruption de leurs cœurs, qui leur fait étouffer les remords et le crime, ils se laissent maîtriser par tous les vices, selon la chair, qu'ils se plaisent à contenter. Dès-lors, ces furieux se précipitent de labyrinthe en labyrinthe ; ils tombent dans l'insensibilité et dans l'endurcissement ; ils se livrent avec audace au plus affreux brigandage. Par pure malice, ils commettent le mal avec joie, et ils y croupissent avec réflexion.

Les conjurés sont si peu dignes de ménagement, qu'ils sont insensibles aux plus grandes graces, ou qu'ils les tournent contre leurs propres bienfaiteurs. Ils ont l'impudence d'attribuer à la frayeur ou à la pusillanimité des magistrats les complaisances que ceux-ci ont pour eux de les ménager : ils croient follement qu'ils sont redevables à leurs vociférations, à leurs menaces ou à leur propre fureur, de l'impunité dont ils jouissent depuis longtemps au détriment de la tranquillité et de la

félicité publique, pour des forfaits qu'ils méditent par inclination et qu'ils commettent par corruption avec joie.

Il n'est pas moins indubitable que si quelque chose doit étonner le lecteur, c'est l'effronterie, la perfidie et la duplicité des conspirateurs, qui étalent avec audace leur aveuglement et leur endurcissement, et qui se glorifient impudemment de leur monstrueuse affiliation. Mais, ô temps! ô mœurs! ô soumission de nos ancêtres! qu'êtes-vous devenus? La piété, la vertu, l'obéissance et la fidélité de nos aïeux ne pourront-elles donc jamais trouver place dans le cœur de nos modernes vandales? Ces enragés auront-ils toujours le loisir de comploter, jusqu'à leur dernier soupir et à leur aise, les désastres, les cendres et les ruines du genre humain? Ces insensés se croiront-ils toujours au faîte de la puissance, parce que des ministres perfides sont d'accord avec eux? Se croiront-ils toujours au faîte de la gloire et au comble de leurs désirs, parce que des magistrats prévaricateurs ou insouciants leur laissent la faculté d'occasionner un embrasement général dans tout l'univers? Les méchants réuniront-ils toujours tous leurs efforts pour faire naître les désordres et engendrer les désastres? Ne verrons-nous jamais la fin de tant d'odieuses trames si affligeantes pour l'humanité? Telles sont les réflexions et les craintes que les séditieux inspirent aujourd'hui aux hommes de bien.

CHAPITRE XLV.

Les carbonari sont encore les plus cruels ennemis des monarques et des peuples. — Les tolérer dans un empire, c'est s'endormir au bord de l'abîme. — Si les révolutionnaires, leurs enfants, ne sont pas aussi noirs que leurs pères, ils sont au moins aussi féroces et aussi dénaturés en Europe.

Les conspirateurs sont les plus dangereux ennemis d'un état; ce sont des vipères intérieures qui déchirent le sein de leur patrie: les monarques et les sujets ont besoin à présent de se réunir pour combattre tous ensemble, dans chaque empire, ces loups carnassiers, ou pour réléguer outre mer ces audacieux intrigants dans les États-Unis d'Amérique, qui se glorifient de leur avoir donné le jour. Cette puissance naissante deviendroit bientôt un séjour d'horreur, un véritable enfer: car des pères cruels et barbares refuseroient tout secours et même l'hospitalité à leurs fils dénaturés: mais les enfants, aussi féroces que leurs grands maîtres, n'ont pas encore oublié que la fin sanctifie tous les moyens; ils chercheroient à arracher les entrailles de leurs mères,

en dévorant leurs propres pères ; ils tourneroient contre les propres auteurs de leurs jours et leurs torches et leurs poignards. L'univers verroit avec joie les garçons de la pelle aux prises avec les grands maîtres qui les instruisent avec tant de soin dans la carrière du crime et de la rebellion ; chacun adresseroit des vœux au ciel pour que le dernier carbonari immolât à sa fureur le dernier père de la liberté et de l'égalité, afin que nous fussions vîte débarrassés de cette maudite engeance qui ne forme qu'une seule et même race de vipères

Ceux qui demeureront indifférents sur un danger si pressant, s'endormiront au bord du précipice : soit monarques, soit ministres, soit magistrats, ils sont certains d'être les premières victimes de la fureur des conspirateurs. Il s'agit à présent d'écraser ces collines présomptueuses et de mutiler tous les séditieux comme des vases d'argile ; la tâche pressante aujourd'hui à remplir pour toutes les personnes élevées en dignité, est de châtier les coupables et de réduire en poudre les conjurés ; il s'agit de mériter et d'obtenir le prix de la tranquillité publique et de la félicité générale ; il s'agit d'acquérir le titre incomparable de restaurateur du genre hnmain, en réduisant tous ses ennemis dans l'impossibilité de nuire.

Laissons aux souverains leur puissance, à la justice son cours, aux législateurs le soin de faire de bonnes lois, aux magistrats le souci de surveiller, de réprimer et de châtier les méchants. Ne cherchons pas non plus à devancer les jugements du Tout-Puissant ; ses desseins sont impénétrables ; il nous prévient qu'il réserve ses tonnerres et ses foudres vengeresses pour exterminer les collines présomptueuses qui chercheront à lui ravir sa gloire : croyons Dieu sur sa parole. Ainsi, malheur aux conspirateurs qui ne cessent de l'outrager avec audace, en blasphêmant journellement contre sa divinité et contre sa puissance ; seulement ne perdons pas de vue les terribles menaces que Dieu fait aux rebelles, et tâchons d'éviter les supplices effrayants que le Créateur leur réserve au jour redoutable de ses vengeances : ils devroient déjà être plus que suffisants pour faire trembler les séditieux les plus endurcis, et pour les attacher

à leurs devoirs soit envers Dieu, soit envers leur monarque légitime, soit envers leurs concitoyens; mais jamais un sang vicié n'a pu produire des enfants purs, comme un nègre ne pourra jamais enfanter un blanc. Enfin, malheur aux ames noires lors du dernier avénement du Sauveur de l'univers : ceux qui n'auront vécu que dans les ténèbres se trouveront alors dans le sommeil de la mort; ils ressusciteront les derniers; ils porteront sur leurs corps les marques de toutes leurs souillures; elles graveront sur leur front l'arrêt foudroyant et irrévocable de leur juste condamnation; au dernier son de la trompette qui réveillera tous les morts, les rebelles présomptueux seront forcés d'obéir; ils se lèveront en tremblant pour se rendre dans la vallée de Josaphat; alors les méchants seront rangés du côte gauche qui deviendra le côté de la malédiction; les justes seront placés à la droite du souverain juge, qui deviendra le côté de ses favoris et de ses bien aimés, parce qu'ils auront cru et confessé son saint nom. Alors la terre, que les charnels aimoient tant, deviendra comme un cloaque de puantenr; elle ne sera plus qu'un abîme de soufre et de feu qui dévorera les terrestres sans jamais les consumer. Ainsi tous les vicieux resteront sur la terre aveo toutes les marques de leurs iniquités; mais cette terre qui faisoit les délices des méchants, sera alors maudite de Dieu, et elle sera changée en un brasier ardent allumé par le feu de la vengeance divine pour châtier les impies. Voilà où conduisent toutes les manœuvres des diverses sociétés secrètes; voilà ce qu'aucun sectaire ne pourra éviter, malgré les ténèbres dont ils s'enveloppent tous, malgré toutes leurs précautions, leurs perfidies et leurs artifices; leurs chiffres mêmes ne pourront les soustraire à cet arrêt fatal.

Mais si les vices sont restés sur la terre, les vertus sont aussi montées au ciel aveo Jésus-Christ, et ses adorateurs ont fait tous leurs efforts pour l'y suivre; alors, au premier son de la trompette et sitôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange, les enfants de lumière ressusciteront pour aller au devant de Dieu, qu'ils n'auront cessé d'aimer et d'adorer. Le Seigneur lui-même descendra du ciel revêtu de toute sa

gloire et de toute sa puissance, pour juger tous les hommes; alors ceux qui seront morts pour Jésus-Christ ressusciteront glorieux et pleins de vie; ils seront emportés dans les nuées pour aller à la rencontre du Seigneur jusqu'au milieu des airs, où ils contempleront déjà à loisir la face adorable de leur divin maître, avec la certitude de vivre à jamais avec celui qu'ils glorifioient sans cesse, et avec l'assurance de le posséder éternellement. Cette lugubre séparation des terrestres d'avec les spirituels sera déjà le prélude de la sentence à rendre par le souverain juge. La foi et la charité des spirituels leur serviront alors de cuirasse; leur espérance et leur persévérance dans le bien recevront pour récompense une couronne immortelle; une gloire et un bonheur sans fin seront le prix des âpretés de la rigoureuse pénitence des enfants de Dieu, et le fruit consolant de leurs vertus et de leurs travaux; une horrible confusion et des supplices éternels deviendront le partage et le châtiment des charnels et des terrestres, rebelles aux ordres de Dieu et des monarques qui le représentoient dans chaque empire sur la terre.

S'il est certain que lors du dernier avénement de notre divin législateur, les élus seront élevés au plus haut des cieux, et qu'ils y seront honorés de la présence de Jésus-Christ, qui sera lui-même glorifié par ses saints qui l'auront invoqué en pratiquant sa sainte loi, il n'est pas moins certain que le souverain juge, après avoir récompensé amplement ses fidèles serviteurs, paroîtra avec ses anges, qui seront les ministres de sa puissance, pour juger et condamner ceux qui auront méprisé son évangile. Ils vengeront leur divin maître des dédains et des iniquités des transgresseurs de sa loi sainte, et des rebelles présomptueux qui cherchoient follement à ravir au créateur sa gloire et sa puissance. La face du Seigneur et l'éclat de sa majesté confondront déjà les méchants, qui seront à l'instant précipités dans les abîmes les plus profonds de la terre pour y être tourmentés éternellement par les démons qu'ils servoient avec tant d'ardeur lorsqu'ils étoient membres des sociétés secrètes.

Une autre vérité également indubitable, c'est que l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu la gloire que

Dieu prépare à ceux qui le servent et qui meurent dans son amour, comme l'homme n'a jamais pu comprendre les supplices effrayants et les terribles châtiments que le Tout-Puissant réserve à ceux qui outragent son saint nom, et qui meurent ennemis de Dieu.

Nul ne peut déjà mesurer ni approfondir la distance immense qui existe entre le plus haut des cieux qui sera la patrie des élus, et entre le plus profond abîme qui deviendra le séjour des réprouvés : eh bien ! la différence du sort des justes avec celui des impies sera encore plus grande que la distance incompréhensible qui les séparera pour toujours. Ainsi s'accomplira la fin des siècles, au jour terrible des vengeances du maître de l'univers ; mais si cette séparation est cruelle et pleine de rigueur pour les ennemis de Dieu, elle sera aussi pleine de consolation et de douceur pour ses fidèles serviteurs. Ainsi le souverain juge rendra à chacun ce qui lui revient selon ses œuvres.

A la fin du monde le firmament, le soleil, la lune et les étoiles seront anéantis ; la mer sera partout débordée ; tout sera détruit ; la terre entr'ouverte ne recevra plus aucune lumière ; les plus hautes montagnes s'écrouleront par les violentes secousses de la terre, qui deviendra elle-même la proie des flammes qui la calcineront entièrement et la réduiront en poussière ; un reste d'animaux sauvages et de reptiles venimeux disputeront, dans les ténèbres, aux réprouvés quelques restes d'aliments impurs qu'ils dévoreront dans leur fureur et leur rage, en poussant des hurlements et des rugissements affreux. Mais cette foible ressource leur manquera bientôt à tous ; car le créateur, en couvrant la terre d'épaisses ténèbres, la frappera de stérilité, et cette terre maudite de Dieu, ne voyant plus le jour et ne sentant plus les ardeurs bienfaisantes de l'astre radieux, ne pourra plus fructifier, et toutes ses productions cesseront. Les animaux voraces et les reptiles venimeux pourront tourmenter à leur aise les impies, sans les détruire ; ils ne laisseront aux réprouvés pour partage que le désespoir, la fureur, la rage, les remords, les pleurs et les grincements de dents, sans qu'ils puissent jamais avoir l'espoir d'arriver à la fin de leurs cruels supplices. Voilà où con-

duisent les délices des mondains, les folies des philosophes et les absurdités des sectaires; voilà où aboutiront, à la fin des siècles, les lumières et la science des vaniteux et des présomptueux. Les plus beaux chefs-d'œuvres des mortels seront alors calcinés par le feu, et les impies, sans aucun espoir et pour toujours, seront dévorés par des animaux carnassiers et par les feux de l'enfer qui ne s'éteindront jamais. Ainsi le triomphe des élus aura lieu à la face de l'univers, comme tout le monde sera aussi témoin de la confusion et des tourments des réprouvés. C'est bien en vain que les conspirateurs se flattent, s'ils persistent dans leurs égarements, d'éviter les supplices et l'arrêt foudroyant que le créateur a prononcés contre eux.

Pour la gloire de Dieu, pour la sûreté des monarques, pour la paix des empires, et pour l'avantage de tous les peuples, il est temps de couper le fil des odieuses trâmes des conspirateurs qui peuplent l'enfer de leurs adeptes. Il est temps aussi de réduire les chefs des sociétés secrètes dans l'impossibilité de rien comploter, ni de rien exécuter contre la félicité publique. Depuis long-temps l'humanité, la justice et l'autorité légitime, si effrontément outragées, revendiquent leurs droits. Déjà toutes les voix se sont élevées contre les conventionnels dans les empires qui ont été les témoins et les victimes de leur fureur; attendra-t-on, pour y mettre fin, que l'univers entier ait éprouvé la violence de leurs secousses? Auroit-on déjà oublié l'abus que ces infames législateurs firent de l'autorité dont ils étoient si peu dignes d'être revêtus? Lorsque les conventionnels se virent en place, ils s'emparèrent bientôt de tous les pouvoirs : par leurs lois de fureur et de sang, ils organisèrent partout le meurtre et un affreux brigandage. Ils furent si audacieux qu'ils établirent plusieurs tribunaux pour assassiner juridiquement; ils exilèrent et persécutèrent la saine et majeure partie du clergé de France; ils chassèrent de leur sein les honorables membres qui essayèrent de combattre leurs injustices et leurs forfaits. Cette infame assemblée se trouva ainsi entièrement composée de furieux, qui avoient le plus grand besoin d'être éclairés des lumières, et d'être aidés des

rares talents qu'ils proscrivoient. Les séditieux ne se contentèrent pas de mépriser les conseils de la sagesse et de bannir les vertus; ils voulurent encore satisfaire leur haine et leur férocité, en poursuivant à outrance les hommes à grand mérite et à grand talent. Ils contraignirent toutes les personnes vertueuses à abandonner la France, leur patrie, qui étoit devenue la proie des loups ravissants : ces honorables victimes se rendirent errantes dans les déserts et dans les montagnes; elles furent contraintes de se cacher dans les forêts, ou de se retirer dans les antres et dans les cavernes de la terre : la plupart, dans leur exil, ont succombé à leurs souffrances, mais elles y ont trouvé la récompense de leur foi et de leurs vertus. Un très-petit nombre de ces hommes si précieux a survécu aux supplices et aux tourments des persécuteurs. Dieu, dans sa clémence, vient de nous renvoyer cette foible portion de ses ministres, qu'il n'a conservée que pour nous aider à recouvrer la voie du salut que nous avions perdue, et à recevoir avec eux l'accomplissement du véritable bonheur. Ces dignes prêtres sont surpris aujourd'hui des contradictions qu'ils éprouvent pour opérer le bien, et de trouver, à chaque pas qu'ils font, des montagnards qui les traversent. Si les conventionnels sont morts en grande partie, ils survivent dans leurs enfants qu'ils ont eu grand soin d'élever dans leurs principes et dans leur immoralité. Les fils ont hérité de la cruauté et de la corruption de leurs pères. et ils ont conservé leur férocité ; ils s'opposent à présent de toutes leurs forces au triomphe de la religion et de la légitimité. Les enfants répondent à la source impure qui leur à donné le jour : leurs pères sont morts dans l'iniquité ; et les fils, non moins criminels, cherchent à propager leur contagion par l'impiété et la révolte. Ils ont été élevés et nourris dans les sociétés secrètes; et leurs parents n'ont rien épargné pour leur en faire sucer tout le venin : ainsi ne nous abusons pas plus long-temps sur la véritable cause de nos désastres et de nos craintes. Les hommes gangrenés se propagent aisément, et la gangrène peut faire de terribles ravages en très-peu de temps. L'on ne peut s'en garantir qu'en la détruisant par le fer et le feu; ceux qui veulent la ménager, sont certains de devenir bientôt ses tristes victimes. Ainsi

agissons pendant que nous sommes en santé; n'attendons pas que le venin de la contagion nous atteigne; il nous ôteroit les forces, nous laisseroit sans vigueur et dans la confusion, en proie à la fureur de nos ennemis.

Ce n'est qu'avec peine que nous nous trouvons souvent forcés d'annoncer des vérités un peu dures, pour éclairer et instruire les peuples sur leurs véritables intérêts. Mais nous aurions cru trahir nos devoirs et manquer le but que nous nous étions proposé, en les passant sous silence; car le mépris que les séditieux ont toujours fait de la religion chrétienne et de la morale évangélique a été trop criant pendant tout le cours de la révolution, pour omettre de relever leur impiété. L'abus qu'ils ont fait du pouvoir qu'ils avoient usurpé a été trop grand aussi pour n'être pas censuré; leurs excès et leurs cruautés ont été portés à l'extrême: ils ont inspiré tant d'horreur, que les chefs des conspirateurs eux-mêmes ont l'effronterie aujourd'hui d'assurer qu'ils n'y ont jamais pris part. Il est au moins bon de détromper le public, et de lui faire connoître les véritables principes de nos maux et les vrais moteurs de tous nos désastres, en faisant sentir vivement aux séditieux leurs turpitudes et en leur mettant sous les yeux leur brigandage: nous n'avons eu d'autre fin que de changer leurs cœurs endurcis, et non de les humilier. Nous nous croirions amplement dédommagés, si quelques conjurés témoignoient à l'avenir quelque repentir par une conduite toute opposée à celle qu'ils ont menée jusqu'ici. Nous convenons qu'il seroit bien difficile à tous d'effacer les taches de sang qui se trouvent encore sur leurs vêtements, et dont ils sont teints de toutes parts; mais il leur seroit infiniment plus avantageux de rougir à présent, que de chercher à ajouter de nouvelles taches à des habits déjà trop entachés. Je sais bien que je crie dans le désert, en engageant au repentir des conspirateurs qui se sont toujours plu dans les désordres et dans les forfaits; mais ma voix pourroit se faire entendre à des jeunes cœurs, et les garantir de la contagion des sectaires. Ce que je puis assurer, c'est que si les conjurés se livrent à de nouveaux forfaits, ils ne peuvent guères espérer qu'ils seront dans l'oubli et impunis. Une plume plus nerveuse et

plus virulente les transmettra à la postérité, avec tous les traits odieux de leur fureur et de leur férocité. Des ministres fidèles, des magistrats vigilants rechercheront les coupables et les livreront à la justice pour les faire châtier. Si les conspirateurs et les chefs des sociétés secrètes sont courroucés de ce que j'ai mis au grand jour leurs trames infernales et leurs forfaits, il a été plus pénible à mon cœur de les décrire, qu'à ces enragés de les mettre à exécution ; car des cœurs gangrenés et corrompus sont insensibles à tout. Je n'ignore pas que je serai en butte à leur fureur et à leur haine ; mais j'aime mieux m'exposer à leur courroux, que d'avoir pris part à leurs impiétés et à leurs complots sanguinaires, en m'associant à leurs abominations secrètes. Je reconnois et j'avoue que j'ai de grandes graces à rendre à Dieu, de ce qu'il m'a garanti des divers pièges que les sectaires m'ont tendus pour m'initier dans leurs différentes sectes, et pour m'y agréger. Si j'avois adhéré à l'affection et aux soins des embaucheurs, des séditieux et des philosophes, ils auroient pu me séduire et me tromper par leurs discours subtils et élevés, et me faire oublier les trésors de la sagesse et de la science, en me faisant perdre Dieu, qui est le seul auteur de tout bien ;

Nous ne sommes chrétiens que de nom, si nous ne nous attachons par les œuvres à Jésus-Christ. Il est notre racine et notre fondement, nous devons donc suivre sa loi sainte, si nous voulons nous affermir dans la foi et croître de plus en plus en Jésus-Christ par de continuelles actions de graces. C'est le Seigneur qui, châtiera sans avoir aucun égard à la condition des personnes ; toutes sont donc obligées de chercher à lui plaire en le servant et en l'honorant.

Mais abrégeons, en faveur des cœurs affligés des désastres qu'ont déjà occasionnés les membres des sociétés secrètes, et que leurs honorables victimes ont éprouvés ; ne renouvelons ni leurs douleurs ni leurs alarmes ; veillons et tenons-nous sur nos gardes, pour que semblables horreurs ne se renouvellent plus en Europe. Nous pensons avoir suffisamment prévenu nos

lecteurs de l'abus des sociétés secrètes pour qu'ils en évitent les écueils, et qu'ils se garantissent de la corruption des chefs, surtout de la secte infernale des carbonari, qui est sans contredit la plus monstrueuse qui ait encore existé : car l'on peut qualifier de vrais démons le premier comme le dernier de ses agrégés. Nous croyons aussi n'avoir rien omis pour que les garçons de la pelle n'inspirent partout que l'horreur et l'indignation qu'ils méritent, pour qu'ils ne trouvent plus aucun asile en Europe, et qu'ils y soient châtiés rigoureusement.

Nous souhaitons que les carbonari soient désormais errants et vagabonds ; qu'ils soient en exécration dans tous les empires; qu'aucun peuple ne veuille souffrir dans ses foyers semblable vermine ; que ces reptiles venimeux soient pourchassés de royaume en royaume jusque dans les Etats-Unis d'Amérique qui se glorifient de posséder la mère de la secte. Pour la gloire de Dieu et la félicité de l'Europe, il seroit avantageux qu'on contraignît, dans tous les empires, tous les garçons de la pelle à reporter outre-mer, à leurs grands maîtres, leur code, leurs instructions et leurs chiffres, avec leurs personnes. Nous désirons encore qu'il ne reste à tous les machurés d'autre ressource pour exister, que d'exercer leur férocité et leur brigandage chez les américains qui les ont engendrés et qui leur ont dont donné de si belles leçons pour saccager l'Europe et pour mettre en combustion l'univers. Il paroîtroit équitable que les machurés, qui se sont alliés avec les nègres, respirassent le même air que leurs grands maîtres, puisqu'ils partagent leurs travaux. N'est-il pas temps que les enfants de la liberté et de l'égalité soient logés et nourris chez leurs pères ? N'est-il pas juste de les chasser de l'Europe qui les rejette et les maudit, pour les renvoyer à leurs auteurs qui les réclament ? Les fils sont aussi noirs que leurs pères, ainsi le climat brûlant de l'Amérique doit leur convenir à tous.

L'on demande aujourd'hui si la fin de tous les désastres que nous avons éprouvés n'auroit rien été résolue par la sagesse éternelle ; et si la divine Providence n'au-

roit point différé de lui faire recevoir son entier accomplissement que pour qu'il eût lieu dans l'empire qui les a faits naître ; pour châtier tout à la fois et les pères et les enfants de cette race de vipères.

CHAPITRE XLVI.

Les Américains, en tirant vanité d'être les pères et les protecteurs des révolutionnaires, se glorifient d'être les instruments des abominations que les révolutions ont dejà produites. — Leur fol orgueil pourroit bien un jour leur procurer des larmes amères, comme il en a occasionné au Corse usurpateur; car tant d'iniquités ne peuvent toujours demeurer impunies.

Les américains furent les prémices de l'insubordination et de la révolte ; ils se sont toujours énorgueillis d'avoir donné le jour aux enfants de la liberté, qui ne sont que des séditieux et des conspirateurs dans tous les empires : ce sont des fils dénaturés, semblables aux petits de la vipère, qui commencent par dévorer les entrailles de celle qui leur a donné la vie ; et si tous les souverains, par un seul et même coup d'autorité, étoient d'accord pour chasser de leurs états, à la même époque, les conjurés, les conspirateurs ne pourroient trouver d'asile qu'en Amérique, et ils seroient contraints de s'y tous réfugier pour se soustraire aux échafauds qui les attendroient partout en Europe. Les américains ne pour-

roient refuser une retraite à leurs propres enfants; ceux-ci, habitués aux meurtres, ne tarderoient pas à faire usage de leurs cruautés. Ils tourneroient contre leurs pères toute leur fureur ; ils s'empresseroient d'arracher les entrailles à leur mère, pour s'emparer de toute ses richesses. Le langage que je tiens paroîtra étrange à plusieurs ; mais, sans être prophète, je pense que c'est le sort que la divine providence réserve aux américains pour venger dans leur propre sein les attentats commis chez toutes les nations de l'Europe, et auxquels ils ont si fort applaudi, en y contribuant de toutes leurs forces, par la protection visible qu'ils ont toujours accordée à tous les séditieux des divers royaumes. Il est vrai que les américains, extrêmement attachés à la matière, ne se sont montrés généreux envers les conspirateurs qu'en paroles et en leçons, mais nullement en secours pécuniaires. Ils se sont arrogés la vente-mère, pour soutirer et attirer à eux l'argent de toutes les autres ventes.

S'il existe encore des chefs de parti, des conspirateurs, des voleurs, des corrupteurs de la morale publique à désabuser sur les dangers des sociétés secrètes, qu'ils tremblent : s'ils sont insensibles à la noirceur des américains, ils n'échapperont pas aux peines que tous les monarques réservent aux endurcis, ni à celles que le souverain pontife Pie VII vient de prononcer contre les adeptes des diverses sociétés secrètes.

Ce digne prélat, extrêmement affligé des ravages que les sectaires ont déjà faits et de ceux qu'ils complotent encore, vient de faire publier une bulle d'excommunication contre tous les membres de ces conciliabules nocturnes. Le successeur de Jésus-Christ, très-attristé du nombre prodigieux de conspirateurs qui existe dans chaque empire, prévient tous les potentats des manœuvres secrètes des séditieux contre l'autorité ecclésiastique et civile. Il les engage, pour la gloire de Dieu, pour leur propre sûreté et pour la tranquillité des peuples, à faire fermer les antres ténébreux qui servent de repaire aux rebelles, et à faire usage de leur puissance pour les contenir dans le devoir et pour les réprimer. Après tant d'avertissements charitables, les monstres qui persisteront dans leurs déréglements mériteront bien que les magis-

trats leur fassent sentir les châtiments que les lois prononcent contre les conspirateurs, et sur-tout contre ceux qui paroissent acharnés à la perte des trônes et à la ruine des autels. Qu'ils tremblent enfin, les misérables, car tous les peuples et tous les souverains désabusés des maximes pernicieuses des séditieux et de leur scélératesse ont juré de maintenir dans chaque empire et l'autel et le trône, et de poursuivre les rebelles jusqu'au tombeau.

Quand toutes les puissances et toutes les autorités ont parlé, il seroit bien étrange qu'une troupe de démons eût la frénésie de vouloir s'opposer seule à la gloire de Dieu, au bonheur des peuples et à la paix des monarques. N'est-il pas étonnant que des hommes que l'obscurité a fait éclore aient la sotte présomption, tout en sortant de la poussière qui les a vus naître, de vouloir s'élever au-dessus de Dieu et de tous les potentats de l'Europe ?

Les souverains opposeront aux séditieux leur puissance, les magistrats leur autorité et les peuples la soumission, la fidélité, l'énergie et la force des lois. Ils emploieront contre la fureur des traîtres et des parjures le courage, la vigueur et le dévouement que tout sujet fidèle doit à ses souverains légitimes seuls dignes de régner et de gouverner les peuples.

Les gouvernements monarchiques ont toujours fait la gloire et la prospérité des sujets soumis et fidèles, tandis que les conspirateurs, avec leur scélératesse et leur fureur, n'ont pu enfanter que meurtres, cendres et ruines. Leur noirceur n'a pu produire qu'un oiseau de proie à doubles griffes et à double bec pour dévorer en un instant une jeunesse aveugle, égarée et séduite. L'usurpateur, pour sortir de la poussière de sa naissance, chercha à s'élever au-dessus de ses forces; il se laissa maîtriser par son fol orgueil et par son ambition démesurée; il immola à sa soif dévorante de conquêtes tous ceux qui eurent la témérité de donner dans ses filets et de se ranger sous ses étendards. Le prince des ténèbres crut ne jamais pouvoir épuiser les trésors des François, ni leur faire répandre tout leur sang pour sa propre gloire; il fut si

prodigue de l'un et de l'autre, qu'il se trouva bientôt sans argent et sans soldats, à la merci de ses ennemis, après avoir ruiné et saccagé tout l'empire.

Les lis et les Bourbons, si indignement outragés, se sont relevés plus glorieux que jamais des décombres de cet affreux brigandage. Guerre aux séditieux, haine aux usurpateurs, respect aux lois, attachement et fidélité aux souverains légitimes sont aujourd'hui le cri de ralliement de tous les peuples désabusés. Les François, instruits par l'expérience, ont appris à leur propre honte et à leurs dépens, qu'on a tout à perdre quand l'on abandonne le giron de l'Eglise et la puissance légitime pour se ranger sous l'étendard de l'impiété et de la révolte. Honneur et fidélité servoient de maxime et de guide à nos ancêtres; c'est encore aujourd'hui celle de tous les François jaloux de la véritable gloire et du vrai bonheur.

L'usurpateur fut constamment une hydre dévorante; il ne connut jamais ni la sagesse, ni la prudence, ni la justice, ni la vérité, encore moins la vertu. C'étoit un ambitieux violent et brutal, sans délicatesse, sans mœurs, sans foi et sans religion. Il ne se conduisit qu'au gré de ses caprices, de ses emportements et de sa fureur. Aussi lâche que perfide, il ne s'attacha qu'à sacrifier les braves qui devinrent les victimes infortunées de son ineptie à commander et à gouverner; par sa noirceur et sa scélératesse il précipita les autres dans l'abîme, mais il n'oublia jamais de garantir sa propre personne de tous les périls en se familiarisant avec des fuites honteuses. Il laissoit aux soldats toutes les fatigues et tous les dangers, et il s'attribuoit à lui seul toute la gloire de leur bravoure et de leur intrépidité. Le règne odieux du corse sera à jamais l'opprobre de son auteur, et la honte de ses partisans. Ce fut une suite non interrompue de brigandages, de perfidie, de scélératesse et de cruautés. Un tyran ne sait que détruire, ravager et saccager; il ne peut régner que par la violence du fer et du feu; tandis qu'un souverain légitime ne veut établir son règne sur les peuples que par la douceur, l'amour et la tendresse qu'il cherche toujours à accompagner de la justice et de la paix. Il s'efforce de construire, d'embellir et de perfectionner;

Mais tant de mérite et tant de vertus ne peuvent entrer dans le cœur d'un usurpateur, qui n'a en vue que sa propre gloire et ses propres intérets, pour satisfaire sa vanité et sa cupidité. Il se croit au faîte du bonheur, sitôt qu'il a pu se soustraire aux périls et aux dangers de la mort, qu'il a fait essuyer, par son imprévoyance, à une quantité prodigieuse de braves qu'il avoit trompés et égarés.

Les véritables héros ne montrent que leur poitrine à leurs ennemis; ils marchent fièrement au-devant, tandis que les brigands et les scélérats ne montrent que leur dos à leurs adversaires qu'ils savent toujours éviter par leur lâcheté. Les tremblants croient avoir tout gagné lorsqu'ils ont échappé, par une fuite honteuse, à la gloire des combats; mais la mort les attend sur un lit de douleur, pour les châtier, de leur perversité et de leur sot orgueil. Là, elle les couvre d'opprobre et d'infamie; les lumières de la vérité se réveillent et les éclairent; elle les frappe de remords déchirants, qui leur reprochent avec force leur noirceur et leur scélératesse: la maladie alors, ainsi que la douleur, consument à petits feux les présomptueux par les angoisses cruelles dans lesquelles ils expirent tristement, la rage et le désespoir dans le cœur. Eh bien! misérables, qui survivez encore à vos maîtres, troupe de vrais démons, qui persistez dans vos conciliabules nocturnes, c'est ainsi que vous périrez tous, si vous échappez au gibet que vous méritez. Les vivants et les morts vous accusent, l'enfer est déjà entr'ouvert sous vos pas, les démons vous attendent, ils vous réclament déjà comme leur victime assurée. Vos forfaits sont trop récents pour être oubliés; ils sont trop multipliés et trop criants pour être pardonnés. Ils se trouvent écrits sur toutes les murailles des empires que vous avez parcourus et saccagés. La société entière vous rejette de son sein; vous sentez la mort comme le crime; avancez ou reculez: si l'on vous rend la justice que méritent les séditieux, d'affreux supplices vous attendent, chaque pas que vous faites à présent devroit déjà vous conduire à l'échafaud.

Quel bien peuvent faire ceux qui ne veulent reconnoître ni Dieu ni maître. Ils foulent aux pieds effrontément toutes les lois divines et humaines; ils outragent avec audace la majesté divine; ils ne croient *ni* aux sup-

plices que Dieu réserve aux méchants, ni aux récompenses promises aux justes qui le servent fidèlement. Quel avantage la société peut-elle retirer des impies qui méprisent l'autorité du chef de l'église, en attaquant la puissance des souverains de la terre. Ceux qui violent l'empire et la force des lois, qui bravent les peines qu'elles prononcent, et qui se jouent des magistrats chargés de les mettre à exécution, ne peuvent être considérés que comme des rebelles aux ordres de Dieu et des princes. Ils sont injurieux au créateur et aux souverains dont ils osent se déclarer les ennemis; ils sont encore nuisibles à la société, parce qu'ils sont opposés à la paix et au bonheur des peuples. Ce sont des membres secs, morts à Dieu, qui demandent à être retranchés de la société pour être coupés et jetés au feu. Ménager de tels monstres, c'est grandement s'abuser; car ceux qui agissent injustement doivent recevoir la peine de leurs injustices. La potence peut seule corriger les conjurés, et les feux de l'enfer peuvent seuls achever de les chatier et de les purifier; concluons, en finissant, que l'échafaud est un supplice trop doux pour punir une troupe d'incendiaires et d'assassins, que les carbonari ne méritent que les flammes dévorantes et éternelles du Tout-Puissant, et que rien ne devroit étonner si les enfants de la nuit, au moment où ils se croiroient le plus en paix et en sûreté, se trouvoient enveloppés dans une ruine générale sans qu'il leur restât, ni à leurs pères, ni à leurs mères, aucun moyen d'éviter les châtiments terribles dont ils sont tous dignes, et que Dieu destine à ceux qui vieillissent dans le sommeil de la mort.

Nous n'ignorons pas que les conspirateurs vont nous traiter de rigoristes et de fanatiques; de superstitieux, mais comme nous estimons mieux leur blame que leur louange, nous les laisserons crier. Cependant, crainte d'être une occasion de chûte ou de scandale aux foibles, nous allons encore leur donner les raisons qui ont fixé notre opinion. Nous ne doutons pas qu'elles ne seront nullement agréables aux séditieux; mais comme nous avons les cheveux blancs, et que nous ne sommes nullement les enfants de la révolution, ni ses partisans, nous ne craignons pas de leur rendre raison des motifs qui nous ont servi de guide dans cet ouvrage.

CHAPITRE XLVII.

L'exemple de plusieurs souverains pontifes, qui ont déjà retranché les sectaires de la société des fidèles, encourage les sujets religieux et dociles à rompre tout commerce avec les membres des sociétés secrètes; de même, les cruautés des carbonari, qui sont les régulateurs de toutes les sectes, doivent déterminer tous les souverains à faire fermer dans leur empire tous les repaires ténébreux qui servent d'asile aux divers membres des sociétés secrètes.

Le souverain pontife Pie VII, extrêmement affligé des plaies profondes que les sectaires ont faites à la religion, ainsi que des désastres arrivés en Europe par les complots des membres des sociétés secrètes qui menacent avec audace tout le globe, vient de publier une bulle pour éclairer tous les peuples confiés à sa vigilance et à sa garde. Il donne à tous les potentats l'éveil sur les écueils et les dangers des societés secrètes, ainsi que sur leur monstrueuse affiliation. Il prévient tous les monarques qu'il est temps d'agir s'ils veulent se garantir, ainsi que leurs sujets, de cette vermine contagieuse. Le Saint Père engage tous les souverains à faire usage de leur autorité pour opérer en même temps, dans tous les états, la clôture des antres obscurs de ces vipères noc-

turnes, et de défendre aux sectaires tout rassemblement, même dans des maisons particulières, sous quel prétexte que ce soit, et sous les peines les plus graves. Le chef de l'Eglise, rempli de vigilance pour ses brebis, et plein de charité et de zèle pour celles qui ne sont pas encore infectées de la contagion de la philosophie, vient de publier une bulle qui exclut du sein de l'Eglise tous les membres des diverses sociétés secrètes qui persisteront dans les principes pernicieux qu'on y professe. Le Saint Père, désirant rétablir l'unité de la foi catholique, n'a fait cette séparation si sensible à son cœur que pour mettre fin aux querelles et aux disputes qui divisent les peuples; il les invite tous, pour la paix des empires et pour la gloire du Seigneur, à déposer leurs erreurs et leur haine contre Jésus-Christ et la religion chrétienne; il les engage et les presse de recourir promptement aux remèdes que le divin législateur à établis pour rentrer dans le giron de l'Eglise-mère, et pour se réconcilier avec Dieu. Ce digne prélat a défendu, dans ses états, aux ennemis de la divinité de Jésus-Christ de tenir des assemblées en quelque endroit que ce fût.

Les adeptes de bonne foi qu'on a trompés et égarés s'empresseront d'obéir aux ordres du saint siége; ils se soumettront volontiers à la décision de l'autorité ecclésiastique; mais les chefs, qui sont déjà arrivés à la révolte et à l'apostasie, aimeront mieux périr misérablement que d'abandonner leur code, leur carnet, leurs signes et leurs chiffres. Ces hommes de péché sont tellement ennemis de Dieu qu'ils voudroient pouvoir changer les temples du Seigneur en l'abomination des abominations. Ils cherchent à s'élever au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu et que les chrétiens se font gloire de connoître et d'adorer. Ces frénétiques sont si présomptueux qu'ils voudroient prendre la place du Dieu vivant, et se faire eux-mêmes passer pour Dieu. Le Souverain Pontife prévient son peuple de ne plus se laisser abuser par les meneurs des sociétés secrètes; il l'avertit que les sectaires ont formé le mystère d'iniquité, qu'ils abondent dans tous les empires, qu'ils ont grandement ébranlé la foi et qu'il est difficile de se conserver pur au milieu de ces importuns viciés. Les signes et les retraites des impies

sont découverts, mais ils ne sont pas détruits. Leurs prodiges trompeurs sont accompagnés de toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité les personnes foibles, crédules ou ignorantes. Le chef de l'Eglise engage tous les fidèles à demeurer fermes dans la piété et inébranlables dans la foi, s'ils veulent se rendre dignes de la gloire qu'ils espèrent. Le malheur des temps, leur dit-il, ne doit jamais nous faire craindre ni les railleries ni les insultes des amateurs du siècle, pas même les persécutions des corrupteurs de la morale publique, connus partout sous le nom de sectaires.

Les philosophes et les sectaires refusent de soumettre la chair à l'esprit, les passions à la raison, et la raison à Dieu. Détestable stupidité! funeste perversité de l'esprit! Ceux qui n'ont point cru la vérité et qui ne l'ont jamais aimée seront condamnés et périront misérablement dans leurs déréglements; tandis que ceux que Notre-Seigneur a choisis comme ses prémices, en leur donnant l'Esprit Saint pour les éclairer, la foi de la vérité pour les conduire, et l'espérance d'une gloire éternelle pour récompense, seront amplement consolés de tous leurs travaux. Ils croîtront en toute sorte de bonnes-œuvres, et ils s'affermiront dans la bonne doctrine. La parole du Seigneur sera non-seulement en gloire et en honneur parmi ses véritables enfants; mais leur foi vive et agissante les délivrera encore de la corruption des esprits intraitables et méchants des philosophes et des sectaires impies. Les serviteurs de Dieu se retireront de la compagnie des enfants de ténèbres, qui se conduisent d'une manière si déréglée; et si les sectaires ne rentrent dans le sein de l'Eglise, les catholiques n'auront plus aucun commerce avec leurs frères rebelles et obstinés.

Les impies sont si aveuglés qu'ils préfèrent la puissance de Satan à la louange et à la gloire de Dieu; ils ne peuvent quitter ni leurs ténèbres ni leurs erreurs, encore moins le prince des démons qu'ils servent fidellement. Ils ont renoncé à la foi et à la paix d'une bonne conscience et ils sont devenus des corrupteurs, des blasphémateurs et des ministres de Satan, dont ils se sont rendus les vils esclaves; mais ils seront détruits par le souffle de la bouche du Seigneur, ou par l'éclat de la majesté divine dont

ces vases d'argile ne pourront soutenir la présence. Les méchants, les menteurs, les parjures, les rebelles, les incendiaires et les assassins, qui sont tous des impies et des scélérats, abominables doivent trembler à présent, car la puissance et la force de tous les souverains de la terre sont prêtes à les écraser et à les réduire en poudre, ainsi que les foudres du Tout-Puissant.

Pie VII, connoissant combien les maximes des sectaires sont opposées à la loi de Dieu, combien elles sont contraires à la puissance des monarques, et combien elles sont nuisibles à l'ordre et au bonheur des peuples, a retranché de la communion des fidèles toutes ces branches sèches, comme étant des troncs impurs et indignes d'avoir part aux sacrements et aux grâces de l'Eglise. Le souverain pontife les a considérés et condamnés comme les ennemis mortels de la religion et de la paix. Le Saint Père, alarmé des progrès rapides des conspirateurs, de leur audace ainsi que de l'accroissement de leur grand nombre d'adeptes, a pensé, à l'exemple de ses prédécesseurs, qu'il devenoit nécessaire de sévir contre les ennemis des trônes et de l'autel. Il a cru qu'il étoit temps de séparer les brebis d'avec les boucs, de peur que la puanteur de ces derniers n'infectât entièrement le troupeau confié à sa garde. En conséquence, le chef de l'Eglise a fait publier une bulle qui prive les meneurs des sociétés secrètes, ainsi que leurs adhérents, des douceurs et des consolations de la religion chrétienne, et qui ferme pour toujours l'entrée du sanctuaire à ceux qui persisteront dans leurs égarements.

Les philosophes et les sectaires n'ont su nous débiter que des impostures. Les premiers ont propagé au loin leurs erreurs en flattant et en caressant les passions et les vices; les seconds n'ont cherché qu'à amuser leurs dupes par des fables sans fin pour renverser ensemble l'édifice de Dieu que la foi a fondé. Ils ont excité quantité de disputes qui ont séduit un grand nombre de curieux et d'intrigants, et ils les ont détournés par artifice de la crainte et de l'amour de Dieu. Tous, en voulant être les docteurs de la loi, se sont égarés en vains discours; et, ne sachant ni ce qu'ils disoient, ni ce qu'ils

assuroient si hardiment, ils se sont précipités et perdus jusqu'à devenir, les uns une troupe de vrais démons, et les autres une affiliation d'incendiaires et d'assassins; tous se sont ligués pour conspirer, soit contre Notre-Seigneur et son Christ, soit contre toute puissance, soit contre la paix et la tranquillité des peuples. Ainsi, les philosophes, comme les sectaires, sont tous moteurs ou complices des maux que nous avons déjà éprouvés, de ceux que nous ressentons encore, ainsi que de ceux dont nous sommes fièrement menacés présentement. Mais malheur, mille fois malheur aux enragés qui ne se rendront pas à la voix du chef de l'Eglise, ou qui essaieront de braver les anathêmes foudroyants du premier pasteur, ou qui mépriseront ses tendres invitations au retour vers notre divin maître! Quand Rome à parlé, ceux qui ne veulent pas se soumettre à son jugement sont sans prétexte et sans excuse. Ainsi, ils meritent à juste titre d'être châtiés très-rudement, car il n'y a que l'entêtement et l'endurcissement des conjurés qui puissent les empêcher de se rendre à la décision du successeur de Jésus-Christ. La vanité et l'amour-propre des conspirateurs sont encore un grand obstacle à leur soumission; mais leur résistance ne fait que confirmer le mal que nous en avons dit. Ainsi, pour les juger et pour les convaincre, nous n'avons eu besoin que d'eux mêmes. Nous pensons avoir suffisamment démontré les abus et les inconvénients des sociétés secrètes, ainsi que de l'impie philosophie, pour en préserver tous ceux qui n'y sont pas encore agrégés, et pour déterminer tous les adeptes de bonne foi à les quitter sur l'heure, s'il veulent sincèrement rentrer en grâce avec Dieu et avec leur souverain.

Il paroît que nous soyons déjà arrivés à ces temps malheureux, où les hommes, ne pouvant plus souffrir la vérité ou la saine doctrine de Jésus-Christ, veulent juger de tout par le témoignage des sens, et s'abandonner à leurs penchants vicieux; ils ont déjà une extrême demangeaison d'entendre les erreurs et les maximes empoisonnées des faux docteurs; ils les préfèrent et se font honneur de s'associer avec les philosophes, et de partager leurs sentiments impies; ils ne rougissent pas de fermer l'oreille à la vérité, pour l'ouvrir à des fables

absurdes qu'on leur débite dans les sociétés secrètes: plusieurs y ont déjà perdu la foi, et se sont laissés emporter à l'amour du siècle. Nombre de familles entières et même plusieurs empires, ont eu la foiblesse de succomber dans les pièges que leur ont tendus ces faux docteurs, qui enseignent par un intérêt honteux ce que l'on ne doit point enseigner. Déjà certains peuples ont gémi sous le joug infame des philosophes conspirateurs; d'autres sont encore soumis à leur empire odieux; d'autres enfin sont assez aveuglés pour applaudir à leurs principes destructeurs : ce sont autant d'imposteurs et de méchants, qui ne cherchent qu'à corrompre en tournant le dos à la vérité ; ce sont des infidèles, dont la raison et la conscience sont souillées de crimes; ce sont des incrédules qui ne peuvent rien trouver de pur, parce que leurs cœurs sont impurs : Ils font profession de connoître Dieu, mais ils se révoltent ouvertement contre sa loi sainte : ainsi, ils le renoncent par leurs œuvres. Leurs maximes pernicieuses, leurs mœurs corrompues, leur conduite constamment criminelle, prouvent suffisamment la perversité de leurs cœurs; ils ne contestent la loi que parce qu'elle condamne hautement leur vie déréglée; leurs iniquités sont montées à leur comble. Les sectaires sont aujourd'hui si aveuglés, qu'ils ne comprennent pas toute l'énormité de leurs crimes : le grand nombre d'adeptes les éblouit et les empêche de connoître leurs foiblesses. Mais plus les séditieux sont nombreux, plus le temps presse pour éclairer les peuples, pour reprendre les conspirateurs, pour les menacer et même pour punir les obstinés qui, loin de rendre hommage aux vérités les mieux établies, s'opposent à leurs progrès, en couvrant d'épaisses ténèbres la véritable lumière; plus aussi les chefs des sociétés secrètes, par des promesses artificieuses, aveuglent la raison de leurs partisans, et cherchent tous ensemble aujourd'hui à ajouter de nouveaux crimes à ceux qu'ils ont déjà commis. Ils méditent des forfaits abominables pour souiller davantage leurs mains déjà teintes du sang innocent. Nous avons déjà dit, et nous répétons encore, que les chefs sont les seuls auteurs des meurtres et des désastres, et que leurs adeptes n'en sont que les vils instruments ; mais le nombre de ceux

qui persistent dans leurs désordres n'en est pas moins très-considérable. Les séditieux, loin de s'empresser à se délivrer des liens de l'excommunication qui ferment l'entrée du salut, songent plutôt à fouler aux pieds l'autorité sacrée des pontifes et la puissance légitime des souverains : ils ne s'attachent qu'à étouffer les remords avec le crime ; ils sont insensibles aux cris de la conscience ; tout ce que la malice et la cruauté des tyrans et des bourreaux sont capables d'inventer, est mis en usage par les carbonari ; rien ne peut égaler ni leur impiété, ni leur noirceur, ni leur scélératesse. Les meneurs de cette secte abominable n'omettent rien pour anéantir la souveraineté de Jésus-Christ et des monarques, parce qu'ils n'ignorent pas que tous les gouvernements du monde sont appuyés sur l'autorité sacrée des pontifes, et sur la puissance royale. Ainsi, ils sont doublement criminels ; mais comme une sainteté feinte est une double impiété, la félicité apparente des Américains est aussi une double misère.

Nous ne regardons pas comme un malheur d'encourir la haine, la disgrace et même la fureur des méchants, pour prévenir les peuples contre les abominations des sociétés secrètes ; nous ne craignons pas de dire à leurs moteurs et à leurs partisans, que refuser de se soumettre à l'autorité de l'église, qui est la colonne et la base de la vérité, c'est accuser d'injustice la justice même; c'est outrager la vérité et la pureté ; c'est s'élever contre la vertu ; c'est faire naufrage en la foi ; c'est manquer de respect au successeur de Jésus-Christ, qui est le premier souverain de la terre, puisqu'il a autorité et puissance sur tous les autres monarques. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne peut mener une bonne vie, faire une sainte mort, et obtenir une heureuse éternité, qu'en se soumettant au créateur de l'univers, dont le caractère est l'indépendance, et le partage la souveraineté, et qu'on ne peut avoir part au bonheur suprême que par la connoissance, par l'amour et par l'imitation de Jésus-Christ, dont le souverain pontife est le vicaire sur terre. Il est également indubitable qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'un médiateur ni qu'un Esprit Saint, à qui toutes louanges et tout hommage sont dûs : ainsi, honneur et gloire au roi des siècles, immortel, invisible ; à l'unique

Dieu : au seul Jésus rédempteur, et au véritable esprit consolateur et sanctificateur, à qui tous les mortels doivent être soumis jusqu'à la fin des siècles, ainsi qu'à ceux que notre Seigneur a revêtus de sa puissance sur terre pour gouverner son église et enseigner sa doctrine. Tout le bonheur d'un chrétien et tout le mérite de la vie chrétienne consistent dans une humble soumisssion aux volontés de Dieu et de ses vicaires sur terre.

Le repos est réservé au peuple de Dieu, et Jésus-Christ ne l'a promis qu'à ceux qui se présenteroient avec confiance devant le trône de sa grace ; il n'y a donc que ceux qui lui sont soumis et qui croient à sa parole, qui puissent espérer d'y recevoir miséricorde et d'y trouver les secours dont ils ont besoin ; car on ne peut obtenir la grace du Seigneur que par la foi et par l'obéissance à la parole de Dieu. Ainsi, c'est bien en vain que les carbonari, qui sont tous des incrédules, prétendent avoir part aux faveurs du Tout-Puissant, en combattant sa doctrine et en refusant d'obéir au chef de son église. Ils s'efforcent de fouler aux pieds la seule chose qu'il importe à l'homme de savoir ; car une seule chose est nécessaire aux chrétiens, c'est de connoître le créateur, de l'aimer et de l'adorer. Mais on ne peut acquérir cette science que par la religion, qui enseigne la doctrine du divin législateur, en prescrivant à tous les hommes les devoirs qu'ils ont à remplir, et les vertus qu'ils doivent pratiquer pour s'élever jusqu'au ciel, et pour jouir du bonheur de la vie future, pour laquelle Dieu les a créés.

La foi qui a le plus de mérite est celle qui s'appuie le plus sur le témoignage de Dieu, et qui est la plus dégagée du témoignage des sens ; mais les hommes enflés d'orgueil ne jugent que d'après leurs propres sens ; il ne peuvent soumettre ni leur vanité, ni leur raison à la foi ; ils ne peuvent croire que Dieu peut plus faire qu'ils ne peuvent comprendre ; alors ils tombent de Charybde en Scilla ; devenus incrédules, ils ne respectent plus ni Jésus-Christ, ni ses ministres ; ils foulent aux pieds toutes les institutions divines et humaines ; ils regardent comme un jeu la sainteté du serment, que l'on doit tellement respecter, que l'on n'en doit jamais faire d'inutile ; alors ils deviennent non-seulement des séditieux qui se jurent et se parjurent, mais ils sont encore des

imposteurs pleins d'hypocrisie et de corruption, qui méditent avec audace et sans crainte les plus grandes iniquités ; l'impunité dont ils ont joui trop long-temps les a rendus trop habiles dans l'impiété et la rebellion.

Les méchants n'ont en vue que le mal; ils tirent vanité de ce qui fait leur véritable confusion ; ils regardent comme un grand triomphe lorsqu'ils sont venus à bout de faire perdre la foi à leurs adeptes, pour leur suggérer leur esprit d'erreur et leur doctrine diabolique ; ils font ouvertement profession de fourberie, d'impiété et de révolte ; ils appellent science le talent funeste de communiquer aux autres leur fausse doctrine, qu'ils ont soin d'accompagner d'erreurs et de mensonges, qu'ils enveloppent de discours subtiles et séduisants pour mieux en faire goûter tout le venin à leurs adeptes. Ainsi, malheur à tous ceux qui les écoutent; mais ceux qui s'allient avec eux sont encore doublement malheureux : ils s'imposent des liens et des chaînes si fortes, qu'ils ne peuvent par eux-mêmes les briser ; ils s'exposent à être privés pour toujours de la vue et de la possession du Tout-Puissant, qui est seul le maître des maîtres, le Seigneur des Seigneurs, à qui appartient l'honneur et l'empire de l'éternité.

Les conspirateurs ne s'efforcent de faire des mystères de leur doctrine abominable, que pour mieux cacher leur véritable noirceur et leur fin pernicieuse. Ils les enveloppent avec art de métaphores obscures, afin que le vulgaire ne puisse les pénétrer ; mais ceux qui sont éclairés du flambeau de la vérité, ne donnent nullement dans les grossières embûches des sectaires. Sans avoir recours à leurs détours séduisants ; ils écoutent avec joie la parole de Dieu, qu'aucun nuage ne peût obscurcir ; ils se laissent gouverner par les instructions lumineuses des ministres du Seigneur, qui leur annoncent sans artifice l'écriture sainte ; l'évangile leur sert à tous de règle pour leurs mœurs et leur conduite. Les disciples, comme les maîtres, ont une entière confiance en Dieu ; ils ont une ferme espérance dans les biens de la vie future ; ils n'aspirent tous qu'à l'obtenir, et ils font leurs efforts pour s'animer tous ensemble à la pratique des vertus chrétiennes qui y conduisent si effica-

cement. Ils ne s'humilient pas, comme les philosophes, jusqu'à la condition de la brute ; ils ont une idée plus noble et plus élevée de leur destinée : la confiance et l'espérance qu'ils ont en Dieu leur donnent cette foi vive et agissante, qui les fait non-seulement triompher de tous les obstacles du salut, mais qui leur donne encore le courage et la force pour l'obtenir. Ils élèvent continuellement leurs cœurs vers le ciel qu'ils considèrent comme leur véritable patrie, et comme l'unique séjour du rafraichissement et du repos.

Le lecteur doit être convaincu à présent que, lorsque les ministres du Seigneur s'occupent à nourrir les fidèles de la doctrine de Jésus-Christ et des vérités de la foi, les conspirateurs ne s'attachent qu'à entretenir leurs élèves, au commencement de leurs leçons, de fables impertinentes et puériles, que pour les former à l'impiété, afin de s'en rendre maîtres, et de leur faire commettre les iniquités qu'ils complotent dans leurs antres obscurs. Il ne peut également ignorer combien se rendent coupables et criminels les franc-maçons, disciples de Voltaire, qui ont juré d'écraser Jésus-Christ qu'ils ont la témérité sacrilége de désigner sous la dénomination d'infame. Les élèves de Cagliostro ne sont pas moins impies ni moins séditieux ; ils s'engagent par serment, non-seulement d'écraser l'infame, mais encore de fouler aux pieds les lis. Les illuminés, plus adonnés au mal et plus versés dans les iniquités, s'obligent, sous la foi du serment, à la destruction des autels et au renversement des trônes. Les carbonari, plus noirs et plus scélérats, ont encore su renchérir sur toutes ces précédentes abominations. Les machurés jurent de plus de travailler de toutes leurs forces à l'anéantissement de l'univers et à la destruction du genre humain. Ils osent s'engager par serment à réduire en feu et en cendres jusqu'aux cieux, et à faire périr par le fer tout ce que les flammes épargneront ; telle est la foi, l'espérance et la charité des carbonari.

A moins que Dieu n'eût résolu la fin des siècles dans les temps fâcheux actuels, espérons que, la folie des divers sectaires étant connue de tout le monde, elle

n'inspirera dans tous les empires que l'horreur et l'exécration publiques. Espérons que la malice et la fureur de ces hommes dénaturés, ennemis de l'ordre et de la paix, auront enfin leurs bornes, et que les traîtres, les parjures, plus amateurs de la volupté que de Dieu, seront sans influence et sans crédit, sitôt que leur noirceur sera connue. Espérons que les conspirateurs, qui sont présentement si bouffis d'orgueil, seront bientôt châtiés d'une manière terrible, proportionnée à leur impiété, à leur audace et à leurs iniquités; car, si par malheur les carbonari réalisoient leurs abominations, c'en seroit fait non-seulement des ministres du Seigneur, des souverains et des magistrats, mais encore de tous les gens de bien. Les peuples les plus religieux, comme les moins civilisés, auroient également lieu de sécher de frayeur dans l'attente des maux dont les conspirateurs ont l'impudence et la scélératesse de menacer tout le monde. Leur méchanceté et leur frénésie doivent réveiller de leur assoupissement non-seulement les insouciants et les négligents, mais encore les timides et les lâches: car le moment où les hommes de ténèbres doivent diriger leurs coups sur les enfants de lumières n'est pas éloigné. Ainsi, s'endormir plus long-temps sur les iniquités des sectaires, c'est jouer sur un brasier ardent prêt à faire son explosion; c'est sommeiller au bord d'un abîme prêt à nous engloutir.

Les séditieux sont à présent une troupe de vrais démons conjurés; tout porte à croire que le moment où ils recevront les ordres pour faire usage de leurs torches et de leurs poignards, sera pour tous les conspirateurs le signal de leur agonie et de leurs supplices. L'on ne peut espérer de faire renoncer à leurs iniquités tous ces furieux, qui ne sont qu'une affiliation d'enragés; essayer de les porter au bien, est une besogne si difficile, qu'on la peut traiter d'inutile; réprimer tous ces forcénés coalisés, les mettre dans l'impuissance de pouvoir rien entreprendre contre la sûreté et la félicité publiques, telle est la tâche honorable, mais pénible, imposée aujourd'hui à tous les monarques et à tous les peuples: car les vociférations des impies et les cris de révolte des conspirateurs se sont fait entendre partout, par la vigilance et les soins des américains.

C'est une vérité très-assurée, que toutes les disputes des philosophes, comme toutes les leçons des meneurs des sociétés secrètes, ainsi que leur doctrine, ne peuvent que corrompre et perdre ceux qui les écoutent, et que les manœuvres des séditieux ne peuvent que précipiter dans un abîme de maux tous ceux qui s'allient avec eux. Ainsi, tout presse et tout sollicite les philosophes et les conspirateurs à renoncer promptement à leurs erreurs, et à quitter leurs complots liberticides et leurs crimes. Puisque les uns et les autres ne tiennent que des discours vains et profanes, qui les font croître de plus en plus dans l'impiété et dans la rebellion, loin de se glorifier de leur doctrine, ils ont tout lieu d'en rougir, puisqu'elle est semblable à la gangrène qui gâte peu à peu ce qui est sain. N'est-il pas plus avantageux pour eux de s'attacher à la vérité et au Seigneur, qui éloignent de l'iniquité ? N'est-il pas plus honorable de chercher à devenir des vases d'honneur, que de se vautrer dans l'ordure, pour demeurer à jamais des vases honteux ? N'est-il donc pas plus précieux de mourir avec Jésus-Christ, pour vivre à jamais avec lui ? Ne vaut-il pas mieux souffrir quelques instants avec Notre-Seigneur, pour avoir part à son règne et à sa gloire éternelle ? Si nous sommes infidèles à Jésus-Christ, nous renonçons notre divin maître, qui nous renoncera aussi à son glorieux avénement; car sa parole est infaillible. Ne vaut-il pas mieux fuir et éviter les conspirateurs, qui sont une pépinière de désordres et de cruautés, pour suivre la justice, la foi, la charité et la paix des simples, qui invoquent le Seigneur avec des cœurs purs.

CHAPITRE XLVIII.

C'est en vain que les philosophes ou les sectaires ont usurpé le titre de docteurs et de savants; leurs instructions ou leurs iniquités n'en seront pas moins dévoilées aux yeux de toutes les nations qui ont en horreur les révolutions et l'anarchie qu'ils ont procurées à divers peuples, notamment aux François, aux Grecs, aux Espagnols, etc. — C'est en vain que ces furieux cherchent à étendre partout leur influence et leur domination; leurs ravages sont trop connus, et leurs crimes sont montés trop haut, pour demeurer plus long-temps impunis.

C'est bien à tort que les sectaires portent haine et envie aux défenseurs de la foi, qui ne cherchent que le bien. Les ministres du Seigneur n'ont pour but que l'avantage des fidèles, pour motif la gloire de Dieu, et pour fin le salut des ames. Ils sont équitables et modérés, chastes, modestes, prudents, charitables et capables d'instruire; ils prêchent par leur conduite les vérités évangéliques que leurs bouches annoncent; ils sont remplis de l'Esprit-Saint qui les éclaire, parce qu'ils n'ont en vue que de conduire leurs disciples à la perfection chrétienne.

Mais les philosophes et les conspirateurs, qui sont en tout opposés aux ministres et aux serviteurs de Dieu, se trouvent continuellement sur le chemin des missionnaires et des prêtres, soit pour entraver la marche de leurs pénibles et glorieux travaux, soit pour en empêcher les progrès. Les philosophes mettent bien toute leur science à parler savamment de la Trinité, puis ils font usage de tous leurs talents pour l'outrager. Ils s'appliquent plus à propager leurs sentences impies, qu'à pratiquer ce que l'écriture sainte enseigne. Ainsi, la plus grande lumière des espris forts n'est que ténèbres; leur plus grande science n'est qu'erreur et impiété; leur sagesse la plus élevée n'est que vanité des vanités, et leur prétendue gloire n'est que confusion : car il n'y a que la vie vertueuse qui puisse rendre ami de Dieu. Ainsi, toute l'éloquence des philosophes n'est que folie sans la piété, puisque tous ceux qui désirent acquérir le véritable esprit de la doctrine de Jésus-Christ, qui est la doctrine par excellence, doivent faire leur principale étude de méditer sur la vie de notre glorieux modèle, pour y conformer leur conduite. Cette science, que les philosophes ignorent, est la plus essentielle de toutes les sciences, parce qu'elle est absolument nécessaire au salut de tous les chrétiens; mais elle ne peut s'acquérir que par l'humilité et par la connoissance de la religion chrétienne, et non par les leçons et les maximes des têtes vaines et altières des philosophes ou des séditieux. Ainsi, il est hors de doute, qu'il seroit plus avantageux aux philosophes de s'attacher au service de Dieu, que de s'occuper à considérer le cours des astres, pour acquérir une science vaine; car le titre de fidèle serviteur de Dieu l'emporte sur celui de savant astronome. Ils acquéreroient également une plus grande gloire à ajouter une foi entière à la parole d'un Dieu, que de vouloir approfondir des choses trop élevées qu'ils ne peuvent comprendre, qui les jettent dans les questions épineuses et dans des doutes qu'ils ne pourront jamais résoudre. Il n'est pas moins certain qu'il seroit plus utile aux rebelles et aux séditieux de se soumettre au joug du Seigneur et à l'autorité des monarques, plutôt que de chercher à exciter des troubles et des révolutions qui ne peuvent amener que le renversement des autels, la chute des trônes, le boule-

versement des empires et la ruine des peuples. Une vérité non moins assurée, c'est que les philosophes et les sectaires sont tous très-amateurs de la vie, des plaisirs et des honneurs mondains : il font tout pour jouir des uns et pour acquérir les autres ; ils sont fous de leur propre personne, et pour satisfaire leur appétit déréglés, la bonne chère et les délices de la chair, qui, loin de prolonger aux hommes leurs jours, ne font que les abréger. Mais ils s'y livrent avec joie, et pensent follement qu'ils ne pourront assez tôt en goûter toutes les fausses douceurs qui sont toujours mélangées d'amertume.

L'expérience de tous les temps les avertit en vain que les plaisirs de la table amollissent l'homme et l'abrutissent; que ceux de la chair l'énervent et attirent sa vigueur et sa force ; qu'ils sont les uns et les autres très-préjudiciables à la santé : n'importe, les passions l'emportent toujours. Quoiqu'ils n'ignorent pas que plus ils flattent leurs corps, plus ils sont exigeants ; que plus ils leur accordent, plus ils les tuent, ils s'abandonnent gaîment à la bonne chère, aux excès du vin, à la somptuosité de la table et aux vices les plus honteux, quoiqu'ils soient assurés d'y trouver, sinon une mort prompte, au moins des douleurs et des regrets cuisants qui les précipitent au tombeau. Car les délices de la chair et de la table traînent toujours à leur suite, outre la honte et l'opprobre, des maladies violentes qui attaquent les tempéraments les plus robustes et qui moissonnent très-souvent dans la fleur de l'âge les hommes les mieux constitués. Ceux qui survivent à ces débauches avilissantes, sont attaqués de maladies aigues qui ne leur laissent aucun repos dans leur ennuyeuse existence. Les douleurs allant toujours croissant, les forces diminuent insensiblement, et la maladie faisant de nouveaux progrès, elle réduit ses victimes aux abois, et finit par les dévorer, rongés de remords et d'ennuis, plutôt que consumés par l'âge. Ainsi, tout engage les philosophes et les sectaires à changer de maximes et de conduite : leur honneur leur en fait un commandement exprès, leur intérêt et leur propre santé leur en imposent l'indispensable obligation ; car, en flattant si fort leurs corps, ils deviennent eux-mêmes leurs plus dangereux ennemis.

C'est bien à tort que quelques conspirateurs se croient autorisés à former un contrepoids à la marche du gouvernement qui existe dans chaque empire, pour en substituer un autre au gré de leur caprices, où chacun chercheroit à agir d'après ses propres intérêts ou d'après son opinion particulière; les uns travailleroient alors à renverser le gouvernement établi; les autres à en activer la marche. La division des esprits, dont les uns seroient portés au bien, et les autres au mal, amèneroit nécessairement un choc entre les deux partis dont l'un fidelle, voudroit maintenir le pouvoir établi et l'autre rebelle, ne chercheroit qu'à l'usurper. Au milieu de cette lutte, les vainqueurs conserveroient seuls toute l'autorité. Lorsque le mal séjourne trop long-temps dans un corps, il rend vain l'art de la médecine: il est à craindre aussi que l'action du gouvernement, se trouvant paralysée trop long-temps la puissance légitime ne succombe sous tant d'assauts différents, et qu'elle ne tombe au pouvoir des séditieux, dont la fureur et la scélératesse les rendent si indignes du pouvoir suprême.

Le souverain, les ministres, les pairs, les députés, les magistrats, forment seuls le gouvernement de certains empires. A eux appartient le droit de représenter la majorité et de donner au peuple des lois sages pour le défendre, l'éclairer et le maintenir dans l'union et dans la paix; ils sont seuls les véritables organes de leurs concitoyens; mais tous doivent être soumis au monarque, qui est le chef suprême de l'empire: voilà les seuls qui aient un caractère public, authentique et légal, pour approuver, blâmer ou corriger ce qui se fait. L'on considère comme heureux les peuples qui possèdent de si belles institutions, et qui y sont fidelles; cependant il existe aujourd'hui, dans chaque empire, des intrigants et des conspirateurs qui, loin de s'en contenter, voudroient les détruire partout.

Nous pensons avoir assez démontré à nos lecteurs que ces furieux ont pris naissance dans les conciliabules secrets, qu'ils leur doivent le jour, leur accroissement et leurs progrès. Ces effrontés ont aujourd'hui non-seulement la témérité de s'opposer aux travaux de bienfaisance de de la Famille légitime régnante, mais ils ont encore l'au-

dace de s'établir les juges de leurs supérieurs, et de critiquer la marche des gouvernements, selon que la direction de l'autorité contrarie leur cupidité, ou s'oppose à leurs fins désastreuses.

L'intérêt ou les passions étant le seul mobile des séditieux, ces téméraires cherchent à rendre suspectes aux ignorants les intentions les plus pures des gouvernants, pour en entraver les opérations. Ce n'est pas par des moyens publics et légaux qu'ils essaient d'envahir le pouvoir suprême; ils ne blâment la puissance dont les autres sont revêtus, que parce qu'ils tentent de l'usurper pour eux-mêmes. C'est à la faveur des ténèbres de la nuit, dans le secret et à l'aide de la perfidie et de la scélératesse, que les membres des sociétés secrètes complotent leurs ruines et leurs iniquités; c'est par l'arnarchie, le trouble et la guerre civile, qu'ils veulent établir leurs meurtres et leur joug odieux; c'est par les malheurs de leurs concitoyens qu'ils espèrent dominer; c'est sur les débris de la fortune publique qu'ils tentent d'élever l'édifice de leur fortune particulière; c'est par le fer et le feu que les carbonari essaient d'établir dans les empires des pouvoirs nouveaux et odieux, pour renverser l'autorité légitime, et pour saccager et dévorer les citoyens paisibles. Ainsi, les sociétés secrètes, loin de subsister par la loi, sont subversives de tout ordre social : des forfaits et des cendres sont leurs funestes résultats. Tant de désastres ne peuvent être produits que par des moyens infames; ils ne peuvent être l'ouvrage que d'hommes profondément criminels.

Des machurés, des sauvages, des nègres entièrement corrompus, peuvent seuls inventer et mettre à exécution de si horribles forfaits. Ce n'est que par des manœuvres perfides et abominables que les chefs des sociétés secrètes instruisent leurs adeptes dans leurs antres obscurs; ce n'est qu'à l'aide du plus grand secret et sous la foi du plus exécrable serment qu'ils forment ces projets destructeurs qui ont déjà désolé plusieurs royaumes, et qui menacent tous les empires d'une destruction prochaine. Après tant de convictions, il est facile de conclure que les instigateurs et le partisans des sociétés secrètes n'ont qu'un seul et même but, qui est l'impiété et la révolte;

et il est hors de doute qu'ils n'ont enfanté partout qu'iniquités, cendres et meurtres. Il n'est pas moins certain que de toutes les sectes, la plus montrueuse est, sans contredit, celle des carbonari. Ces collines présomptueuses voudroient au moyen d'un tapage effroyable consumer, par le fer et le feu, la terre avec tous ses habitants; ils ont la sotte prétention de chercher à s'élever jusqu'aux cieux pour les embrâser avec tous ses éléments, pour les dissoudre, et réduire l'univers entier dans un affreux chaos. Ainsi, dans la secte de carbonari, le père, la mère, ainsi que les enfants sont tous également des monstres dignes des plus rudes châtiments; et la postérité la plus reculée ne pourra tarir, ni sur leur noirceur, ni sur leur scélératesse.

Il est facile aujourd'hui, même au lecteur qui a conservé quelque attrait pour les sociétés secrètes, d'être assuré que les directeurs de ces conventicules nocturnes sont les seules causes de nos malheurs, et que les adeptes sont les véritables sources de nos craintes et de nos désastres. Nous pensons avoir assez démontré que les sectaires ne peuvent prendre de la consistance qu'au préjudice des souverains et des peuples, et que les monarques, ainsi que les sujets, sont également intéressés au prompt anéantissement dès maîtres et des disciples des différentes sectes.

Parmi les franc-maçons, les uns veulent écraser l'infame, les autres fouler aux pieds les lis. Les illuminés prétendent reverser les autels et les trônes; les bons-cousins demandent des cendres et du charbon; les carbonari aspirent et travaillent à réduire l'univers dans son premier néant. Les américains se glorifient de posséder la quatrième vente de cette secte infernale. Ils tirent vanité d'être les grands seigneurs et les régulateurs de la vente suprême, et de lui avoir donné le jour. Ils s'énorgueillissent d'exercer une influence absolue sur toutes les autres sociétés secrètes de l'univers, avec lesquelles ils ont établi une correspondance qu'ils ont étendue d'un pôle à l'autre. Ainsi, les noirs se flattent aujourd'hui d'être les maîtres de tous les sectaires, de leur donner l'impulsion, et de leur intimer leurs ordres incendiaires et meurtriers. Leur orgueil, leur présomption,

leur scélératesse, pourroient bien faire naître dans leur propre patrie, et attirer dans leurs foyers et sur leurs personnes, les cruautés et les forfaits qu'ils préparent et réservent aux habitants des autres royaumes, et notamment aux empires catholiques, qu'ils jugent les plus dignes de leurs poignards et de leurs torches.

Dans tous les pays et dans tous les gouvernements, les souverains ont toujours prohibé les conventicules secrets; ils ont toujours cherché à détruire dans leurs divers royaumes ces conciliabules nocturnes, pour garantir les peuples soumis à leur empire, de la contagion des sectaires. Toutes les lois civiles et canoniques n'ont cessé de condamner ces associations criminelles, comme étant attentatoires à la souveraineté des monarques, à la tranquillité et à la félicité des peuples. Ainsi, les Américains tirent à présent vanité de ce qui fait leur propre infamie. Ils se glorifient d'être les régulateurs des ruines et des forfaits dont nous avons déjà été les tristes spectateurs. Ces audacieux, non-contents des cendres et des désastres qu'ils ont déjà produits, menacent encore aujourd'hui d'anéantir l'univers entier. Ainsi, sous tous les rapports et sous tant de différents titres, les machurés sont vraiment dignes des plus rudes châtiments.

Les carbonari considèrent Jésus-Christ comme le premier feu. Ils lui ont juré une haine implacable, parce que notre divin législateur a enraciné le premier, dans le cœur des chrétiens, le feu de la charité, et qu'il s'en est rendu maître en les fortifiant par l'Esprit saint. Les nègres dirigent leurs premiers coups sur les catholiques, parce qu'ils sont les fidèles serviteurs de Dieu, et les plus opposés aux maximes corrompues des sectaires, ainsi qu'à leurs meurtres et à leurs cendres.

Jésus-Christ, par le feu de son Esprit-saint, ayant éclairé l'univers et ayant tout rétabli sur la terre et dans les cieux, les carbonari ont conçu le dessein téméraire et insensé de détruire les ouvrages du Tout-Puissant; ils se sont armés de torches et de poignards pour se révolter contre Notre-Seigneur et son Christ; ils ont préféré le joug humiliant de Judas et de ses douze collaborateurs, qui composent dans chaque empire la troisième vente,

dont ils sont les directeurs et les régulateurs, à la loi de Dieu, et à l'autorité des monarques et des magistrats. Les carbonari sont si opposés à tout bien, qu'ils ont la témérité de s'insurger contre tous les souverains, et la frénésie de chercher à s'élever jusqu'au Créateur pour lui ravir sa gloire; ils sont si contraires à la raison, qu'ils ne peuvent souffrir aucun supérieur, et qu'ils voudroient donner des lois à tous les sectaires. Ils veulent bien les restreindre par leurs réglements et les soumettre à leur empire; mais ils ne veulent être gênés en quoi que ce soit dans leurs antres ténébreux. Ils portent envie à Notre-Seigneur, de ce qu'il a pacifié tous les peuples en les réunissant tous dans un même bercail, sous un même chef. Dieu, par les révélations faites à ses prophètes, a éclairé tous les hommes, en leur découvrant la sagesse merveilleuse des mystères admirables cachés dès le commencement des siècles. L'avénement de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, qui en étoit l'accomplissement, arrivé dans le temps et avec toutes les circonstances prédites, prouve invinciblement la souveraineté et la divinité de notre divin sauveur, qui a appelé tous les peuples à l'héritage céleste. Par la foi en son nom, il a donné aux grands et aux petits la puissance, la liberté et la confiance de s'approcher de Dieu. Il a instruit ses apôtres, qui ont porté les lumières de l'évangile chez toutes les nations : leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. Chacun est obligé d'écouter cette parole, et d'y conformer sa conduite. Notre divin législateur a lié, par le lien de la foi, tous les peuples à son Église : les membres qu'il s'est choisis doivent avoir pour ornement la beauté que donnent l'innocence et les bonnes mœurs. Jésus-Christ est le seul époux de son Église; notre joie doit être d'écouter sa voix, et de nous soumettre à sa doctrine; mais l'opiniâtreté des carbonari à ne point recevoir le témoignage de Jésus-Christ pour croire en lui, est l'effet de la corruption de leurs cœurs, qui les aveugle. Ces hommes vains, pétris d'orgueil et nourris dans le crime, voudroient non-seulement ravir la gloire de Jésus-Christ, mais ils voudroient de nouveau le crucifier et l'exposer à l'ignominie. Ces présomptueux ne peuvent souffrir les rebuts, les mépris et les humiliations qu'ils méritent; ils se plaisent à faire souffrir les

autres, mais ils ne veulent rien souffrir de personne. Les carbonari se laissent emporter, par la fougue de leurs sentiments déréglés, dans le labyrinthe de tous les crimes; ils se laissent dominer par l'impiété qui les entraîne dans le torrent de tous les vices. Ce sont de véritables malades qui abusent d'autres malades; ce sont des aveugles qui séduisent d'autres aveugles; ce sont des frénétiques qui n'ont pour maîtres que les plus honteuses passions.

Lorsque le mal a pris racine, il est bien plus difficile à guérir. Il ne peut séjourner sans faire des progrès, et souvent même il rend la maladie incurable. Il est donc toujours avantageux de s'oppposer de bonne heure aux projets sinistres des méchants, qui ne cessent de roder autour de leurs proies qu'ils ne les aient dévorées, que d'attendre et ressentir les effets terribles de ces furies. Ceux qui n'aiment point la paix sont peu portés à obéir, mais ils sont encore moins dignes de commander. Les carbonari n'ignorent pas la sainteté du serment; mais comme les méchants savent abuser de tout, ils n'emploient le serment que pour garrotter leurs adeptes. Ils n'en font usage que parce qu'ils n'ignorent pas que la plus grande assurance que l'on puisse donner d'accomplir les obligations que l'on contracte, est le serment; qu'il est l'ancre la plus ferme et la plus assurée de fidélité à ses promesses. Les adeptes, en jurant obéissance aux sectaires, ne considèrent pas qu'ils trahissent la fidélité et la soumission que chaque sujet doit à son prince et à sa patrie. Ils ne font pas réflexion qu'ils manquent à l'honneur, à leur conscience et à leurs devoirs : car les chefs des sociétés secrètes ne travaillent qu'à changer le bien en mal, et il paroît qu'ils n'y ont que trop bien réussi. Depuis long-temps les plus sages institutions ne sont devenues pour eux que des fournaises de corruption et d'impiété; ils en ont fait des brasiers ardents de conspiration et de révolte. Rien ne doit donc étonner aujourd'hui, si les sectaires sont si opposés à tout bien, et s'ils sont si portés à tout mal. Ils reprennent les autres avec rigueur; mais le moindre reproche leur fait peine, la moindre remontrance les irrite. Ils sont si vains et si présomptueux, qu'ils se persuadent follement qu'ils ont

toute la science infuse, qu'ils sont appelés à la réforme de l'univers, et qu'ils sont nés pour le gouverner ou le maîtriser; mais ils n'ont pour tout mérite que l'art funeste des complots criminels, l'audace des intrigants et la fureur des conspirateurs; ils possèdent encore la perfidie et la foiblesse des esclaves. Ceux qui font gloire d'impiété et assaut de forfaits, ne peuvent être féconds qu'en abominations; et l'expérience nous a suffisamment convaincus que ce que les sectaires appellent leurs hauts faits ne sont que meurtres, décombres et ruines. Les carbonari, en voulant s'élever trop haut, sont tombés dans un abîme de confusion; ils se sont perdus, et avec eux, tous leurs partisans. Leurs cendres et leur charbon, ainsi que leurs poignards, sont des témoins irrécusables qui les condamnent hautement à des châtiments terribles. L'impiété et la corruption ont séjourné trop long-temps dans leurs cœurs, et leurs crimes sont montés trop haut pour espérer de pouvoir jamais changer leurs esprits pour les ramener, soit à la lumière de la vérité, soit à des principes de justice. Des cœurs formés à l'irréligion et vieillis dans le crime sont incapables d'aucun bien; les plus grands forfaits, comme les impiétés les plus révoltantes, peuvent seuls les occuper et faire leurs délices.

S'il n'y a rien de si juste que de souffrir des autres ce que nous voulons que l'on souffre de nous, n'est-il pas équitable que les directeurs des conventicules secrets éprouvent eux-mêmes les maux qu'ils préparent aux autres? Nous pouvons bien espérer que les philosophes ne s'amuseront plus à contester, ni les adeptes à comploter; que ni les uns, ni les autres ne résisteront plus long-temps à la vérité, et qu'ils feront leurs efforts pour sortir des pièges du démon de l'orgueil et de l'iniquité qui les tient captifs pour en faire ce qu'il lui plaît. Mais nous reconnoissons notre insuffisance pour ramener à la fidélité, à la soumission, à la morale et à la religion chrétienne, soit les carbonari, soit les chefs des autres sociétés secrètes. Nous avouons avec franchise que ce travail est au-dessus de nos forces. Puisque toute l'eau de l'océan n'est pas suffisante pour blanchir les corps, pas même les visages des américains, comment entrepren-

drions-nous de rendre blancs les cœurs impies et ulcérés de ces nègres, qui sont encore plus noirs que leurs figures?

Ceux qui persisteront dans leurs ténèbres et dans leurs iniquités, seront eux-mêmes leurs ennemis, leurs accusateurs et leurs juges; car le flambeau de la vérité a éclairé tous les peuples; la voix des prédicateurs de l'Evangile a retenti par toute la terre. Ainsi, malheur à ceux qui n'obéiront pas à ceux qui sont revêtus de l'autorité sur terre; mais doublement malheur à ceux qui ne se soumettront ni à l'Evangile, ni au joug du Seigneur, à qui seul appartient la souveraineté sur toutes les puissances.

Les carbonari ont le cœur si impur qu'ils ne peuvent rien trouver de pur; ils blasphêment et outragent à l'envi celui qui a tiré l'homme du néant et qui l'a fait tout ce qu'il est. Comme leur fureur et leur rage sont impuissantes à l'égard du Créateur, ils réservent les supplices les plus cruels et la mort la plus honteuse aux adorateurs du vrai Dieu qu'ils voudroient exterminer de la terre et effacer de la mémoire des vivants avec tous les monarques.

Selon les carbonari et les chefs des sectaires, c'est en vain que Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que celui qui croira en lui ne périsse point; c'est en vain qu'il a immolé à sa justice son propre Fils pour nous faire miséricorde; c'est en vain que notre divin Sauveur nous a parlé, nous a enseigné la vérité, qu'il a contracté une alliance sainte avec nous, et nous a appliqué les mérites de son précieux sang pour nous purifier, si nous ne cessons de l'offenser et si nous ne l'adorons. Mais les hommes méchants et les imposteurs, loin de reconnoître la miséricorde infinie du Créateur, et la bonté sans borne de Jésus-Christ, se fortifient de plus en plus dans le mal. Etant eux-mêmes dans l'illusion, ils s'appliquent à y faire tomber les autres. Loin de rendre graces à Jésus-Christ des bienfaits ineffables dont ils nous a comblés, ils ne songent qu'à l'outrager; ils sont insensibles à son amour incompréhensible, et ils voudroient pouvoir fouler aux pieds leur Rédempteur, le maître et le juge de l'univers : ils rejettent et ses graces et son alliance.

Ainsi, ceux qui méprisent les lois que le Seigneur a imprimées dans leurs cœurs, et écrites dans leurs esprits, qui foulent aux pieds le Fils de Dieu, qui profanent le sang de l'alliance par lequel ils avoient été sanctifiés, et qui font outrage à l'Esprit de la grace, sont déjà jugés dignes du plus grand supplice. Le feu peut seul les purifier, et les foudres vengeresses du Tout-Puissant paroissent réservées pour châtier de tels monstres : ils osent se déclarer les ennemis de Dieu et de tous les souverains de la terre; il doivent par conséquent servir de marche-pied et à Dieu et aux souverains de la terre.

Tous les carbonari, depuis le dernier adepte jusqu'au premier grand maître, sont insensibles aux plus grandes graces et aux bienfaits les plus signalés; ils ne forment qu'une affiliation de monstres, tous pires que les animaux les plus cruels; ils ne méritent que les foudres vengeresses du ciel, l'indignation et la colère de tous les monarques, le mépris et la haine de tous les hommes pensants : ils sont vraiment le plus grand fléau dont la société ait pu être frappée. Leurs manœuvres sont effroyables, leur corruption est sans bornes, leur endurcissement est incroyable, car la voix des prédicateurs de l'Evangile, celle de tous les potentats et des magistrats, ont retenti par toute la terre, et l'infame secte des carbonari, qui ne mérite que l'exécration du genre humain, a aujourd'hui des partisans dans tous les empires; ils travaillent sourdement à y exciter des séditions, pour y faire naître les mêmes guerres civiles qui ravagent présentement l'Espagne. Le sort qu'ils réservent aux souverains et aux peuples les presse et les engage à punir promptement et sévèrement cette vermine contagieuse. Il faut aux grands maux les grands remèdes; les hommes indomptés et indomptables sont non-seulement incapables d'aucun bien, mais ils sont encore indignes de commisération et de pardon. N'est-il pas temps, n'est-il pas équitable que les conspirateurs éprouvent eux-mêmes les maux qu'ils préparent aux autres, et qu'ils soient châtiés des piéges qu'ils tendent aux militaires pour les corrompre?

Nous pensons avoir rempli la tâche que nous nous sommes imposée. Nous croyons avoir suffisamment démontré à nos lecteurs les écueils et les dangers des so-

ciétés secrètes soit par le raisonnement, soit par les instructions, la correspondance, les aveux et les écrits des sectaires, soit enfin par les fruits amers de leurs abominables complots. Nous souhaitons seulement que nos réflexions fassent rentrer dans le devoir les adeptes égarés et dupes. Nous abandonnons à leur malheureux sort ceux qui persisteront dans leurs égarements; nous leur dirons seulement que la tendresse et la clémence des souverains ont leurs bornes, que leurs crimes sont montés trop haut, qu'ils sont à leur comble, ainsi que leur impiété; qu'ils ne peuvent plus se soustraire à la justice des magistrats, ni échapper aux peines que les lois prononcent contre eux, ni aux supplices terribles que Dieu réserve à ceux qui foulent aux pieds non-seulement toutes les institutions divines et humaines, mais encore Jésus-Christ, le souverain juge, ainsi que toutes les puissances qu'il a établies sur la terre pour le représenter, et auxquelles tous les peuples doivent être soumis, en quittant sur l'heure les sociétés secrètes, et en détestant leurs erreurs.

A moins que Dieu n'eût résolu la fin des siècles dans ces temps fâcheux, pour mettre un terme prompt aux souffrances des bons, en les recompensant éternellement, et en châtiant à jamais les méchants qui affectent de ne reconnoître ni le redempteur, ni son esprit de sagesse et d'intelligence, ni son esprit de conseil et de force, ni son esprit de science et de piété, et qui rejettent avec audace toute crainte du Seigneur, tout fait présumer que les conspirateurs touchent à leur fin. Les américains, tout en naissant, ont la figure de vrais démons; et leur climat brûlant corrobore encore leur noirceur: ainsi, ne soyons plus tant surpris, s'ils en ont toute la scélératesse, puisque le fruit répond toujours à la racine. Voilà cependant ceux qui ont aujourd'hui tant d'influence sur tous les membres des sociétés secrètes! Voilà les régénérateurs du genre humain; voilà ceux qui sont déjà armés pour opérer la ruine et la combustion de l'univers; voilà les nouveaux cieux qu'ils nous préparent! Ils ne cessent de répéter: Périsse l'univers, mais que les principes des conspirateurs subsistent, qu'ils triomphent, et que tout soit réduit à son premier néant! Voilà le langage des

conspirateurs, voilà la fin des manœuvres des sociétés secrètes. Ainsi, rien ne doit étonner, si Pie VII a prononcé, contre les sectaires, l'anathême le plus foudroyant, en fermant pour toujours l'entrée du sanctuaire aux partisans obstinés des sociétés secrètes.

Il est à présent hors de doute que tous les potentats suivront l'exemple du Souverain Pontife, et qu'ils feront fermer, dans chaque empire, les cavernes obscures où s'assemblent en secret ces furieux, et que le moment où les conspirateurs espéroient obtenir un triomphe général, sera pour eux celui de leur confusion, de leur agonie et de leur punition. Ainsi soit-il.

Mais comme la méchanceté fut toujours le partage de l'ignorance, nous allons encore dire aux sectaires, peu curieux ne nous lire ou de nous entendre, qu'une fausse science fait les athées et les conspirateurs, tandis que la vraie science prosterne l'homme devant la majesté divine et fait rendre aux souverains de la terre l'honneur, le respect et la soumission qui leur sont dûs. Les sujets fidèles souscrivent avec joie à cet oracle de la sagesse; mais les impies et les méchants ne peuvent s'y soumettre. Sous l'apparence d'une fausse humanité, ils donnent à la persécution le manteau de la douceur, à la fureur celui de la modération, et au vice celui de la vertu, tandis que des ordres secrets font couler des flots de sang dans tous les empires où ils exercent quelque influence. Nous leur dirons donc avec franchise qu'ils ne sont que les singes de la bienfaisance, puisqu'ils voudroient et qu'ils ne travaillent qu'à réduire l'univers entier à feu et à sang, comme nous pensons dejà en avoir convaincu nos lecteurs. Ainsi, conspirateurs, désabusez-vous enfin, car c'est à l'ouvrage que l'on reconnoît les ouvriers; les œuvres sont toujours plus éloquentes que les paroles, et si votre bouche vous justifie, votre conduite vous condamne hautement. Vous avez voulu à tout prix étouffer la religion de Jésus-Christ; vous avez aussi voulu, pour arriver à vos fins désastreuses, vous allier avec des noirs; vous avez voulu jurer fidélité aux américains, et vous soumettre à leur barbarie, comme leurs propres esclaves: mais vous éprouverez bientôt la férocité et la cruauté de vos grands maîtres qui usurpent

avec audace le glorieux titre de seigneurs des seigneurs. Attendez un moment, la cognée est déjà à la racine pour vous châtier exemplairement ; la guerre que vous avez jurée à tous les monarques doit être l'époque de vos derniers efforts. Cette guerre doit être fameuse dans l'histoire, car les pères, les mères et les enfants des conspirateurs y recevront tous indistinctement le coup mortel qui doit les écraser pour toujours, comme l'usurpateur Bonaparte le reçut à Waterloo. Il ne restera que des cendres et des ruines pour attester le vandalisme des conspirateurs, et pour éclairer tous les peuples sur le honteux esclavage que vous leur prépariez en secret : car tous ceux auxquels vous avez communiqué votre prétendue lumière ont été plongés dans la perdition. Vous n'avez enfanté partout qu'impiété, décombres et ruines ; la terre de votre empire a été constamment arrosée du sang le plus pur ; vous n'avez jamais pu prendre racine, ni établir un gouvernement stable ; semblables à un torrent débordé qui épuise toutes les terres par où il passe, vous avez non-seulement répandu l'aridité et la sécheresse dans les empires où vous avez séjourné, mais vous avez encore laissé partout des traces de sang et l'affreuse misère. Comme un volcan qui jette ses feux tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, vous courez successivement de royaume en royaume pour les embraser tour-à-tour. Aussi, les cendres et les ruines attestent suffisamment les empires que vous avez parcourus ; mais plus inhumains et plus cruels que Satan, vous ne quittez jamais ces lieux maudits sans avoir immolé à votre fureur tous vos enfants et tous vos partisans. Si nous rappelons à nos lecteurs ces jours de deuil et de tristesse dont vous faites vos trophées, ce n'est que par l'envie que nous avons de les préserver de vos embûches, de votre noirceur et de votre contagion. Les sectaires ayant pris à tâche de corrompre jusqu'aux paisibles artisans, et de troubler jusqu'au repos des tranquilles habitants des chaumières, il importe au salut de toute la société que les manœuvres de ces pestiférés soient également connues partout. Les séditieux, par l'accent impur de l'impiété et du libertinage, ont élevé sur les vérités de la religion les mieux établies, des doutes, des ténèbres et de l'obscurité, pour donner plus de force à leurs erreurs em-

poisonnées. Ces factieux sont venus à bout de rendre cette religion sainte un objet d'incertitude dont les maîtres et les adeptes ont fait ensemble le motif de leurs railleries et de leur haine contre son divin auteur. Bons-cousins-charbonniers, franc-maçons, illuminés, carbonari, tous paroissent ligués aujourd'hui pour concerter entre eux leur plan d'iniquité contre Dieu, contre les souverains de la terre et contre l'ordre social. A force de substituer l'ombre à la réalité, ou le mensonge à la vérité, les conspirateurs sont venus à bout d'égarer un grand nombre d'adeptes dont ils ont composé une puissance invisible, mais redoutable, qui menace aujourd'hui toutes les autorités établies, ainsi que tous les sujets demeurés fidèles à Dieu et aux souverains légitimes. La plupart des séditieux sont nés dans l'ordure, accoutumés à vivre dans la fange des plus honteuses passions; ils cherchent à déifier tous les vices; ils voudroient pouvoir établir dans l'univers un vaste temple où tout seroit Dieu, excepté Dieu lui-même. Les factieux se sont unis dans les sociétés secrètes par des liens divers : l'impudique les chérit, parce qu'elles flattent ses penchants déréglés pour les sales voluptés ; le vindicatif s'y attache, parce qu'elles légitiment ses vengeances ; le débauché y trouve une excuse à ses déréglements ; l'impie un prétexte à son incrédulité ; les ambitieux les regardent comme le plus sûr moyen pour s'emparer des emplois élevés, et les avares, pour satisfaire leur cupidité et augmenter leur fortune ; les présomptueux les considèrent comme une échelle facile pour les élever jusqu'à la puissance et usurper l'autorité. Ainsi, les passions ou l'intérêt font seuls mouvoir les frères et amis, et non l'amour de la liberté et de l'égalité qu'ils n'emploient que comme un prétexte pour servir de manteau à leurs vues ambitieuses, qu'ils portent jusqu'au pouvoir suprême qu'ils cherchent à envahir. Nous pouvons donc dire aujourd'hui à juste titre, aux sectaires, que sans la philosophie et les sociétés secrètes, l'impiété et la révolte seroient encore inconnues ; sans leur réunion et leur connexité de principes, la religion chrétienne seroit toujours florissante, et la tranquillité de l'Europe n'auroit jamais été troublée. Nous pouvons de plus assurer que les peuples reposeroient encore en paix, sous l'égide des

lois anciennes, qui faisoient leur bonheur, sous la protection des rois légitimes qui les défendoient, et que les manœuvres des novateurs conjurés n'ont servi qu'à réduire sous le plus dur esclavage les peuples qui se sont laissés séduire jusqu'à avaler la coupe empoisonnée que les conspirateurs leur ont présentée.

Ainsi, nous ne craignons pas d'avancer que tous les philosophes modernes, ainsi que tous les sectaires, n'ont été que les véritables artisans de tous les ravages que l'irréligion, l'immoralité, l'insubordination et la rebellion ont occasionnés chez les peuples qui se sont insurgés contre Dieu et contre les puissances de la terre; ce sont eux qui ont brisé tous tous les liens qui unissoient les nations entre elles. Les factieux ont rompu toutes les digues qui servoient de barrières à l'infidélité et à l'incrédulité, pour établir le règne de l'irréligion et de l'anarchie. Ainsi, ils sont les seuls auteurs des désastres que nous avons ressentis, de ceux que certains peuples éprouvent encore à présent, ainsi que de ceux dont nous sommes fièrement menacés par les carbonari, devenus les directeurs de toutes les sociétés secrètes. Les factieux sont déjà coupables de tout le sang versé et de celui qui est près de couler; ainsi, il paroît juste et équitable que tout le sang répandu retombe sur les têtes criminelles des moteurs des séditions.

Nous ne craignons pas plus d'avancer que la religion chrétienne possède dans son sein un grand nombre de martyrs qui ont donné des preuves sans réplique de leur dévouement et de leur fidélité; mais on n'y peut trouver ni rebelles, ni séditieux : tant il est vrai que martyrs et conspirateurs ne furent jamais une même chose.

Plusieurs, à la vérité, sont devenus impies et parjures, après avoir pris naissance dans le christianisme; mais ils avoient abandonné Dieu et s'étoient rendus apostats avant de conspirer contre le Créateur, et avant de se révolter contre les puissances de la terre. Et, si les conspirateurs n'ont cessé d'aiguiser leurs poignards contre les chrétiens, et de diriger contre eux leurs premiers coups, c'est qu'ils les considéroient comme les plus fermes remparts de la religion, de la légitimité et de l'ordre social.

Leur fidélité et leur attachement aux autels et aux trônes étoient le seul motif de la haine que les ennemis de Dieu et des rois leur portoient. Les méchants n'ignorent pas non plus que les chrétiens aiment mieux souffrir les persécutions, que de chercher à se venger dans le sang de leurs ennemis des injures et des mauvais traitements qu'ils en ont reçus. Cependant, lorsque la fureur des séditieux est montée trop haut, qu'il importe au salut des empires, au repos et à la félicité des peuples, de réprimer l'audace des factieux, et que le souverain les appelle à la défense commune, alors ils savent obéir, s'armer et marcher contre les conspirateurs pour les combattre. Soumis et dociles aux ordres de leur chef, ils essuient toutes les fatigues de la guerre; ils en affrontent tous les dangers, et bravent gaîment la mort pour la gloire de leur prince et pour le repos de leurs concitoyens. Les monarques ne peuvent trouver de vrais défenseurs que parmi les sujets fidèles, tandis que ceux qui méconnoissent Dieu et leur souverain, ne rougissent pas de manquer à l'honneur et à leur devoir, en abandonnant leurs drapeaux. Quand l'on a perdu toute honte et toute pudeur, l'on trahit effrontément sa patrie et son roi; l'on emploie les armes dont on a été revêtu pour la défense du prince et de l'empire, à faire la guerre à ses frères et à sa patrie. L'on ne rougit pas de faire servir contre ses propres concitoyens les armes et les bras qui ne devoient être employés qu'à leur propre défense. Mais une fois que l'on a abandonné la cause de la religion et de la légitimité, l'on ne rougit plus de servir celle des ennemis de son pays. L'on regarde comme un jeu de se jurer et de se parjurer; l'on est si aveugle et si aveuglé que l'on n'aperçoit pas l'abîme que tous les déserteurs se creusent sous leurs pas, ni le mépris que tous les ennemis mêmes font des traîtres qui abandonnent leurs drapeaux. Ainsi, loin de retirer de leur scélératesse et de leur trahison les récompenses que les conspirateurs leur ont promises, ils n'en peuvent recueillir que de la honte, de la confusion et de l'amertume : car les parjures et les traîtres sont en horreur chez toutes les nations. Une fois déserteurs, ces perfides n'ont plus honte de se souiller dans la fange de toutes les iniquités. Quoique les ennemis accueillent ces transfuges, ils ne leur inspirent que du mépris et de la défiance.

Ainsi, loin de les élever en grade, ils s'attachent plutôt à les surveiller de près, pour calmer les craintes que leur présence donne à ceux qui ne les reçoivent qu'avec peine au rang de soldat; encore n'en veulent-ils point dans la cavalerie.

Quoique tous les moyens conviennent aux sectaires pour arriver à leur fin, cependant les conspirateurs eux-mêmes ont tant d'horreur du déserteur, qu'ils n'ont que de l'indignation pour celui qui a la foiblesse d'y succomber. Les séditieux mendieront bien la bienveillance des dignitaires; ils chercheront à ébranler dans tous les empires la fidélité du soldat; ils promettront de l'avancement aux militaires qui déserteront leurs drapeaux pour aller se ranger sous l'étendard des révoltés. Mais, en habiles conjurés, ils cherchent à saisir tous les moments pour grossir leur nombre, au préjudice de celui de leurs ennemis; ils emploieront même la complaisance, la souplesse et la perfidie, jusqu'à promettre des récompenses à ceux qui se souilleront du plus horrible des crimes, qui est celui du déserteur qui sert contre son prince et sa patrie. Mais ce n'est qu'une ruse de guerre qu'ils emploient contre des parjures qu'ils savent apprécier à leur juste valeur, en les surveillant de près et en les châtiant sévèrement pour la plus petite faute. Voilà où se borne l'avancement ou la récompense promise aux déserteurs, qui ne peuvent avoir en vue que de hâter la ruine de leur patrie, en y portant eux-mêmes le fer et le feu.

Si c'est déjà un grand crime de trahir son prince et sa patrie, c'en est encore un plus horrible de passer au camp des séditieux; car, servir la cause des révoltés, c'est se couvrir du plus énorme des crimes, surtout lorsque l'honneur et le devoir nous obligent d'employer les armes dont nous sommes revêtus contre les rebelles et les conspirateurs, qui sont les plus cruels ennemis de la société. Ainsi, les militaires ne peuvent pas s'avilir et se déshonorer davantage, ni se rendre plus criminels, qu'en abandonnant leurs drapeaux pour se ranger sous l'étendard des factieux, qui ne sont tous que des tigres altérés de sang. Chaque sujet doit à son prince l'obéissance, et ses bras à sa patrie. Il doit exposer sa vie pour la gloire du monarque, pour le repos et la sécurité de ses conti-

toyens; ainsi, il ne peut, sans se souiller pour toujours, déserter ses drapeaux pour se ranger sous celui de la rebellion, pour défendre la cause des séditieux, si opposée à la sécurité des souverains et si contraire à la félicité des peuples. D'après toutes les preuves que nous avons données que les sociétés secrètes sont entièrement opposées à toutes les puissances divines et humaines, par conséquent au bonheur des peuples, le lecteur doit être à présent convaincu que nul ne peut exercer aucune fonction, soit civile, soit militaire, qu'en renonçant aux sociétés secrètes, et en se soumettant entièrement aux ordres de son souverain; car nul ne peut servir deux maîtres, nul ne peut plaire aux sectaires et aux monarques: celui qui obéit aux uns déplaît aux autres. Les souverains légitimes sont seuls revêtus de la véritable puissance; l'honneur et la gloire leur en appartiennent, tandis que les conspirateurs se souillent dans l'ordure du plus énorme attentat en se révoltant contre l'autorité légitime. Ils ne méritent que les plus durs châtiments, en foulant aux pieds la véritable puissance que Dieu n'a établie que pour mettre un frein à la fureur des méchants et pour arrêter les complots des séditieux, qui sont entièrement opposés à tout bien. Il n'y a déjà que des personnes corrompues qui puissent avoir quelques communications avec des rebelles et des conspirateurs; il faut des cœurs ulcérés et gangrenés, pour s'allier avec eux, et surtout pour leur jurer fidélité et obéissance; mais les déserteurs qui se rangent sous l'étendard des révolutionnaires sont encore infiniment plus criminels. Les plus cruels châtiments ne peuvent effacer une si infame tache, ni châtier dignement des monstres si horribles, qui sont pires que les démons déchaînés. Nous pensons déjà que les adeptes n'eussent jamais fait partie des sociétés secrètes, s'ils eussent connus les noirs complots des sectaires, la méchanceté, la cruauté et la scélératesse de leurs chefs impitoyables. Nous pensons également qu'il suffit de représenter aux militaires l'horreur qu'inspire la désertion, et le supplice qu'elle mérite, pour que chaque soldat soit attaché à son prince et à sa patrie, et pour qu'il demeure constamment fidèle à ses drapeaux: en s'y attachant, il y trouvera honneur et repos. Aussi, la désertion et la trahison sont fort rares chez les militaires,

Mais comme nous nous rappelons que la latitude donnée à la philosophie d'étendre son venin, lui a assuré son triomphe, c'est pourquoi nous prévenons les militaires des piéges que leur tendent les ennemis des rois et de la société.

CHAPITRE XLIX.

Les méchants se font gloire de violer le serment le plus sacré, et de fouler aux pieds le premier, le plus saint des devoirs, qui est celui de fidélité à sa patrie, et de soumission à son prince, pour s'assujettir au joug des nègres et aux duretés des usurpateurs, tous indignes de commander. — Mais le moment de leur chute et de leur perte ne peut être éloigné, car l'opinion publique accuse et rejette les carbonari et les usurpateurs, comme étant les seuls auteurs des maux qui ont affligé tous les hommes pensants, et de ceux qu'ils appréhendent. — Déjà les militaires fidèles à l'honneur et à leur drapeau, brûlent d'envie de se mesurer avec les révolutionnaires, et de combattre les ennemis des rois et de la société.

Le lecteur doit déjà être convaincu que les philosophes avoient pris à tâche de répandre leurs erreurs et leurs écrits empoisonnés dans tous les empires, comme les américains ont juré de propager partout leur esprit d'insubordination et de révolte. Les premiers, n'éprouvant aucun obstacle de la part des souverains et des magistrats, n'ont que trop réussi à corrompre toutes les nations. Les sectaires, plus méchants, se sont formés en corps dans les sociétés secrètes ; ils ont travaillé à soulever tous les peuples contre leurs souverains ; ils ont

répandu de noires calomnies contre tous les monarques; ils ont semé des craintes et des méfiances dans tout l'univers, pour y faire naître des troubles et des séditions; enfin, ils ont déjà appris aux hommes à se mutiner et à se révolter contre leurs rois; ils ont déjà fait éclore nombre de révolutions dans les empires où ils ont eu quelque accès ou quelque influence. Pour rendre les hommes méchants et vicieux, ils les ont instruits à l'école de l'impiété et des factions dans les sociétés secrètes; ils ont chargé de chaînes leurs adeptes, et quand ils les ont eu garrottés, ils ont exercé sur eux une autorité diabolique. Ils ont allumé des guerres d'extermination chez tous les peuples qui les ont acceuillis; ils ont affligé l'humanité par les ravages qui ont eu lieu dans les empires qu'ils ont troublés, et ils voudroient pouvoir enflammer l'univers du brasier ardent des révolutions.

Ce sont les philosophes qui ont ouvert aux sectaires la voie des séditions; ils n'avoient peut-être que l'intention de rendre les hommes impies: mais le mal allant toujours croissant, l'impiété consommée a produit le fléau des révolutions qui ont pris leur source dans une quantité considérable de raisonneurs et de petits maîtres que les philosophes ont enfantés; mais ces déhontés jaseurs ont avili la philosophie en se déshonorant euxmêmes. Ils n'en ont pas moins fait des plaies mortelles à la société, à la morale et à la religion. Par leurs discours artificieux, mensongers et contradictoires, ils n'en sont pas moins venus à bout de rendre les peuples irréligieux et impies. L'impiété a engendré l'insubordination, et celle-ci a enfanté les séditions, qui ont produit nombre de guerres civiles; celles-ci ont amené une lutte entre les souverains et les conspirateurs qui ont déclaré la guerre à tous les trônes. Ainsi, la guerre terrible qui est prête à éclore doit sa source à l'irréligion et à l'impiété des philosophes alliés aux sectaires, qui, plus audacieux et plus corrompus, n'ont voulu reconnoître aucun supérieur, pour chercher à s'élever au-dessus de Dieu et des puissances de la terre. Si les ennemis des autels et des trônes réussissoient dans leurs complots diaboliques, c'en seroit fait de l'ordre social; si ces vrais démons obtenoient des triomphes aussi prompts et aussi

rapides, que les ennemis de Jésus-Christ en ont obtenus dans le siècle dernier, la perte des peuples deviendroit inévitable; la ruine des souverains entraîneroit celle des peuples, car la puissance des monarques est si liée au bonheur des peuples, qu'ils ne peuvent être les uns et les autres dans la paix et la félicité qu'autant qu'ils sont unis entre eux, les uns par les liens de fidélité et d'attachement, et les autres par ceux de la tendresse et de l'amitié. Malheur aux peuples qui essaieront de briser des liens si doux : ils deviendront la proie des conspirateurs, parce qu'ils ont déjà avalé la coupe empoisonnée de l'impiété et de la rebellion, que les philosophes et les séditieux leur ont présentée. Ces peuples rebelles sont déjà maîtrisés par les conspirateurs qui ne tarderont pas à allumer dans ces empires des guerres civiles dont ils ont déjà jeté les fondements.

Pour n'avoir pas connu la noirceur et la scélératesse des conjurés, ni la profondeur de l'abîme que les séditieux creusoient sous les pieds des peuples, ceux-ci seront noyés dans les torrents de leur propre sang que les conspirateurs leur feront répandre pour les punir de leur impiété et de leur infidélité. Les peuples, dans l'excès de leur aveuglement, de leur fureur et des maux terribles dont ils seront affligés, tourneront contre leurs propres frères leur frénésie et leur rage, pour avoir voulu jurer obéissance et fidélité à des maîtres obscurs, noirs, et souillés de tous les crimes. Tels sont les maux effrayants dont les sectaires font leurs trophées, et dont ils menacent fièrement aujourd'hui tous les souverains, ainsi que toutes les nations. Ainsi, malheur aux monarques qui, par des vues d'intérêts, chercheront à s'allier avec les révolutionnaires, ou qui, par indifférence ou par insouciance, les laisseront prendre racine dans leur empire; car ils ne tarderont pas d'être eux-mêmes les premières victimes de la fureur des séditieux, ni de ressentir les coups foudroyants de ces pestiférés qui réjailliront bientôt sur tous leurs plus fidèles sujets. L'on ne peut avoir de fréquentation avec les méchants, sans courir les risques de devenir méchant comme eux ; mais il est impossible de s'allier avec des conspirateurs et de prendre leur défense, sans éprouver la contagion de ces pestiférés qui

empoisonnent tout ce qui les environne. Ainsi, les princes qui ne rougissent pas de former alliance avec les rebelles et les séditieux, s'abusent grandement, car ils attirent dans leurs états le fléau redoutable des révolutions.

Il est urgent à présent que les souverains et les peuples ouvrent enfin les yeux sur leur propre intérêt, et qu'instruits par les malheurs des François, des Espagnols, des Napolitains, des Polonois, des Portugais et des Grecs, qui, pour s'être révoltés contre leurs souverains légitimes, ont attiré sur leurs têtes criminelles un déluge de maux, qui ont dévoré et les souverains et les peuples, agissent de concert pour arrêter les révolutions.

Les habitants du Nord, plus réfléchis et moins bouillants, ont su résister aux embuches des conspirateurs : loin de céder aux complots criminels des factieux, ils ont pris les armes contre eux et ont triomphé de tous les efforts des révolutionnaires. Ils se sont non-seulement maintenus dans leurs anciennes limites, mais ils les ont reculées au dépens des rebelles, tandis que la plupart des nations qui se sont révoltées contre leur souverain ont perdu leur nom, leur état, leur splendeur et ont été effacées du livre des puissances ; après avoir gémi long-temps sous leur dure servitude, elles ont toutes fini par succomber sous les efforts des puissances et par implorer leur clémence et leur appui pour briser leurs chaines honteuses et pour les arracher de l'humiliant esclavage des conspirateurs et des usurpateurs.

Ainsi, pour foudroyer ces géants qui se croyoient si redoutables, les souverains n'ont eu qu'à se réunir et à faire usage de leurs forces et de leur puissance ; ils se sont levés et armés contre les usurpateurs et les conspirateurs ; et à l'instant la tempête des révolutions à été apaisée et il s'est fait un grand calme sur la terre. Les nations révoltées ont eu à pleurer sur leurs égarements et sur leur entêtement, tandis que les nations fidèles n'ont eu qu'à se réjouir de leur triomphe à recueillir les dépouilles de leurs ennemis et à leur imposer la loi que la vainqueur impose nécessairement aux vaincus.

Ainsi, tous les peuples qui se sont laissés séduire par les enchantements des séditieux, ont déjà été frappés

de diverses plaies. L'humiliation, la misère, la famine et la mort ont enveloppé les esclaves et les libres, les séditieux comme les sujets fidèles : aucun n'a pu se soustraire à l'empire du vainqueur.

Tout ce qui avoit pris part aux iniquités des conspirateurs travaille encore aujourd'hui avec acharnement à la destruction des peuples et à la ruine des empires. Ils ont été insensibles à la générosité du vainqueur, qui avoit eu trop de ménagement pour eux. Ainsi, la malice des factieux est plus venimeuse que celle des bêtes farouches qui se cachent et n'osent reparoître devant leur vainqueur; et les souverains ne sauroient prendre trop de précautions pour préserver leurs peuples de la contagion des séditieux. Une fausse compassion est toujours déplacée envers des conspirateurs. Elle est toujours plus dangereuse que la rigueur envers des rebelles, et surtout envers des conjurés qui voudroient pouvoir agiter et troubler toutes les nations.

Par pitié, par insouciance, ou par clémence, les souverains, quoique victorieux, ont laissé subsister les racines et le germe des révolutions; mais les sectaires, remis de leurs justes alarmes, ont cultivé et arrosé l'arbre des séditions qu'ils avoient planté; ils lui ont fait pousser des rejets considérables, et en peu de temps ils ont étendu et multiplié son branchage. Les conspirateurs l'ont tellement fait fructifier, qu'ils prétendent aujourd'hui mettre tous les peuples à couvert sous son ombrage, et les envelopper de leurs nuées pestilentielles et ténébreuses d'adeptes de toutes les sectes. Ils ne se gênent pas de dire qu'ils ont grand nombre de partisans dans les cours et dans les armées du nord, que les illuminés y abondent ainsi que les frères et amis les francs-maçons dans les armées sous l'étendard des lys. Il est vrai que dans les dernières guerres, les disciples de Vueishaupt trahirent plusieurs fois leurs monarques et leurs concitoyens, ainsi que leurs frères d'armes; ils livrèrent plusieurs places fortes, importantes aux révolutionnaires; ils semèrent le découragement dans les rangs de ceux qu'ils devoient animer à la défense de leur patrie. Ils engageoient les soldats à la désertion, et plusieurs fois ils passèrent à l'ennemi avec des régiments entiers. C'est par des manœuvres aussi

noires et aussi perfides que leurs auteurs, que les séditieux ont obtenu cette suite non interrompue de succès qui ont étonné l'Europe. Mais les peuples du nord, désabusés par les dûretés qu'ils éprouvoient des révolutionnaires qui se disoient les amis de la liberté et de l'égalité, et qui ne faisoient la guerre à leurs ennemis que pour les humilier et les asservir, ou pour s'enrichir de leurs dépouilles, ouvrirent enfin les yeux; ils se réunirent pour chasser de leurs foyers l'usurpateur qui les dévoroit. Les illuminés, comme les sujets fidèles, étoient indignés de la cupidité et de la perfidie des révolutionnaires; ils ne virent plus dans les partisans de la liberté et de l'égalité qu'un ennemi commun, qui n'avoit cherché à les entraîner dans son abîme que pour les perdre et leur imposer son joug odieux. Du moment que les sectaires du nord eurent abandonné la cause des rebelles pour s'attacher à leur souverain légitime, les affaires changèrent entièrement de face. La perte de l'usurpateur et de ses satellites fut aussitôt consommée que résolue. Ce qui doit étonner le lecteur, c'est qu'un si petit nombre d'illuminés ait pu opérer de si grands maux; car la grande majorité des armées et des peuples du nord ne voyoient dans les révolutionnaires que des ennemis à combattre, et non des frères et amis. Ils sentirent encore mieux qu'il y avoit tout à perdre et rien à gagner en s'alliant avec eux.

Les militaires et les habitants du nord, instruits par l'expérience qu'ils sont redevables à leur union et à leur fidélité du repos et de la gloire dont ils jouissent à présent, sauront apprécier la splendeur et la félicité dont ils sont en possession, et qu'ils n'ont pu reconquérir par de grands sacrifices. Les illuminés eux-mêmes se garderont bien de troubler cette harmonie qui les rend tous heureux, pour retourner à leurs anciens égarements qui les rendoient esclaves et malheureux; et les François, instruits par leurs malheurs, ne retourneront pas à leur vomissement.

Il seroit bien à désirer aujourd'hui que les Espagnols suivissent le bel exemple de fidélité et de sagesse que les peuples du nord ont donné à l'univers; ils y trouveroient les mêmes avantages; tandis que, s'ils persistent

dans leur aveuglement, ils vont être noyés dans un déluge de maux. Mais ce qu'il y a de plus étonnant et de plus affligeant pour l'humanité, c'est que les peuples révoltés, qui détestent leur sort malheureux, parce qu'ils en éprouvent tout le fiel et toute l'amertume, loin de songer à briser leurs chaînes, s'obstinent aveuglément dans leur malheur qui les précipite d'abîme en abîme, parce qu'ils sont retenus captifs par les liens des sociétés secrètes. Ils sont si endurcis qu'ils craignent de sortir de l'espèce d'enfer qu'ils éprouvent. Dans cet état d'égarement et d'excès, ils jurent et se parjurent; ils foulent aux pieds le serment de fidélité à leur souverain que la conscience, l'honneur et le devoir leur imposent, pour demeurer fidèles à celui de la secte. Alors ils obéissent aveuglément aux ordres sanguinaires et barbares de leurs maîtres impitoyables, qui leur enjoignent de se vautrer dans l'ordure des séditions, de se souiller de leurs horreurs et de s'enivrer de tous leurs crimes. Ainsi, les meneurs des sociétés secrètes méritent bien que les souverains de la terre leur rendent au double les cruautés qu'ils exercent sur leurs adeptes avec vigueur. Tant de noirceur et tant de scélératesse de la part des conspirateurs exigent bien que les monarques leur fassent boire deux fois autant dans la coupe d'amertume, qu'ils ont voulu donner à boire à toutes les nations qu'ils ont inutilement essayé de révolutionner pour les assujettir à leur servitude. Les machurés ont aujourd'hui la frénésie de se flatter qu'ils sont assis sur le trône de toutes les nations, parce qu'ils ont distribué avec abondance, à tous les peuples, des écrits incendiaires, pour les porter à l'insubordination et à la révolte. Ils osent avancer, dans leur moment de fureur et de rage, que tous les potentats, avec leurs efforts réunis, ne pourront jamais ni les rendre veufs, ni faire porter le deuil à leurs nombreux adeptes leurs enfants; c'est pourquoi les pères des séditieux méritent à juste titre d'éprouver eux-mêmes le fiel et l'amertume des maux qu'ils préparent en secret à tous les monarques et à tous les peuples. N'est-il pas équitable que ceux qui sont revêtus de la véritable puissance, cherchent à préserver leurs sujets de la fureur et de la contagion des rebelles, en faisant foudre sur ses séditieux, en un même jour, le fer et le feu que les révolu-

tionnaires réservent aux autres. N'est-il pas équitable que la justice recouvre enfin ses droits, et qu'elle fasse usage de sa force et de sa puissance contre des factieux qui ont corrompu les peuples. N'est-ce pas l'équité et la justice, que les souverains châtient enfin ceux qui ne se sont occupés qu'à envahir leur puissance, à révolter les sujets fidèles pour les perdre, et que les méchants soient enfin confondus et perdus pour toujours. Si les monarques, par commisération et par tendresse, se contentent de chasser des emplois civils et militaires les adeptes obstinés, pour leur ôter toute influence, et tout moyen de nuire à l'avenir, leur empire sera sauvé. Mais les meneurs des sociétés secrètes sont indignes de pitié et de pardon. Leur noirceur est leur scélératesse ne les rendent pas inattaquables; leurs crimes multipliés sont trop avérés et trop connus, et leurs cruautés trop grandes pour demeurer impunies; les plus rudes châtiments sont mêmes trop foibles pour expier les iniquités des carbonari.

L'humanité et la justice doivent se donner le baiser fraternel, pour arrêter les progrès d'une vermine si contagieuse : l'univers entier n'auroit qu'à applaudir et à se réjouir de la destruction totale des garçons de la pelle, de leurs grands maîtres, de leurs faux seigneurs des seigneurs, ainsi que des Grands Orients et des aréopagites. Il est temps que cette troupe de vrais démons rentre dans l'abîme qui lui a donné le jour, et que tous les peuples soient délivrés de la présence de ces monstres plus redoutables que la gangrène et la peste.

Certes, l'expérience ne nous a que trop convaincus que toute clémence ne peut être que déplacée envers de si grands conspirateurs; elle n'a servi qu'à rendre ces furies plus ingrates envers les monarques leurs bienfaiteurs, plus audacieuses et plus cruelles envers les peuples; ainsi, la mère de la sagesse nous a convaincus que, pour avoir trop ménagé les séditieux, ils étoient retournés promptement à leurs vomissements et à leurs iniquités, pour comploter de nouvelles révolutions et de nouveaux désastres.

Le serviteur qui se croit plus élevé et plus puissant que son maître est indigne de commisération et de pardon;

les plus rudes châtiments ne peuvent être proportionnés à son audace et à sa témerité, ainsi qu'à la désolation générale qu'il médite dans les ténèbres. Il sied mal à des frénétiques de former alliance avec des méchants aussi furieux qu'eux, de prétendre dicter des lois à ses supérieurs et à son souverain, parce qu'ils se sont unis aveo les méchants pour la ruine des empires et pour la perte des monarques. Les conspirateurs ont pris aujourd'hui tant de consistance dans tous les royaumes du midi, qu'ils n'en peuvent être chassés que par ceux qui sont revêtus de l'autorité. Ces vrais démons sont en ce moment si versés dans l'art funeste dcs révolutions, qu'ils ne peuvent être réprimés que par un coup de rigueur et de sévérité de tous les monarques qui chasseront les séditieux des divers empires qu'ils ravagent. Les souverains seront encore contraints de faire fermer dans chaque état tous les conciliabules secrets qui y sont établis, afin d'ôter aux conspirateurs tout asile et toute retraite, et afin d'anéantir entièrement ces anthropophages; les véritables souverains, les vrais pères des peuples, seront également forcés, par clémence, d'assigner à tous les chefs conspirateurs, un seul et même local outre-mer, pour garantir l'Europe de le contagion de ces pestiférés, et pour se mettre à l'abri de toute tentative à l'avenir de la part de ces enragés indisciplinés et indisciplinables. Les grands remèdes sont nécessaires pour remédier aux grands maux, mais des demi-mesures contre des conspirateurs incorrigibles ne peuvent garantir les peuples de leur venin, ni les préserver des maux dont plusieurs peuples sont déjà accablés, ni des maux plus grands encore dont les carbonari menacent effrontément l'univers. Ces hommes de cendres et de fumée se disent les régulateurs et les grands maîtres de tous les sectaires. Ainsi, tout adepte reçoit aujourd'hui les ordres des machurés, et est soumis à leur férocité; par conséquent, tout adepte quelconque fait aujourd'hui partie de cette secte infernale, et mérite, s'il y persiste, d'être chassé de son royaume pour être conduit outre-mer dans l'endroit désigné à les recevoir. L'île la plus sauvage, la plus reculée et la plus déserte paroît la plus propre à servir d'asile à ces véritables monstres et à les priver de toute ommunication avec les hommes civilisés. Cette île de-

viendroit bientôt un séjour d'horreur, un véritable enfer, par la présence de tous les Lucifer dont les souverains purgeroient leurs empires pour en peupler une contrée lointaine et aride dont ils ne pourroient plus sortir sous peine de mort. Le remède que j'indique paroîtra violent aux partisans des sociétés secrètes : mais qu'ils attendent un moment, et nous leur démontrerons bientôt qu'il n'est nullement proportionné à leurs iniquités. Si les séditieux le trouvent trop rude, d'autres le trouveront trop doux en comparaison des ruines et des forfaits dont ils se sont déjà rendus coupables chez certains peuples, et en proportion des cendres et des meurtres qu'ils y ont occasionnés et dont ils osent faire leurs trophées. Nous ne sommes nullement dans les secrets des cours, et nous ne cherchons point à les connoître : mais ce que nous pouvons assurer aux séditieux, c'est que le crime de conspirateurs est sous tous les rapports le plus énorme de tous les crimes, et que les conspirateurs, loin de se plaindre et de murmurer si les souverains les condamnoient à un exil ou à un bannissement perpétuel, auroient tout lieu de se réjouir de ce que les monarques et les peuples n'useroient pas de représailles à leur égard, qu'ils sauroient allier la modération à la justice, et mettre par la douceur un frein aux forfaits et aux désastres des sectaires, plutôt que de leur appliquer toute la rigueur des lois que leur aveuglement et leur endurcissement réclament si hautement contre eux.

Si l'on jugeoit, non avec rigueur, mais sans partialité, les directeurs des garçons de la pelle, ainsi que les Grands Orients, les aréopagites et les grands maîtres, ils mériteroient sans contredit d'être engloutis tout vivants dans les entrailles de la terre, pour y être tourmentés et dévorés continuellement par les bêtes sauvages : car ils sont tous impies, ingrats, dénaturés, ennemis jurés de la paix et de l'ordre social ; ils ne se glorifient que du mal ; ils ne cherchent qu'à s'y fortifier et à entraîner les peuples dans le gouffre de leurs iniquités. Il semble que ces monstres ne soient sortis du puits de l'abîme que pour procurer au démon de nouvelles proies pour remplir et combler l'abîme ; ils paroissent ne s'être rendus maîtres des clés de l'enfer, que pour l'ouvrir et pour pré-

cipiter tout le monde dans ce cloaque de puanteur, de flammes, de feu, de cendres et de fumée. Satan paroît ne leur avoir ouvert les portes de l'enfer que pour augmenter le nombre des conspirateurs destinés à lui servir de marche-pied. Les machurés voudroient pouvoir séduire toutes les nations, les assembler et les engager à combattre contre tous les rois de la terre, et s'ils venoient à triompher des monarques, ils essaieront, avec leur troupe de démons, de faire la guerre au véritable Seigneur des seigneurs, dont ils ont déjà usurpé le titre glorieux. Les séditieux, dans l'espoir d'être victorieux, se sont déjà répandus sur toute la surface du globe, comme pour environner les puissances de la terre; mais les souverains et le Maître des maîtres n'ont fait que rire de la folie des conspirateurs qu'ils châtieront bientôt de leur témérité et de leurs égarements, en envoyant les meneurs à l'échafaud, et les adeptes en exil, s'ils ne se soumettent aux autorités établies, et s'ils n'abjurent leur alliance et leur corruption.

Monarques de la terre, vous êtes à présent notre seul espoir pour arriver au repos que nous désirons! Vous seuls pouvez nous faire jouir d'une longue paix et assurer notre tranquillité et la vôtre. Rome a déjà parlé, et l'expérience a confirmé la justice et la sagesse de sa sentence; mais si l'on nous laisse sans armes et sans force pour combattre les carbonari, comment pourrons-nous résister à des ennemis si cruels, et comment pourrons-nous les vaincre, si la grande lumière nous manque? mais si elle nous éclaire, nous triompherons aisément de ces collines présomptueuses qui se croient déjà victorieuses parce qu'elles sont déjà venues à bout de surprendre la confiance de quelques magistrats dans chaque empire, ou de corrompre quelques militaires aveugles ou aveuglés. Les séditieux pourroient espérer d'arriver à leur but désastreux, s'ils n'avoient pour ennemis que des cœurs corrompus; mais les artifices, la fureur et la noirceur des conspirateurs ne prévaudront jamais contre la justice, la vérité et la légitimité des puissances que Dieu a établies sur la terre pour préserver ses serviteurs de la fureur des méchants dont les carbonari sont les régulateurs et les maîtres.

Si les œuvres de Satan ne peuvent renverser l'œuvre de Dieu, celles des sectaires, qui sont les ouvriers de Lucifer, ne pourront pas mieux anéantir les puissances de la terre. Dieu se rit des menaces et des fanfaronnades des collines présomptueuses qui sont plus noires que la fumée, et qui se croient tout pouvoir en mains tandis qu'elles ne sont que cendres et poussière devant la majesté divine. Les souverains de la terre jusqu'ici ont méprisé les vociférations des factieux ; mais ils sont prêts aujourd'hui à faire usage de leur puissance pour écraser et mutiler ces vases d'argile, et pour donner enfin la paix et la tranquillité à tous les peuples, en les soumettant tous à l'empire de leur souverain légitime.

CHAPITRE L.

Les souverains et les magistrats, instruits par l'expérience, sauront mettre un frein à la philosophie, dont l'impiété fait toute la science aujourd'hui, et arrêter la fureur des révolutionnaires qui sont les ennemis communs des rois et peuples. — Déjà l'heure de l'agonie des séditieux et des rebelles est sonnée, et le moment qu'ils regardent comme leur jour triomphant, sera celui de leur confusion et de leur supplice.

Depuis long-temps les sectaires abusent de la longue patience des rois et des peuples. Les factieux n'ont paru céder un instant à la tendresse et à la clémence des monarques que pour prendre le temps d'accroître leurs forces, d'en calculer plus sûrement les effets effrayants pour les diriger avec plus d'art et plus d'audace contre les autels et les trônes, et contre l'ordre social, sous le nom de carbonari, au lieu de celui de jocobin. Les noirs n'ont pas rougi de fouler au pieds l'anathême foudroyant que les divers successeurs de Jésus-Christ ont prononcé contre eux. Les sectaires, loin de chercher à mettre un terme à leurs iniquités, ne se sont occupés qu'à les étendre; en étouffant ainsi les remords avec les crimes, ils ont attiré sur eux l'indignation générale. Les fidèles sujets des puissances de la terre se sont ar-

més avec joie des foudres des monarques, pour venger dans le sang des séditieux de si noirs attentats. Les carbonari, en rangeant sous l'étendard de la révolte les hommes dangereux de toutes les conditions, les ennemis de l'ordre, de la paix et de la félicité publique, ont attiré sur leurs têtes trop long-temps criminelles, la fumée, les flammes et les échafauds qu'ils destinoient aux adorateurs du vrai Dieu, et aux fidèles défenseurs de l'ordre social et des trônes.

Le triomphe de l'imposture et de la scélératesse étant dénué de fondement, ne peut être de longue durée : car la vérité et la vertu recouvrent bientôt leur empire. La duplicité des méchants ne servira qu'à confondre les sectaires, à relever l'éclat de la justice et de la légitimité, en châtiant des conspirateurs endurcis, qui ne se plaisent que dans le brigandage et le carnage. Les séditieux étant dans l'impuissance de nuire, les peuples jouiront en paix de leur ancienne splendeur : ils ne craindront plus d'être troublés ni dans leur tranquillité, ni dans leur félicité, et tous les monarques poursuivront majestueusement leur carrière dans tous les empires; car, les conspirateurs se trouvant terrassés et vaincus par l'autorité divine et par les puissances humaines, ils cesseront leurs haines et leurs persécutions pour rentrer dans le néant dont ils ne sont sortis que pour désoler et ravager l'univers. Le démon de l'impiété et de la révolte étant détruit, toutes les nations se soumettront avec joie à la puissance divine et à l'autorité des souverains et des magistrats de la terre, sous la protection des lois douces et paternelles qui régissent chaque royaume sous l'égide du monarque légitime qui le gouverne.

Mais le repos des peuples seroit bientôt troublé, si l'on n'exiloit outre-mer les chefs des séditions. Nous ne pouvons assez répéter que la grande majorité des adeptes n'a nulle connoissance des complots monstrueux des Grands-Orients, des aréopagites, des grands maîtres, et des faux puissants seigneurs, puisqu'ils leur ont toujours caché avec art leurs différents mystères d'iniquité; mais ce que nous pouvons avancer avec certitude, c'est que la conformité de principes destructeurs de ces di-

vers chefs de la secte, forme aujourd'hui une réunion de conjurés contre tous les autels, tous les trônes et contre tous les peuples; que cette affiliation de monstres travaille depuis long-temps à anéantir sourdement, dans les antres des sociétés secrètes, les liens les plus doux et les plus sacrés qui unissent chaque nation à son souverain.

Ces audacieux conjurés se disent coalisés pour éclairer les peuples et pour régénérer l'univers. Ils ont organisé à cet effet une armée d'incendiaires et une d'assasins; non pour régénérer, mais pour tout détruire; ils usurpent déjà le titre de puissance: mais s'ils en sont une, c'est vraiment celle des démons, car il semble, d'après leurs œuvres, qu'ils n'aient reçu que le pouvoir de répandre de noires fumées sur la terre, de la couvrir d'épaisses ténèbres, d'en bannir la tranquillité et la paix, et de faire entretuer tous les peuples, pour les faire périr par le fer et le feu.

Si ces forcenés venoient à bout de mettre à exécution leurs complots désastreux, au lieu de régénérer l'univers, ces Lucifers ne produiroient que des cendres et des ruines qui désoleroient tous les habitants, et si les souverains, qui sont la grande lumière des peuples, ne viennent au secours de leurs sujets, pour les fortifier et les éclairer, il leur sera bien difficile de triompher de tant d'ennemis acharnés à leur perte, ni d'éviter la séduction de ces vils corrupteurs qui ne cessent de leur tendre des pièges; tandis qu'il auroit suffi, dans le principe, de s'opposer aux établissements de ces conciliabules secrets, pour préserver les peuples de leur contagion. Mais il s'agit aujourd'hui de faire connoître les écueils et les dangers des sociétés secrètes, pour opérer la dissolution des sectes et le dispersement de tous ses membres.

Il est hors de doute que la très-grande majorité des adeptes de toutes les sectes, surtout ceux des grades inférieurs, n'ont jamais entendu, en s'y agrégeant, secourir et corroborer une troupe de Satans que les chefs ont divisée en deux classes, dont l'une forme une bande d'incendiaires, et l'autre en compose une d'assassins aux ordres des noirs américains qui exercent déjà la plus

horrible servitude sur tout ce qui est soumis à leur dureté. Je pense qu'il n'est pas moins certain que la plupart des adeptes, au récit des noirs complots des sociétés secrètes, déserteront ces antres obscurs; qu'il est certain qu'ils n'en auroient jamais fait partie, s'ils eussent mieux connu la méchanceté, la cruauté et la scélératesse de leurs chefs obscurs et impitoyables, les grands maîtres des carbonari, que les sables de la mer auroient pu arrêter, ou que Neptune en courroux auroit dû engloutir sous ses flots.

Ceux qui font un jeu du serment, qui jurent et se parjurent sans houte, non-seulement ne méritent ni crédit ni confiance, mais ils méritent encore d'être exclus de tout emploi : car l'on ne peut servir la cause des sectaires et celle des souverains et des peuples. Les fonctions élevées étant la récompense du mérite, de la vertu et de la fidélité, ceux qui ont juré soumission et obéissance aux ennemis des rois et de la société et qui insisteront dans leurs égarements se fâcheront injustement de ce qu'on ôte les emplois dont ils se sont rendus si indignes par leur entêtement et leur infidélité. Les sujets fidèles ont seuls droit aux faveurs des princes; mais ceux qui cherchent à se soustraire à leur empire et à l'obéissance qu'ils leur ont jurée, pour former alliance avec des factieux qui ne travaillent qu'à troubler l'ordre social, et au renversement de tous les trônes, non-seulement n'ont aucun droit aux bienfaits du monarque, mais ils méritent encore de subir la peine que les lois prononcent contre les traîtres, les rebelles et les parjures qui n'ont pas honte de se souiller en prenant part à des revoltes et à des rebellions contre leur prince. Il ne doit y avoir dans chaque empire qu'un seul Seigneur et qu'un seul roi, parce que tous les royaumes où il existe plusieurs maîtres ne sont pas éloignés de leur perte.

L'autorité n'appartient qu'aux souverains; l'autorité et la puissance sont les attributs de la royauté; ceux qui cherchent à leur ravir, ne peuvent être considérés que comme les ennemis de l'ordre et de la paix, car ils ne peuvent s'emparer de la puissance qu'au détriment du repos et de la félicité publique : ils se souillent des crimes énormes se sédition et de conspiration.

Laisser des séditieux et des conspirateurs dans les emplois élevés, c'est canoniser la rebellion, c'est confondre les parjures avec les sujets fidèles, c'est fournir aux méchants les armes qu'ils convoitent pour gravir vers la puissance, c'est honorer et alimenter des furieux qui, au lieu de récompense, ne méritent que les plus durs châtiments, c'est nourrir dans son sein des parjures qui ne cherchent qu'à abuser des bienfaits et de la confiance des princes, pour les trahir avec plus d'impunité et avec plus d'audace.

Les conspirateurs sont en tout semblables à ces nuages noirs qui sont précédés de l'orage et de la tempête, parce qu'ils renferment dans leurs sein quantité de grêlons qui désolent et ruinent ceux qui reçoivent leur atteinte meurtrière ; mais les plaies profondes de ces sinistres présages n'en ont pas moins leurs effets funestes. Lorsque ces sombres nuages répandent sur la terre la grêle et la stérilité qu'ils contenoient, les cultivateurs n'en sont pas moins privés de leur récolte, fruit de leur sueur et de leurs travaux. De même, les Grands-Orients, les aréopagites, les grands maîtres, les faux puissants seigneurs, par leur réunion monstrueuse ont accumulé ces noires vapeurs qui planent aujourd'hui sur l'univers, avec les signes effrayants des révolutions. Les habitants des empires où l'explosion de ces fumées ténébreuses aura lieu, doivent dès à présent sécher de douleur dans l'attente des maux qui sont réservés aux peuples qui se sont laissés corrompre par la contagion des conspirateurs ; mais ils n'en ressentent pas moins les funestes effets. Ainsi, malheur aux rebelles et aux parjures, ainsi qu'aux peuples qui suivront l'enseigne des factieux, ou qui se rangeront sous l'étendard de la révolte, pour faire la guerre aux souverains et aux magistrats ! car les maux qu'ils s'attirent sont incalculables.

CHAPITRE LI.

Les monarques ont mis des bornes à leur bonté et à leur tendresse envers les séditieux qui se sont rendus si indignes de leur clémence; les potentats de la terre se sont levés: et, à la voix des souverains légitimes, la perte des conspirateurs est devenue inévitable.

Le lecteur doit être à présent convaincu que les sociétés secrètes sont entièrement opposées à l'autorité légitime; qu'en jurant obéissance et fidélité au chef de la secte, l'on trahit le serment fait à son prince, auquel toute la puissance appartient de droit. Ainsi, la soumission aveugle et sans borne que l'on exige impérieusement de chaque candidat, pour l'admettre dans les sociétés secrètes, est déjà suffisante pour en faire soupçonner la noirceur et le danger : car l'autorité ne peut se diviser, et l'on ne peut promettre fidélité et obéissance qu'à celui qui est revêtu de la puissance, et non à des chefs de sectes, qui sont toujours des hommes obscurs et inconnus, qui cherchent, par mille artifices, à se procurer

des créatures, pour usurper le pouvoir suprême qu'ils ambitionnent, quoiqu'ils en soient si peu dignes ; car l'expérience de tous les siècles nous apprend que tous les usurpateurs furent toujours des buveurs de sang, par conséquent des maîtres cruels, durs et impitoyables, de véritables tyrans, et qu'il est plus glorieux et plus consolant de les combattre que de leur obéir.

Le lecteur doit être également convaincu, par les iniquités sans nombre que les sociétés secrètes ont opérées en France, par les maux qu'elles ont fait naître en Grèce et en Espagne, où les carbonari ont une influence funeste, que les chefs des sectes ne sont que des lions rugissants, revêtus de la figure humaine. Ces oiseaux de proie ont couvert la terre d'épaisses ténèbres; ils y ont répandu une nuit sombre pour envelopper les peuples ; ils ont fait couler à grands flots le sang le plus pur dans les royaumes où ils ont exercé leur empire ; ils s'en sont enivrés avec joie ; mais, plus cruels que les tigres affamés de carnage, ils ont cru ne pouvoir étancher leur soif ardente dans le sang de tant de peuples : ils ont cherché à étendre leurs ravages chez toutes les nations ; ils ont osé s'élever contre tous les souverains et contre tous les peuples qui attendent avec impatience que les potentats de la terre les délivrent enfin de ces anthropophages. Mais il paroît que les événements les plus extraordinaires et les plus contradictoires doivent s'accumuler dans le siècle présent. L'aveuglement est si grand, que les révolutionnaires, qui sont de vrais buveurs de sang, trouvent encore des partisans, malgré les maux sans nombre qu'ils ont déjà produits. Mais rien ne doit étonner, quand des princes et des souverains ont eu la curiosité de se faire recevoir membres des sociétés secrètes, quoiqu'elles eussent toujours été les ennemies invisibles des rois, et qu'elles n'eussent pas cessé de conspirer contre les trônes. Ainsi, aujourd'hui que les séditieux ont osé s'élever contre toutes les têtes couronnées, ce seroit une chose étrange, si, dans la guerre qui va éclater entre les conspirateurs et les monarques, il se trouvoit un seul souverain qui, par des vues humaines, refusât de concourir à la grande œuvre de la pacification générale.

Celui qui voudra conserver une neutralité, sera censé l'ennemi des potentats : car il ne peut être indifférent sur l'issue de la guerre actuelle, qui est la cause commune de tous les souverains. Celui qui ne se déclarera pas pour les monarques sera contre eux, et celui qui voudra demeurer spectateur oisif pendant le combat, cherchera à paralyser les opérations des souverains.

Je sais que l'on peut regarder d'avance cette lutte comme celle du pot de terre contre le pot de fer; et que du moment que les puissances de la terre atteindront les rebelles et les séditieux, c'en sera fait des conspirateurs, et de leur horde d'incendiaires et d'assassins. Ce que je désirerois seulement, c'est que les coupables seuls fussent punis et qu'ils supportassent seuls tous les frais de la guerre. Une telle mesure seroit plutôt dictée par la justice et la sagesse, que par la rigueur, et elle assureroit à jamais le repos et la tranquillité des peuples : car depuis assez long-temps les sujets fidèles sont confondus avec les rebelles ; la justice et l'équité revendiquent enfin leurs droits, et demandent que les bons n'éprouvent plus le sort des méchants.

Les conspirateurs ne portent envie aux monarques que parce qu'ils sont nés rois, et qu'ils sont revêtus de la puissance, qu'ils aiment la vérité et qu'ils punissent le crime. Les séditieux ne sont devenus les ennemis des souverains que parce que leurs déréglements et leur indocilité sont montés trop haut, qu'ils ont corrompu les peuples, et qu'ils ont frappé la terre de toutes sortes de plaies. Les révolutionnaires ont attiré sur eux la colère de tous les souverains, qui n'ont eu recours qu'à regret à leurs foudres, pour exterminer cette multitude d'ingrats, de rebelles et de parjures, qui cherchoient à leur nuire. Les monarques ne se sont armés que pour dissiper les ténèbres que les sectaires ont répandues sur la terre, ou pour châtier une troupe mutinée qui n'a pris les armes que pour désoler et ravager les peuples dociles qui jouissent en paix de la tranquillité et du bonheur qu'assurent la fidélité et la soumission. Mais les rebelles ne peuvent demeurer en repos, ni y laisser les autres. Ainsi, les souverains ne sont armés aujourd'hui que pour la gloire et la félicité des peuples ; pour

mettre une prompte fin aux ravages des révolutionnaires, pour faire tarir les flots de sang dont les séditieux ne peuvent jamais être rassasiés, afin de donner à tous les peuples une paix de longue durée, après avoir vaincu les ennemis du repos et de la félicité publique.

L'aveuglement et l'endurcissement des sectaires sont montés à leur comble ; les souverains ont inutilement essayé, par la patience, par la douceur et par la modération, de ramener ces furieux à leur devoir : ils ont été insensibles à la tendresse et à la générosité des monarques ; ils ne sont même devenus que plus audacieux et plus cruels ; ils ont tellement abusé des bontés et de la longue patience des monarques, que quelques parjures n'ont pas rougi de tourner leurs armes contre leurs bienfaiteurs, qui ne se réjouissoient que de les avoir réconciliés avec leurs nombreux ennemis, et de les faire jouir d'un bonheur stable.

N'a-t-on pas vu les François accueillir, avec des transports de joie et d'alégresse, leurs anciens rois, les Bourbons ? Ne les a-t-on pas entendus les appeler leurs libérateurs et leurs pères ? Ils l'étoient en effet, et ils n'ont jamais cessé d'être leurs plus tendres pères. Ne les a-t-on pas vus leur donner des marques de repentir et de la plus douce affection ? Mais n'a-t-on pas vu aussi les séditieux, tout tremblants pour leurs œuvres, abuser de la générosité des Bourbons, qui, non contents d'avoir tout oublié, laissèrent encore aux factieux leurs emplois éminents ; et tandis que les Bourbons étoient tout occupés à remédier aux maux de la révolution, après avoir déjà donné la paix à leur peuple et l'avoir réconcilié avec tous ses ennemis ? N'a-t-on pas vu les révolutionnaires abuser de l'autorité que leur donnoient leurs places élevées, et de la confiance des Bourbons, pour retourner de suite à leurs anciens vomissements d'impiété et de rebellion, et pour conspirer de nouveau la perte de leurs plus grands bienfaiteurs ? N'a-t-on pas vu aussi le peuple espagnol, après s'être couvert de gloire par les sacrifices sans nombre qu'il a faits en faveur de ses princes et de sa religion, fraterniser tout-à-coup avec les impies et les séditieux, qui naguère étoient ses plus cruels ennemis, quoique convaincu que la fidélité invio-

lable de cette nation à ses légitimes souverains, et son attachement à toute épreuve à la religion de Jésus-Christ, avoient immortalisé à jamais les Espagnols. Ce peuple si illustre, après avoir combattu long-temps contre des soldats aveuglés, conduits par un chef obscur, aussi cruel que perfide; après avoir vaincu avec éclat l'usurpateur impie et parjure; après avoir triomphé complétement de tous les ennemis de sa liberté, de son repos et de sa félicité, vient de succomber aux pièges des conspirateurs ligués contre cette nation magnanime et fidèle. Les Espagnols, après avoir surmonté les plus grands obstacles à leur bonheur et à leur prospérité, se sont laissés prendre dans des toiles d'araignée que les Américains leur ont tendues. Au lieu de jouir en paix de la gloire et des succès que leur courage et leurs vertus leur avoient acquis dans la guerre qu'ils avoient soutenue avec honneur contre des conspirateurs perfides et contre un usurpateur féroce, qui, sous le masque de l'amitié, avoit eu la scélératesse d'introduire dans leur royaume une armée de satellites pour maîtriser ce peuple fidèle, pour en faire ses esclaves, le jouet de sa cupidité et la victime de sa fureur, viennent de se souiller du crime de sédition, et de se révolter contre les mêmes princes auxquels ils avoient donné des preuves si multipliées et si convaincantes de leur fidélité et de leur attachement.

Après tant de démonstrations d'un dévouement sans borne pour leurs princes et leur religion, qui avoient si illustré les Espagnols, qu'on les appeloit à juste titre les héros de la fidélité et de la piété, ils se sont laissés corrompre par des factieux qui les ont égarés et qui leur ont fait perdre en un moment toute la gloire qu'ils s'étoient acquise par leur fidélité et leur bravoure. Au lieu de jouir en paix de l'honneur de leurs triomphes, au lieu de se reposer à l'ombre des lauriers qu'ils s'étoient procurés en combattant vaillamment pour leur roi contre les révolutionnaires, les Espagnols, après avoir fraternisé avec les méchants, ont voulu faire alliance avec eux, et ils se sont perdus; ils ont abandonné Dieu; ils ont forgé des chaînes à leurs princes, ils ont arboré le pavillon de la révolte. Dès-lors, leur patrie est devenue

un foyer ardent de rebelles, avec le théâtre d'une guerre civile, qui, après avoir dévoré une partie de ses habitants, cherchent à étendre la contagion des révolutions chez tous leurs voisins, pour y opérer les mêmes désastres.

Ainsi, ce sont les Espagnols eux-mêmes qui, par leurs iniquités et par leur rebellion, ont attiré dans leurs foyers la force de tous les souverains qui veulent enfin mettre un terme aux ravages des révolutions, et arrêter l'irruption d'un volcan qui pourroit embraser l'univers d'une combustion générale et tout réduire à son premier néant. Du moment que les Américains ont pu venir à bout de séduire et de corrompre le peuple espagnol qui venoit de donner les plus beaux exemples de piété, de soumission et de fidélité, les peuples déjà mutinés succomberont plus volontiers à leurs pièges, et arboreront avec moins d'efforts l'étendard de la révolte. Ainsi, la prudence et la sagesse commandoient aux souverains la juste mesure qu'ils ont prise pour arrêter les progrès d'un incendie qui ne pouvoit que communiquer son embrasement, en étendant plus loin ses flammes.

Déjà le fer et le feu réduisent en conbustion ce bel empire, et désolent les Espagnols qui pouvoient et qui auroient dû être très-heureux. Que l'exemple des Espagnols et que les maux qu'ils éprouvent servent aumoins de leçon aux autres nations, pour les mettre à couvert des embûches et de la frénésie des conspirateurs, ainsi que pour les garantir de la fureur et de la perfidie des nègres qui n'ont flatté les Espagnols que pour les dépouiller et pour les perdre.

Nous pensons avoir assez répété à tous les peuples, que la rebellion est un feu ardent qui se communique avec la rapidité de l'éclair; que les effets de cette contagion sont aussi terribles et aussi subtils que ceux de la gangrène qui tue son ennemi tout en l'attaquant. Nous croyons aussi avoir assez éclairé les peuples contre la noirceur des Américains pour les en préserver: cependant nous leur dirons encore qu'une fois que les nations sont en effervescence, qu'elles sont mutinées, elles sont déjà disposées à l'in-

subordination et à trahir leurs devoirs et leur prince. L'insubordination amène les troubles, et les troubles engendrent les révolutions ; celles-ci plongent bientôt les souverains, les magistrats et les peuples dans une ruine inévitable, même ceux qui, sous certaines apparences extérieures, paroissoient être le mieux à l'abri des atteintes des séditieux, dont l'on ne peut triompher aisément que par la soumission et la fidélité à son prince. Mais les souverains ne pourront aplanir ces difficultés et garantir leurs sujets de la morsure des séditieux, qu'en faisant fermer, dans tous les empires, les repaires des sectaires, en les chassant de tous les emplois et dignités, s'ils ne renoncent aux sociétés secrètes par un nouveau serment, et en renvoyant aux Américains, leurs pères, les opiniâtres et les endurcis qui refuseroient de se soumettre au nouveau serment exigé ; ceux qui le transgresseroient, subiroient la même peine que ceux qui auroient refusé de le prêter.

Si au temps de saint Pierre et de saint Paul, il existoit déjà des hommes si impies qu'on les appeloit des Antechrists, parce qu'ils faisoient la honte et le déshonneur de leur siècle. Aujourd'hui, rien ne doit surprendre, si plusieurs conspirateurs se sont élevés dans le monde, comme ces faux docteurs s'y élevèrent alors, malgré les sages avertissements de saint Pierre et de saint Paul; la bouche de de ces races de Caïn, aujourd'hui comme alors, est semblable aux vagues furieuses de la mer, d'où sortent comme une écume sale, leurs ordures et leurs infamies. Ils condamnent avec exécration tout ce qu'ils ignorent ; et comme des pourceaux, ils font gloire de se vautrer dans l'ordure et la puanteur de tous les vices : dans l'espoir d'une vaine gloire ou d'un foible gain, ils s'abandonnent aux plus honteux déréglements. Les franc-maçons ont bien la sotte vanité de faire remonter leur origine jusqu'à Manès ; l'on ne peut se glorifier d'une naissance plus impure, car Manès a expié sur un échafaud l'énorme crime de conspirateur. C'est cependant au grade de rose-croix à venger Zadosch, l'illustre personnage, en jurant haine au crucifié, ainsi qu'à toutes les têtes couronnées. Tous les adeptes, après un si horrible serment, ne cessent de murmurer contre le Seigneur et son Christ, ainsi que contre tous les sou-

verains, qu'ils ne détestent que parce qu'ils sont toujours sur leur chemin. Ces frénétiques, ne pouvant souffrir de supérieurs sur la terre, portent envie à tous ceux qui sont revêtus dé la puissance ; ils ne songent qu'à imiter la rebellion de Manès, pour précipiter tous les peuples dans un labyrinthe de maux. Marchant sur les mêmes traces que Manès, dont ils tirent vanité de suivre l'exemple et dont ils cherchent à venger la mort par de nouvelles conspirations et par de nouveaux forfaits, ne méritent-ils pas aussi de périr misérablement, comme leur père, qui fut le premier chef des rebelles et des conspirateurs ?

C'est aussi des impies et des séditieux que Enoch à prophétisé depuis long-temps en ces termes : Voilà le Seigneur qui va venir avec tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance, pour exercer son jugement sur tous les hommes ; il convaincra les philosophés de tous les âges, et les séditieux de toutes les sectes, de toutes les impiétés et cruautés qu'ils auront commises ; les iniquités des uns et des autres leur fermeront à tous la bouche devant le souverain juge qui leur reprochera les outrages faits à la majesté divine, leurs paroles injurieuses contre les ministres du Tout-Puissant, leurs cruautés envers leurs frères, leur dureté et leur révolte envers les magistrats, et leur infidélité envers les puissances de la terre que Dieu à établies.

C'est encore d'eux que les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ ont prédit qu'aux derniers temps il y auroit des imposteurs qui suivroient leurs passions déréglées et pleines d'iniquités ; que les discours séduisants et artificieux de ces corrupteurs ne seroient qu'imposture, faste et vanité, et qu'ils ne se rendroient admirateurs des personnes qu'autant qu'ils croiroient leur adhésion utile à leur gloire ou à leur intérêt.

Ainsi, le créateur nous a suffisamment prévenus et avertis que cette tempête noire et ténébreuse seroit l'annonce de la fin des siècles. Nous croyons aussi avoir assez répété à nos lecteurs, que ce premier signe des derniers temps reçoit à présent son entier accomplissement, et que les sociétés secrètes, si en vigueur aujourd'hui, sont précisément cette nuée ténébreuse de rebelles et d'impies, destinés à désoler et à saccager l'univers.

Ainsi, tout engage, tout presse aujourd'hui les souverains, les magistrats et les peuples à s'unir étroitement ensemble, pour faire cesser les maux qui affligent déjà plusieurs royaumes, s'ils ne veulent s'attendre à succomber sous le nombre de leurs ennemis, à recevoir le joug des conspirateurs, et à devenir leurs victimes. Ils est temps d'agir si l'on veut lier les mains aux séditieux et les réduire dans l'impuissance de nuire, si l'on ne veut éprouver leur persécution et leur fureur. A force de temporiser, l'on pourroit devenir les spectateurs impuissants des iniquités que ces monstres commettent avec audace en Grèce et en Espagne, tandis que les souverains pourroient aisément aujourd'hui triompher des séditieux et mettre fin à leurs cruautés. Il est hors de doute qu'il est plus avantageux de commander à ses ennemis que d'en recevoir la loi, surtout lors qu'on a pour adversaires des conspirateurs qui sont toujours des maîtres durs, barbares et féroces.

Pour mieux convaincre le lecteur, et pour donner plus de poids à nos sentiments que nous avons puisés dans les sources sacrées que nous venons de citer, nous nous sommes appuyés des avertissements de saint Pierre, de saint Paul, du prophète Enoch et des autres apôtres, qui sont assurément des témoignages infaillibles et irrécusables, qui devroient suffire pour convaincre non-seulement le lecteur le plus obstiné, mais encore le sourd qui se boucheroit les oreilles pour ne pas entendre. Mais écoutons encore l'Homme-Dieu, la vérité éternelle; il nous prévient qu'il viendra un jour dans sa majesté, accompagné de tous les saints anges, pour séparer les bons d'avec les méchants, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs..

Celui qui est le commencement et la fin, est aussi le Tout-Puissant; celui qui nous a aimés jusqu'à laver toutes nos souillures dans son précieux sang, est le prince des rois de la terre; l'agneau qui a été égorgé est digne de bénédiction, puisque l'honneur, la gloire et la puissance dans les siècles des siècles lui appartiennent. Mais les sectaires qui ne songent qu'à séduire et à tourmenter leurs frères, en travaillant avec ardeur à leur ruine, préparent aussi pour eux-mêmes tous les matériaux d'une perte inévitable; en-vain ils cherchent à s'opposer aux vérités éternelles,

en-vain ils cherchent à ravir au Tout-Puissant sa gloire et sa puissance : le Seigneur demeure toujours le maître de l'univers, et ces collines présomptueuses sont assurées de l'avoir pour juge au dernier jour ; en-vain cette race de Barrabas a préféré la révolte à l'obéissance, la chair à l'esprit, le vice à la vertu, le siècle à la religion, l'honneur du monde à celui de Dieu, sous les différents noms de franc-maçons, d'illuminés, de jacobins, de carbonari : tous seront également forcés de comparoître devant le trône de Jésus-Christ, pour y rendre compte de leur conduite lorsque notre divin sauveur les appellera. Quoiqu'ils se soient déjà tous unis pour jurer une haine implacable à Jésus-Christ, le crucifié n'en est pas moins assis au plus haut des cieux qu'il ne doit quitter que pour exercer sa vengeance contre les prévaricateurs de sa divine loi. Alors le Seigneur des Seigneurs entrera en possession de sa grande puissance et de son règne, à la confusion de ses ennemis.

Déjà le Très-Haut s'avance pour frapper de mort les pères de la liberté et de l'égalité, avec tous leurs enfants ; toutes les nations assemblées reconnoîtront alors que Jésus-Christ sonde seul les cœurs, qu'il est seul maître de l'univers. Il fera éclater sa puissance en réduisant en captivité ceux qui réduisoient les autres en captivité, et en faisant périr par l'épée ceux qui faisoient périr leurs frères par l'épée ; il brisera comme des vases d'argile ceux qui auront usurpé la puissance pour gouverner les peuples avec une verge de fer ; il rendra à chacun selon ses œuvres. Ceux qui n'auront point souillé leurs vêtements seront alors plus blancs que la neige ; de ce nombre seront tous ceux qui auront résisté aux embûches et aux persécutions des machurés. Les ennemis des sectaires seront alors les amis de Dieu, ils seront tous dans la joie et l'alégresse ; tandis que les garçons de la pelle qui se seront plû à noircir leurs vêtements dans les cendres et le charbon des carbonari, ou qui auront eu l'inhumanité de plonger leurs poignards dans le sein des serviteurs de Dieu, seront dans la douleur, dans la consternation et dans la confusion. Leurs iniquités les plus cachées seront révélées à la face de l'univers où ils seront obligés de comparoître avec leurs visages noirs ;

avec leurs habits entachés de charbon et de fumée, et avec des cœurs plus noirs encore. Leurs mains, encore teintes du sang de leurs frères, les condamneront sans réplique aux feux dévorants de l'enfer; ils sécheront alors de douleur à la vue de leurs égarements, s'ils ne songent dès à présent à réparer leur scandale, leurs injustices et leurs meurtres, avec leurs incendies.

Heureuses, alors, les nations qui ne se seront pas laissées corrompre par les ennemis du Crucifié et des puissances de la terre, lorsque l'attachement à la vérité et à la foi catholique étoit un titre de proscription qui les faisoit persécuter et mettre à mort par les impies et les séditieux, qui osoient tout entreprendre contre les serviteurs de Dieu et contre les fidèles sujets des monarques! Les persécutés seront alors élevés au plus haut degré de grandeur et de gloire, pour les maux qu'on leur aura fait souffrir, à cause de leur fidélité à Dieu et de leur soumission à leur prince, tandis que les persécuteurs seront couverts d'infamie, pour s'être entachés de noirceur et de sang innocent. Les enfants de Dieu seront encore dans l'abondance des délices, pour avoir glorifiés son saint nom, tandis que les ennemis du Tout-Puissant, pour l'avoir blasphémé, éprouveront des tourments insupportables. Les uns habiteront pour toujours le ciel empyrée, et les autres seront précipités à jamais dans les profonds abîmes de l'enfer. Les persécutés jouiront dans le ciel d'une gloire et d'un bonheur sans fin, mais les pérsécuteurs seront jetés dans un étang de feu, de sang et de fumée, où ils seront tourmentés éternellement.

Philosophes modernes, conspirateurs de toutes les sectes, voilà la fin des fins de vos iniquités! voilà le précipice où vous conduiront vos complots et vos forfaits! des sanglots, des hurlements, des imprécations, des gémissements, des grincements de dents, des supplices éternels seront pour toujours votre partage! Vous serez à jamais maudits de Dieu et haïs des hommes, si vous ne vous empressez de rentrer en grace avec Dieu, en le bénissant et l'honorant, et avec votre souverain, en le respectant et en lui obéissant fidèllement.

Et vous, ames affligées, continuez à combattre avec force; ayez patience, prenez courage, vous verrez

bientôt vos travaux couronnés : la fin de vos maux approche, et le Paradis vaut bien tout ce que les ennemis de Dieu peuvent vous faire souffrir.

Notre existence sur la terre est si courte, que nous nous trouvons à la fin de notre carrière sans nous en apercevoir ; la plus longue vie ne peut être considérée que comme une minutie, en comparaison de l'éternité ; ceux qui y mettent toutes leurs espérances sont bien bornés et bien aveugles. Mais les sectaires, qui refusent de croire aux récompenses promises, sont encore plus insensés et plus aveuglés ; ils sont pires que le figuier dont il est parlé dans l'évangile, que Notre-Seigneur maudit, parce qu'il ne portoit point de fruits. Si le Tout-Puissant fit sécher le figuier pour être coupé et jeté au feu, parce qu'il étoit stérile, quel supplice et quel châtiment réservera-t-il aux carbonari, à proportion qu'ils se sont élevés dans leur orgueil, ou qu'ils se sont plongés dans les plus honteuses débauches et dans les plus énormes crimes? Cette race de Cains et de Barrabas n'a travaillé qu'à rendre sa malice et sa contagion universelles ; ces vrais démons n'ont songé qu'à satisfaire leur haine contre Notre-Seigneur et son Christ, et contre toutes les puissances de la terre : ils ont commis des meurtres par le fer et le feu, sans pouvoir jamais se rassasier d'iniquités ; ils ont banni la vérité de dessus la terre ; ils ont refroidi la charité ; ils ont vanté la rebellion ; ils ont rendu la mort victorieuse ; ils ont assuré le triomphe de Satan ; ils se sont précipités dans l'affreux abîme. Leur corruption et leur chute en ont entraîné un grand nombre dans le noir labyrinthe ; ils ne se sont pas contentés de se perdre eux-mêmes, ils ont encore voulu faire périr les autres avec eux ; ils sont devenus tous plus méchants et plus furieux que les démons ; ils n'ont pris plaisir qu'à enlever la paix de dessus la terre ; il n'ont éprouvé de contentement que lorsqu'ils sont venus à bout de faire entre-tuer les hommes. Les délices de ces monstres sont de voir les enfants assassiner leurs pères, pour s'entre-égorger ensuite entre frères. Les carbonari sont non-seulement inutiles, mais encore l'on ne peut trouver, ni parmi les chefs, ni parmi les inférieurs, quelqu'un qui pratique le bien. Tous, plus redoutables que la mort et plus cruels

que Satan, ils croiroient encore n'avoir pas assez fait pour l'enfer, s'ils avoient fait périr tous les hommes par leurs poignards, par leurs incendies, par la mortalité, ou par les bêtes sauvages ; leur fureur et leur rage sont montées si haut qu'ils n'ont de dépit que de ne pouvoir inventer aujourd'hui de plus cruels supplices pour les souverains de la terre et les défenseurs de la foi, qu'ils regardent comme leurs plus cruels ennemis, parce qu'ils ne peuvent ni les corrompre, ni leur faire partager leurs iniquités : ils sont les précurseurs de l'Antechrist, ils lui préparent les voies, ils lui aplanissent toutes les difficultés, ils lui assurent son triomphe ; mais j'ignore comment il pourra les surpasser en noirceur, en scélératesse et en iniquité. Car, si les carbonari ne sont bientôt anéantis dans chaque empire par les monarques, je pense que le moment est proche où tous les rois de la terre, les princes et les officiers de guerre, les riches, les puissans et tout les hommes esclaves ou libres, chercheront à se cacher dans les cavernes de la terre ou sous les rochers des montagnes, pour n'être pas témoins des guerres civiles et sanglantes que les carbonari préparent sourdement à tous les peuples et qu'ils ont déjà fait éclater dans divers empires, avec tous les symptômes prédits par les prophètes, pour prévenir les fidèles que la fin des siècles est proche. Car si les peuples continuent d'être insensibles aux malheurs de leurs frères maîtrisés par les conspirateurs, si, loin d'être dociles aux ordres de leurs souverains, ils préfèrent l'insubordination et le fléau des révolutions, à la bonté et à la tendresse des monarques ; s'ils continuent à s'aveugler sur leurs devoirs et sur leurs véritables intérêts ; s'ils oublient plus long-temps Dieu, il est à craindre que le Tout-Puissant ne les frappe d'endurcissement, et que la gangrène des séditions ne fasse le tour du globe : car une fois que la foi sera éteinte sur la terre, les démons déchaînés y exerceront un empire absolu, et si les machurés obtenoient un triomphe complet, l'univers entier ne seroit bientôt plus qu'une mer parsemée d'écueils et de débris, qui engloutiroit jusqu'aux montagnes et jusqu'aux cités, avec tous leurs habitants et tous les monarques.

Je crois aussi que l'instant approche, où l'on entendra bientôt les serviteurs de Dieu crier d'une voix forte : Seigneur, qui êtes saint, juste et véritable, jusqu'à quand différerez vous à nous faire justice et à venger notre sang de la fureur des méchants, par la punition des carbonari qui sont présentement tous des démons déchaînés, qui n'habitent sur la terre que pour tourmenter et perdre ses habitants dans les ténèbres dont ils les enveloppent ?

Déjà les hommes sensibles doivent sécher de douleur à la vue des maux qui ont affligé l'Europe, et qui continuent leur carnage dans divers royaumes. Si les monarques et les peuples laissent séjourner plus long-temps le venin des révolutions, son poison pourroit s'étendre de proche en proche et empoisonner les empires voisins; car sa contagion se répand rapidement, et les souverains et les peuples, pour ne s'être pas opposés aux ravages de cette vermine gangrenée, qui est pire que la peste, pourroient devenir les victimes du tapage général que les Américains complotent depuis long-temps : ils seroient alors les tristes témoins des ruines et des désastres des noirs, qui ne cherchent qu'à produire partout la désolation de la désolation.

CHAPITRE LII.

Le serment que les sectaires exigent de leurs adeptes, les maux infinis qu'ils ont opérés partout, ont forcé tous les souverains, amis de la paix et de l'ordre, à s'armer contre les moteurs des séditions, pour garantir leurs peuples du levain des révolutions. — Les cruautés des rebelles ont contraint les monarques à marcher contre les révoltés et à les poursuivre jusque dans leurs derniers retranchements, pour jouir ensuite du repos et de la tranquillité, et pour les faire régner en paix dans leurs empires, avec leurs sujets fidèles qu'il rendront tous participant de leur triomphe et de leur gloire. — La mère de la sagesse n'a que trop convaincu les rois que les sectaires ne sont que des ingrats et des parjures, qui, après avoir juré fidélité et obéissance à leur prince, font les mêmes promesses dans les antres des sociétés secrètes, et qu'ils ne rougissent pas de manquer à l'honneur et au plus sacré de leurs devoirs, en obéissant plutôt aux ordres sanguinaires et barbares des chefs des révolutions, qu'à leur monarque legitime et paternel. — Le peuple

espagnol, qui a combattu contre les fureurs de l'usurpateur françois, et qui a si glorieusement triomphé de la scélératesse des révolutionnaires, paroît aujourd'hui vouloir les surpasser en perfidie et en cruauté, en tyrannisant et en maîtrisant Ferdinand VII, son légitime souverain. — L'aveuglement des Castillans et les dangers que court leur auguste monarque qu'ils retiennent dans les fers avec toute sa famille, ont déterminé les souverains alliés à rétablir l'ordre en Espagne, et Ferdinand VII sur le trône de ses ancêtres.

Les grands maux demandent des grands remèdes, mais les souverains et les peuples sont déjà instruits à leurs dépens, que pour avoir été trop indulgents envers les sectaires, ils en ont laissé augmenter le nombre, et que pour avoir employé trop de clémence envers l'impie philosophie, elle a pris un accroissement effroyable dans le siècle précédent, dont le venin s'est répandu sur toutes les nations, en proportion que l'impiété ou l'insubordination étoit de leur goût : mais toutes les nations ont bu dans la coupe empoisonnée des révolutions. Les peuples qui s'en sont enivrés, et qui ont bu le calice d'amertume jusqu'à la lie, sont précisément ceux qui en ont ressenti les effets foudroyants, par les guerres civiles dont ils ont déjà été les tristes victimes.

Les sectaires ont pris une telle influence dans certains royaumes, que les monarques se trouvent aujourd'hui dans la dure nécessité d'employer de grands moyens pour arrêter les débordements de l'impiété, et de déployer des forces considérables, pour mettre fin aux abominations et aux cruautés des carbonari.

L'Amérique, par ses noirs complots et par ses iniquités, est devenue la puissance la plus opposée à la sécurité des monarques et à la félicité des peuples ; par l'em-

pire qu'elle a acquis sur toutes les sociétés secrètes, elle est aujourd'hui le centre de l'impiété et le foyer de la révolte. Elle s'est déclarée l'ennemie mortelle de tous les potentats; elle est devenue la nation la plus perfide, la plus scélérate, la plus contraire à la paix des peuples et au repos des souverains; elle se glorifie présentement d'avoir forgé et levé l'étendard de la révolte, d'avoir semé l'esprit d'insubordination et de rebellion chez toutes les nations, qu'elle menace fièrement aujourd'hui du terrible fléau des révolutions; elle se flatte impudemment de les entraîner toutes dans une ruine générale, à l'aide de ses garçons de la pelle qui ne travaillent qu'à les précipiter dans des guerres intestines, soit par des incendies, soit par des meurtres.

Jusqu'ici la malice des sectaires étoit peu connue: leur force paroissoit invisible; mais aujourd'hui que le nombre de leurs adeptes ou de leurs partisans s'est accru, ils se croient assez forts pour tout bouleverser. Les américains se glorifient impudemment d'être les ennemis jurés de Jésus-Christ et de toutes les têtes couronnées; ils font gloire par conséquent de ne servir que la cause de l'impiété et de la rèbellion: ils tirent donc vanité d'être la puissance des ténèbres; mais il étoit réservé à des barbares, à des sauvages, à des machurés plus noirs que Satan, de s'énorgueillir d'être les pères et les directeurs des forfaits et des horreurs qui ne peuvent qu'établir le règne de l'iniquité qui doit précéder la fin des siècles.

Ainsi, l'abomination des abominations, ou l'iniquité personnifiée, est le temple que les sectaires élèvent à la vertu, ou le cachot qu'ils bâtissent aux vices: tel est le bonheur chimérique que les réformateurs du genre humain préparent aux peuples dans leurs conciliabules secrets. Ainsi, les nations ont tout à redouter de la présence et de l'influence des sectaires. Pour en mieux convaincre le lecteur, répétons-lui que le chapelet se défile grand train. La France, la première, a donné le funeste exemple des révolutions: elle en a ressenti la première les calamités; l'Espagne a suivi: elle a voulu se révolter, mais elle en éprouve présentement le fiel et l'amertume. La Grèce a voulu en tater, et l'affreuse misère s'y fait sentir aujourd'hui.

Tant d'exemples frappants des effets funestes des révolutions ne feront-ils donc aucune impression sur les peuples ! Les malheurs des François, ceux des Espagnols et des Grecs, ne doivent-ils pas servir de leçons aux peuples pour chercher à s'en garantir, en s'attachant à leurs souverains qui ne peuvent se dispenser de travailler à préserver leurs sujets de la contagion des révolutions, par l'anéantissement des sociétés secrètes qui les nourrissent et les alimentent ? Ainsi, les chefs qui osent se glorifier d'être les pères et les moteurs de tous les désastres qui ont déjà eu lieu dans divers royaumes, dont tant de ruines encore existantes affligent tous les cœurs sensibles, méritent bien l'indignation des peuples et la colère des monarques.

Déjà la Grèce et l'Espagne sont victimes de la scélératesse et des manœuvres secrètes des conspirateurs, qui cherchent à étendre plus loin la contagion de la rebellion qui est un poison subtil qui porte son venin avec la même rapidité que la gangrène. Déjà les carbonari ont fait entendre leurs cris séditieux dans tous les empires ; déjà ils ont trouvé quelques partisans de la révolte chez toutes les nations ; déjà ces amateurs de la nouveauté ne sont occupés qu'à séduire et égarer les peuples, pour les agiter et les perdre. Ils s'attachent surtout aux militaires, pour les arracher, au prix de leur honneur et de leur devoir, à la fidélité qu'ils ont jurée ; mais malheur aux peuples et aux militaires qui ne s'opposeront pas aux ruines des révolutionnaires ! Si les conspirateurs aveuglés obtenoient encore quelques nouveaux triomphes, et s'ils venoient à bout de corrompre quelques nations puissantes, la désolation de la désolation seroit le partage commun des souverains, des peuples et des militaires, qui n'auroient pas cherché à se garantir des ravages et des cruautés des chefs des sociétés secrètes, et de la vermine des garçons de la pelle, qui ne sont qu'une horde infâme d'incendiaires, de brigands et de meurtriers.

Nous avons déjà dit que les pères des révolutions étoient venus à bout d'établir, d'un pôle à l'autre, une correspondance active pour faire naître chez tous les peuples leur esprit d'insubordination et de révolte, pour

opérer le tapage général qu'ils convoitent. Leur laissera-t-on encore le loisir d'accomplir et d'accélérer la ruine de l'univers? Le plus cruel seroit d'être témoin des abominations de ces monstres, ou de leur survivre. Si ces temps maheureux ne sont pas encore arrivés, on ne peut l'attribuer qu'aux moyens, à la force et au courage, qui ont manqué aux américains, et non à la volonté d'opérer une combustion générale, qui amèneroit la destruction du genre humain par le germe des guerres civiles qu'ils ont semé avec profusion dans tous les empires. Ainsi, sans le vouloir et sans le savoir, la plupart des adeptes et des partisans des sociétés secrètes travaillent à la destruction générale, en obéissant aveuglément aux ordres sanguinaires et barbares des maîtres obscurs auxquels ils ont juré obéissance et fidélité, en entrant dans la secte. La plus grande partie des initiés ignorent encore aujourd'hui qu'ils sont sous la dure captivité des américains; les ténèbres leur ont tellement fasciné les yeux, qu'ils ne connoissent ni leurs maîtres, ni ceux à qui ils obéissent.

La nation perverse qui afflige l'Europe est si corrompue, qu'elle apporte en naissant toute la noirceur des démons; mais le lecteur doit être à présent convaincu qu'elle en possède au suprême degré toute la scélératesse. Les maîtres, comme les esclaves, ne rivalisent qu'en forfaits et en cruautés: tous plus inhumains les uns que les autres, ils ne se plaisent que dans le carnage et dans des flots de sang; tous ne se livrent qu'à l'iniquité, car une partie des carbonari n'est occupée, dans la fumée des flammes, qu'à produire des cendres et du charbon; les autres, avec leurs poignards, n'attendent que les ordres de leurs chefs pour les plonger dans le sein de leurs frères, tandis que leurs grands maîtres soufflent partout le feu de la guerre civile, qui doit exterminer les nations qui se laisseront corrompre.

Glorifiez-vous à présent, carbonari, de votre origine et de vos travaux! Tirez vanité, modernes Vandales, de la férocité des Barrabas vos pères! Vos maîtres, les américains, traitent avec une dureté effroyable tous leurs subordonnés, qu'ils appellent leurs esclaves: le même sort vous attend, puisque vous vous êtes soumis à leur servitude.

Les sectaires, en jurant fidélité et obéissance aux chefs obscurs et inconnus des sociétés secrètes, n'entendoient nullement s'assujettir au joug avilissant des nègres et à la condition de leurs esclaves. Tel est cependant l'abîme où les sectaires se sont plongés par leur impiété, leur infidélité et leur révolte. Pour n'avoir pas prévu la noirceur, la perfidie et la scélératesse de leurs grands maîtres, les adeptes sont devenus leurs captifs, sans en avoir la volonté.

Vous tous, qui avez encensé ces viles idoles, rougissez au moins à présent d'avoir été si long-temps dupes des manœuvres des chefs des sociétés secrètes, et le jouet de leurs iniquités sans nombre ! Rougissez de vous être donné des maîtres si durs et si impitoyables, et d'avoir préféré la condition des esclaves américains, à la douceur du gouvernement paternel de vos légitimes souverains, plus jaloux de votre repos et de votre bonheur que de leur propre félicité, ou de leur propre gloire ! Rougissez, partisans de la liberté et de l'égalité, de vous être soumis si aveuglément au plus honteux, au plus dur et au plus humiliant esclavage, sans avoir su prévoir la corruption de vos chefs !

S'il vous reste encore quelques sentiments d'honneur, quelques étincelles de courage, profitez-en pour briser vos chaînes et pour sortir de l'avilissante captivité où vos égarements vous ont plongés, et que vos chefs, scélérats profonds, vous réservoient. Vouez à l'infamie ces nègres et ces barbares qui ne cherchoient qu'à vous asservir pour vous humilier ; quittez-les à l'instant, pour vous attacher dans chaque empire au prince légitime qui vous gouverne : vous y trouverez la paix, et vous jouirez bientôt de la tranquillité et du repos que vous cherchez inutilement dans les sociétés secrètes ; tandis que si vous persistez à faire alliance avec ces hommes corrompus, ils vous précipiteront d'abîme en abîme : car les races de vipères et de Barrabas ne bornent pas leurs morsures et leurs cruautés aux habitants d'un seul empire : les iniquités et la correspondance de ces monstres s'étendent sur tout le globe. Ces vrais démons ont la témérité aujourd'hui et l'effronterie de se glorifier du nombre prodigieux de leurs adeptes dupes. Les

machurés osent se vanter qu'ils les tiennent tous captifs dans leurs filets, et qu'ils en sont les maîtres ; mais qu'ils sauront utiliser cette masse imposante d'adeptes de toutes les sectes, en employant leurs bras à la grande œuvre, c'est-à-dire, qu'ils en feront les instruments des révolutions, en leur faisant exercer leur férocité et leur cruauté sur tous les peuples.

Ainsi, l'on peut déjà envisager les américains comme les pères de la liberté et de l'égalité ; mais on peut encore les considérer comme les instigateurs et les régulateurs des mouvements séditieux qui ont éclaté dans divers empires. Les machurés sont par conséquent les seuls moteurs des fléaux qui ont déjà ravagé successivement plusieurs peuples. On peut également les accuser d'être les auteurs des guerres civiles qui désolent actuellement les habitants de plusieurs royaumes, ainsi que des menaces de cendres et de meurtres, pour mettre en insurrection et en combustion toutes les nations. Ces aveuglés osent tirer vanité des attentats horribles déjà commis, des plaies profondes qu'ils ont faites à la société par leurs complots désastreux, ainsi que de toutes les cendres et les ruines qui ont affligé l'Europe. Les aveux des américains, loin de les élever, ne peuvent servir qu'à les convaincre qu'ils sont les ennemis mortels de la paix et de la félicité des peuples, qu'ils sont les vrais bourreaux du genre humain, qu'ils sont seuls dignes de l'exécration publique, et qu'aucun supplice ne peut être proportionné à tant d'iniquités qu'ils ont accumulées avec audace sur leurs têtes trop longtemps criminelles. Cependant les révolutionnaires portent avec eux le venin de leur contagion, et leur présence suffit pour les convaincre, car les flots de sang et les décombres les accompagnent partout.

Si ces barbares ne jetoient un voile sur leurs ténèbres et sur leur infame dissimulation, leurs déguisements, ainsi que leur conduite diabolique glaceroient d'horreur, d'effroi, même leurs plus chauds partisans. Mais les meneurs des sociétés secrètes sont si dissimulés qu'ils font des protestations d'amitié à tous leurs adeptes ; ils sont si faux, qu'ils leur promettent à tous des récompenses ; mais ils sont si perfides qu'ils voudroient pou-

voir étouffer leurs ennemis et leurs amis en les embrassant; ils sont si traîtres, qu'ils n'ont que le miel dans la bouche, mais au-dedans, tout est noirceur, fiel et amertume. Ils sont si familiers avec toutes les iniquités, qu'ils creusent sous les pieds mêmes de leurs adeptes l'abîme qui doit les engloutir et les perdre à jamais. Ces cœurs dénaturés voudroient pouvoir déchirer jusqu'aux entrailles de leur mère; mais tels sont les cœurs des conspirateurs qui, par malheur pour l'humanité, ont vieillis si long-temps dans le crime, qu'ils s'y sont endurcis. Les séditieux, nourris et élevés dans la rebellion, se sont familiarisés avec le carnage; accoutumés à la révolte, ils se sont habitués au brigandage; ils sont devenus des buveurs de sang; ils vont jusqu'à se glorifier de leur conduite souillée de forfaits, et l'on ne peut plus trouver en eux qu'ingratitude, injustice et cruauté.

Combien de fois les amateurs de la liberté et de l'égalité n'ont-ils déjà pas gémi sous leur dure captivité? Combien de fois n'ont-ils pas eu lieu de se repentir de s'être alliés avec des hommes si perfides? Combien de fois n'ont-ils pas eu lieu de déplorer leur aveuglement de s'être soumis à des maîtres si obscurs et si féroces? Combien de fois, à la place des douceurs et des satisfactions que leurs chefs leur avoient promises, les adeptes n'ont-ils pas éprouvé de l'ennui, de l'amertume, et souvent même des duretés et des cruautés de la part des carbonari, au lieu des consolations et des grandes récompenses qu'ils espéroient trouver dans ces conciliabules nocturnes? Combien de fois n'ont-ils pas été navrés de douleur, en éprouvant la perfidie et la scélératesse de leurs maîtres, qui ne les flattoient que pour les séduire, afin de les attacher irrévocablement à la secte ou pour les associer à leurs iniquités, afin de mieux satisfaire leur haine personnelle, ou pour consommer de gros embrâsements, afin de leur faire commettre de grands meurtres, aux dépens des monarques ou des princes? Est-il possible que la triste expérience qu'en ont déjà faite tant de partisans des diverses sociétés secrètes, ne les eût pas encore tous désabusés entièrement? Hélas! celle que les souverains et les peuples ont faite eux-mêmes, a-t-elle pu les détromper au point

de nous tranquilliser sur ce que nous avions à craindre de l'existence des carbonari et de tous les ennemis des trônes, dont le prestige des révolutions et des usurpations a bouleversé toutes les têtes.

Rome a parlé plusieurs fois, et la mère de la sagesse a toujours confirmé la prudence et la justice de ses jugements. Les séditieux, jugés et condamnés, n'ont fait que changer de nom pour méditer avec plus d'assurance un tapage général; ils ont cru qu'il leur suffisoit de changer d'habit pour n'être pas connus, et pour exercer impunément les mêmes ravages. Mais les effets, plus éloquents que les noms et les habits, ont eu pour résultats les mêmes désastres, et pour acteurs les mêmes personnages. Ainsi, c'est bien à tort que les adeptes changent de nom ou d'habit, pour se livrer aux mêmes brigandages, dans les diverses sociétés secrètes; il est inutile de prendre tant de précautions, puisque dans toutes on ne peut trouver que des chaînes ou un dur esclavage, outre des occasions de chute, d'impiété et de révolte, ou des écueils de déshonneur, avec des dangers de ruine totale et de perte inévitable.

Nous avons déjà assez démontré au lecteur le plus obstiné que c'est par l'irréligion que l'impiété et la révolte sont entrées dans le monde, et que ces deux redoutables fléaux sont les précurseurs des mystères d'iniquités qui doivent précéder la fin des siècles, où l'iniquité personnifiée doit exercer son empire et sa puissance.

Alors paroîtront avec audace ces hommes de péché et de corruption, destinés à périr misérablement, parce qu'ils auront pris les ombres de la vérité pour la vérité même. Ces présomptueux chercheront à s'opposer non-seulement à l'autorité des souverains, au repos des magistrats et à la paix des peuples, mais encore à la puissance et à la gloire du créateur, ils essayeront de s'élever au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, voulant eux-mêmes passer pour Dieu. Alors paroîtra sur la terre une troupe de vrais démons, plus cruels que les tigres altérés de sang, qui exerceront leur férocité sur tous les gens de bien et qui établiront le règne de l'abomination des abominations, jusques dans le lieu saint. La secte des

carbonari est sans contredit cette troupe de vrais démons sortis du fond de l'abîme pour désoler et s'accager l'univers; et s'ils ne sont écrasés par la puissance et la force des monarques, ou si le Très-Haut ne les détruit par ses foudres, il est à craindre que les carbonari, qui travaillent avec tant de fureur à l'accomplissement de ces différents mystères d'iniquité qui ne peuvent produire que des décombres et des ruines, ne soient eux-mêmes les funestes précurseurs des derniers jours.

CHAPITRE LIII.

Les remèdes des monarques doivent être proportionnés aux maux des révolutionnaires.—Les maladies violentes ne demandent point de remèdes lents. — Les crimes des Espagnols et des carbonari ont irrité les peuples et les puissants de la terre. — Les sectaires eux-mêmes n'ont le plus souvent éprouvé de leurs maîtres féroces que des duretés et des cruautés, pour les services qu'ils avoient rendus à la secte.

Pour mieux convaincre les sectaires de leurs fins déplorables, nous allons encore leur rappeler comment leurs maîtres qu'ils s'efforcent d'imiter, ont terminé leur honteuse carrière. Manès, si chéri et si vanté par les sectaires, a été supplicié; Voltaire, Diderot et Dalembert sont morts dans une agonie douloureuse, abandonnés de Dieu et des hommes; Cagliostro a terminé ses jours infames à Rome, au château Saint-Ange : ce n'est que par une grace spéciale qu'il n'est point péri sur un échafaud, comme il y avoit été condamné; Vueishaupt est mort dans les angoisses douloureuses d'un apostat, d'un corrupteur, d'un impie, consumé de dépit et de rage de n'avoir pu révolutionner toute l'Allemagne. Le duc d'Orléans, Grand-

Orient, ainsi que Murat, ont terminé l'un et l'autre leur honteuse carrière par une mort violente; Bonaparte, protecteur de toutes les sectes, a rendu le dernier soupir, rongé de remords et d'ennuis, sur un rocher aride où il avoit été exilé.

Sectaires, voilà la fin malheureuse de vos chefs et de vos idoles ! Que peuvent espérer les roseaux, quand les moindres vents renversent les cèdres? Que doivent espérer les disciples, quand les maîtres périssent par le gibet ou par une mort plus violente encore? Quelle confiance ont pu inspirer, quelle considération ont pu mériter, quel crédit ont pu acquérir des hommes flétris et vieillis dans le crime, dont toute la conduite n'a été qu'une longue suite d'impiété et de perfidie, que l'escroquerie ou les forfaits ont conduits à la potence ou à l'exil?

Ainsi, nous pensons qu'il ne manque plus que le triomphe complet des carbonari, pour l'accomplissement des prophéties qui ont prédit les signes lugubres qui devoient précéder les lamentations des derniers jours. Sectaires, si vous n'abjurez vos égarements, de plus rudes supplices vous sont réservés, parce que vous êtes encore plus inhumains et plus noirs que vos maîtres. Vous ne pouvez braver plus long-temps la vérité, ni résister davantage à la mère de la sagesse : elle vous condamne tous l'un et l'autre au silence ou au supplice. Depuis long-temps l'équité et la justice ont dressé le gibet réservé à ceux qui sont aujourd'hui à la tête des sociétés secrètes; ils savent déjà tous que leurs iniquités sont trop grandes pour en obtenir le pardon, et qu'ils ne peuvent se soustraire à la potence qu'en réalisant leurs abominations. Mais si l'orage ne se calme, il est hors de doute que les temples seront détruits, les autels renversés, les ministres du Seigneur égorgés, les souverains assassinés, et que tous les peuples baigneront bientôt dans leur propre sang, si les carbonari sont victorieux: car il ne reste plus aux machurés de tâche à remplir, que d'enfanter l'Antechrist, pour complément de leurs chefs-d'œuvre d'iniquités. Alors soyons persuadés que la fin des siècles sera proche, lorsque l'abomination des abominations ravagera la terre, et que ces différentes prédictions arriveront lorsque l'iniquité personnifiée sera triomphante.

La fureur des méchants allant toujours croissant, finira par dévorer les trois quarts des habitants de la terre, et amènera la désolation de la désolation prédite par les prophêtes et arrêtée dans les conseils de la sagesse divine, pour prévenir les peuples contre les maux qui doivent précéder la fin des siècles. Et si les carbonari sont partout complétement triomphants, le feu de la guerre civile qu'ils ont déjà allumé dans tous les empires finira par embrâser l'univers et le réduire en cendres et en charbon. Ainsi, cette guerre désastreuse que les machurés ont déclarée aux souverains et aux peuples, pour la ruine du genre humain, finira par engloutir les esclaves et les libres, si les souverains et les peuples n'opposent une vigoureuse résistance à la scélératesse des séditieux et à la noirceur des carbonari. Ainsi, l'anéantissement des sociétés secrètes seroit aujourd'hui un sujet d'une grande joie pour tous les monarques et pour toutes les nations.

Si les américains, qui ont déjà usurpé le titre honorifique de très-hauts et de très-puissants seigneurs, qui n'appartient qu'aux monarques de la terre, ainsi que celui de seigneur des seigneurs qui n'est dû qu'au créateur et au maître de l'univers, réalisoient, à l'aide de leurs garçons de la pelle, les cendres et les meurtres qu'ils ont résolus dans leurs repaires obscurs; si, dis-je, ils venoient à bout d'allumer des guerres civiles chez les autres peuples, comme ils y ont réussi en France, en Espagne et en Grèce, c'en seroit fait de tout ce qui existe : des flots de sang couleroient bientôt dans tous les empires; l'univers ne seroit plus qu'un théâtre d'horreur, ou un vaste tombeau; il ne formeroit plus qu'un seul monceau de cendres et de ruines, pour effrayer un reste d'hommes épars sur toute la surface de la terre, qui pourroient à peine pousser quelques sanglots ou quelques gémissements confus à la vue des plaies terribles dont ils auroient été frappés.

L'on n'entendroit plus partout que des cris lamentables : les mères pleureroient leurs époux ou leurs nourrissons que les barbares auroient arrachés de leurs bras pour les égorger, les enfants éplorés chercheroient envain dans les décombres leurs pères, les frères, et les sœurs

verseroient d'inutiles larmes sur leur frère devenu la victime des loups ravissants, le vieillard désolé réclameroit inutilement son fils que le fer ou le feu auroit dévoré. Telle seroit la fin tragique et lugubre des travaux des carbonari, s'ils venoient à recevoir leur accomplissement; car ces machurés, à proprement parler, sont tous de véritables Antechrists que Dieu, dans sa colère, a sortis du puits de l'abîme, pour châtier les peuples de leur impiété, de leur noirceur, de leur infidélité et de leur ingratitude.

Le Tout-Puissant se sert des bras des carbonari, comme d'une verge de fer, pour purifier la terre de toutes ses souillures. La consternation deviendra alors universelle, et tous les hommes, esclaves ou libres, sécheront de douleur à la vue des maux inévitables qui les consumeront, et dont l'univers entier est aujourd'hui fièrement menacé par les américains qui se disent les très-hauts et très-puissants seigneurs des carbonari, dont le triomphe ne pourroit être considéré que comme la consommation de la colère de Dieu. Car les factieux, n'ayant d'autre puissance que celle des ténèbres et des démons, tourmentent déjà les monarques et les peuples : mais si cette race de Barrabas étoit revêtue de toute l'autorité, de quel déluge de maux ne les inonderoit-elle pas, puisqu'ils voudroient pouvoir changer en sang jusqu'aux sources des fontaines, pour en abreuver les nations ? L'univers enfin ne seroit pas pour eux un sujet d'une grande joie, s'il pouvoit encore sortir de ses cendres quelques prêtres ou quelques rois. Les carbonari ne se croiront au comble du bonheur, que lorsqu'ils auront fait avaler le poison des révolutions à toutes les nations, et lorsqu'ils auront fait boire au dernier monarque et au dernier prêtre, jusqu'à la lie du calice de leur fureur et de leur colère.

Les illuminés, comme plus méchants que les franc-maçons, assujettirent aux ordres de Spartacus, leur dur général, ceux qui affectent de prendre saint Jean pour leur patron, et qui se glorifient de célébrer également le 24 juin et le 27 décembre, en tirant vanité de passer ces saints jours dans les orgies ordinaires à leur secte, c'est-à-dire, dans la sensualité et dans les fumées du vin. Aujourd'hui, les carbonari, plus noirs et plus féroces que les illuminés et

les franc-maçons, prétendent asservir à leur joug humiliant tous les membres des diverses sociétés secrètes; déjà tous sont réduits à plier leurs têtes altières sous la férule des barbares américains, devenus les pères des révolutionnaires; déjà tous les sectaires sont sous leur dépendance ou leur infâme esclavage; déjà tous ces orgueilleux obéissent aux ordres sanguinaires qu'ils reçoivent des nègres. Ainsi, les américains appesantissent aujourd'hui leur cruelle tyrannie, non-seulement sur leurs propres esclaves, mais encore sur tous les séditieux de chaque empire, qui s'énorgueillisent à présent d'être les très-soumis et plats valets des faux puissants seigneurs des États-Unis.

Nouvelle dynastie, nouveau gouvernement! Mais tous les chefs des séditions n'ont en vue que l'anéantissement des rois, et la ruine des peuples, tandis que les souverains alliés font succéder le calme à l'orage des révolutions: tous ne travaillent qu'à rétablir l'ordre et la paix dans les empires que les conspirateurs ont troublés. Ainsi, les partisans des séditions de tous les âges et de toutes les sectes, ne sont que les très-humbles captifs des maîtres de l'esclavage. Franc-maçons, illuminés, libéraux, tous si enflés d'orgueil, vantez-vous de votre humiliante origine, glorifiez-vous de la noirceur et des cruautés de vos chefs impitoyables qni ont su vous garrotter de chaînes plus avilissantes que celles des nègres condamnés à un éternel esclavage! Ces chefs infortunés éprouvent par fois quelques foibles ménagements de la part de leurs chefs impitoyables, qu'ils leur accordent non par humanité, mais uniquement pour leur propre intérêt, et dans la crainte de perdre, par des travaux trop continus et trop forcés, les artisans de leurs richesses. Ainsi, c'est le seul besoin qu'ils ont de la sueur et des bras de leurs esclaves, et non la bienfaisance ou la commisération, qui leur obtient quelques relâches. Aussi, les esclaves doivent leur conservation non aux duretés de leurs maîtres, mais à l'aisance qu'ils leur procurent, et aux avantages qu'ils retirent des travaux à outrance qu'ils exigent d'eux avec cruauté. Mais comme les américains ne peuvent tirer aucun avantage personnel de leurs adeptes répandus dans tout l'univers, ils les traitent avec une dureté ef-

royable, surtout ceux qui refusent de coopérer aux incendies et aux meurtres que ces chefs abominables leur commandent, pour allumer dans tous les empires des guerres civiles, dans l'unique espoir de faire naître tout à la fois dans l'univers les abominations qu'ils n'ont complotées que pour désoler toutes les nations. Si les sentinelles avancées des peuples n'eussent formé alliance, pour mettre un frein à la noirceur et à la scélératesse des conjurés, les franc-maçons, les illuminés, les libéraux et les carbonari, tous si chauds partisans des révolutions et des désastres qu'elles traînent à leur suite, eussent déjà anéanti les trônes et les empires, c'en seroit fait de la paix, de l'ordre et du repos public. Les initiés qui feindront d'être sourds aux iniquités que nous reprochons aux sectaires, peuvent attendre un moment, s'ils ne veulent se rendre aux vérités terribles que nous annonçons; et nous ne tarderons pas à les convaincre par les œuvres mêmes des conspirateurs qui ont si bien instruit les partisans de la liberté et de l'égalité à l'impiété et à la révolte, que tous les initiés ne travaillent qu'à la destruction des trônes et à l'anéantissement des empires.

Déjà le mal est à son comble; en Espagne, les sujets fidèles n'ont plus aucun espoir de salut que dans le secours et la puissance des monarques alliés, et les rebelles attendent en tremblant le moment qui doit les châtier de leur infidélité et des horreurs qu'ils ont déjà commises. Déjà le fier Castilan, qui avoit étendu son empire jusqu'aux extrémités des mers, a perdu ses plus précieuses possessions lointaines. Il ne combat plus pour a gloire, mais pour la défense de ses propres foyers que des séditieux voudroient lui ravir. Déjà il a fait tort à son honneur, en souffrant qu'un Mina, à la tête de quelques sujets rebelles, s'emparât à main armée des rênes du gouvernement; que ce furieux, non content d'avoir usurpé la puissance, ait encore eu la téméraire audace de charger de chaînes Ferdinand VII, seul souverain de l'Espagne, et de le retenir captif au milieu de ces cruels ennemis et de ses infâmes persécuteurs Déjà ce peuple malheureux ne peut plus recouvrer son ancien lustre et son indépendance, qu'en brisant ses fers, qu'en

combattant généreusement contre les ennemis de son repos et de sa gloire. Déjà il ne peut plus faire jouir son monarque légitime des droits que lui donnent sa naissance et sa loyauté, qu'en le replaçant sur le trône de ses ancêtres, que les révolutionnaires ont envahi.

Les Espagnols, en ôtant l'autorité à celui qui tenoit le royaume sous sa puissance, ne disputent déjà plus entre eux que sur les débris du vaisseau que la tempête ou l'orage ont brisé. O malheur déplorable! déjà ce florissant empire tombe en ruine, déjà les Castillans divisés se battent entre eux, les uns pour rendre à Ferdinand VII sa liberté, son royaume, son état et sa gloire; d'autres, au préjudice de leur souverain légitime, à qui seul appartient la couronne d'Espagne, soit par droit de naissance, soit par droit de conduite, combattent pour laisser au pouvoir de quelques furieux obscurs et féroces, les rênes du gouvernement. Les révolutionnaires, après avoir violé les droits les plus sacrés, sont non-seulement devenus traîtres et parjures envers leur légitime souverain, mais ils se sont encore répandus comme des furieux dans les maisons des riches particuliers qu'ils ont dépouillées et saccagées; ils ont désolé et ravagé la terre qui leur a donné le jour et qui les nourrissoit, ensorte que l'Espagne est aujourd'hui le théâtre des massacres et de la rebellion.

Les Castillans vertueux et fidèles, pénétrés de douleur du sort déplorable de Ferdinand VII, leur protecteur et et leur père, pour se soustraire aux cruautés et aux persécutions des rebelles, sont obligés aujourd'hui de repousser par la force la violence et la fureur des factieux. Ainsi, les bras qui avoient coutume de faire fructifier le sol fertile de l'Espagne, ne sont plus occupés qu'à faire couler des flots de sang; au lieu des productions abondantes qu'ils en retiroient, on ne voit plus partout que la stérilité des décombres et des ruines; au lieu de la paix et du repos dont les Espagnols jouissoient sous la protection de Ferdinand VII, l'on ne rencontre plus que des frères et amis révolutionnaires, acharnés à la perte de leurs propres parents qu'ils immolent à leur injuste fureur, ainsi que tous ceux qui ne partagent pas leurs cruautés.

Les Espagnols, à qui toutes les nations envioient le titre glorieux de premier peuple, qu'ils venoient de s'acquérir par leur fidélité et leur dévouement envers leurs princes, sont tombés tout-à-coup dans les pièges que leur ont tendus les américains jaloux de leur gloire et de leur splendeur. Une fois que les révolutionnaires, ennemis jurés de l'ordre et de la paix, sont venus à bout de corrompre les premiers magistrats, ceux-ci ont abusé de la confiance et de la clémence du monarque qui ne voyoit dans tous ses subordonnés que des sujets fidèles ou quelques égarés qu'il espéroit ramener par sa douceur et sa tendresse; mais les frères et amis n'aiment que le désordre et le sang : ils sont insensibles aux plus grands bienfaits et la clémence déplacée de Ferdinand VII, envers les séditieux, a fait triompher ses ennemis qui ont entraîné ces infortunés dans un déluge de maux qui ruineront l'Espagne sans enrichir personne.

La portion de la nation demeurée fidèle à son roi, indignée de la scélératesse des Mina et des cortès, dans la perte de son chef a perdu son centre d'union, son appui et sa force qui faisoient sa principale gloire. Ce peuple magnanime, au lieu de jouir en paix des lauriers qu'il avoit moissonnés au champ d'honneur pour prix de sa fidélité et de son courage, vient de se déshonorer et de s'avilir en levant l'étandard de la rebellion et de la révolte contre le même prince auquel il venoit de donner les marques les plus sensibles et les plus convaincantes d'attachement et d'amour; en se ralliant autour du trône, que des ennemis cruels et perfides avoient envahi sous le masque de l'amitié, soit en combattant vaillamment sous le drapeau sans tache des Bourbons, parce qu'il fut toujours le point d'appui de la fidélité et de l'honneur, l'Espagnol s'étoit immortalisé..

Les révoltés d'Espagne sont d'autant plus criminels, qu'ils ne peuvent reprocher à Ferdinand que sa trop grande confiance, son extrême bonté, sa loyauté, sa générosité et sa tendresse pour son peuple. La postérité croira avec peine à la noirceur et à l'ingratitude des Castillans qui, élevés à l'apogée de la gloire, sont tombés dans l'infamie. L'on ne pourra se persuader, après des témoi-

gnages si récents et si constants de fidélité et d'attachement, que les Espagnols se soient oubliés au point de se souiller du crime de lèse-majesté. Si nous n'étions nous-mêmes les tristes témoins de l'aveuglement et de la fureur des rebelles, nous ne pourrions croire que l'inférieur ait eu l'iniquité d'essayer de faire la loi à son souverain, et de le retenir captif au milieu de ses états et de son peuple. L'on conçoit difficilement que le serviteur puisse avoir la frénésie de s'élever au-dessus de son maître, pour s'emparer de sa puissance par une scélérate perfidie, ou pour usurper par la violence les rênes d'un gouvernement pacifique, pour le remplacer par des lois de fureur et de sang qui amènent nécessairement le règne de l'anarchie qui ne peut que désoler un empire par des dissentions intestines, ou par des guerres d'extermination qui finissent toujours par ruiner le royaume, après avoir dévoré tous les habitants.

Si les militaires font déjà tort à leur honneur en fuyant à la vue de leurs ennemis, ceux qui abandonnent leurs drapeaux pour se ranger sous l'étendard des rebelles qu'ils devroient combattre, se souillent d'une tache si noire et d'une lèpre si affreuse, qu'il n'est plus en leur pouvoir d'effacer une tache si infâmante, ni d'obtenir la guérison de la lèpre dont se couvrent ceux qui désertent la cause de leur prince pour le trahir ou pour déchirer le sein de leur patrie; mais les traîtres qui abusent de la confiance et des bienfaits du souverain, pour l'humilier, le détrôner, l'emprisonner, et pour le faire mourir à petit feu, en l'abreuvant d'outrages et d'amertumes, afin d'usurper sa puissance, sont encore plus noirs et plus scélérats : ce sont des véritables monstres indignes d'exister; les expressions manquent pour les peindre dignement, ainsi que les supplices pour châtier les parjures qui ne forment des conjurations contre les têtes couronnées, que parce qu'elles sont toutes amies de l'ordre et de la paix. Ces anthropophages ne rougissent pas, pour renverser les trônes, de se rendre eux-mêmes coupables du crime horrible de lèse-majesté.

Ce qui est encore plus étonnant, c'est que les magistrats tolèrent, dans certains empires, les rassemblements des boute-feux, des séditions qui n'enseignent aux peu-

ples que la désobéissance et l'insubordination, comme le plus saint des devoirs; car ceux qui ne prêchent que le parjure, l'impiété et la révolte, ne sont ni moins entachés, ni moins criminels que les déserteurs: ils sont même plus incurables, et agissent avec plus de réflexion que ceux qui se laissent aveugler jusqu'à oublier leur drapeau. Ceux qui trahissent leur patrie, ne tardent pas à éprouver les remords de leur infidélité et de leur lâche désertion; ils regrettent bientôt leur patrie où ils ne peuvent plus rentrer, et leurs compagnons d'armes qu'ils désespèrent de revoir; mais les faux rhéteurs étouffent tous les sentiments de la nature avec tous les remords, pour se livrer entièrement à la propagation de leur doctrine empoisonnée: le plaisir qu'ils ont de multiplier les rebelles l'emporte sur tout, parce qu'ils n'ignorent pas que plus ils font de prosélytes, plus ils augmentent la force des séditieux, au préjudice de la véritable autorité. Ainsi, les rhéteurs des sociétés secrètes sont les ennemis les plus cruels des monarques et des peuples.

Les taches des franc-maçons, ainsi que leurs instructions détestables, paroissent visiblement révoltantes dans les grades de rose-croix et de Zadosch; la malice et la fureur des illuminés se font aisément connoître par les leçons de Vueishaupt, leur chef, dès le quatrième grade; mais la noirceur et les iniquités des carbonari paroissent visiblement dès le commencement. Elles effacent en quelque sorte les taches des franc-maçons et la fureur des illuminés; mais elles ne peuvent excuser la noirceur des membres de cette secte infernale. Les grands maîtres et les très-hauts et très-puissants seigneurs des carbonari, plus féroces que les barbares, plus cruels que les démons, n'ont jamais pu trouver leurs maîtres en noirceur, en inhumanité et en scélératesse: ils se glorifient de n'avoir pas leurs semblables, et d'être les pères de la liberté et de l'égalité. Nous ne leur envions point les louanges qu'ils s'attribuent eux-mêmes; nous ne désirons que de leur être en tout opposés. Le moindre garçon de la pelle, dès le premier grade, rivalise en forfaits avec les grands-maîtres et les faux puissants seigneurs de la secte. Ces monstres sont tous si portés à assassiner les monarques, parce qu'ils

sont les défenseurs de la vertu, les protecteurs de l'ordre et les amis de la paix, que la présence d'un seul carbonari dans un empire, fût-ce même celui de Russie, le plus étendu et le plus tranquille, est plus redoutable que les trois fléaux réunis, de la guerre, de la famine et de la peste. Ainsi, qui dit carbonari, dit tous les fléaux : c'est un assemblage de loups ravissants, inconnus avant le dix-neuvième siècle ; et si les américains, à l'aide des sociétés secrètes, ont essayé d'étendre rapidement cette lèpre dans les quatre parties du monde, glorifions-nous seulement de n'en être pas atteints.

La gloire d'en préserver les nations ou de les en guérir, étoit réservée aux souverains alliés ; avec leurs remèdes salutaires, il guériront non-seulement les lépreux, mais ils effaceront dans tous les empires jusqu'à la trace de ces contagieux, devenus incurables, sans l'assistance, la sagesse et le courage des monarques qui ont formé la sainte-alliance, et qui y sont fidèles.

Si les carbonari ont imprimé le sceau de l'ignominie sur tous les sectaires, en leur apprenant à secouer le joug des monarques, pour former de tous leurs adeptes une armée de séditieux et de rebelles, les puissants de la terre, unis par les liens les plus augustes, se feront honneur de déployer leur force et leur autorité contre cette vermine contagieuse, qui a déjà répandu son venin chez plusieurs peuples ; et parce qu'elle est parvenue à y armer le frère contre le frère, ou le fils contre le père, elle se croit à l'apogée de la gloire ou des triomphes. Mais les souverains alliés ne tarderont pas à lui faire sentir sa foiblesse et son néant, en détruisant cette calamité publique, soit en écrasant les carbonari sous le poids de leur puissance ou de leurs foudres vengeresses, qu'ils ne déploient que pour châtier les révolutionnaires ou les usurpateurs, soit en rétablissant l'ordre et la paix chez les peuples soulevés.

La perte des carbonari doit entraîner la chute de tous les autres sectaires qui n'auront pas rougi d'épouser les complots régicides des nègres, ou de prendre part à leurs incendies ou à leurs meurtres qui ont déjà ravagé plusieurs empires, par les révoltes et les guerres civiles qu'ils y ont occasionnées.

Les conspirateurs, déjà une fois vaincus, n'ont dû leur existence qu'à la commisération et aux bontés des monarques alliés; mais ces enragés, reprenant aujourd'hui les armes avec une nouvelle furie, se sont rendus indignes de ménagements et de pardon. La dureté, l'endurcissement et les crimes horribles des séditieux, ont irrité tous les potentats et tous les peuples qui crient vengeance contre eux; les révoltés doivent recevoir le coup le plus terrible: il ne leur reste déjà plus aucune espérance de salut. Ils sont tous réunis en Espagne, et ils seront pris dans la souricière qu'ils ont eux-mêmes choisie; ils n'ont mis aucune borne à leurs iniquités: mais le châtiment égalera leurs forfaits. Les souverains alliés anéantiront non-seulement tous les conspirateurs, mais ils tariront encore jusqu'à la source impure des sociétés secrètes qui leur a donné le jour; ils consommeront l'œuvre glorieuse qu'ils ont commencée, en arrêtant l'incendie des séditions qui a éclaté en Espagne; ils pacifieront les quatre parties du monde, par la punition exemplaire qu'ils feront des moteurs de l'insurrection, en séparant les bons d'avec les méchants, et en faisant supporter aux rebelles seuls tous les frais de la guerre qu'ils ont occasionnée par leur révolte et leur entêtement. Les potentats, après avoir procuré la paix et le repos à tous les peuples, rétabliront l'ordre partout; ils poursuivront majestueusement leur carrière, après avoir détruit jusqu'au levain des révolutions, et procuré à toutes les nations la tranquillité et le bonheur; ils seront les bienfaiteurs universels et les monarques bien-aimés.

Les carbonari ont entrepris d'éteindre la race de tous les monarques, et d'effacer jusqu'à leurs augustes noms du cœur de leurs plus fidèles sujets. Non-seulement les insurgés refusent la lumière que les souverains leur présentent, mais ils cherchent encore à l'obscurcir. Les américains, dans l'espoir de conserver ou d'augmenter leur propre puissance, mettent tout en œuvre pour détruire celle des rois; ils font passer dans le cœur des peuples, toute la haine et la fureur dont ils sont animés contre les puissants de la terre, qu'ils voudroient réduire à leur servir de marche-pied. Mais tous leurs efforts réu-

nis à ceux des autres sectaires, ne pourront jamais altérer, ni diminuer la puissance et la sagesse des véritables souverains; la force des carbonari doit périr à sa naissance; leur règne infernal ne peut s'établir, et la chute de ces monstres venimeux doit entraîner la ruine des américains, ainsi que la perte de tous les sectaires qui n'auront pas rougi de faire alliance avec de tels monstres. Ainsi, ceux qui secondent les sacrilèges desseins des nègres, servent plutôt la cause des démons que celle des peuples; ils courent à leur perte, ils précipitent tous leurs adhérents dans une ruine inévitable. Mais malgré tous les secrets complots, toutes les vociférations et tous les efforts réunis des révolutionnaires, les machurés n'en seront pas moins vaincus, et les monarques victorieux sortiront plus brillants et plus puissants de cette guerre pénible, que les frères et amis de la liberté et de l'égalité n'ont allumée que pour renverser les trônes et saccager les nations auxquelles ils auront fait avaler le venin des séditions. Le triomphe des potentats, ne les rendra que plus dominants sur toute la terre; leur empire n'en sera que plus affermi; le repos et la tranquillité des peuples mieux consolidés, parce que la lutte entre les révolutionnaires et les rois amenera de toute nécessité l'anéantissement des premiers, et les seconds n'auront pas tant d'indulgence pour les séditieux, qu'ils en eurent en 1815, lorsqu'ils leur firent déjà sentir la force leurs armes et de leur union. Bientôt ces superbes, qui ont tant affligé les peuples et méprisé les puissants de la terre, seront abattus à leurs pieds; la douleur des rebelles n'aura plus de borne; ils seront contraints de confesser que les monarques légitimes sont les seuls grands, les vrais pères de leur peuple, que leurs sujets ne peuvent être heureux que sous l'égide de leur autorité, et que le gouvernement monarchique est au-dessus de tous les gouvernements.

Les factieux, en s'armant et se révoltant de nouveau pour troubler le repos des monarques et la félicité des peuples, se sont rendus non-seulement indignes de pardon, mais par leur fureur sans borne, ils ont encore ir-

rités tous les souverains ; ainsi, ils doivent s'attendre à recevoir leur coup mortel et à être châtiés d'une manière bien terrible.

Je n'ignore pas qu'on ne peut punir les révolutionnaires en proportion des maux qu'ils ont déjà faits ou de ceux qu'ils feroient s'ils étoient les maîtres ; mais je sais aussi que quelque grandes que soient leurs iniquités, la tendresse, la bonté, et la générosité des rois légitimes, sont encore plus grandes.

Les souverains étant plus portés pour la clémence que pour la rigueur, sauront allier la justice avec la modération, et mettre un prompt terme à la fureur des séditieux. S'il est de la gloire des potentats de faire respecter leur puissance, en punissant les téméraires qui osent se révolter contre leur autorité, il est aussi de leur justice et de leur bienfaisance, de protéger ceux qui mettent leur confiance en eux. Mais quand les souverains pourront-ils agir plus à propos que lorsqu'ils feront usage de leur puissance pour sévir contre les conspirateurs qui cherchent à agiter et à troubler l'Europe, et quand la justice exercera-t-elle son empire, si elle n'emploie son autorité à châtier des séditieux qui étouffent les remords avec les forfaits, et qui, devenus insensibles aux cris de la nature et à la longue patience des monarques, s'énivrent d'iniquités ? Ils effacent, par leurs atrocités et leurs cruautés, ces temps malheureux que l'histoire appelle le règne des Vandales. Ainsi, les partisans de la liberté et de légalité occuperont à l'avenir la première place dans l'histoire des meurtriers et des brigands, puisqu'ils attaquent les premières têtes, et qu'ils sont si altérés du sang des rois et des princes, pour ruiner les peuples.

Les prétendus partisans des révolutions, en renonçant leur Dieu, leur monarque et toutes les sages institutions qui régissent chaque empire en Europe, ont choisi la noirceur pour chef, et l'iniquité pour dieu ; ils ont préféré l'impiété à la vertu, les forfaits à l'obéissance, et l'esclavage à la liberté ; ils se sont assujettis au joug barbare des nègres qui traitent, avec une dureté effroyable, jusqu'aux artisans de leur opulence, auxquels ils ne donnent que la dénomination d'esclaves. N'est-ce pas le renversement du bon sens, le comble de la cor-

ruption et de l'extravagance ? Franc-maçons, illuminés, libéraux, jacobins forcenés, qui vantez tant la bienfaisance et la raison, rougissez au moins de votre sot orgueil et de votre présomption, si vous avez eu la foiblesse de faire alliance avec les directeurs des carbonari, ou de vous soumettre aux duretés et à la servitude des américains si connus par les cruautés qu'ils exercent journellement sur leurs inférieurs !

Tous les sectaires, aujourd'hui, sans le savoir et sans s'en douter, sont cependant soumis aux chaînes et au joug des nègres ; les Grands-Orients, les aréopagites et les grands-maîtres, sont les seuls qui en soient bien instruits, puisqu'ils correspondent directement avec les américains, et qu'ils s'empressent de faire exécuter ponctuellement les ordres qu'ils en reçoivent ; mais la plupart des autres adeptes n'en ont aucune connoissance ; ils obéissent en aveugles à leurs chefs, sans s'informer de la source impure qui leur fait avaler l'iniquité, ni des fers qui les tiennent enchaînés et qu'ils ne peuvent briser, parce qu'ils se croient liés par les serments qu'ils ont jurés à leurs maîtres impitoyables qui n'ont pas oublié de les garrotter par les liens les plus forts, et sous les menaces les plus foudroyantes de la vengeance de tous les adeptes, s'ils manquoient de fidélité à la secte.

Les partisans de la liberté et de l'égalité s'irritent lorsqu'on met au grand jour leurs folies et leurs dérèglements ; ils se fâchent lorsqu'on leur attribue les iniquités qui ont affligé et désolé l'Europe. Mais les manœuvres continuelles des sectaires et leurs tentatives journalières contre les personnes sacrées des monarques et des princes, nous justifient assez de l'accusation que nous avons portée contre eux, en les signalant comme le moteurs des attentats les plus horribles, tous propres à perdre pour toujours les monarques et les peuples.

Le lecteur étonné se demande, avec indignation, quels fruits peuvent donc retirer les sectaires en se soumettant et en s'alliant avec les directeurs des sociétés secrètes, qui ne demandent que des meurtres, des cendres et des ruines ? Une telle union couvre tellement d'infamie et

inspire tant d'effroi, que Satan lui-même redouteroit de faire alliance avec de tels monstres, dans la seule crainte de trouver parmi eux ses maîtres en noirceur et en scélératesse. Seulement, ce que nous ne pouvons comprendre, c'est que des maîtres si gangrenés aient pu trouver des adeptes pour écouter leurs instructions abominables, et qu'ils aient pu former à l'impiété et à la rebellion, cette multitude de séditieux qui abondent dans les empires où l'on tolère les sociétés secrètes ; et peu importe aux peuples, que ce soient des franc-maçons, des illuminés, des jacobins, des libéraux ou des carbonari, qui assassinent leur roi ou leurs princes, ou qui troublent leur repos : ils n'en sont ni plus ni moins orphelins et malheureux, quand on leur a enlevé leur père, ou leur protecteur.

Enfin, l'expérience de tous les temps ne nous a pas laissé ignorer les plaies profondes que les révolutionnaires, sous ces différents noms, ont constamment faites à tous les peuples qui se sont laissés aveugler, au point de renverser leur gouvernement monarchique. Les maux passés devroient au moins les précautionner contre la scélératesse des carbonari ; car une terrible agitation dans les provinces, une guerre civile et une guerre étrangère dans tout l'empire, ont toujours été les suites affreuses des révolutions. La guerre, la peste et la famine, qui ravagent comme à l'envi les peuples insurgés, semblent plus que suffisantes pour convaincre les nations des plaies terribles que les rebelles et les conspirateurs font à leur patrie : car jamais aucun peuple ne peut éprouver de si grands maux, de si universels, ni tant à la fois, que ceux que ressentent nécessairement les insurgés. Ainsi, les sectaires, étant tous des conspirateurs, sont aussi les ennemis les plus cruels des rois et des peuples ; et leurs partisans ne peuvent prendre la défense des séditieux, sans se rendre grandement criminels, car ils partagent la haine de leurs chefs contre leur souverain ou leurs princes, contre leurs magistrats et leurs concitoyens, du moment qu'ils jurent obéissance et fidélité aux directeurs des sociétés secrètes, qui ne cherchent qu'à multiplier l'infamie de leurs adeptes. Ainsi, quoique les révolutionnaires aient

plusieurs fois changé de nom, le fond de corruption, loin de diminuer, n'a fait qu'augmenter, du moment que les institutions monarchiques ont été détruites. Ainsi, le repos des monarques fait la paix et la félicité des peuples, comme l'agitation et les manœuvres des sectaires font le bouleversement des empires.

Le lecteur doit être convaincu à présent que les meneurs des diverses sociétés secrètes, quoique sous différents noms, n'emploient tous leur perfide ingénuité qu'à la corruption et à la perte de leurs adeptes, puisqu'ils les assujettissent tous à la plus dure servitude. Les chefs sont même si aveugles et si aveuglés, qu'ils ne songent point à briser leurs chaînes qui font déjà leur confusion et leurs tourments.

Pour tarir la source de la corruption, il est temps pour les souverains alliés, d'agir contre les conspirateurs et les rebelles qui ont eu la présomption d'attaquer tous les trônes, et qui se sont crus assez puissants pour les renverser, parce qu'ils ont usurpé le titre de très-hauts et de très-puissants seigneurs, sous le manteau de la noirceur qu'ils pensent follement devoir effacer toutes leurs taches. Mais hélas ! les nouvelles instructions qu'ils donnent à leurs initiés dans la secte des carbonari régie par les nègres, n'est qu'un corroboratif des leçons de Voltaire et de Vueishaupt, pour noircir et précipiter de plus en plus les maîtres et les disciples. Ainsi, il est grandement temps, pour les adeptes de bonne foi, de déserter toutes les sociétés secrètes, connues sous les noms de franc-maçons, d'illuminés, de jacobins, de libéraux, de carbonari, et même celles sous la dénomination de bons-cousins-charbonniers, dont les membres ne peuvent résister aux assauts et aux manœuvres des autres sectaires acharnés à leur perte. S'ils veulent faire cesser les plaies mortelles qui ont affligé et qui désolent encore l'Europe, tous doivent abandonner, sur l'heure, Grand-Orient, aréopagites, grands-maîtres et très-hauts et très-puissants seigneurs. L'expérience nous a assez convaincus que les gouvernements monarchiques pouvoient seuls rendre les peuples meilleurs et plus heureux, et que ceux qui avoient renversé leurs

trônes, n'avoient pu goûter ni paix, ni consolation, qu'en les rétablissant, et qu'en revenant au point d'où ils étoient partis.

Les souverains, en 1814 et en 1815, triomphèrent complettement des révolutionnaires et des usurpateurs. Loin de chercher à profiter des avantages que leur assuroient leurs victoires, ils aimèrent mieux ménager leurs implacables ennemis, et leur pardonner; ils se contentèrent d'éloigner l'usurpateur et de s'assurer de sa personne, parce qu'ils le considéroient à juste titre comme la pierre d'achoppement et de scandale, ou comme le boutefeu des troubles et des séditions. Ils crurent qu'il étoit suffisant à leur dignité d'avoir fait sentir aux partisans de la liberté et de l'égalité, que l'usurpation étoit sans force devant leur autorité; ils imaginèrent avoir convaincu les révolutionnaires de leur propre néant et de leurs misères; ils les crurent désabusés et changés, mais ils ne furent qu'endormis, et même les méchants ne font guère que sommeiller: aussi ils reviennent aujourd'hui avec fureur au combat; mais ils n'iront pas plus avant, car les potentats ont enfin mis des bornes à leur générosité et à leur clémence. La fureur et la folie des séditieux étant connues de tout le monde, les conspirateurs et les traîtres périront misérablement: car dans les empires révoltés, les séditieux ne peuvent établir aucun gouvernement réglé; chacun innove à sa fantaisie, et tout s'y fait par cabale; tandis que dans les gouvernements légitimes tout y est réglé avec justice et avec prudence. Ainsi, les désordres ne peuvent durer long-temps, ni les révolutionnaires: mais ils ne périront plus pour renaître. Les séditieux creusent eux-mêmes leur tombeau par les excès auxquels ils se livrent, et par les iniquités qu'ils commettent. D'ailleurs il est impossible aux sectaires réunis d'opposer la moindre résistance aux souverains qui ne se sont unis et ne se sont armés que pour réduire les révoltés dans l'impuissance de rien tenter à l'avenir contre le repos des monarques, ou contre la tranquillité et la sûreté des peuples. Les nouvelles manœuvres des sectaires contre les monarques et les princes, démontrent évidemment des cœurs ulcérés et gangrenés, qui ne cherchent qu'à étendre le venin de leur corruption. L'endur-

cissement des conspirateurs, dans leurs meurtres et leur brigandage, ne peut qu'indigner les peuples et courroucer les monarques. Les assassinats nouveaux que les rebelles ont commis, les outrages sanglants dont ils ont abreuvé Ferdinand VII avec son auguste famille, sont des témoignages irrécusables contre les iniquités et la noirceur des révoltés : des attentats si horribles ont irrité tous les monarques, toutes les nations et toutes les personnes sensibles et amies de l'ordre et de la paix, contre les moteurs d'une trahison si énorme et si infame, qu'on peut les considérer plus criminels que ceux qui se souillent de l'attentat effroyable de lèse-majesté.

Les militaires soumis et fidèles n'ont appris qu'avec horreur les iniquités des conspirateurs et la flétrissure de leurs satellites. Les monarques, ainsi que les peuples, alarmés des atrocités et de la perfidie des révolutionnaires, ont confié aux militaires purs et sans tache, l'honneur et la gloire, de venger, dans le sang des rebelles, des outrages et des attentats si horribles. Les militaires fidèles à leurs drapeaux, et jaloux de leur honneur, ont répondu à l'attente des rois et aux vœux des peuples. Ils ont obéi avec joie aux ordres de leurs chefs ; déjà ils s'avancent sans obstacle, et brûlent d'envie d'en venir aux prises avec les ennemis inourables des trônes, de l'ordre et de la paix. Mina, les cortès, avec tous leurs satellites, également tremblants pour leurs œuvres, appréhendent de se mesurer avec les braves qu'on leur oppose, dans la crainte d'être écrasés par le poids du courage et de la valeur que donnent le calme et la sagèsse de la fidélité.

Les révolutionnaires n'ambitionnent les premières dignités que parce qu'elles les mettent mieux à leur aise pour déguiser leurs complots séditieux, ou pour opérer la perte des rois et des nations. Mais les militaires, plus jaloux de leur honneur, n'ont à cœur que la gloire des monarques et le repos de leurs concitoyens. Aussi, les militaires, plus francs et moins perfides que les franc-maçons, les illuminés, les libéraux et les carbonari, s'auront se couvrir de gloire en Espagne, en triomphant des satellites révolutionnaires qui y sont accourus de toutes parts. La constance, la fidélité et le courage des défenseurs des trônes, déconcerteront tous les projets

criminels des conspirateurs, auxquels ils ne laisseront en partage que l'infamie et la confusion. Les révoltés attendront en tremblant le châtiment réservé aux rebelles et aux parjures, tandis que les soldats fidèles seront respectés et rassasiés de gloire, d'avoir réduit les ennemis des rois et des princes à leur servir de marchepieds et de les avoir mis dans l'impossibilité d'agiter ou de troubler de nouveau l'Europe. Ce triomphe sera d'autant plus méritoire, qu'il sera le prix de la fidélité et de la bravoure; car personne n'ignore que les sectaires ont employé tous les genres de séduction imaginables, pour arracher les militaires à leur honneur et à leur devoir, pour faire jaillir sur eux seuls les taches infamantes qui impriment la désertion, ainsi que les châtiments réservés aux perfides et aux traîtres qui ont la scélératesse d'abandonner leurs drapeaux sans tache, pour servir la cause injuste et désespérée des révoltés.

Le courage et l'intrépidité, sans la soumission et la fidélité, n'ont aucun mérite : ils ne peuvent rendre les militaires recommandables. Ces beaux commencements de gloire n'en ont que l'apparence; mais la persévérance en a seule l'éclat et le brillant : car ceux qui ne peuvent allier la valeur avec la soumission, font des chutes funestes et ont toujours des fins tragiques qui les déshonorent; ils se révoltent contre le gouvernement qu'ils étoient tenus par devoir de protéger et de défendre. Mais les militaires qui abandonnent leurs drapeaux sont des mercenaires, et ceux qui les encouragent à la désertion sont pires que des loups ravissants qui n'attaquent que ceux qui peuvent leur faire du mal. Mais les parjures, non contents de perdre ceux qu'ils ont corrompus, voudroient pouvoir dévorer le sein de leurs concitoyens mêmes qui prenoient le plus grand intérêt à leur bonheur et à leur prospérité. Ainsi, le crime d'embaucheur est l'abomination des abominations, et les peines ne peuvent être assez sévères contre ceux qui s'en rendent coupables. Si jusqu'ici ont l'eût puni proportionnellement aux désastres qu'il entraîne, il eût été moins fréquent de nos jours, et les guerres civiles n'ensanglanteroient pas de nouveau l'Europe. C'est toujours à l'aide des sociétés secrètes que ces iniquités se sont introduites dans les armées.

Si, dans le principe, les conciliabules secrets, comme le prétendent les sectaires, n'avoient pour objet que la bienfaisance, il est certain aujourd'hui que la foi, l'espérance et la charité des Grands-Orients, des aréopagites, des grands maîtres et des faux très-hauts et très-puissants seigneurs américains, sont la désolation de l'univers, et que tous les chefs ne travaillent qu'à un saccagement universel qui produiroit la fin des siècles, si les puissants de la terre, et les peuples ne s'opposoient fortement aux noirs complots des sectaires ou de leurs infames partisans.

Mais ce qui est surtout étrange aujourd'hui, et qui n'est cependant pas sans exemple, ce sont les discours et les manœuvres de plusieurs personnes qui ne vivent que par les bienfaits des princes, et qui ne rougissent pas de les calomnier; ces ingrats et ces parjures, quoiqu'ils soient redevables de leur aisance ou de leur existence aux libéralités de la dynastie régnante, n'ont point honte de la décrier, et de critiquer en plein café la conduite pure de nos gouvernants actuels. Ces insensés semblent provoquer la chute du trônes, désirer son anéantissement. La conduite de tels pensionnés me paroît non-seulement digne de blame, mais je la trouve encore criminelle, répréhensible et punissable. Nous sommes bien éloignés d'adresser ces reproches à tous les pensionnés de l'état, mais nous voyons avec douleur beaucoup de Judas dans la classe la mieux traitée et la plus privilégiée de l'empire. Les sujets fidèles ont bien mérité cet hommage de la reconnoissance publique; mais les perfides en sont indignes : le gouvernement, qui est assez généreux pour accorder des pensions aux amis des troubles et aux partisans des révolutions, alimente des vipères qui voudroient pouvoir lui arracher les entrailles. Si les pensions n'ont d'autre but que l'encouragement de la bravoure, on ne peut les leur contester; mais si elles sont encore destinées à être la récompense du dévouement et de la fidélité, les ingrats et les parjures ne peuvent y prétendre : les militaires soumis et fidèles auroient seuls droit aux faveurs et aux bienfaits des princes. Je pense qu'il faut non-seulement faire preuve d'intrépidité pour avoir part aux récompenses des rois, mais qu'il faut en-

core de l'attachement, de la constance et de la persévérance envers ses bienfaiteurs. Il ne suffit pas d'avoir bien commencé pour mériter et obtenir la couronne immortelle de gloire; il faut encore bien finir, pour conserver sa renommée ou sa célébrité dans la route de l'honneur et des récompenses. Je pense aussi que l'on ne doit pas simplement considérer le chemin fait, mais encore celui qui reste à faire: car une vieillesse souillée ternit et efface les lauriers de la jeunesse. Ainsi, dans tous les âges et dans toutes les conditions, l'infidélité et la trahison sont des taches ineffaçables qui empriment le sceau de l'ignominie sur leurs auteurs, et l'on ne respecte et l'on n'honore que la mémoire des militaires qui demeurent fidèles à leurs princes et à leur patrie jusqu'à leur dernier soupir.

Les circonstances, très-souvent, découvrent de quoi les hommes sont capables; elles les éprouvent comme le feu éprouve le fer, mais elle ne les purifie pas toujours comme le feu purifie le fer. Les méchants s'en servent pour conspirer contre l'état, ou pour se révolter contre leurs princes; mais les sujets fidèles en profitent pour leur témoigner leur dévouement et leur attachement. C'est dans les traverses que la vertu du sujet fidèle paroît davantage; autant elles relèvent le mérite et la gloire des personnes dévouées à leur patrie et attachées à leur roi, autant elles abaissent les pervers et humilient les traîtres. Dans les circonstances fâcheuses, les parjures ne sont capables d'aucun bien; ils se laissent emporter par le penchant qu'ils ont au mal, qui les met dans un danger continuel de se perdre; tandis que celui qui soutient avec courage et avec patience l'adversité, n'emploie son talent et ses forces qu'à arrêter les progrès du mal: par-là il se couvre de mérite et de gloire, il acquiert plus de droits aux honneurs et aux récompenses, que le perfide ou l'ingrat que le moindre vent renverse.

Lorsque l'ex-ministre D..... étoit en crédit, ce pervers caressoit tour-à-tour les révolutionnaires et les royalistes, pour les tous attirer dans son parti. Il avoit grand soin de distribuer aux sectaires, ses créatures, toutes les premières dignités, parce qu'il craignoit, en les accordant aux sujets fidèles, de trouver sur son chemin des

royalistes courageux qui auroient pu opposer une vigoureuse résistance à ses complots liberticides. Il abusa constamment de la franchise et de la loyauté des amis du trône et de l'autel, jusqu'à les dépouiller des pensions ou des emplois élevés dont les princes les avoient honorés, pour récompense de leurs services ou de leur fidélité. Aujourd'hui, par justice plutôt que par représailles, et surtout pour le bien de la paix, chacun n'a-t-il pas le droit de dire à tous les chefs des franc-maçons, des illuminés, des libéraux ou des carbonari : vos iniquités sont connues de tout le monde ; vos perfidies et vos scélératesses réitérées vous privent de toutes pensions, et vous excluent de toutes fonctions publiques ?

Il est vrai que les monarques légitimes ont tant de tendresse, qu'ils ouvrent leur cœur à tous leurs sujets ; leur affection s'étend jusque sur les rebelles dont ils voudroient pouvoir tenir cachés les égarements. Les souverains, quoique possédant tout, aiment à paroître comme n'ayant rien en propre ; ils se font gloire de verser leur abondance dans le sein de tous leurs sujets. A la vérité, les princes ont le plus grand intérêt à répandre leurs trésors et leurs faveurs avec choix, mais souvent ils ne consultent que leur cœur, et le besoin des gens qu'ils obligent ; quelquefois aussi, ils se laissent entourer par des personnes intéressées à les tromper. Les souverains n'ignorent pas que le parjure n'a pas le même droit à leurs bienfaits que le sujet dévoué et fidèle ; qu'il ne peut exister d'union entre la justice et l'iniquité ; qu'il ne peut y avoir aucun accord entre les amis des trônes et les séditieux, et que s'ils sont confondus ensemble dans la société, ils ont eux-mêmes une estime bien différente des uns que des autres : mais les puissants de la terre n'ont que des entrailles de pères, ils n'ont en aversion que le crime, et non les criminels. Les souverains savent très-bien qu'ils ne peuvent se promener que dans le cœur des sujets fidèles, qu'ils ne sont rois que des peuples qui leur sont attachés : mais ils préfèrent ramener par la douceur et la tendresse, à leur honneur et à leur devoir, les traîtres et les ennemis de la paix, plutôt que de les abandonner à leurs remords et à leur rage impuissante, pour être ensuite contraints de les châtier. Ils n'ignorent pas qu'il ne peut exister de

société entre le sujet fidèle et le parjure, ni de commerce entre les puissants de la terre et les révolutionnaires ou les conspirateurs ; que la lumière ne peut avoir aucun rapport avec les ténèbres : mais ils aiment mieux se contraindre que de mutiler et anéantir tout-à-coup un si grand nombre de vases d'argile. Mais les ingrats et les parjures abusent de tout : ils aiment mieux cesser d'être citoyens de l'empire qu'ils habitent, que de cesser de conspirer contre les monarques ou contre les sages institutions qui régissent les empires. Les révolutionnaires, trop bien instruits dans les complots ténébreux des sociétés secrètes n'ont d'attrait que pour tout bouleverser ou pour tout détruire. Ainsi, les souverains, qui désirent régner sur leurs peuples et habiter dans le cœur de leurs sujets, ont un intérêt commun de se tenir étroitement liés ensemble, pour ne point toucher à ce qui est impur ; ils ne peuvent que se séparer promptement des rebelles, en les vomissant de l'empire et en renvoyant promptement ces enfants dénaturés dans les Etats-Unis qui leur ont donné le jour. Là, ils cultiveront à leur aise, avec leurs pères, l'arbre des révolutions qui a pour eux tant de charmes. Alors chaque monarque légitime deviendra le père et le souverain de son peuple ; ils marcheront tous ensemble dans la lumière et la vérité, sans crainte de nouvelles secousses ou de nouvelles révolutions. Les enfants, comme les pères, ne pouvant souffrir aucun supérieur, se dévoreront eux-mêmes les uns les autres. Comme un vaisseau sans gouvernail est jeté deçà et de-là par les flots, de même un empire sans chef et sans gouvernement est continuellement agité et troublé par ses propres habitants qui se déchirent entre eux.

Celui-là n'avance guère, qui n'évite que les extérieurs du mal, sans en arracher la racine ; cependant, en payant des pensions aux sujets devenus rebelles et parjures, sans avoir égard à leur soumission ou à leur fidélité actuelle, c'est confondre l'homme vicieux avec l'homme vertueux ; c'est les placer tous ensemble au même rang et sur la même ligne ; c'est fournir à ses ennemis les moyens de revenir avec plus de furie contre les monarques et les peuples qui pourroient s'en trouver plus mal.

Si la clémence précède toujours les bienfaits, la justice doit aussi toujours les accompagner; et la justice n'accorde ni pensions, ni emplois élevés au traîtres et aux rebelles; elle les réserve pour récompenses aux sujets soumis au prince et fidèles à l'état. Ainsi, les ennemis des trônes et du gouvernement, fussent-ils élevés aux premiers emplois, et décorés de tous les honneurs, sont toujours des mercenaires et des intrus, du moment qu'ils deviennent ingrats et parjures; leur infidélité et leur rebellion, non-seulement leur ôtent tout droit aux faveurs et aux récompenses des princes, mais encore elles les couvrent d'infamie et de confusion. Et quand même ils auroient précédemment rendu les plus importants services à l'état, dès l'instant qu'ils s'avilissent jusqu'à consentir à être traîtres et parjures, ils ne méritent plus que l'exécration publique et les plus durs châtiments: ils se souillent alors du plus énorme des crimes, qui est celui de séditieux, ils manquent de respect à leur souverain, d'attachement à leur patrie, d'amour et de fidélité à leurs concitoyens; ils ternissent toute la gloire qu'ils s'étoient acquise par leur courage et leur dévouement, pour se vautrer dans l'ordure et la fange.

L'obéissance et la fidélité furent toujours les premiers échelons, pour mériter une réputation solide et pour s'élever à l'apogée de la gloire; mais la persévérance en fit toujours le couronnement. Plus on a reçu de bienfaits du prince, plus on lui est obligé; plus il nous à élevés en dignité, plus nous lui devons d'attachement et de reconnoissance, plus aussi le roi a droit de nous demander obéissance et services.

Les mots ne sont pas les choses. Parce que les conspirateurs appellent régénérer les nations, lorsqu'ils bouleversent les empires, qu'ils ruinent et désolent les peuples par les guerres civiles qu'ils font naître dans les royaumes révolutionnés, ils croyent follement avoir le droit de tout dire et de tout entreprendre pour saccager les empires. Mais les désastres que les séditions ont déjà opérés dans tous les états révoltés, sont plus éloquents et plus convaincants que les discours de nos modernes Vandales, qui n'ont eu que la rage de renchérir sur les cruautés des peuples les plus barbares, et de

reprendre leur place de férocité dans les annales de l'histoire; qui souillent les nations les plus sauvages et les plus inhumaines.

Les avantages que l'on procure à ses concitoyens ou à son prince font tout le mérite de la vie. C'est le bien que l'on fait à sa patrie, qui distingue le sujet fidèle du parjure. Ainsi, le bien seul forme et illustre les grands hommes de tous les âges et de toutes les conditions; mais les magistrats et les pensionnés, recevant plus du gouvernement que tout autre, sont aussi plus obligés à le soutenir et à le défendre, et le prince a par conséquent le droit de leur demander davantage qu'à tout autre. C'est plutôt par corruption que par légéreté, ou par inconstance, que les rebelles se révoltent contre l'autorité; et nous ne craignons pas d'avancer qu'ils ont tous puisé cet esprit d'insubordination dans les antres ténèbreux des sociétés secrètes dont ils ont avalé le fiel et l'amertume.

Par tout ce que nous avons déjà annoncé, le lecteur doit être convanicu que les ennemis des trônes et des autels n'oublient pas leur propre intérêt et qu'ils savent tirer avantage des ruines qu'ils préparent aux autres, tout en les flattant et en les caressant. Pour ne lui rien laisser ignorer, nous allons encore lui rappeler la conduite scélérate des Américains envers les Espagnols. Sitôt que les machurés eurent enveloppés de leurs filets cette nation aveugle, tout en faisant alliance avec elle, les noirs ont commencé par se rendre maîtres des trésors de l'Espagne, et par s'emparer de leurs plus riches possessions. Les pères de la liberté et de l'égalité, sous les doux noms d'amis et de frères, et sous le masque d'alliance, ont envahi les îles les plus florissantes de leurs nouveaux partisans. Ces usurpations font aujourd'hui la principale grandeur et la plus grande richesse des nègres; mais leur fausse gloire n'est due qu'à la perfidie et à la scélératesse des meneurs des séditions et des conspirations, et la félicité apparente des Américains, pourroit bientôt n'être que le prélude des maux et des châtiments que Dieu réserve aux garçons de la pelle, ainsi qu'à leurs cruels et impitoyables pères; et le moment où ces antropophages croyoient maîtriser et anéan-

tir toutes les nations, pourroit bien être celui où les peuples et les monarques irrités, s'armeront enfin pour purger la terre des ennemis du repos et de la félicité publique. Tout fait dejà présumer que l'instant que Dieu a marqué pour délivrer les peuples et pour mettre fin aux ravages des carbonari et des partisans des autres sociétés secrètes, ne tardera pas à recevoir son accomplissement ; car les conspirateurs sont aujourd'hui si aveugles et aveuglés, qu'ils ne connoissent plus à présent la vérité, et qu'ils ne savent où ils vont.

Le plus grand malheur pour tous les sectaires, est de méconnoître Dieu, et d'ignorer que le sceptre de son empire est un sceptre d'équité et de justice, et que la porte du ciel une fois fermée ne se rouvre plus. S'ils réfléchissoient combien il sera dur aux impies que Dieu a appelés en vain à l'héritage céleste, d'entendre, lorsqu'ils seront obligés de comparoître devant son tribunal, cet arrêt foudroyant : Je vous dis en vérité que je ne vous connois point ; ils ne seroient ni si méchants, ni si endurcis : ils devroient même s'estimer fort heureux de ce que le créateur, par son infinie miséricorde, ne les a pas encore précipités tout vivants dans les plus profonds abîmes, pour y être tourmentés à jamais par les démons, leurs frères et amis, ou pour y être châtiés par les feux dévorants de l'enfer que Dieu a destinés, de toute éternité, pour servir de supplices aux cœurs noirs et endurcis; mais des impies, des factieux, aveuglés par une jalousie forcenée, étouffent les remords avec les crimes; ils foulent aux pieds l'autorité des souverains et des magistrats, ainsi que l'empire des lois qui les condamnent; ils bravent jusqu'aux foudres vengeresses du Tout-Puissant qu'ils affectent de méconnoître. Par leur fureur et leur scélératesse, ils grossissent leur force et leur nombre d'adeptes, et espèrent en vain venir à bout de renverser la puissance des monarques et des magistrats, ainsi que les desseins du Créateur. Les garçons de la pelle sont tous des enfants de malédiction, qui se précipitent dans le puits de l'abîme où les ténèbres leur servent de chaînes, pour les tourmenter jusqu'au jour terrible des vengeances du Seigneur, et si les souverains ne sont fatigués du fardeau de la royauté, où les peuples entièrement aveuglés

sur leurs propres intérêts, la perte des machurés, qui ont juré de tout réduire à feu et à sang, deviendra bientôt inévitable.

Déjà le Très-Haut a fait éclater sa sagesse et sa puissance, en ruinant de fond en comble les habitants de Sodome et de Gomorrhe, adonnés à tous les vices et à tous les crimes, afin que leur punition servît d'exemple et de leçon à ceux qui seroient tentés à l'avenir de vivre dans l'impiété, ou de se souiller de toutes sortes d'iniquités. Il ne délivra également que le juste Noé du déluge universel, avec toute sa famille, pour les préserver de la fureur, de la corruption et de la persécution des méchants qui tourmentoient ces innocents, tant par leur vie infame que par leurs crimes détestables. Déjà les souverains de la terre, extrêmement affligés des progrès des conspirateurs, s'occupent à mettre un prompt terme à leurs affreux ravages, et tout porte à croire que les carbonari seront bientôt réprimés et punis. S'il est juste que les vainqueurs soient couronnés, il n'est pas moins juste que les corrupteurs, les rebelles et les parjures, soient châtiés.

Par le châtiment terrible que le Créateur exerça sur ces premiers impies, et par la protection visible qu'il accorda à ses fidèles serviteurs, le lecteur doit être persuadé que le Seigneur sait délivrer ceux qui le craignent, des maux dont ils sont menacés, et qu'il réserve ses foudres et les plus rudes châtiments pour punir les factieux et les parjures, qui n'ont point honte de corrompre les peuples par des paroles outrageantes et de malédiction, afin d'introduire de nouvelles sectes par le fer et le feu, pour perdre les sujets fidèles ou les véritables adorateurs du vrai Dieu ; mais la condamnation des rebelles et des séditieux est résolue depuis longtemps. Déjà les souverains s'avancent à grands pas pour les combattre et les vaincre, et les mains qui doivent les frapper, ne sont ni paralysées, ni amorties. Le bras du Seigneur, qui a déjà jugé et condamné les méchants, n'est ni moins fort ni moins puissant qu'au temps de Noé ; autant il sera sévère et terrible envers les séditieux, autant il sera agréable et propice aux vrais enfants de Dieu qu'il protège. La seule différence qui existera, c'est qu'au temps

de Noé, les impies furent submergés par les eaux, tandis qu'ils doivent périr aujourd'hui par le fer et le feu, ou par le gibet, pour être ensuite précipités dans les abîmes de l'enfer; les feux éternels pouvant seuls être la juste punition de la fureur des méchants, et expier les iniquités et les forfaits des conspirateurs qui persisteront dans leurs égarements et dans leurs débauches. Les carbonari ont déjà porté à son comble la scélératesse humaine; cette race de Caïn et de Barrabas n'a rien omis pour attirer sur elle la colère de tous les rois, ainsi que les foudres du Tout-Puissant: blasphêmes, infidélités, ingratitude, incendies, meurtres et forfaits, profanation jusque dans les temples du Seigneur, impiétés et cruautés inouies, tout a été mis par elle en usage pour opérer l'abomination de la désolation dans tout l'univers. Mais quand cette horde d'assassins et de vrais démons, se croira au faîte de la grandeur ou au comble de la joie, toutes les nations irritées par tant d'iniquités, fondront sur elle et l'accableront: car toutes les œuvres des conspirateurs doivent être un jour punies, et leurs complots renversés; alors leurs pensées se dissiperont, comme de la fumée que le vent emporte.

CHAPITRE LIV.

La fin tragique des pères des sociétes secrètes devroit au moins convaincre tous les adeptes de leurs égarements et de leur folie, car si les instructions d'iniquités qu'ils ont reçues se réalisoient, les carbonari annonceroient la consommation de la fin des siècles.

Le lecteur doit être à présent convaincu que les sectaires n'enseignent à leurs disciples que l'art de mentir, qu'ils appellent tour d'adresse. Ils sont semblables aux oiseleurs qui aveuglent leur proie pour la faire donner dans leurs filets ; ainsi, les pères qui souffrent que leurs enfants fassent partie des sociétés secrètes, ne peuvent les envoyer à une école plus dangereuse. C'est confier ses brebis à des loups, ses pigeons à des éperviers, et ses poulets à des milans ; car il leur apprennent à ne trouver rien de beau comme l'impiété et la révolte, et à tout sacrifier pour les intérêts de la secte, qui fournit les moyens aux américains d'avoir toujours impunément au milieu de nous leurs agents secrets, leurs espions, qui sont les instigateurs des troubles et les zélés défenseurs des révolutions ; n'envions aux sectaires ni leurs mœurs, ni

ni leur science : qu'ils la gardent, mais qu'ils se retirent loin de nous ; qu'ils aillent faire usage de leur apprentissage de férocité chez ceux qui la leur ont apprise ; qu'ils retournent en Amérique, d'où les Laf..... et les R....., etc., ne sont revenus que pour notre malheur : leurs paquets sont prêts il y a long-temps ; ils n'attendent pour leur départ que l'embrâsement de leur patrie, qui est la fin de leurs complots et de leurs travaux. Que font-ils encore ici ? La longue et dangereuse maladie que la France a contractée en les recevant dans son sein, ne peut être guérie qu'en les vomissant. Que l'exemple du passé nous rende plus circonspects pour l'avenir, afin de ne pas échouer deux fois au même écueil.

Rappelons-nous que la perte de notre commun père a entraîné la ruine de la France, et que, sans les factieux et les traîtres, chaque François auroit désiré racheter la vie d'un si vertueux prince au prix de la sienne. Mais à force de souplesses, de perfidies et de cupidité, beaucoup sont devenus les personnages les plus éminents de l'état ; tantôt sous une forme et tantôt sous une autre, ils n'en sont pas moins venus à bout de réunir entre leurs mains toutes les richesses, et d'accumuler sur leurs têtes criminelles, toute la puissance. Quand ils ont été maîtres absolus, ils ont commandé la joie ; mais les larmes et les flots de sang couloient de toutes parts.

Ne soyons donc plus insensibles à la désolation générale de nos voisins, si nous ne voulons bientôt éprouver les mêmes fléaux ; et le premier pas pour s'en préserver seroit de chasser de son sein quelques intrigants furieux qui cherchent à replonger la France dans l'esclavage et l'anarchie. Ce seroit venger les rois des attentats des traîtres et des parjures qui travaillent sourdement les militaires à tourner leurs armes contre leurs souverains légitimes et contre leur patrie. Ces audacieux conjurés voudroient produire dans chaque empire des ruines et de misérables masures, dont l'air champêtre et sauvage annonceroit à l'avenir une déplorable solitude ; ces nouveaux maîtres voudroient faire bande à part, en répandant çà et là leur venin ; ils ont déjà formé partout de petits ruisseaux, pour mettre à sec le grand fleuve de soumission et de fidélité qui circule dans tous les

empires, et qui fait la gloire, le repos et la félicité des peuples, en assurant la sécurité des monarques, et la prospérité des sujets. Ces faux docteurs enseignent, à leur école ténébreuse, que les militaires, leurs adeptes, ne sont point soumis à la puissance royale; que depuis qu'ils étoient entrés dans leur ordre, les rois n'avoient plus aucun droit sur eux; qu'ils n'étoient assujettis qu'au serment juré à la secte, et qu'ils ne devroient obéir qu'à leur Grand-Orient, à leurs aréopagites ou à leurs grands-maîtres. Ainsi, de tels docteurs ne peuvent que souiller le sol qu'ils habitent, et empoisonner tout ce qui les entoure ; ils méritent bien d'être chassés ignominieusement, s'ils persistent dans leurs égarements. Une loi qui enjoindroit, dans une sédition et dans un brigandage public, aux moteurs du désordre, de sortir du royaume, seroit une loi juste et importante, digne d'une éternelle mémoire, puisqu'elle auroit pour objet la vie du prince, et pour fin le salut du royaume. L'on ne peut prendre trop de précautions pour mettre en sûreté la personne du prince, le repos et la tranquillité des citoyens, que les rebelles et les parjures ont déjà mis plusieurs fois en danger. Ainsi, ceux qui s'opposeroient, soit à cette loi solitaire, soit à son exécution, ne pourroient être considérés que comme les ennemis jurés des souverains et des peuples ; ceux qui refuseroient de se soumettre, ne peuvent pas mieux être soufferts, parce qu'ils tendent également à renverser les fondements de l'autorité royale. S'ils l'acceptent, ils ne méritent toujours aucune confiance, parce que dans tous les empires où les sectaires ont le moindre crédit, ils ne pensent et n'agissent pas comme ils parlent ; ils changent de sentiment, d'habit et de nom, comme de climat, au gré de leur haine, de leur vengeance ou de leur intérêt. Les sociétés secrètes sont le foyer de l'impiété, le centre de la révolte et l'ame des révolutions ; elles prennent pied insensiblement, jusqu'à faire craindre que, dans la suite, ce funeste levain ne passe de l'Espagne aux autres empires.

En effet, les sectaires n'ont aujourd'hui, pour leurs plus grands adversaires, que les monarques et les sujets fidèles. Beaucoup de dignitaires ont avalé la coupe empoisonnée qu'ils leur ont présentée, et au lieu d'être

leurs ennemis, comme leur emploi élevé et leur honneur leur en font un devoir, ils sont devenus leurs amis. Alors ils cherchent peu à peu à se soustraire eux-mêmes à l'obéissance due au prince, et ils voient, si non avec joie au moins avec indifférence, leurs maîtres nouveaux attaquer et combattre l'autorité des monarques dont ils comptent les droits pour rien ; plusieurs ne craignent même pas de se flétrir et de se couvrir d'opprobre et d'infamie, en cherchant à plaire aux conspirateurs, au détriment du roi. En secret, ils encouragent les meurtriers ; ils leur donnent des éloges, ils se servent du crédit et de l'influence que leur donnent leur place, pour tromper et égarer le souverain, ou pour donner main-forte aux séditieux dont ils sont devenus les esclaves.

Par la perfidie des ministres, des généraux, et leur alliance avec les révolutionnaires, tous les trônes ont déjà été ébranlés : attendra-t-on, pour mettre fin à tant de désastres, que les rebelles aient consommé leurs iniquités ? N'est-il pas plus prudent aujourd'hui pour s'assurer la fidélité des premiers magistrats, qu'ils renoncent à toutes sectes secrètes, et qu'ils jurent obéissance à leur véritable souverain. Les sujets fidèles s'y soumettront avec joie, mais les rebelles et les parjures murmureront de ce qu'on leur ôtera tous les moyens de nuire à l'avenir. Mais le salut du prince et celui de l'état doivent être plus précieux et plus chers que l'injuste fureur de quelques séditieux.

Dans quelle crainte ne doit pas nous jeter le souvenir de cette aveugle soumission que les adeptes jurent à leurs maîtres obscurs, et par laquelle ils s'obligent par serment à fouler aux pieds l'autorité divine et humaine, et à enfoncer leur poignards dans le sein de leurs pères, de leurs épouses et des monarques ? Forcés de trembler pour la personne du prince, pourrons-nous compter un moment sur sa vie, tant que les conspirateurs trouveront des partisans dans les premiers dignitaires ? Ne seroit-ce pas une véritable folie, de voir de loin le danger et d'y courir tête baissée ? Avant que les noirs n'eussent répandu en France le venin de leur contagion, on n'auroit pu y trouver un François assez lâche et assez

malheureux pour vouloir trahir son prince et sa patrie, dont le salut, comme on l'a dit souvent, dépend de celui de sa majesté ? Combien de fois les Bourbons n'ont-ils pas été outragés, et la France attaquée par les ennemis jurés qu'elle renfermoit dans ses entrailles, et qui n'étoient unis que pour la dépouiller et la saccager ? Les ingrats qui ont été les premiers à insulter nos princes, seroient encore les premiers à trahir leurs intérêts. Nous ne pouvons avoir déjà perdu de vue le meurtre du feu roi d'heureuse mémoire. C'étoit cette foule de rebelles et de conspirateurs devenus conventionnels, qui avoient soulevé son peuple contre lui ; eux seuls sé sont rendus coupables du crime de lèze-majesté : mais les François n'en ont pas moins perdu le meilleur des pères ; ils n'en ont pas moins été orphelins et malheureux. Ainsi, il est au moins pardonnable d'être trop préoautionné pour mettre en sûreté la personne du prince et le salut du royaume. Je sais que les sectaires n'inspirent que pitié aux monarques, et qu'ils n'ont de force et de vigueur qu'autant que l'autorité leur en laisse prendre, sans vouloir agir contre eux ; mais je sais aussi combien les initiés sont dangereux, lorsque les magistrats ne les répriment point, ou lorsque quelques princes ou quelques dignitaires, ont eu la foiblesse de faire alliance avec ces hommes corrompus, ou de prendre leur défense. Nous portons avec nous une semence divine, répandue dans nous mêmes : si elle est cultivée par une bonne main, elle produit des fruit dignes de son origine ; mais si elle tombe entre des mauvaises mains, nous ne sommes plus qu'une terre marécageuse et stérile, qui étouffe ce germe divin, et qui, au lieu de froment, ne produit que de l'ivrale ; et les sectaires sont précisément cette terre marécageuse qui répand au loin son infection. Plus on laisse séjourner une source impure, plus elle fait de ravages, plus aussi son poison devient mortel et difficile à guérir. A force de ménager les méchants, ils ont produit tous les maux que nous avons soufferts ; ils nous ont donné un usurpateur, et ils cherchent encore à renouveler nos plaies dans tous les empires.

Les sectaires se sont soulevés avec grand bruit : ces ouvriers d'iniquité ont formé de vains desseins ; ils ont

entrepris de soulever tous les peuples avec eux, et de les entraîner dans une ruine universelle. Alors les rois de la terre se sont levés : ceux qui veillent au repos de leur peuple ont déjà confondu une fois ceux qui ont voulu le troubler. Ils ne prennent les armes aujourd'hui que pour donner une paix stable à l'Europe, ou pour châtier des téméraires qui cherchent à imiter ces géants présomptueux, qui, en voulant essayer de s'élever jusqu'au ciel, se précipitèrent et périrent misérablement. Des furieux conjurés, qui violent effrontément les droits les plus sacrés, non-seulement ne peuvent trouver ni invoquer aucune loi en leur faveur, mais encore dans les crimes qui regardent le prince et l'état, la notoriété seule suffit pour faire prononcer la condamnation des prévenus. Il n'est besoin ni de formes, ni de preuves, contre les coupables, quand les maux de l'empire sont sensibles et palpables, et surtout quand les moteurs des meurtres ou des désastres sont si versés dans l'art des complots, des séditions, qu'ils changent jusqu'à trois fois leurs véritables noms pour se soustraire à la justice, et pour tromper les magistrats.

CHAPITRE LV.

L'autorité légitime est bien d'un autre poids que l'usurpation, et les chefs des sectaires doivent s'estimer fort heureux, après tous les maux qu'ils ont produits, si les monarques alliés se contentent de chasser de leur empire les révolutionnaires, et de les renvoyer pour toujours aux Américains leurs pères, dont ils sont devenus les sots et plats valets.

Quand l'on est certain qu'une source est empoisonnée, l'on doit chercher à la tarir avant qu'elle ne circule et qu'elle ne répande le venin de sa contagion, surtout quand les effets viennent à l'appui de l'accusation, et que l'opinion publique en signale les auteurs; et s'ils sont arrêtés en flagrant délit, toute autre preuve est surabondante et inutile. Alors, le tortillage et la lenteur des formes obscurcissent la vérité, en favorisant les pères des forfaits et des décombres, dont l'échafaud doit faire une prompte fin, pour intimider ou pour faire rentrer dans le devoir leurs maîtres avec leurs partisans.

Je sais que les conspirateurs sont dispersés dans tous les empires, et qu'ils ne résident pas tous en France; mais j'aime mieux un homme du fond de la Russie,

soumis à son souverain, qui s'intéressera pour le bonheur et la prospérité des Français, qu'un traître qui, né et élevé dans Paris, souvent par les bienfaits du monarque, sera assez dénaturé ou assez scélérat pour vouloir ruiner le lieu de sa naissance, la gloire et la liberté de ses frères, en tournant ses armes contre son souverain ou contre ses propres concitoyens.

L'on sait aujourd'hui, et l'expérience ne l'a que trop confirmé, que tous ceux qui ont sucé le lait des sociétés secrètes se sont dépouillés de tout amour de la patrie; qu'ils travaillent avec fureur à la perte du prince et à la ruine de leur patrie. Leurs complots, leurs mœurs, leur conduite abominable, leurs affections, leur serment, leur fidélité, leur obéissance à des maîtres obscurs, n'ont point d'autres but que l'insubordination pour faire la guerre aux monarques et aux magistrats établis; l'on n'ignore pas aujourd'hui que depuis que l'esprit de révolte et de sédition des américains a passé dans le cœur des François, il a gâté absolument les mœurs de cette nation dont l'effervescence n'est pas encore entièrement appaisée, malgré les terribles leçons qu'ils ont reçues de l'usurpateur, et malgré les soins et la tendresse du monarque actuel. Les sectaires sont devenus non-seulement impies, rebelles et parjures, mais encore cruels, féroces et altérés de sang comme leurs pères, les américains; dès-lors, les adeptes comme les maîtres, n'ont travaillé qu'à étouffer l'obéissance que chaque sujet doit à son prince, le respect dû aux magistrats et l'amour de la patrie, pour ne s'attacher qu'aux intérêts de la secte. Pour mieux corrompre la génération présente, les chefs ont délié leurs adeptes du serment de fidélité envers leur souverain; sous le sceau des sociétés secrètes, ils ont brisé tous les liens de l'ordre social, ils ont frayé le chemin des révolutions. Parce qu'ils étoient venus à bout de tout bouleverser dans certains empires, et de moisonner sans peine ce que tant d'autres avoient semé au milieu des plus grands dangers, les séditieux ont cru qu'ils avoient la puissance suprême, et le droit de confirmer et de déposer les rois. Parce qu'ils avoient fait couler des flots de sang et produit des monceaux de cendres, ces lépreux se sont crus assez forts pour mettre à prix les

royaumes et toutes les couronnes à l'encan. Les enfants ont hérité des crimes des pères, et la rebellion est devenue une lèpre et une espèce de maladie héréditaire, qui à saccagé et dévoré tous les états des souverains qui ne se sont pas opposés avec force aux progrès des lépreux conjurés. Les téméraires entreprises des sectaires, pour troubler la tranquillité publique, ont rendu tous les Grands-Orients, les aréopagites, les grands maîtres, les garçons de la pelle, avec leurs très-hauts et très-puissants seigneurs, criminels d'état, pour avoir essayé d'usurper toute l'autorité qu'ils ne méritent point, et dont ils sont si peu dignes.

Nous ne pouvons assez répéter à nos lecteurs que c'est à l'école des conciliabules secrets que les adeptes ont puisé leurs leçons d'impiété et de rebellion. C'est dans ces repaires affreux qu'ils ont juré haine aux autels et aux trônes: c'est dans ces synagogues de Satan que tous les initiés s'obligent étroitement, sous la foi du serment, à commettre les crimes les plus horribles, et à suborner des meurtriers, pour assassiner les rois.

C'est ce redoutable serment qui a effacé dans le cœur des adeptes le souvenir des lois bienfaisantes de la monarchie françoise, et des libertés de l'église gallicane, pour les remplacer par les lois de proscription, de fureur et de sang des amateurs de la liberté et de l'égalité.

C'est encore ce serment exécrable qui a produit les guerres civiles de l'Espagne et de la Grèce, au préjudice du serment de fidélité qui lie les sujets à leur souverain, et qu'on ne peut abolir sans exposer l'état à une ruine certaine: car le salut et la conservation des empires dépendent de la soumission des peuples envers leur prince, et aucune nation n'a le droit de changer la dynastie régnante; la puissance royale ne souffre point de rivale: son autorité ne peut se diviser; elle ne reconnoît aucune juridiction qui lui soit égale. Tels sont les attributs de la royauté: son essence oblige tous les magistrats à prêter serment de fidélité au roi; et tous les sujets de son empire sont tenus de lui être soumis et obéissants. Mais les leçons que nous avons rapportées, et qui sont les seules que les chefs donnent à leurs adeptes dans leurs antres ténébreux, ne sont rien moins que la soumission

et la fidélité que tous les magistrats, les militaires et les sujets doivent à leur légitime souverain; elles suffisent seules pour convaincre les meneurs des sociétés secrètes de téméraires, de séditieux, de criminels, de s'être rendus coupables d'attentats à la majesté divine et humaine. Les instructions de ces vrais démons démontrent encore à l'évidence que les chefs des conciliabules secrets ne sont que des corrupteurs de la jeunesse, des perturbateurs de la tranquillité publique, contraires à la paix des empires, et des ennemis mortels du repos des monarques. Oui, nous ne craignons pas de le dire, les enfants, comme les pères des décombres et des ruines, ne cherchent qu'à introduire partout la fureur et la rebellion des américains dont ils sont les vils esclaves et les odieux émissaires, en allumant partout le flambeau de la discorde, de la révolte et des guerres intestines. Les œuvres d'iniquité des sectaires sont plus expressives que leurs paroles, leurs forfaits démentent entièrement ce que leur bouche annonce; car on les accuse ouvertement aujourd'hui d'être les instigateurs des troubles et des guerres civiles qui viennent d'éclater en Grèce et en Espagne. Après avoir corrompu la jeunesse, les ouvriers de Satan ont excité les Crecs et les Espagnols à la révolte; sous les doux noms d'égalité et de liberté, ils les ont égarés, ensuite ils les ont traités comme leurs captifs, après les avoir réduits sous la plus dure servitude. Ils ont confirmé par leurs œuvres les accusations que nous avons portées contre eux; ainsi, pour convaincre ces géants orgueilleux et vains, nous n'avons eu besoin que d'eux-mêmes, car ces collines présomptueuses, avec leurs partisans, n'ont fait qu'introduire le trouble dans le gouvernement de l'état et dans celui de l'église. Ils ont engendré dans chaque empire une foule de petits maîtres sans connoissances, qui ont fait naître partout les querelles, les dissensions, les jalousies, les haines, les révoltes, les divisions, les disputes de toute espèce, et jusqu'aux guerres civiles. Ainsi, les sectaires étant les plus dangereux ennemis des princes et de l'ordre social, sont comme le cachet de cette grande plaie dont la Grèce et l'Espagne sont aujourd'hui frappées. Les moteurs de tant de désastres méritent bien aujourd'hui que les souverains songent à briser le sceau d'ignominie que les américains ont apposé sur ces peu-

ples malheureux, pour assurer, dans chaque empire, la paix, l'ordre et le repos de ces nations, en faisant rentrer dans le devoir la multitude des rebelles aveugles et aveuglés. La propre sûreté des souverains mérite bien qu'ils travaillent enfin à purger pour toujours leurs divers royaumes de cette vermine contagieuse qui corrompt jusqu'au mérite, et qui empoisonne jusqu'à la vertu. Les effets lugubres du venin des révolutionnaires sont aussi prompts, aussi subtils et aussi désastreux que ceux de la poudre lorsqu'elle fait son explosion. Ainsi, pour des maux tels que les nôtres, il ne faut point de remèdes lents, ni de médecins timides. L'obéissance aveugle que tous les adeptes jurent à leur maîtres noirs et inconnus doit les rendre suspects à tous les monarques et à tous les gens pensants. Les sectaires, par leurs manœuvres secrètes et perfides, ont déjà réussi à nous amener dans plusieurs empires les ravages des grandes révolutions; mais ils nous ont amené aussi le moment propre aux grandes entreprises, pour châtier exemplairement les pères endurcis des sociétés secrètes, avec leurs enfants obstinés. Le moment est venu si à propos, qu'il n'y a pas un moment à perdre pour mettre fin aux désastres des révolutions et pour assurer la tranquillité publique. Si les conspirateurs ont eu la honte de ne pouvoir bouleverser tous les empires, les souverains auront au moins la gloire de donner la paix à tous les peuples, et de rétablir l'ordre partout où il a été troublé: ce titre honorifique doit être plus cher aux peuples que celui de conquérants.

Si les carbonari n'ont pu commettre tous les meurtres et tous les ravages qu'ils complotoient, ce n'est ni l'intention, ni la hardiesse qui ont manqué à ces scélérats furieux; mais c'est que la véritable autorité est au-dessus de l'usurpation, et qu'elle est plus puissante que la noirceur et la malice des conspirateurs. Mais les souverains, qui sont des médecins expérimentés contre les maux dont nous sommes menacés, et contre ceux que souffrent les Grecs et les Espagnols, ne laisseront rien dans leur empire qui en pût troubler l'ordre et l'harmonie. Ils couperont jusqu'à la racine de l'arbre qui voudroit troubler notre repos et notre liberté; ils feront une saignée si profonde à ceux qui tirent le suc et le sang des peuples, qu'ils

mettront fin aux révolutions et aux guerres civiles, en pardonnant aux égarés, et en punissant sévèrement les chefs et les moteurs de tant de cendres de meurtres et de désastres. Les souverains n'ont pas encore oublié qu'ils ont essayé en-vain, par tendresse et par bienfaits, de gagner le cœur des sectaires pour les ramener à l'honneur et à leurs devoirs; ils n'ignorent pas qu'ils n'ont pu, par la douceur, garantir leurs peuples de ces harpies qui infectent tout ce qu'elles touchent ou tout ce qui approche de leur souffle impur. Ils savent que, jusqu'ici, c'est en-vain qu'ils ont pardonné aux sectaires: ces enragés, indignes de commisération et de pitié, sont promptement retournés à leurs vomissements. Les monarques songeront enfin à leur propre conservation d'où dépend celle de leurs sujets; ils préféreront à leur tendresse et à leur clémence sans borne, la félicité publique qu'ils ne peuvent acquérir et conserver qu'en éloignant pour toujours de leur empire les boute-feux des sociétés secrètes.

CHAPITRE LVI.

S'il existe des révolutionnaires pour tourmenter et dévorer les peuples, il existe aussi des monarques pour les éclairer et les défendre; et la sainte-alliance est tout à la fois la plus ferme colonne des trônes, le plus solide fondement de la paix et du bonheur des peuples, ainsi que l'appui des sceptres chancelants, avec la terreur et l'effroi des conspirateurs.

Les souverains n'auroient qu'une puissance chimérique, et un vain titre, s'ils n'avoient le droit de punir des séditieux qui se révoltent contre leur roi, et qui usurpent avec audace son autorité. La puissance de ceux qui viennent de pacifier l'Europe subsiste toujours dans son entier; les mêmes souverains s'arment encore aujourd'hui dans la seule vue du bien public, contre Mina et ses satellites. Leur force, loin de s'être diminuée, s'est encore accrue par l'affiliation de Louis XVIII, et par son adhésion à la salutaire alliance. Le plus foible de tous ces monarques est bien d'un autre poids, et a plus de crédit et de puissance que quelques révoltés armés en brigands pour retenir captif Ferdinand VII avec toute sa famille, ou pour persécuter les Espagnols fidèles à leur prince, à l'honneur et à leurs devoirs; la légitimité a bien un autre ascendant que l'aveuglement et la fureur de quelques facditieux ou de quelques rebelles.

Il est vrai que la malice des séditieux a surpassé la bonté des monarques, qui ne s'étoient d'abord unis que pour rétablir les Bourbons dans leurs droits en France. Aujourd'hui, la même alliance déploie ses forces pour ramener l'ordre en Espagne, et pour faire remonter Ferdinand VII sur son trône et celui de ses ancêtres, et pour le faire jouir en entier de tous les droits que lui donnent sa naissance et son grand amour pour son peuple. Ce prince, trop généreux et trop confiant, est aujourd'hui dans les fers; mais il n'en est pas moins le seul souverain de l'Espagne. Les parjures qui ont usurpé son autorité et sa puissance, se sont rendus criminels d'un énorme attentat qui les couvre d'opprobre aux yeux de toutes les nations. Ainsi, les souverains qui prennent la défense de Ferdinand VII et celle des Espagnols opprimés, méritent les plus grands éloges. Leur sagesse, leur prudence, leurs vertus sont déjà assez connues : il ne m'appartient pas d'en parler, car je ne puis que diminuer ou affoiblir leur gloire. Les révoltés, pour avoir préféré l'iniquité à leurs devoirs, ne peuvent s'attribuer qu'à eux-mêmes les maux dont ils vont être frappés. Leurs horribles crimes ont attiré sur eux la colère, la vengeance et les foudres de tous les puissants de la terre. Ainsi, les séditieux n'auront que le sort qu'ils auront choisi eux-mêmes par leur scélératesse incurable. Les souverains s'empresseront de tendre une main secourable aux sujets fidèles; mais ils puniront sévèrement les parjures; la justice du juste sera pour lui, mais l'iniquité du rebelle retombera sur sa tête criminelle. Le fils coupable ne sera plus confondu avec son père innocent. Chacun recevra selon ses œuvres; la fidélité seule sera recompensée, et la rebellion sera aussi seule punie; les monarques protégeront les innocents, ils deviendront leurs libérateurs; mais ils seront la terreur et l'effroi des conjurés qu'ils extermineront. L'immortel Louis XVIII et le grand Alexandre ne rivalisent déjà qu'en générosité, pour rendre plus promptement la liberté et l'autorité à Ferdinand VII, et pour châtier les Mina et les cortès qui produiroient la consommation de la fin des siècles s'ils obtenoient de nouveaux triomphes.

Les rebelles Espagnols ont fait alliance avec les Américains; ils sont dévoués à leurs ordres, ils ont voulu

souffler en Europe le feu de la division ; et toutes les nations indignées se sont élevées contre eux. Leurs pères, les machurés, se sont également efforcés d'allumer le feu des séditions chez tous les peuples d'outre-mer, jusque dans les plus petites îles ; si ces monstres de révolutionnaires n'ont pas encore reçu le châtiment dû à leur noirceur et à leur scélératesse, ce n'est pas faute de perfidie et de crimes; mais tout fait présumer à présent que le moment de leur punition n'est pas éloigné, car les puissants de la terre ont fait alliance, pour le bonheur de toutes les nations; il se sont promis d'arracher jusqu'au germe des révolutions qui ont troublé long-temps la paix et le repos des peuples, et la parole des monarques est sacrée.

Personne n'ignore, aujourd'hui, le précepte de l'apôtre qui ordonne à tous, sans exception d'âge ni de condition, d'obéir au roi, comme au premier de tous. Nous devons à bien plus forte raison cette obéissance aux souverains, lorsqu'ils ne se servent de l'autorité qu'ils ont reçue de Dieu que pour préserver leurs peuples de la fureur des conspirateurs, ou pour remplir le serment qu'ils ont fait de défendre les personnes, les biens, la liberté et la tranquillité de leurs sujets, et non pour satisfaire leurs passions, telles que la haine, la vengeance, ou une ambition démesurée. Lorsque les peuples sont dociles aux ordres du prince, chaque monarque, de son côté, comme par retour, prend avec joie la défense de ceux qui le soutiennent, contre les ennemis communs du trône et de la patrie; lorsque l'obéissance que les sujets ou les militaires rendent à leurs souverains les expose à quelques dangers, le supérieur fait sa propre cause de celle des inférieurs : chaque monarque paroît avec plaisir sur la brèche, pour animer et soutenir ceux qui le défendent. Par cette harmonie, les bourgeois et les militaires fidèles se reposent tranquillement à l'ombre de la protection du monarque qui les gouverne, comme le roi et son peuple peuvent dormir paisiblement, lorsque le soldat est soumis et obéissant. Mais le souverain ne doit jamais confondre une troupe docile avec une infidèle qui témoigne du refroidissement, de l'irrésolution, lorsque la patrie est menacée,

ou qui montre de la foiblesse, de la lâcheté, à la vue du danger qui pourroit compromettre l'honneur et la conservation du trône, avec la tranquillité des citoyens. Les militaires, qui s'avouent vaincus en présence de l'ennemi, et qui abandonnent leurs drapeaux et leurs armes, au lieu de se mettre en mesure d'en triompher, sont bien dignes de blâme; mais ceux qui tournent leurs armes contre leur patrie, sont encore plus coupables et plus criminels. S'ils échappent aux supplices, ils ne peuvent échapper à la honte et à l'infamie, quelque part qu'ils se retirent : les braves militaires sont à l'abri de cette infamie.

Il est du devoir des magistrats et des souverains de réprimer tous les délits et tous les abus, parce que la sûreté publique demande que les crimes de tous les sujets, de quelque condition qu'ils fussent, ne restent pas impunis; mais les souverains ne peuvent, sans rendre leur autorité méprisable, se laisser lier les mains dans la punition des crimes publics tels que ceux d'embaucheurs, de déserteurs à l'ennemi, ou de révolutionnaires, qui sont les plus énormes crimes, parce qu'ils compromettent tous la sûreté de l'état. La tendresse et l'amour des monarques pour leurs peuples leur ont déjà fait épuiser les voies de douceur et de modération, pour ramener à l'ordre et à la paix les égarés; mais les incurables ont été sourds à la clémence et à la voix paternelle de leurs pères; ils ont étouffé les cris de la patrie et jusqu'aux bienfaits des souverains; ils ont poussé à bout leur longue patience, en sorte que les puissants alliés sont encore contraints, aujourd'hui, de déployer leurs forces contre l'injuste fureur des conspirateurs. Mais tout fait présumer, aujourd'hui, que tous les potentats, instruits par l'expérience, ne laisseront plus aux factieux de quoi reposer leurs têtes dans leurs empires, et que tous ceux qui refuseront de se soumettre à l'ordonnance qui leur enjoindra de sortir du royaume, seront à l'instant arrêtés partout, et condamnés, sans autre forme de procès, comme moteurs des troubles dont l'opinion publique les accuse; c'est-à-dire, qu'ils seront, par leur nouvelle désobéissance, convaincus du crime de lèse-majesté, et punis pour avoir voulu attenter à la

personne sacrée des monarques. Le repos des souverains et la tranquillité des peuples exigent aujourd'hui que les méchants soient mis dans l'impuissance de pouvoir entreprendre de nouvelles conspirations contre la sûreté publique. N'est-il pas étrange que les puissants de la terre soient obligés de lutter plus long-temps contre des hommes nouveaux et obscurs qui, par des intrigues secrètes, cherchent à s'emparer des rênes du gouvernement, ou qui, par de nouveaux mouvements, troublent impunément les états paisibles? N'est-il pas ridicule que des hommes noircis de crimes aient la sotte présomption de maîtriser l'univers par des révolutions qui sont toujours le fruit d'une détermination au mal et d'une désobéissance obstinée, qui entraînent nécessairement tout le monde sous le plus dur esclavage? N'est-il pas absurde que des séditieux aient la folle vanité de prétendre gouverner les peuples, en les obligeant à se soumettre au ordres sanguinaires et barbares des révolutionnaires et des usurpateurs? Les partisans de la liberté et de l'égalité, qui s'attachent aux ennemis de l'ordre et du bien public, au préjudice des véritables souverains qui sont les plus tendres pères des peuples, sont en tout semblables aux Juifs qui donnèrent la préférence à Barrabas qui étoit un meurtrier et un séditieux, sur Notre-Seigneur Jésus-Christ qui étoit le Sauveur du monde. Les souverains sont la sentinelle des peuples; et lorsqu'ils voient que l'on fait injure à l'un de leurs sujets, ils le défendent et le vengent de ceux qui l'outragent. Ainsi, les monarques sont puissants en paroles et en œuvres, car Dieu les a établis princes et juges de la terre. Ils ont vu et considéré l'affliction de leurs peuples; ils ont entendu leurs gémissements, et ils se sont armés pour les délivrer des maux dont les revolutionnaires cherchoient à les frapper. Ceux qui ne les écoutent point sont bien aveugles; mais ceux qui voudroient leur résister sont non-seulement aveugles et aveuglés, mais ils sont encore bien méchants et bien criminels, car après avoir trahi les rois, ils voudroient encore devenir leurs meurtriers. De tels reproches pourront déchirer le cœur des conspirateurs: ils grinceront les dents, ils écumeront de rage, mais ils ne pourront les changer. Les Grands-Orients, les aréopagites, les grands-maîtres, les

carbonari et leurs faux seigneurs, sont précisément ces cœurs de rocher qui résistent avec une dureté effroyable à la patience et aux bontés des monarques qui mettent tout en usage pour les rappeler à l'ordre, à la soumission et à la paix. Mais ces pestiférés rejettent, avec un souverain mépris, jusqu'aux bienfaits dont se servent les princes pour les attacher à leur service, tandis que les sujets réfléchis et pensants se tiennent unis aux trônes et en sont inséparables. N'est-ce pas à ceux qui sont revêtus de la véritable puissance, d'examiner tout, et de faire usage de leur autorité, en prenant les précautions qu'ils croiront convenables pour garantir leurs trônes ou leurs sujets des fureurs de leurs ennemis? N'est-il pas du devoir des monarques de veiller à ce que ni leurs couronnes, ni leurs peuples ne puissent recevoir aucun dommage, en les mettant à l'abri de toute tentative de la part des lépreux? La prudence et la sagesse n'imposent-elles pas au contraire à tous les souverains, l'obligation indispensable de s'unir contre ces pestiférés, de les chasser du sein de leur royaume, et de leur refuser tout asile. L'expérience a suffisamment justifié les avantages inappréciables d'une alliance si salutaire, puisqu'elle seule a mis une prompte fin aux ravages de l'usurpateur, et a pacifié l'Europe, lorsqu'elle étoit toute entière dans le trouble et l'agitation. Personne n'ignore aujourd'hui, que nous sommes entièrement redevables du repos dont nous jouissons, à la sainte-alliance, qui a terminé subitement une guerre sanglante qui menaçoit de bouleverser tous les trônes et tous les empires, après avoir dévoré tous les peuples.

CHAPITRE LVII.

Les rois et les peuples de la terre sont tous fondés à se plaindre des ténèbres dont les sectaires ont cherché à couvrir les quatre parties du monde; et la lumière des monarques peut seule les dissiper et y mettre une prompte fin par l'anéantissement des conspirateurs dans tous les empires.

Les rois de la terre sont également convaincus que le feu des révolutions, qu'ils croyoient avoir éteint, s'étant rallumé en Espagne, ne pourroit manquer aujourd'hui d'embraser tout ce royaume, s'ils ne venoient au secours du prince opprimé et du peuple désolé par les progrès et les ravages des rebelles. C'est pourquoi tous les souverains envient la gloire de concourir à la pacification de l'Espagne, et au rétablissement de Ferdinand VII sur son trône. Ils sont persuadés, aujourd'hui, que les révolutions sont semblables aux maladies épidémiques et pestilentielles, dont la moindre fièvre dégénère en peste. De même, dans les séditions, le moindre retard ou la moindre division parmi les potentats, pourroit amener une combustion générale, sans la salutaire alliance qui perfectionne tout en Europe : car les rois de la terre ne cherchent qu'à rétablir ce que les sectaires ont corrompu ou détruit ; ils joignent la modération à la force, la persévérance à la sagesse, et la confiance à la pru-

dence. Avec de telles armes, ils ont déjà détruit la tyrannie de l'usurpateur, renversé toutes ses forces : ils l'ont enchaîné; et celui qui se croyoit redoutable et invincible, est devenu tout à coup méprisable aux plus foibles. Ainsi, que deviendront les rameaux, quand le moindre feu consume la tige jusqu'à la racine. C'est bien le comble de la folie et de l'extravagance, que des présomptueux, qui affectent de ne reconnoître aucun supérieur, aient la sotte prétention de donner des leçons aux souverains, de vouloir les tyranniser pour les asservir et pour réduire leurs peuples sous leur dur et féroce esclavage; c'est vraiment prétendre s'élever au-dessus du bon sens et de ses forces.

D'ailleurs, peut-on refuser à un roi qui tombe au pouvoir de ses ennemis, la faculté d'implorer l'assistance et le secours des autres monarques, pour lui aider à briser ses chaînes? Peut-on contester à Ferdinand VII, qu'une conspiration secrète a rendu prisonnier au milieu de son peuple, le droit de demander des forces aux têtes couronnées, ses parents et ses alliés, pour le délivrer des maux qu'il souffre au préjudice de son autorité, de son droit, de sa naissance et souvent de sa tendresse, que des sujets rebelles ont foulés aux pieds? N'est-ce pas vouloir égorger un souverain, sans lui permettre de crier ou de se plaindre, quand un peuple est corrompu jusqu'à charger de chaînes son roi, afin d'usurper sa puissance? L'on ne peut attendre de tels monstres, que des excès et des cruautés inouies.

Les autres souverains, extrêmement affligés des dangers du monarque captif, peuvent-ils se dispenser de donner l'éveil à leurs sujets, afin de les prévenir contre la noirceur de ces charbons brûlants qui, sous l'enveloppe de la cendre, cherchent à incendier tous les empires? N'est-ce pas aux sentinelles des peuples à veiller à ce que leurs inférieurs travaillent à éteindre avec elles ces foyers ardents, plutôt que de fournir aux méchants des matériaux qui pourroient réduire en combustion tout l'empire, et perdre pour toujours le souverain et ses sujets. Ainsi, loin de critiquer les monarques, qui prennent tant de soin du salut des royaumes

et des peuples, la postérité la plus reculée ne pourra tarir sur leurs éloges : car les puissants de la terre, qui s'empressent aujourd'hui de voler au secours de Ferdinand VII dont les jours sont menacés, n'ont en vue que de venger l'outrage fait à sa personne auguste, de lui donner une prompte et entière satisfaction, en rétablissant ce souverain dans tous ses droits à la couronne d'Espagne, et en abattant ceux qui ont usurpé sa puissance et son trône. Mais ils n'ont ni la volonté ni l'intention d'envahir ce royaume pour leur propre compte; une si noire idée seroit injurieuse aux monarques alliés; tant de perfidie et tant de scélératesse, ne peuvent entrer que dans le cœur des partisans de la liberté et de l'égalité; car les révolutionnaires ne sont redevables de leurs progrès et du grand nombre de leurs adeptes, qu'à la protection qu'ils ont accordée à l'infidélité, aux passions, et à la faveur qu'ils ont prodiguée aux vices et aux crimes.

Mais la nuit ne peut pas toujours passer pour le grand jour, et la lumière de la sainte-alliance, en dissipant les ténèbres, doit calmer toutes les craintes, rassurer tous les esprits et rallier tous les cœurs. Ainsi, les sujets fidèles du roi d'Espagne, doivent regarder les François et autres qui pénétreront dans ce royaume, comme des amis et des protecteurs. Ils seront en effet plutôt leurs consolateurs et leurs bienfaiteurs que leurs ennemis.; ils ne seront terribles qu'envers les rebelles. Ainsi, dans la campagne qui se prépare, les souverains ne peuvent être considérés que comme des libérateurs, plus jaloux du glorieux titre de pacificateurs que de celui de conquérants; ils ne font usage de leurs forces que pour prévenir de plus grands maux, et pour rendre justice à Ferdinand, leur allié; ils ne déploient leur puissance que pour retirer de la tyrannie le roi légitime ainsi que tous ses fidèles sujets, et ils ne seront redoutables qu'aux méchants. Ainsi, la sainte-alliance est le *palladium* sur terre, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Les monarques ne se sont réunis que pour leur gloire et le bonheur des peuples; ils n'ont formé cette alliance salutaire, que pour leur repos et la tranquillité de leurs inférieurs; ils n'ont élevé cette

barrière insurmontable, que pour vaincre l'obstination des rebelles, sans effusion de sang, et pour anéantir le prestige des révolutions et des usurpations qui avoient bouleversé beaucoup de têtes dans tous les empires, et pour convaincre les usurpateurs et les révolutionnaires de leur inutile fureur et de leur véritable néant.

Les puissants de la terre n'ont eu recours à leur autorité et à la sévérité des lois, que pour punir et anéantir une multitude de faux sires devenus insolents, et dont toute la force n'étoit qu'une morgue affreuse, une audace impitoyable, une avidité sans borne, et une cruauté sans exemples. L'unique science de ces présomptueux étoit de combattre toute vérité, d'attaquer toute justice, d'assassiner les rois et de ruiner les peuples, en substituant les ténèbres à la lumière, et le crime à la vertu. Par les progrès de leur doctrine empoisonnée, les usurpateurs et les révolutionnaires ont forcé les légitimes souverains à s'allier, pour mettre une prompte fin aux ravages des révolutions et des usurpations; aussi ils sont décidés aujourd'hui à tout tenter pour y mettre un terme, et pour garantir leurs sujets des meurtres et des cruautés qui viennent de se commettre dans tous les empires où ces pestiférés ont eu quelque accès ou quelque influence, afin de ne plus laisser entamer le repos, la liberté, les lois et les réglements qui régissent chaque royaume, et qui font la gloire du monarque et la félicité de leurs sujets.

Les reproches amers que nous avons faits aux sectaires et à leurs partisans pourront peut-être les irriter contre nous, et nous faire devenir l'objet de leur haine et de leur vengeance; mais nous aimons mieux encourir leur rage et leur fureur, que de taire la vérité aux magistrats et aux puissants de la terre; car, que peut-il y avoir de commun entre la vérité et le mensonge, entre la lumière et les ténèbres, entre la vertu et le crime, entre l'arche d'alliance et l'idole des sectaires, entre la douceur des souverains et la cruauté des usurpateurs? La mère de la sagesse ne nous a-t-elle pas appris que tous les monarques qui avoient voulu écouter les conseils violents des sectaires, avoient été tourmentés par des mouvements extraordinaires qui avoient bouleversé leur

empire, et qui avoient fini par opérer de fatales révolutions qui avoient entraîné la chute du trône et la ruine de l'état. Ainsi, les souverains alliés ne montrent pas moins de sagesse et de prudence, en défendant et secourant le roi d'Espagne, puisqu'ils garantissent leurs sujets des maux dont ils sont menacés; que s'ils repoussoient par la force un ennemi qui les attaqueroit, ils ne font que prévenir les désastres pendant qu'il en est encore temps, avant que le fléau des révolutions ne les ait atteints. Chaque monarque est bien le maître d'éloigner de son empire, et d'en exclure pour toujours les boute-feux des séditions et des guerres civiles, qui sont les ennemis mortels du repos des monarques et de la félicité des peuples, puisqu'ils sont toujours disposés à assassiner les rois, et à mettre le feu dans toutes les parties du royaume, pour saccager et ruiner les peuples, après avoir renversé tous les trônes.

Les souverains alliés, après avoir essuyé toutes les larmes des Castillans fidèles, et dissipé toutes les craintes des amis de l'ordre et de la paix, renverront les rebelles obstinés aux américains leurs pères, dans la crainte bien fondée que les boute-feux des révolutions n'occasionnent un second embrâsement dans l'empire de Ferdinand qu'ils rétabliront avec joie dans tous ses droits. Les moteurs du bouleversement payeront seuls de leurs personnes et de leurs biens, les maux que leur noirceur et leur entêtement auront attirés sur leur patrie. Les Mina et les cortès supporteront seuls la colère des monarques. La vengeance du sang innocent qu'ils auront fait répandre, retombera entièrement sur les amateurs du carnage et sur les instruments des révolutions; et, s'il reste quelques étincelles d'énergie au peuple Espagnol qui s'est rangé sous l'étendard de la révolte, il l'emploiera pour livrer vivants entre les mains des alliés, les parjures qui ont osé se révolter contre Ferdinand VII, et s'armer contre tous les rois de l'Europe. Les Castillans ne pourroient faire un meilleur usage de leur courage et de leurs forces, qu'en vouant à l'infamie et en abandonnant à la vengeance des rois, les perfides qui les ont déshonorés et qui voudroient les perdre à jamais, par les outrages sanglants qu'ils font essuyer à la famille

régnante, et par les plaies mortelles qu'ils ont déjà faites aux défenseurs du trône et de la religion. Les partisans du trouble et de l'anarchie, loin de murmurer contre les souverains alliés, devront s'estimer fort heureux, si les monarques, par amour pour le bien public, et par commisération pour les aveugles qui auront combattu contre eux, se contentent de les exiler dans l'empire qui se glorifie de leur avoir donné le jour. Ils retrouveront dans les Etats-Unis, non-seulement leurs frères et amis, mais encore leurs pères ainsi que leurs maîtres en scélératesse et en cruauté. Les rebelles ne veulent à présent reconnoître ni lois, ni supérieurs, ni rois; mais leurs puissants seigneurs leur apprendront bien à se soumettre à leur joug et à leur dure captivité. Le repos de l'Europe et la puissance des souverains dépendent aujourd'hui de l'éloignement des révolutionnaires et de la punition des moteurs des séditions, qui, jusqu'ici, ont été insensibles aux bontés sans bornes des monarques. Les manœuvres continuelles des chefs des sociétés secrètes et leurs tentatives continuelles contre les rois et les princes, justifient assez les reproches amers que nous adressons aux Grands-Orients, aux aréopagites, aux grands-maîtres et aux faux puissants seigneurs des Etats-Unis, qui ont osé déclarer la guerre à tous les potentats. Mais l'autorité légitime a bien un autre crédit et un autre poids que la fureur de quelques vils conjurés dont le brigandage et l'assassinat font toute la force; etil n'appartient pas à des hommes viciés et couverts de crimes, de s'insurger contre les puissants de la terre, parce qu'ils sont les ennemis des révolutions et de l'anarchie, et qu'ils ont eu la générosité de pardonner aux ennemis de l'ordre et de la paix, après les avoir vaincus, et qu'ils auroient pu, s'ils eussent voulu, les faire servir de marche-pied pour monter sur leurs trônes.

Mais les souverains alliés ont épargné en France les chefs des séditions; ils opéreront de grands changements et de grands renversements en Espagne, parmi les Mina et les cortès. L'anéantissement de ces parjures, et leur désolation, affermira tous les trônes et répandra la joie et l'alégresse dans tous les empires. La jeunesse aveugle qui leur obéit doit s'attendre à éprouver le même sort

que l'usurpateur a fait essuyer à la jeunesse françoise. Cette nombreuse jeunesse faisoit la consolation et l'espérance de la France. Mais l'étranger Bonaparte en a fait une prompte fin ; il l'a fait périr entièrement dans les guerres injustes qu'il suscita successivement à tous les monarques : mais il ne put résister aux efforts des souverains réunis. Et comment Mina pourroit-il aujourd'hui espérer résister à la sainte-alliance, quand le Corse, avec tous les trésors et avec toute la force de la nation françoise et italienne, n'a pu soustraire sa personne aux foudres vengeresses des alliés, que par une fuite précipitée et honteuse? Les chefs de la révolution en Espagne doivent s'attendre à quelque chose de plus affreux, puisqu'ils ont déjà désolé et ravagé leurs belles et riches campagnes, et qu'il ne leur reste, au commencement de la guerre, d'autre ressource pour la continuer que la fureur et la rage de spolier ou ruiner leurs concitoyens, en immolant tous leurs satellites. Les Espagnols, sans le concours des puissances alliées, se consument déjà d'eux-mêmes; ils ne pourront qu'être accablés, lorsque les grandes puissances les attaqueront dans leurs propres foyers : et si les alliés n'étoient plus modérés que les révolutionnaires, la perte tolale de la nation espagnole deviendroit inévitable. C'est ce que désireroient les amateurs des décombres et des ruines, ou les usurpateurs de l'autorité. Lorsqu'ils se voient perdus, ils cherchent à entraîner dans leur abîme jusqu'à leurs plus chauds partisans; mais les souverains légitimes, plus humains et plus avares du sang, sont plus jaloux du repos et de la paix des peuples, que du titre de conquérant qui ne s'acquiert que par des funérailles.

Les puissants de la terre, par leur fermeté et leur sagesse, finissent toujours par triompher de la fureur des révolutionnaires et des usurpateurs qui ne sont que des imposteurs, des faux docteurs et des feux errants. Ainsi, sous Mina et les cortès, la désolation de l'Espagne sera sanglante, si la jeunesse d'Espagne se soumet aux ordres cruels et barbares des usurpateurs qui ont envahi l'autorité de Ferdinand VII; mais si elle abandonne les boutefeux à leur folie et à leurs égarements, le sang impur des chefs rebelles sera suffisant pour apaiser la juste

colère des souverains alliés, et pour procurer au peuple espagnol la paix et le repos, ainsi que son roi légitime que les Mina et les cortès avoient osé abreuver d'outrages et charger de honteuses chaînes. Ce n'est qu'à regret que les potentats déploient leurs forces contre des usurpateurs et des révolutionnaires dont la longue suite de crimes n'a déjà que trop flétri la mémoire par les flots de sang qu'ils ont déjà fait couler en Europe. Mais l'honneur de leur couronne et la tranquillité de leur peuple, que les désorganisateurs cherchent à troubler, leur imposent l'obligation pressante d'agir, pour éviter de plus grands maux.

La première défaite de Mina, que l'on peut considérer comme un second Cochecas, sera comme un coup de foudre pour tous les conspirateurs. Les Castillans vaincus deviendront furieux ; ils perdront courage ; ils seront dans une détresse irrémédiable et dans une lamentation sans borne. Mina, avec tous ses généraux, seront dans la confusion ; dans leur douleur extrême, ils ne chercheront qu'à sauver leurs jours infâmes par une fuite précipitée pour laquelle ils ont déjà tout préparé.

Les révolutionnaires ayant répandu leurs ténèbres sur tout l'univers, ont obscurci jusqu'à l'astre radieux qui l'éclaire, dont tous les monarques et tous les peuples ont également à se plaindre. Ainsi, la révolution d'Espagne est une plaie, non-seulement envoyée aux Espagnols, mais c'est la plaie de tout l'univers, que les souverains et les sujets doivent s'empresser de guérir ; car ils ont tous un égal intérêt à chercher à se garantir des progrès de sa contagion, qui est comme une lèpre qui se communique rapidement. Après la première déroute des Espagnols, l'on n'entendra plus dans les airs que des cris terribles et lugubres ; les rebelles vaincus chercheront la mort, mais il ne la trouveront pas ; ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux. Les souverains ne donneront pas à leurs soldats victorieux le droit de les tuer : ils ne leur laisseront que la faculté de tourmenter les séditieux jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli, et que Ferdinand VII soit réintégré

dans tous ses droits. Le feu, la fumée et les poignards, qui sont les grandes plaies que les conjurés réservoient aux sujets fidèles, dévoreront alors leurs propres auteurs qu'ils tourmenteront sans relâche, sans pouvoir changer le cœur des chefs, qui sont tous de vrais démons incurables.

La confusion que les rebelles éprouveront de leur défaite, leur sera plus insupportable que la mort; mais l'empire des révolutionnaires n'en sera pas moins détruit, et leur puissance renversée par les souverains alliés qui anéantiront le germe impur des séditions qui ravagent jusqu'aux nations amies de la paix, et malgré tous les vains efforts des sectaires pour la détruire, les alliés l'affermiront bientôt dans chaque royaume, par le châtiment exemplaire qu'ils feront des séditieux qui sont les plus dangereux ennemis des monarques et des peuples ; et quand les conspirateurs seront dans la dernière désolation d'avoir pérsécuté les souverains et les princes, les nations seront dans l'alégresse ; elles jouiront en paix d'un repos que rien ne pourra troubler. La contagion des opinions libérales en France étant anéantie, la paix et le trône des Bourbons seront à jamais affermis dans cet empire, comme la destruction des carbonari en Espagne donnera la liberté à Ferdinand VII, la tranquillité et le repos à tous les Castillans.

Nous pensons avoir assez convaincu nos lecteurs que les révolutions qui dévorent les nations depuis si longtemps, ont toutes puisé leur germe dans la source impure des sociétés secrètes. Ceux qui refuseront de croire aux preuves dont nous avons appuyé l'accusation que nous adressons aux différents sectaires, ne seront pas plus excusables que ceux qui soutiennent qu'il est nuit lorsque le soleil nous éclaire, ou que ceux qui se bouchent les oreilles pour ne pas entendre quelques vérités terribles que leur conduite et leur conscience leur reprochent déjà en secret. Mais les carbonari n'en sont pas moins comme des esclaves dont les pieds et les mains sont enchaînés, et dont l'aveuglement est si grand que, loin de vouloir travailler pour leur maître légitime, ils seroient au comble de leurs souhaits s'ils pouvoient

immoler à leur fureur tous les potentats de la terre. Ainsi, c'est bien en vain que les souverains ont essayé et essayeroient de nouveau de ramener à l'ordre ces cœurs endurcis qui ont vieilli dans le brigandage et dans les forfaits des révolutions. Les souverains alliés ne peuvent goûter de consolation, et les peuples de repos, que dans la perte de ceux qui attaquent tous les trônes ; ils ne seront vengés que lorsque les ennemis irréconciliables des rois et des princes seront anéantis.

Ce ne sont point les paroles sublimes qui justifient les hommes; mais la soumission à son prince et la fidélité distinguent seules le sujet fidèle du rebelle. Celui qui veut être véritablement éclairé et délivré de tout aveuglement de cœur, écoute la voix de son souverain : il la connoît et il l'aime; toute autre voix n'est que vanité des vanités. Mais les révolutionnaires incurables ne recherchent que les honneurs ; ils mettent toutes leurs espérances dans les premières places ; ils n'aiment que ce qui doit leur procurer dans la suite de rigoureux châtiments. Leurs yeux ne peuvent se rassasier de ce qu'ils voient, ni leurs oreilles être remplies de ce qu'elles entendent ; mais le crime de régicide n'est plus vanité des vanités : c'est l'iniquité des iniquités, comme les révolutions sont l'abomination des abominations.

CHAPITRE LVIII.

Grâces à la divine providence, s'il existe des sectaires et des hommes noirs pour tourmenter les peuples, il existe aussi des souverains légitimes qui ont formé alliance pour les protéger et les défendre contre la fureur des très-hauts et très-puissants seigneurs les carbonari américains, vrais vases d'argile et de corruption.

S'il existe des conspirateurs et des fous qui ne préparent aux peuples que des chaînes et des peines multipliées, grâces à la divine providence, il existe aussi des monarques qu'elle a établis pour éclairer et gouverner les peuples. Les amis de l'ordre et de la paix, jaloux de la félicité de leurs sujets, se sont unis étroitement ensemble pour assurer le bonheur de toutes les nations. Ainsi, l'alliance que les souverains ont faite entre eux, peut être envisagée comme la sauve-garde des trônes; mais elle doit aussi être considérée comme la mère du repos et de la félicité publique. Car si elle assure au monarque le plus foible, la paisible possession de tous ses droits, en lui garantissant son trône de la voracité des usurpateurs, elle met également un puissant frein aux tentatives des conquérants, et à la fureur des méchants, afin qu'ils ne puissent plus opprimer le foible, et que les séditieux ne puissent à l'avenir troubler la tranquillité publique dont les peuples, comme les souverains, ont tous le plus pressant besoin. Les rois alliés ne désirent que de rendre à la paix, à la gloire et à l'estime du monde la nation espagnole, qui est aujourd'hui plongée dans le plus af-

freux et le plus humiliant esclavage. Ils veulent chasser de l'empire des Castillans qui se sont laissé corrompre par les Américains, le germe de la peste et le fléau de l'humanité, pour relever la puissance de Ferdinand VII et le noble orgueil des sujets fidèles. Les souverains, par leur présence en Espagne, n'ont d'autre ambition que de faire cesser la désunion et le trouble pour faire renaître l'ordre dont ils sont le principe; ils n'ont d'autre désir que de rendre la paix à un peuple épuisé, fatigué de convulsions et de malheurs; ils seront comme l'air et le soleil pour Ferdinand VII et pour tous ses fidèles sujets; ils calmeront l'orage, ils apaiseront la tempête, ils mettront un terme aux révolutions, en enchaînant les moteurs et les meneurs de tant de désastres. Tout deviendra aisé et facile aux potentats alliés, parce qu'ils n'ont pour guide que le bien général, et pour appui la bienfaisance et la charité, et que nul usurpateur ne peut résister ni à leurs efforts, ni à leur puissance. Les souverains, après avoir ainsi pacifié l'Espagne, après avoir mis fin à des maux affreux, après avoir apaisé des troubles interminables, sans le secours de leur puissante médiation et sans l'appui de leurs bras robustes et nerveux, retourneront avec joie chacun dans leur empire, pour y jouir en sécurité des fruits de leurs glorieux travaux, et pour y goûter avec leur peuple le repos qu'ils auront procuré aux Espagnols. La mère de la sagesse nous a suffisamment répété que la loi salique étoit le *palladium* de tous les empires, et qu'on ne peut la violer sans s'exposer à une ruine prochaine. Elle nous a également appris que les rois cruels et tyranniques qui violent toutes les lois, sont extraordinairement rares, et que l'on trouve plutôt des sujets parjures et dénaturés, que de mauvais princes. L'expérience ne nous a pas laissé ignorer que les usurpateurs sont la peste des états, et qu'aucun d'eux ne peut s'asseoir sur aucun trône, ni s'y maintenir sans ensanglanter tout l'empire.

Les séditieux, après avoir enchaîné les pères, voudroient encore rendre captifs les enfants pour en faire des sauvages sans Dieu, sans famille, sans patrie et sans entrailles; car un gouvernement pervers introduit l'iniquité chez les peuples, tandis qu'un gouvernement sage y

fait fructifier la vertu. Mais malheur aux conspirateurs qui essayeront de briser les liens d'amitié qui unissent tous les monarques. Ces ennemis de l'ordre et de la paix qu'ils osent attaquer jusque dans ses fondements, sont certains d'être confondus, de se couvrir d'opprobre et de trouver dans leurs complots criminels leur propre perte suivie des châtiments qu'ils méritent comme conspirateurs coupables du crime de lèse-majesté.

La meilleure administration d'un empire est sans contredit celle qui rend les sujets plus paisibles et plus heureux, celle qui laisse le peuple dans le repos, dans la joie et dans l'abondance, se livrer à ses travaux ordinaires; celle qui nourrit en lui des sentiments de justice et de piété; celle qui fait respecter les droits des citoyens, les propriétés et les familles d'un chacun; la plus précieuse est surtout celle qui est avare du sang des hommes. Mais un gouvernement qui ne s'occupe qu'à lever de nouveaux impôts, qu'à opprimer les peuples par des tortures continuelles, soit en leur enlevant jusqu'à leur dernier écu, soit en leur arrachant jusqu'à leur dernier bras pour satisfaire sa cupidité et son ambition, ou pour se maintenir sur un trône usurpé dans le désordre par la violence ou par des meurtres pour régner sur des sauvages ou sur des esclaves, n'est certainement pas un gouvernement juste, légitime et paternel, mais bien un gouvernement tyrannique et despote que des usurpateurs seuls peuvent envier. L'insubordination prend toujours sa source dans l'irréligion, qui fait naître le goût des sales voluptés qui enfantent le mépris des liens moraux. Ces barrières salutaires une fois rompues, l'esprit de violence, de domination et de révolte se répand chez les peuples qui se laissent aisément empoisonner par le levain contagieux de la rebellion et de l'usurpation qui a produit cette légion d'adeptes brigands qui ont renversé l'autel et les trônes; tandis que les peuples qui se maintiennent religieux sont non-seulement soumis à leur prince, mais encore remplis d'amour pour sa personne; ils sont pleins de respect pour les magistrats : aussi amateurs de la morale que jaloux de l'obéissance qu'ils témoignent avec joie à leur roi, ils sont partisans de l'ordre et de la paix, amis de la vérité et de

la vertu; mais aussi ils se glorifient d'être les ennemis de tous les excès et de tous les vices. Ainsi, la soumission au prince distingue suffisamment le sujet docile et fidèle du sujet rebelle et parjure.

Les potentats alliés n'ont jamais eu d'autres projets que de faire rentrer dans le devoir les peuples révoltés et égarés, pour les retirer de l'abîme où leur insubordination et leur infidélité les ont plongés. Ils n'emploient leurs bras forts et élevés que pour le bien de leurs sujets, et pour l'avantage même des insurgés qui courent au galop à leur ruine et à leur perte. Les chefs des sectaires ne sont courroucés contre l'union étroite des puissants de la terre, que parce qu'elle leur lie les bras ainsi qu'à leurs adeptes, qu'elle met un frein à leur brigandage et à leurs meurtres, et qu'ils désespèrent de révolutionner les peuples ou de les asservir tant que cette précieuse harmonie régnera entre tous les souverains. L'accord et l'union intime des monarques amèneront nécessairement la paix entre toutes les nations qui apprendront à se connoître, à se respecter et à s'aimer mutuellement: car les peuples cherchent toujours à imiter leurs chefs, afin de ne plus former avec eux qu'un corps et une ame dirigés vers le bien général, à l'imitation de leurs monarques dont l'exemple cimente entre eux la véritable amitié, en exerçant sur tous les sujets une influence secrète qui réjaillit sur tous les cœurs. Ainsi, l'alliance des souverains est un insigne bienfait et le don le plus précieux que les monarques aient jamais pu faire au genre humain, soit pour affermir les trônes, soit pour garantir les peuples de la séduction des conspirateurs, soit pour mettre fin aux séditions, soit pour perpétuer le règne de la religion, de l'ordre et de la paix dans chaque empire, soit enfin pour préserver toutes les nations de la corruption. Ceux qui sont dans l'étonnement de cette salutaire union et qui la méprisent ou qui cherchent à la combattre, doivent trembler et être saisis de frayeur dans l'attente des maux qu'ils se préparent par leur obstination invincible à vivre et à mourir dans leurs iniquités. Les enragés qui rejettent la sainte-alliance sont indignes d'avoir part à ses bienfaits salutaires; ils ne méritent que les foudres vengeresses des monarques qu'ils ont irrités, et qui sont déjà prêtes à les pulvériser comme des vases d'argile.

N'est-il pas étrange que des Grands-Orients, des aréopagites, des grands-maîtres se disant puissants seigneurs, tandis qu'ils ne sont que des hommes obscurs et entachés, ne parlant de liberté que pour en abuser et pour maîtriser les autres, aient comploté la chute des trônes et la ruine des peuples, et qu'ils aient la frénésie de se croire assez forts pour asservir tous les rois avec toutes les nations au préjudice des droits les plus sacrés? Ils pensent follement que, pour les assujettir à leur humiliante servitude, il leur suffit d'en avoir la volonté et la fureur. Peut-on faire un plus sanglant outrage au bon sens et à la raison, que de prétendre, par le brigandage et par des meurtres, régner sur les nations et sur les puissants de la terre, qui sont les sentinelles avancées du repos des peuples, et qui veillent continuellement à leur bonheur? Car enfin dans chaque royaume le monarque représente l'idée de l'autorité légitime dont il est le centre et le berceau. Il est ami de l'ordre, de la paix, de la liberté légale et monarchique; il protège la religion; il favorise les bonnes mœurs, il accueille le talent et l'industrie; il est l'appui de la justice, le rempart de l'innocence opprimée; il récompense la vertu et il punit le crime; il rassure les sujets fidèles qu'il traite avec bonté, et il n'effraie que les méchants. C'est un chef dont la puissance paternelle est réglée par des lois douces et justes, tempérée par les mœurs, adoucie et devenue excellente par le temps. Ainsi, les nations ne doivent considérer leur prince que comme un tendre père tout occupé du bonheur de ses enfants, au milieu de sa nombreuse famille qui ne peut goûter ni repos ni félicité qu'en se soumettant à son autorité salutaire et en s'y attachant. Ainsi, les sujets fidèles ont plus lieu de s'énorgueillir de leur obéissance que de s'en croire humiliés; car un état sans monarque est comme un vaisseau en mer sans pilote et sans gouvernail : au fort d'une tempête, il devient bientôt le jouet des vents et des vagues en fureur qui l'engloutissent.

Dieu lui-même ne dédaigne pas de s'asseoir et de siéger au conseil des rois; la probité et l'honneur sont gravés sur leur trône, et si l'amour, la fidélité et la bonne foi étoient bannis du cœur des sujets, on les retrouveroit

dans celui de leur prince. Quelques souverains peuvent avoir quelques passions fortes, mais les malheurs qu'elles leur procurent les forcent bientôt à devenir sages à leurs dépens. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun souverain légitime n'a jamais épouvanté le monde par des crimes et des attentats sans nombre, comme tous les conspirateurs et les usurpateurs s'en souillent avec audace. L'adversité a plusieurs fois atteint les monarques sur leurs trônes, mais ne les a jamais déshonorés. Il pleuroient dans leur exil l'aveuglement et le malheur de leur peuple; mais ils conservoient, quoique dans les fers, par l'éclat de leurs vertus, la grandeur de leur naissance auguste et la dignité de leur sceptre; tandis que les usurpateurs sont abattus au moindre revers, et meurent dans l'ignominie et l'opprobre comme ils y ont vécu.

Le lecteur doit être convaincu à présent, qu'un roi légitime est toujours un tendre père pour son peuple, tandis que l'usurpateur n'est qu'une sangsue, un persécuteur et un vrai bourreau. Ainsi, de tous les princes destinés à régner, il n'en est aucun qui convienne mieux que celui qui est appelé au trône par droit de naissance, et un usurpateur, quel qu'il soit, n'est jamais qu'un loup ravissant. Car nul peuple ne peut être heureux, ni aucune monarchie ne peut exister et fleurir sans son souverain légitime; et aucune nation n'a le droit de déposer ou de changer son monarque sans son consentement formel. Agir autrement, c'est outrager la royauté, c'est mettre la confusion et le trouble dans l'état, c'est faire du maître le serviteur, c'est fouler aux pieds l'autorité, c'est renverser la puissance établie, c'est détruire l'œuvre de Dieu.

Si la sainte-alliance que les souverains ont formée paroît étrange aux séditieux, il est bien plus étrange à tous que des présomptueux, des plats valets qui ne méritent que châtiments et l'exécration publique, aient l'audace et la frénésie d'aspirer au trône, pour commander, eux qui ne sont que de méchants serviteurs! N'est-il pas plus équitable et plus convenable que des furieux qui ont essayé d'enivrer toutes les nations du vin de leur corruption, en déclarant la guerre à tous les souverains, soient confondus et punis par ces mêmes sou-

verains dont ils avoient juré la perte, et que tout le fiel de la colère des monarques ne retombe que sur les têtes endurcies des moteurs des séditions. Les factieux ont abusé trop long-temps des bontés et de la longue patience des rois, pour n'être pas châtiés publiquement et sévèrement.

La mémoire des conspirateurs, déjà flétrie par leurs ravages, doit être un objet d'horreur à la postérité : leur orgueil doit être foulé aux pieds, leur rapinerie partagée entre les veuves et les enfants de leurs victimes, sans espérance de retour. N'est-il pas plus juste que les plaies de la tempête excitée par ces barbares, ne tombent que sur eux-mêmes, et que les souverains purgent leur empire, soit par l'exil, soit par l'échafaud, de ces monstres conjurés qui souillent le territoire qu'ils occupent, et qui, semblables aux araignées, empoisonnent jusqu'aux fleurs de leur souffle impur? Cette race de Barrabas n'est digne que de la colère des souverains et de la malédiction du Très-Haut; car elle n'existe que pour outrager la majesté divine ou pour s'opposer à l'alliance intime des monarques, qui est le *palladium* de la félicité publique, de la paix des peuples et du repos des têtes couronnées. Ainsi, la sainte-alliance est non-seulement la terreur des méchants, mais elle est encore l'apogée de la gloire et de la grandeur des puissants de la terre : elle les élève tous au plus haut degré d'honneur et de mérite où des souverains puissent prétendre et aspirer ; car l'on ne peut la considérer que comme la perfection de la pacification générale, ou comme le chef-d'œuvre et la sublimité des monarques qui ont ordonné et déterminé cette union salutaire, pour mettre fin aux murmures des peuples, et réconcilier toutes les nations entre elles. Mais il dépend aujourd'hui de la soumission et de la fidélité des inférieurs, non-seulement de jouir des bienfaits de la sainte-alliance, mais ils peuvent encore lui donner de l'accroissement en secondant dans chaque empire les efforts des souverains qui sont à la vérité les premiers de chaque royaume, puisqu'ils sont seuls revêtus de toute la puissance, et qu'à eux seuls appartient le droit de commander ; mais ils ont besoin du concours des magistrats et des inférieurs, pour met-

tre à exécution même leurs lois de bienfaisance. Mais, si au lieu de trouver des magistrats et des sujets dociles, les monarques ne rencontrent sur leur chemin, que des ingrats, des rebelles et des parjures, qui voudroient assujettir les rois à leurs subordonnés, la couronne, qui devroit être la fonction la plus noble, la plus grande et la plus distinguée, devient alors la place la plus pénible, parce qu'elle contraint les souverains à faire usage de leur puissance et de leur force contre les rebelles qui cherchent à renverser l'ordre établi, pour perdre le peuple et le monarque. Les factieux, en s'efforçant d'ôter le gouvernement au prince pour le remettre entre les mains impures de ses ennemis et de ses persécuteurs, bouleversent non-seulement l'empire, mais ils outragent encore la vertu ; ils font injure au mérite de la royauté pour plaire à des hommes viciés et criminels. L'effronterie et l'imposture sont le caractère de ceux qui vivent dans la débauche ; aussi les séditieux s'efforcent toujours de noircir leurs princes par des calomnies atroces ; ils n'emploient jamais que des moyens odieux pour leur ravir leur gloire et leur puissance. Les méchants ont le funeste talent d'empoisonner les actions les plus saintes des monarques ; ils appellent tyrans, les rois et les magistrats qui s'attirent le respect et l'attachement des peuples, en les gouvernant avec bonté et avec sagesse, et en leur rendant la justice avec exactitude : mais la troupe sacrilège des conspirateurs étouffe la raison avec le crime ; ils sont par conséquent indignes de ménagement et de pitié, car ils outragent les souverains par malice et par obstination, n'ignorant pas qu'ils ne peuvent les troubler dans leur autorité, sans exposer l'état à des désastres affreux et même à une ruine prochaine.

Il ne peut exister de rapport mutuel entre les monarques et leurs sujets, qu'autant que les premiers déterminent et ordonnent, et qu'autant que les seconds exécutent les ordres de leurs princes et qu'ils y coopèrent en tout état et en toute situation. Mais en enlevant au roi le gouvernement du royaume, on lui enlève le titre auguste de souverain ; et ce qui est étrange, c'est qu'on le lui enlève toujours injustement pour le transférer à des

mains parjures, qui en sont moins dignes, et dont les têtes mériteroient mieux de figurer sur un échafaud que sur un trône. Or, s'il n'appartient qu'aux souverains légitimes de déterminer et d'ordonner en tout état et en toute situation, l'on ne peut dépouiller les monarques de leur couronne, qu'en foulant aux pieds l'autorité établie, pour revêtir des intrus ou des usurpateurs de la véritable puissance. Le pouvoir suprême étant inhérent à tous les trônes, par droit de légitimité et par droit de naissance, n'appartient qu'à la dynastie régnante, à laquelle tous les sujets, dans chaque empire, sont tenus de s'attacher, en jurant obéissance et fidélité au légitime souverain; donc, aucun peuple ne peut reconnoître un étranger pour son chef, sans se rendre criminel et parjure.

Tout gouvernement renferme dans son idée une direction : mais c'est à celui qui gouverne à diriger l'inférieur qui a besoin d'être gouverné, et non au serviteur à vouloir s'élever au-dessus de son maître. Un roi a une direction d'autorité, tandis que les usurpateurs n'ont qu'une direction de finesse du pouvoir qu'ils envahissent, sans cesser d'être inférieurs à ceux qu'ils dépouillent par la trahison ou par la violence; mais toutes les finesses, toutes les fraudes et toutes les violences réunies ne peuvent légitimer une usurpation, comme un prince qui n'agiroit que le dernier, n'en feroit pas assez pour que l'on pût dire qu'il gouverne. Le pouvoir des monarques vient d'en haut : il a toujours quelque chose de grand et d'élevé; mais la direction par finesse ne s'acquiert que par l'imposture, la perfidie et la scélératesse, en plaçant le légitime souverain dans quelque circonstance fâcheuse que les méchants n'ont fait naître que pour lui usurper sa puissance, en donnant le nom de volonté générale à quelques séditieux soudoyés et apostés pour troubler l'ordre par des vociférations absurdes et mensongères, qui renferment toujours quelques vices bas, rampants et odieux d'un maître valet, tandis que le gouvernement véritable est toujours accompagné de la grandeur et de l'élévation que donnent l'autorité et la puissance légitime. Les sujets fidèles se laissent conduire par le respect qu'ils ont pour leur prince

dont la puissance vient du Créateur ; ils y sont déterminés par les magistrats, qui sont les organes du souverain ; ils agissent par l'impulsion qu'ils leur donnent, par déférence pour le monarque dont ils suivent la détermination. Ainsi, c'est le monarque qui fait qu'ils se déterminent ; c'est lui qui leur donne l'impulsion et le mouvement ; tout ce qu'il y a d'autorité, de noblesse et d'empire dans un état, vient de la part des monarques ; ce sont eux qui donnent aux peuples les ordres qui les gouvernent, et qui les déterminent à agir d'une manière conforme aux desseins des souverains qui les éclairent pour les préserver des dangers dont ils sont menacés. Car, parmi ceux qui souffroient au commencement de la révolution, quelques-uns seulement voyoient le commencement des plaies de l'Eglise, et très-peu les maux sans fin qui ont désolé la France. Ceux qui ont vécu durant les suites de ce grand événement, très-affligés des ravages que nous avons éprouvés, ne réfléchissoient pas toujours sur les commencements d'un si grand mal ; ceux dont la vie étoit attachée à un endroit de l'événement, tout occupés de la partie où ils étoient et des peines qu'ils avoient à y endurer, ne songeoient qu'aux maux dont étoit affligé le rayon qu'ils occupoient ; mais quand l'on voit sous ses yeux les décombres et les ruines que la révolution françoise a enfantés partout, et dont les suites funestes ont été recueillies avec soin, l'on ne peut s'empêcher d'en remarquer tous les rapports ni de trouver dans les sociétés secrètes la véritable source de tous nos malheurs ; car tous les sectaires, loin de parler avec respect de l'autorité des rois, ne cherchoient qu'à l'avilir et à l'outrager par les plus noires calomnies. Voltaire et Jean-Jacques se gardoient bien d'écrire tout ce que nous avons vu et tout ce qu'ils pensoient sur une matière si délicate : c'est pourquoi nous ne trouvons pas aujourd'hui dans leurs écrits tout ce que nous remarquons maintenant sur la chute de la France pendant le règne de l'usurpateur étranger ; ils ne voyoient peut-être pas eux-mêmes les suites funestes que nous avons vues de la victoire des conspirateurs, ou ils ne disoient pas tout ce qu'ils avoient dans l'esprit sur la chute du premier empire qui voudroit adopter leurs maximes empoisonnées de gouverner les peuples ; ils craignoient

qu'en annonçant la ruine de l'empire où ils vivoient et dont ils devoient favoriser la durée, le peuple ne les accusât à juste titre d'être les auteurs et les moteurs des maux sous lesquels il gémiroit, et qu'il ne se portât à quelques excès contre eux, pour les châtier de leur impudence et de leur scélératesse. Mais les sujets qui ont cherché à briser les liens qui les attachoient au trône ont été assez plongés dans la douleur et la consternation, tandis que les sujets fidèles étoient dans la joie et l'alégresse, de ce que les nations, instruites par l'expérience, abandonnent une doctrine si pernicieuse.

Les sociétés secrètes, par leurs instructions, n'étant que des provocations à la révolte, ne peuvent qu'être dangereuses et nuisibles à chaque état, puisqu'elles ne tendent toutes qu'à renverser les trônes et l'ordre social, puisqu'on ne prêche dans tous leurs repaires affreux que l'impiété, la désobéissance et la rebellion. Ainsi, les moteurs de ces diverses sociétés ne peuvent avoir de droit aux bienfaits des princes, contre leur liberté et contre leur repos. Or, s'il étoit permis aux sectaires de dire et de faire ce qui est défendu sous des peines sévères à tous les autres citoyens, ce seroit donner aux méchants des armes pour consacrer la violence et la tyrannie. Plus la liberté est précieuse, plus les monarques et les sujets doivent mettre de soins à la conserver, en éloignant de toute fonction élevée les séditieux qui ne cherchent qu'à troubler par des excès les avantages de la liberté que les sectaires n'ont que dans la bouche; mais leurs œuvres sont plus véridiques que leurs paroles, et leurs effets funestes sont encore plus sensibles. Or, les souverains, par la sainte-alliance qu'ils ont formée, loin d'ajouter à leur pouvoir, n'ont fait que d'en fixer les limites, et leur union salutaire ne tend qu'à rassurer la société contre la violence des directeurs et des instigateurs des sociétés secrètes, qui semblent menacer la paix et la liberté publiques.

Aux souverains seuls appartient le droit sacré de veiller à la liberté et à la sûreté des peuples; ainsi, la sainte-alliance n'est point un acte arbitraire que les souverains exercent, ni la violation d'un droit, mais la déclaration d'un principe et de l'autorité que leur donne la

royauté. Voilà comment les gens réfléchis et pensants envisagent l'union intime des monarques comme la cause principale du rétablissement de l'ordre et de la paix, mais ce que les agitateurs et les sectaires n'entendront jamais, ni quelques députés qui siègent du côté gauche qui est le côté de la malédiction ; ils prennent leurs passions pour des principes, leur fureur scandaleuse pour la liberté, l'autorité de la raison et de la justice pour une cruelle oppression. Ils donnent aux vices le nom de vertus ; ils appellent liberté la révolte, et ils traitent de folie la soumission aux princes. Rien ne leur plaît que l'insubordination, le tapage ; le désordre fait leur félicité : rien ne les charme que ce qui flatte leur intérêt propre ou leurs goûts impies et leurs penchants au mal. Nous n'avons point de termes pour caractériser ce renversement de toutes les idées reçues et cette violation publique et scandaleuse de tous les principes conservateurs des sociétés. Heureusement que la sainte-alliance subsiste pour nous préserver des inconvénients passagers que la rage impuissante de quelques intrigants ou de quelques factieux mourants pourroit faire naître dans leur douloureuse agonie. On s'aperçoit déjà que le besoin senti par tous les souverains réunis et coalisés pour voler au secours de Ferdinant VII pour garantir ses états menacés des horreurs et des ruines d'une révolution, a fait tourner en France la tête à tous les meneurs de la faction libérale. Cette guerre, dont les rapports sont si étroitement liés avec les hautes questions auxquelles se rattachent tous les intérêts de la société, fixe maintenant l'attention publique ; et la situation politique et morale de la France déconcerte les agitateurs dont le nombre de leurs partisants diminue chaque jour au fur et à mesure que l'on apprend à les connoître.

L'état actuel de la France a quelque chose de bien extraordinaire, si on le considère dans l'intérêt de la liberté ; soit que l'on envisage la force de ses armées, soit que l'on considère son épuisement par tant de guerres si meurtrières, soit que l'on cherche des institutions destinées à la défendre contre l'envahissement du pouvoir, on est effrayé du petit nombre de moyens de résistance que l'on rencontre partout, et de la facilité appa-

rente avec laquelle le despotisme pourroit imposer ses chaînes ; et lorsqu'on vient à faire le même examen dans l'intérêt du pouvoir, l'effroi redouble à la vue du peu d'obstacles qu'il auroit à opposer aux envahissements de l'anarchie. Mais l'on est bientôt rassuré sur le tout, si l'on réfléchit que c'est un Bourbon qui nous gouverne, et si l'on considère la foiblesse des séditieux dont la fureur et la rage font l'unique force. Aussi, jamais peut-être, à aucune autre époque et dans aucun pays, plus d'ordre et de véritable liberté n'ont existé que maintenant en France ; et il est bien étrange que quelques aveugles et aveuglés aient la folle présomption de croire troubler l'ordre et l'harmonie existants par quelques vociférations aussi injurieuses que mensongères, sans considérer que si nous manquons aujourd'hui d'institutions en France, il existe à la place un besoin universel de justice et d'ordre que chacun sait apprécier, parce qu'ils sont une suite nécessaire et le seul résultat heureux des grands bouleversements que nous avons éprouvés, contre lequel viennent échouer toutes les corruptions révolutionnaires, et qui défend à la fois le pouvoir et la liberté mieux peut-être que les institutions les plus habilement combinées ne pourroient le faire. Mais cet esprit conservateur ne durera pas toujours, le souvenir de nos révolutions doit s'éteindre; et les prestiges des sectaires disparoissant, il est d'une politique prévoyante de jeter d'avance les fondements des institutions destinées à tenir sa place, en garantissant au souverain sa puissance et ses droits, et au peuple sa soumission avec sa liberté et son indépendance, en laissant au temps le soin de perfectionner et de completter l'ouvrage. Il est vrai que le pouvoir royal ne pourra s'occuper avec succès de ce noble travail que quand il se verra délivré des écueils et des dangers des révolutionnaires dont l'importunité assiège tous les trônes qu'elle fatigue par de longues et ennuyeuses contestations qu'elle ne suggère que pour s'opposer au bien général que les souverains cherchent à procurer à tous leurs peuples; c'est alors aussi que les souverains, tendant une main généreuse à ceux qui ont combattu avec eux contre les révolutionnaires qui sont leurs ennemis communs, et qui leur ont aidé à placer les factieux dans la nécessité de servir de marche-pied au trône, pourront

s'occuper avec succès des institutions anciennes, qui assuroient le repos des monarques et la félicité des peuples. La séparation des sujets fidèles avec les rebelles sera signalée par les récompenses que l'on décernera aux uns, et par la confusion qui sera le partage des autres. Alors aussi les souverains, comme de tendres pères, sans crainte désormais d'être accusés de foiblesse, pourront, aux applaudissements de l'Europe entière, proclamer de nouveau la loi d'union et d'oubli, et ne voyant dans le passé que des malheurs, ne demander à chacun compte que de l'avenir. Tout ce qui seroit insensible à tant de marques de générosité et de tendresse de la part des monarques, si les lois de l'état ne le conduisoient à la potence, seroit banni et chassé à perpétuité du royaume.

Ces remèdes paroîtront trop violents aux galeux qui n'ont fait jusqu'ici que d'abuser de la bonté et de la longue patience des souverains; mais ils n'en seront pas moins conformes à la modération et à la justice; et jusqu'à ce moment, si l'on étoit fondé à faire quelques reproches aux monarques, ce seroit plutôt celui de la clémence que celui de la rigueur; car la commisération et l'indulgence sans bornes de Louis-le-bien-aimé, ont déjà mis une fois en péril le trône et l'empire. Une fausse pitié, ou une clémence déplacée pourroit encore aujourd'hui exposer l'état au même écueil, si l'on ne réduisoit dès à présent les méchants, connus généralement sous le nom de libèraux, dans l'impuissance de rien tenter à l'avenir contre le trône des Bourbons et contre la liberté publique. Alors, seulement alors, la France pourra se croire en parfaite sécurité. Mais les monarques ne peuvent prendre de repos qu'ils n'aient arraché jusqu'à la dernière racine de l'arbre des révolutions que les Américains ont planté et que les sectaires ont cultivé et fait fructifier sous divers noms.

Les avantages de l'anéantissement général des séditions et des séditieux ne se borneront pas simplement à la France, mais ils se feront encore sentir jusqu'aux extrémités du monde que les révolutionnaires se sont efforcés de corrompre en y répandant le venin de leur contagion. En acquérant plus de calme et plus d'union, non-seulement notre patrie acquerra plus de bonheur, mais elle

obtiendra aussi plus de puissance au dehors; ses succès nouveaux feront oublier ses anciens torts. Elle s'acquerra autant de mérite et de gloire, en rétablissant dans tous ses droits à la couronne d'Espagne Ferdinand VII injustement détrôné, que l'usurpateur étranger s'est avili et déshonoré en envahissant par fourberie et par scélératesse le royaume d'un monarque loyal et fidèle allié. Ainsi, tout fait présumer aujourd'hui que si les François égarés ont donné les premiers l'exemple funeste de l'insubordination et de la révolte, ils seront aussi les premiers à donner celui de la soumission, en replaçant tout dans l'ordre en Espagne, et que nous verrons bientôt les soldats françois, reprendre leur premier rang parmi les nations européennes.

Les conspirateurs ont déjà éprouvé plusieurs fois la puissance et la force des souverains alliés ; mais la tendresse et la générosité des monarques à leur égard les a aveuglés : ils ont pris leurs bontés sans borne pour des foiblesses, et ils sont promptement retournés à leurs vomissements avec une nouvelle fureur. Ils n'ont pas rougi d'abuser de la longue patience des souverains qui auroient pu, s'ils l'eussent voulu, châtier tous les rebelles de leur conduite trop long-temps criminelle ; mais parce que les rois ont préféré la clémence à la rigueur, les séditieux n'ont pas craint la vengeance des monarques, ni de les irriter par leur obstination incroyable dans leurs manœuvres liberticides ; ils ont osé susciter des troubles et allumer une guerre d'extermination en Espagne. Alors, les monarques alliés, après avoir épuisé toutes les voies de douceur et de conciliation, ont enfin résolu la punition des séditieux, et qu'ils payeroient de leurs personnes et de leurs biens le sang pur de leurs concitoyens dont ils se sont déjà enivrés, ainsi que celui des braves qui affronteront avec joie tous les périls pour anéantir promptement jusqu'au germe des troubles et des révolutions qui continuent d'affliger l'humanité et de bouleverser l'Europe. Malgré les murmures des libéraux en France, et l'opposition aux vues de bienfaisance de Louis XVIII, des membres du côté de la malédiction qui n'ont pas rougi de déserter l'assemblée, parce qu'ils ne pouvoient influencer leurs

collégues, ni leur faire partager les œuvres d'iniquité qu'ils complotoient, il est hors de doute que la cause des rois triomphera en Espagne, comme dans l'empire du nord où l'on n'a pu lui porter la plus légère atteinte.

En dépit de l'exécrable Mina, des odieux cortès et de leurs infames satellites, les défenseurs des trônes et de la religion pénétreront en Espagne ; les vainqueurs seront indulgents pour les égarés, pleins de bonté pour les sujets fidèles, mais terribles envers les révoltés ; ils n'épargneront pas surtout les moteurs de la révolution. La fin des parjures ne peut être que conforme à leurs œuvres; ainsi, rien ne doit étonner que les Mina et les cortès, qui ne sont que des ouvriers trompeurs, perfides et inhumains, soient confondus, détruits par des généraux expérimentés et des soldats fidèles à l'honneur, à leurs devoirs et à leurs princes. De tels défenseurs sont soumis et disciplinés ; ils savent allier la valeur à la fidélité, la prudence à la justice, et la modération à la gloire des combats. Ainsi, l'issue de la guerre actuelle ne servira qu'à élever les défenseurs des trônes et de la religion, et à couvrir d'opprobre Mina, ses satellites et tous les partisans des troubles et de l'anarchie, qui ne sont nullement repentants de leurs iniquités ; ils ne tremblent que pour les châtiments qu'ils ont mérités et qu'on va enfin leur faire subir, pour venger la justice et l'humanité qu'ils outragent depuis si long-temps.

Si les François ont eu le malheur de donner les premiers exemples de l'insubordination, en se rangeant sous l'étendard tricolore, ils seront aussi les premiers à combattre les rebelles espagnols ; ils ne souffriront plus que des usurpateurs les asservissent, ou que des séditieux les traitent avec hauteur. Puisque nous passons pour avoir été trop foibles en ce point, et trop indulgents pour les conspirateurs, aujourd'hui les soldats françois, éclairés et conduits par les Bourbons sous le drapeau sans tache des lis, sauront non-seulement faire oublier leurs torts, mais ils les répareront encore avec honneur ; ils sauront se couvrir de gloire, en distinguant le sujet fidèle du traître, et en ne se rendant redoutables

qu'envers les parjures. Leur triomphe sera d'autant plus méritoire, qu'il sera le fruit de la soumission, de la fidélité et du dévouement, et que la vanité, l'ambition ou l'intérêt n'y auront aucune part. Les soldats françois n'ayant pour guides que l'honneur, la justice et l'amour du bien général, marcheront sur les traces de nos ancêt es qui se sont tellement illustrés en alliant la valeur à la clémence et la fidélité à l'obéissance, que nos ennemis mêmes n'ont jamais pu leur refuser le glorieux hommage de premier peuple du monde. Tant qu'ils ont été sous la domination des Bourbons, jamais aucune nation n'a pu ni les humilier, ni les vaincre; les souverains mêmes avec lesquels ils étoient en guerre, étoient forcés de les estimer et de les admirer; les François, à présent, combattant sous le même étendard et ayant à leur tête un même prince pour les commander, suivront la route glorieuse dont nos ayeux leur ont donné l'exemple, et comme eux, ils s'acquerront une gloire immortelle. La postérité la plus reculée ne pourra tarir sur les éloges et l'honneur de l'armée françoise qui détruira l'arbre des séditions : elle acquerra le premier rang dans les fastes de l'histoire; tous ceux qui auront concouru à la grande œuvre de la restauration du genre humain, les soldats comme les chefs, auront également droit à l'immortalité.

Malgré la diligence et l'ardeur des généraux et des soldats du nord, il est à croire que les François, à l'aide des Espagnols fidèles, seront assez forts pour briser les liens de Ferdinand VII, pour le replacer sur son trône, et pour le rétablir dans tous ses droits, et qu'ils auront seuls la gloire d'avoir ramené l'ordre et la tranquillité en Espagne, sans le secours des nombreux renforts de troupes que les souverains alliés ont déjà en marche, comme ils l'ont promis, pour partager avec eux l'honneur des combats, afin de mériter tous ensemble le titre incomparable de pacificateur général.

Le duc d'Angoulême, en s'avançant dans l'Espagne avec une armée peu nombreuse, n'en sera pas moins redoutable aux partisans des troubles et de l'anarchie, car il n'épargnera point les moteurs de la rebellion; mais leur triomphe n'en deviendra que plus méritant et plus

glorieux. Les amis de l'ordre le considéreront plutôt comme un pacificateur que comme un conquérant. Le prince, par sa loyauté, sa douceur, sa modération et son inaltérable justice, méritera non-seulement la confiance de sa troupe, mais il acquerra encore des droits imprescriptibles à l'estime et à la reconnoissance de toute la nation espagnole à laquelle il rendra sous peu son roi légitime qui s'empressera de rétablir l'ordre et la paix dans ses états; que les Mina et les cortès ont envahis et usurpés à l'aide de quelques furieux aveuglés qui ont méconnus l'autorité légitime, pour se livrer aux horreurs de la révolte et de l'anarchie.

Les braves que le prince françois commande ne rivaliseront avec leur digne chef qu'en générosité et en loyauté; ils pardonneront volontiers à leurs ennemis égarés, après les avoir vaincus, pourvu que leur douleur soit sincère, et qu'ils témoignent du repentir de leur trahison et de leur rebellion. Le triomphe des François sera d'autant plus méritoire qu'ils n'ont pris les armes contre les Espagnols révoltés que pour délivrer la famille royale et les sujets qui lui seront demeurés fidèles, de l'anarchie sous laquelle ils gémissent, ou pour leur rendre leur ancienne prospérité avec leur ancien éclat, qu'une poignée de factieux, seuls coupables, cherchoient à ravir à toute la nation pour l'opprimer et pour la réduire sous le plus humiliant esclavage. Les François, loin d'être considérés comme étant à charge aux Espagnols, devront être chéris et respectés par eux comme leurs libérateurs, puisqu'ils ne se sont armés que pour leur avantage, et qu'ils ne cherchent que leur repos et leur tranquillité, et non leurs biens. Dès-lors, la plus parfaite harmonie et l'union la plus intime ne peuvent manquer de régner entre les généraux, les soldats françois et les sujets fidèles de Ferdinand VII, qui ne combattent également que pour la gloire de leur monarque et le bonheur de leurs concitoyens. Ainsi, les Castillans et les François, n'ayant qu'un seul et même but, la tranquillité de l'Espagne, doivent être plutôt considérés comme alliés et amis intimes, que comme ennemis. Nécessairement les royalistes espagnols ne formeront à l'avenir qu'un seul corps avec l'armée françoise; ils

combattront tous ensemble, sous le même étendard, les ennemis des trônes et des autels, auxquels les sectaires ont si bien appris à fouler aux pieds les lis. Mais les lis aussi blancs et aussi purs que leurs défenseurs, sortiront victorieux et triomphants des torches et des poignards des carbonari ou des garçons de la pelle qui ont trouvé beaucoup de partisans dans les Mina et les cortès d'Espagne. Les François, comme les Castillans royalistes, ne rivaliseront désormais ensemble que pour l'honneur et la gloire de mettre une prompte fin aux horreurs des guerres civiles ou de l'anarchie. La masse de la nation espagnole une fois désabusée, ne verra dans Mina et les cortès que ses ennemis et ses bourreaux; elle ne considérera toute l'armée françoise que comme ses frères et ses libérateurs, qui ne leur tendent les bras que pour les délivrer des maux sous lesquels ils gémissent et sous lesquels ils eussent succombé sans l'assistance de Louis XVIII, qui s'est empressé de les secourir. Ils ne verront, dans le duc d'Angoulême, qu'un Bourbon, qu'un parent et qu'un allié fidèle, jaloux de rendre à Ferdinand VII sa liberté et sa couronne, et de faire rentrer dans le devoir les partisans des révolutions, qui ont eu la témérité de s'armer pour troubler de nouveau la tranquillité publique que Louis XVIII avoit rétablie, en réconciliant toutes les nations entre elles. Le duc d'Angoulême, en marchant contre les révoltés, n'a fait que fiancer son armée à son honneur et à sa gloire, en y associant également les braves et fidèles serviteurs de Ferdinand VII, qui ont su se maintenir purs et sans tache, en s'opposant de toutes leurs forces aux persécutions des cortès et au brigandage de Mina et de ses satellites, qui ne pourront jamais effacer le crime énorme dont ils viennent de se souiller envers leur roi.

Ce fou si furieux qu'ils ont flatté trop lâchement, et dont ils étoient si épris qu'ils l'ont placé au rang des dieux, prouve invinciblement que les chefs des sociétés secrètes ont au moins besoin, pour mille bonnes raisons, d'être renfermés pour toujours aux petites-maisons, afin qu'ils sentent enfin que les rois légitimes, et non les usurpateurs, sont les seuls pères des peuples, et que les serviteurs sont destinés à obéir, et non à s'élever au-dessus des maî-

tres; et des souverains de la terre. Si un excès d'insolence demande un excès de rigueur pour le réprimer, un excès d'iniquités demande aussi un excès de châtiments envers les gros larrons et les grands coupables qui, insensibles à la longue patience et aux bontés des monarques, osent comploter jusque dans les capitales le bouleversement et la ruine des empires. Si les potentats, jusqu'ici, ont préféré se faire violence, plutôt que de faire usage de leur puissance envers les chefs des sociétés secrètes, il est temps aujourd'hui que les souverains et les ministres, s'ils veulent sauver l'Elat, réléguent les incurables dans des petites-maisons, pour leur ôter tout moyen d'agiter et de troubler de nouveau l'Europe, dont le repos et la paix n'auroient jamais été troublés sans les complots des divers membres des conciliabules secrets qui sont les seuls boute-feux de tous les royaumes, et qui se persuadent follement que la grande opulence fait tout le mérite de la vie, et qu'elle doit être préférée à l'honneur d'une illustre naïssance qui fait la gloire des monarques, ainsi qu'aux vertus sociales qui font la félicité des peuples.

Enfin, puisque jusqu'ici le déréglement et la corruption ont été si grands dans les sociétés secrètes, que chaque membre y suivoit aveuglément l'attrait qui le dominoit, et que loin de chercher à étouffer l'esprit d'insubordination, de rapine et de révolte qui animoit tous les sectaires, on ne travailloit au contraire qu'à l'étendre et à le propager, n'est-il pas équitable que les puissants de la terre, irrités par les crimes multipliés de cette vermine contagieuse, fassent construire dans chaque empire des petites-maisons aux incurables pour y renfermer jusqu'à leur dernier soupir les Grands-Orients des franc-maçons, les aréopagites des illuminés, les grands-maîtres des carbonari et jusqu'aux très-hauts et très-puissants seigneurs de cette secte infernale, que Lucifer dans sa colère a chassés du puits de l'abîme pour tourmenter tout à la fois les monarques et les peuples ? Puisque les meneurs des sociétés secrètes ne sont que des esprits ténébreux, qu'ils ont eu la frénésie de combattre les institutions les mieux établies et les vérités les plus saintes, soit que ces maximes salutaires

nous soient venues du ciel ou des hommes, l'on ne peut disconvenir que le prompt anéantissement des conciliabules secrets ne soit infiniment avantageux au salut des empires, à la gloire des monarques et à la tranquillité des nations. Puisque les carbonari ont eu l'insolence de pousser leur audace, leur orgueil et leur cruauté jusqu'au bout, en se déclarant les arbitres de l'univers, sans vouloir reconnoître le respect que l'on doit aux lois, ni l'honneur et la soumission qui n'appartiennent qu'aux rois de la terre, n'est-il pas équitable que les véritables souverains leur fassent sentir leur puissance? Puisque, sous le vain prétexte de la liberté et de l'égalité, les gros larrons et les grands criminels ont su si bien se garnir de finances qu'ils ont tout corrompu pour se soustraire à la potence, et qu'on en a vu qu'un très-petit nombre de pendus, n'est-il pas juste que les fripons, les rebelles et les parjures, moteurs de tant de désastres, soient enfin punis des outrages sanglants faits aux monarques, et que ceux qui se complaisent tant dans la rebellion, le brigandage et l'anarchie, soient enfin châtiés des crimes énormes dont ils se sont noircis, avec leur horde de cannibales ou de garçons de la pelle, sous les mots chimériques d'indépendance.

Le duc d'Angoulême, avec sa troupe, sert sa patrie sans intérêt et par devoir. Loin de causer la ruine des Espagnols, en ravissant leurs biens, il a pourvu abondamment à la subsistance de ses soldats; ils paye généreusement aux Castillans les diverses denrées et marchandises qu'ils lui fournissent : loin de vouloir les envahir et les opprimer, il leur offre à tous la liberté et le bonheur; il ne brise les chaînes de ce peuple asservi et malheureux, que pour lui rendre son ancien éclat et son ancienne félicité. Le duc d'Angoulême se dépouille de ses propres richesses, pour réparer l'affreux brigandage des rebelles qui ne cherchent qu'à tout envahir pour tout détruire; il sacrifie son repos pour procurer à Ferdinand VII, son illustre parent, sa liberté et son autorité anciennes; il ne souffre pas la moindre violence ni le plus petit vol dans tout ce qui est soumis à ses ordres, et s'il apprenoit que quelques soldats eussent fait quelque tort à certains Espagnols, il le répareroit sur-le-champ à ses

propres dépens. Mais les militaires françois, aussi jaloux de leur honneur que leur digne chef, ne rivalisent qu'en bravoure et en dévouement avec les Espagnols demeurés fidèles à leur roi. Ils poursuivent à l'envi les traîtres et les parjures qui se sont avilis jusqu'à oublier leur devoir pour se révolter, au prix de leur honneur et de leur conscience, contre leur monarque légitime qui n'avoit en vue que la gloire et la félicité de son peuple.

Les rebelles, ne pouvant résister à l'ardeur et à la valeur des François réunis aux Espagnols fidèles, fuient devant eux à toutes jambes; ces vrais démons cherchent les forêts et les creux de rochers pour y cacher leur honte et leur infamie, qui les tourmentent nuit et jour. Les royalistes, qui ne le cèdent en rien en force, en courage aux rebelles, les poursuivent avec ardeur sur les montagnes et dans les forêts. Ces intrépides ont résolu de ne donner aucun relâche à leurs ennemis, qu'ils ne les aient réduits à leur servir de marche-pied, et qu'ils n'aient rétabli l'ordre et la paix en Espagne, par l'anéantissement de tous les brigands qui ont osé usurper l'autorité de Ferdinand VII, et le charger de chaînes, afin de le perdre et de précipiter son peuple dans un labyrinthe de maux.

Le Tout-Puissant, qui sonde seul les cœurs, ne peut manquer de couronner d'un plein succès l'entreprise louable et glorieuse des défenseurs des trônes et des autels ; il les élèvera à l'apogée de l'honneur, tandis que les chefs des révoltés périront misérablement dans les forêts ou dans les cavernes des rochers où ils se sont retirés pour se soustraire à l'indignation publique, ou aux échafauds qui les attendent de toutes parts, pour venger la société du crime énorme de lèse-majesté dont se glorifient ces audacieux conjurés.

Le triomphe des royalistes sera d'autant plus glorieux, qu'il sera le prix du dévouement et la récompense de la modération, qui accompagnent toujours la fidélité, et non la voracité du vil intérêt qui se plaît à détruire tout ce qu'il ne peut enlever. La gloire des sujets fidèles sera d'autant plus mériroire, qu'ils auront su l'acquérir sans violence et sans grande effusion de

sang ; et cette victoire a bien un autre honneur que celui qui ne s'acquiert que par des funérailles ou par une ambition démesurée de conquêtes. Les séditieux de toutes les sectes, Grands-Orients, aréopagites, grands-maîtres, les présomptueux très-hauts et très-puissants seigneurs d'Amérique, les radicaux de Londres, les libéraux de Paris, s'étoient tous réunis en Espagne, dans l'espoir frénétique de triompher des monarques et des peuples : tous ont les mêmes buts et les mêmes principes que leurs frères et amis les carbonari, leurs pères. Mais ils rentreront bientôt dans l'abîme d'où ils sont sortis, pour y être tourmentés à jamais par les démons qu'ils ont si bien servis sur la terre, qu'ils les ont surpassés en noirceur et en scélératesse ; ils ne laisseront d'autre souvenir chez tous les peuples que celui des maux qu'ils leur auront fait souffrir. Les conspirateurs, malgré les différentes dénominations dont ils s'enveloppent, comme de manteau, dans chaque empire, pour cacher leur iniquité principale, qui est l'insubordination et la révolte, n'en sont pas moins une troupe de vrais démons qui seront confondus et anéantis par la force et le courage des royalistes, qui ne le cèdent aux séditieux qu'en perfidie et en noirceur, et non en valeur.

Les révolutionnaires espagnols sont si frappés d'aveuglement, qu'ils mettent toutes leurs espérances dans la protection et les secours que leurs frères et amis les noirs américains, les perfides radicaux et les parjures libéraux leur ont promis, afin de les précipiter dans des maux incalculables. Les cortès, avec leurs généraux et leurs satellites, sont si foibles qu'ils fêtent et accueillent tous les transfuges de chaque empire ; ils sont si peu sages et si peu prévoyants, qu'ils ne s'aperçoivent pas que la plupart de ces traîtres ne sont que l'ordure et la balayure de tous les royaumes, et qu'ils n'ont quitté leur patrie que parce qu'ils désespéroient de pouvoir la ravager ; qu'ils ne sont accourus de toutes parts en Espagne, que dans l'espoir de saccager ce riche empire, et de s'emparer, par la force et la violence, de toutes les richesses de ses habitants. Les révolutionnaires que les Mina et les cortès ont à leur solde, ne sont que des loups ravissants qui voudroient dévorer jusqu'à

leurs chefs, qui ne les flattent que pour les immoler à leur ambition et à leur fureur; ils sont tous si aveugles et si aveuglés, qu'ils creusent eux-mêmes sous leurs pas l'abîme qui doit bientôt les engloutir. Les uns par des manœuvres perfides, sous le vain prétexte de défendre leur patrie, ont attiré en Espagne les rebelles et les parjures de tous les pays : ceux-ci, dans l'espoir d'un riche butin, sous l'étendard du brigandage, sont précisément les ennemis les plus voraces et les plus cruels, des nouveaux sires des Castillans. Ils auroient déjà précipités dans une ruine inévitable tous les habitants de ce florissant empire, si Louis, le désiré des François et le bien-aimé de toutes les nations, n'eût envoyé le duc d'Angoulême à la tête d'une armée courageuse, pour secourir Ferdinand VII et ses fidèles sujets, ainsi que pour faire rentrer dans le devoir des téméraires qui ont osé troubler le repos de l'Espagne en outrageant son chef et en persécutant ses défenseurs. Ceux-ci se sont réunis à la voix paternelle de leurs libérateurs : ils se sont armés gaîment contre les partisans des troubles et de l'anarchie qui désolent l'Espagne ; ils ont marché tous ensemble contre les ennemis de la religion et des trônes; ceux-ci, élevés dans le brigandage ont été éblouis par l'éclat des militaires conduits par l'honneur et la fidélité ; ils n'ont pu soutenir la présence auguste des braves qui ne combattent que pour la gloire de leur prince, ou pour le bonheur de leur patrie. Les révolutionnaires, aussi noirs que la fumée, mais plus amoureux de cendres, de charbons et de meurtres que de la gloire des combats, à la vue de leurs ennemis se sont empressés de chercher leur retraite dans les cavernes des rochers ou dans les antres des forêts, pour y disputer avec les ours, les tigres et les lions quelques racines sauvages qui deviendront leur aliment commun, ou ils assassineront quelques voyageurs isolés qu'ils dépouilleront : car les hommes adonnés au pillage et aux meurtres ne peuvent rentrer dans la société que pour la désoler et la saccager; ainsi, malheur aux peuples qui caressent et nourrissent semblables anthropophages!

Lorsque les boute-feux des révolutions sécheront de douleur au souvenir des cruautés auxquelles ils se se-

ront livrés, et des maux qu'ils se seront attirés par leur férocité, le duc d'Angoulême, avec tous ses compagnons d'armes françois ou espagnols seront dans la joie et l'alégresse d'avoir mis fin aux désastres des conspirateurs. Tous ensemble, ils poursuivront majestueusement la carrière de l'honneur qu'ils se sont acquis aux dépens des rebelles et des parjures qui ne peuvent être assez tôt confondus, humiliés et châtiés. Les franc-maçons, les illuminés, les radicaux, ainsi que les libéraux qui grossissoient tous le nombre et la force des séditieux, ne pourront se dispenser de partager l'opprobre et l'infamie de leurs frères et amis reduits aux abois et à l'agonie la plus douloureuse et la plus avilissante. Les boute-feux des révolutions, dans chaque empire, soit Crands-Orients, aréopagites, grands-maîtres, sans oublier les très-hauts et très-puissants seigneurs les machurés, qui se glorifient d'être les pères et les régulateurs des guerres civiles, des charbons, des cendres, des ruines et des meurtres dont nous avons été tout à la fois les témoins et les victimes, seront dans la désolation d'avoir perdu sans resssource leurs captifs les plus dévoués; ils sécheront de dépit dans leur consternation générale de ne pouvoir plus se réunir dans leurs antres ténébreux, pour y former de nouvelles dupes et de nouveaux esclaves, afin de perpétuer les brandons de la discorde et de la rebellion; mais les plaintes amères et les regrets déchirants des chefs des révolutions, ne serviront qu'à les consumer de remords et d'ennuis accablants: car le duc d'Angoulême ne veut rien laisser d'incomplet dans sa glorieuse entreprise; il anéantira jusqu'au germe des séditions; il arrachera non-seulement l'arbre des révolutions, mais il détruira encore jusqu'à la plus petite racine qu'il fera sécher avec soin, dans la crainte qu'elle ne produise à l'avenir le moindre rejeton; il s'empressera de rendre déserts tous les repaires des sectaires, qui sont la gueule et les pieds de la bête infernale qui a désolé les rois et tourmenté les peuples qui ont avalé les maximes impures et la coupe empoisonnée des partisans de la liberté et de l'égalité.

La divine providence, qui régle tout avec sagesse, paroît avoir ménagé aux seuls Bourbons l'honneur et la

gloire de triompher de tous les conspirateurs réunis pour mettre fin à l'anarchie et à la fureur des séditieux qui ne combattent plus aujourd'hui que pour se soustraire à l'exil ou à la potence. La lumiere des Bourbons répand présentement ses rayons bienfaisants sur l'Espagne comme sur la France; elle ne peut manquer d'éclairer ces deux peuples de son flambeau salutaire: elle dissipera sûrement bientôt dans ces deux royaumes toutes les vapeurs ténébreuses que les nuées pestilentielles des carbonari ont répandues sur le globe et que ces monstres sont parvenus à accumuler en Espagne. Déjà ces deux peuples regardent le duc d'Angoulême comme leur seul chef, ils sont tous réunis et combattent tous ensemble sous le drapeau blanc. Les Espagnols fidèles, pleins de respect et de reconnoissance pour le prince françois, ne l'appellent plus que leur général, leur libérateur et leur père. Pleins d'admiration pour la conduite franche et loyale du duc d'Angoulême, ainsi que de la bonne discipline de ses troupes, de leur belle tenue, de leur courage et leur dévouement pour leur prince et pour Ferdinand VII leur roi, le peuple espagnol leur prodigue à tous les plus grands éloges et les plus tendres caresses. Tout fait présumer que l'amitié et l'union de ces deux peuples, qui naguères étoient ennemis mortels, seront d'aussi longue durée que les trônes d'Espagne et de France, qui deviendront pour toujours la couronne héréditaire des Bourbons, sans qu'aucune puissance puisse jamais la leur arracher.

La divine providence paroît déjà n'avoir formé l'alliance de l'héroïne de toutes les vertus avec le pacificateur de l'Espagne, que pour les élever l'un et l'autre à l'apogée de la gloire. Le prince françois, avec une poignée de braves qu'il a réunis sous le drapeau sans tache des lis, a gagné tous les cœurs des Espagnols fidèles; tous s'empressent d'apporter à ses pieds les clés de leurs villes, de lui ouvrir les portes de leurs places fortes, tous le prient de les délivrer de la tyrannie de leurs nouveaux sires, et de briser avec éclat les liens de Ferdinand, pour le replacer promptement sur son trône dans sa capitale. Tous invoquent sa protection pour faire rentrer pour toujours, dans le puits de l'abîme qui les a vomis, les Grands-Orients, les aréopagites, les grands maîtres, les

radicaux, les libéraux, qui ne sont tous que le corps ou les plats valets de la bête infernale, qui se nomment les très-hauts et très-puissants seigneurs de toutes les sociétés secrètes. L'anéantissement des sectaires terminera la guerre que les noirs conjurés ont osé déclarer au maître des maîtres et à toutes les puissances de la terre qui ne veulent plus ni trouble ni anarchie.

L'opprobre et l'infamie dont seront couverts les rebelles qui, dans cette dernière lutte et ce dernier effort des sectaires, auront péri par l'épée ou par la potence, feront l'honneur et la gloire des sujets fidèles qui se sont sacrifiés pour la tranquillité de l'Europe que quelques frénétiques avoient de nouveau troublée; tandis que les conpirateurs seront non-seulement infames et infamés, mais ils seront encore tourmentés éternellement dans l'abîme, avec tous leurs véritables frères et amis. Un opprobre et des supplices sans fin seront la récompense des sectaires, pour les services qu'ils ont rendus à Lucifer, d'avoir peuplé l'enfer de leurs adeptes qu'ils ont séduits par leurs discours captieux, ou égarés par leur philosophie empoisonnée. Mais les tourments et la destruction des pères des séditions, mettront fin aux révolutions; ils assureront pour toujours la gloire des monarques et le repos des peuples, dont tout le mérite et tout l'honneur jailliront éternellement sur ceux qui ont ordonné et dirigé la brillante et salutaire expédition d'Espagne, ainsi que sur tous ceux qui y ont coopéré par leur conseils, leur bravoure ou leur fidélité. Quand les révolutionnaires seront suppliciés et châtiés, les royalistes seront en assurance dans les honneurs et la paix; les monarques poursuivront majestueusement leur carrière, et toutes les nations soumises à leur doux empire jouiront d'une pleine sécurité sous l'égide des souverains alliés auxquels tous les peuples de la terre se soumettront avec alégresse dans chaque empire. Les lis sortiront triomphants des décombres et des ruines des révolutions : ils brilleront avec éclat en Espagne comme en France. Ces deux peuples, dont les monarques sont déjà unis par les liens du sang, n'auront bientôt qu'une même volonté et qu'un même esprit, comme ils ne forment déjà qu'un seul corps soumis aux ordres des Bourbons, leurs seuls libérateurs et leurs seuls souverains légitimes.

CHAPITRE LIX.

Les carbonari étant aujourd'hui les régulateurs et les maîtres de toutes les sociétés secrètes, recevront en Espagne le coup mortel qui doit anéantir tous les sectaires, sans espoir de pouvoir renaître à l'avenir pour corrompre de nouveau les peuples, afin de tourmenter les monarques pour les perdre tous ensemble.—Les rebelles et les usurpateurs seront si bien détruits en Espagne, qu'il ne sortira de leurs cendres que des rois et des sujets paisibles, heureux et couverts de gloire.

Le lecteur ne peut ignorer à présent, que les carbonari sont souillés de la rouille de tous les vices et de tous les crimes, que cette rouille s'élèvera un jour en témoignage contre eux, et qu'elle dévorera la chair des rebelles comme un feu. Si déjà aucun mortel ne peut ajouter à la noirceur des américains, aucun ne peut aussi les égaler en perfidie et en cruautés, encore moins les surpasser en scélératesse.

Le lecteur, doit être également convaincu, que les révolutionaires et les meneurs des sociétés secrètes ne

peuvent goûter ni paix, ni repos, encore moins posséder le vrai bonheur, ni acquérir de la confiance ou de la gloire, puisque l'une et l'autre sont le prix de la piété et de la sagesse, et la récompense de la vertu. Les carbonari ont rempli la cuve de la colère du Très-Haut et de tous les monarques : ils ont bu à longs traits dans la coupe empoisonnée des révolutions ; ils se sont enivrés de cette liqueur contagieuse ; ils ont présenté à boire à tous les peuples le calice pestiféré des séditions : la multitude l'a rejeté à cause de son fiel et de son amertume. Ainsi, l'on peut assurer à l'avance que cette secte diabolique périra à sa naissance, et que sa chute entraînera la perte des sociétés secrètes dont nous pensons avoir assez démontré les écueils et les dangers, par les leçons et les instructions que les chefs corrompus donnent à leurs adeptes et par leur funeste résultat. La justice, la vérité, la piété, ainsi que la véritable alliance de la créature à son créateur, n'ont paru dans le monde que par l'avénement de l'Homme-Dieu. C'est ce divin législateur qui a instruit de sa doctrine les nations, et principalement les apôtres. Ceux-ci, ainsi que leurs successeurs, ont éclairé des lumières de l'évangile tous les mortels ; ils ont annoncé la loi divine en public à toutes les nations. Ainsi, c'est par des prédications en plein jour que la parole de Dieu a été introduite dans le monde, ainsi que la religion chrétienne qui est la lumière et la vérité pour les rois et les sujets. Les sectaires, en tout opposés à Jésus-Christ, ont cherché à détruire l'œuvre de Dieu dans les ténèbres et l'obscurité des sociétés secrètes, dont quelques membres obscurs et inconnus se sont répandus dans tous les empires pour y semer leur ivraie. Ces pestiférés ont propagé leurs erreurs, leur impiété et leur fureur, dans des souterrains cachés où ils s'assembleroient clandestinement afin de donner à leurs adeptes leurs leçons d'irréligion et de rebellion. Ces hommes immoraux se décoroient, pour propager leur corruption, tantôt du nom de philosophes, de ceux de franc-maçons, d'illuminés, de libéraux, de jacobins ou enfin de carbonari. Ces frénétiques se flattent aujourd'hui d'établir dans chaque empire, au moyen des sociétés secrètes, le règne de l'irréligion, de l'incrédulité et de la révolte générale qui doit

réduire à feu et à sang l'univers. Mais le Seigneur et les monarques, irrités des iniquités et des abominations des sectaires, sont prêts à faire fondre sur ces blasphémateurs et ces corrupteurs le déluge des châtiments réservés aux incendiaires et aux meurtriers.

Les iniquités des impies et des conspirateurs sont montées trop haut : elles rendent aujourd'hui leur perte inévitable. Aux approches de la foudre prête à les engloutir, les carbonari pousseront au loin des hurlements effroyables ; mais ils ne pourront recevoir aucune consolation. Au moment même où ils espéroient envahir toute la puissance, ils seront précipités tout vivants dans les entrailles de la terre qui ne s'entr'ouvrira que pour les engloutir, afin de leur faire subir les supplices destinés à l'iniquité et au vice.

J'ai vu la vertu couverte d'opprobre, et le vice couronné de gloire ; j'ai vu l'impie adoré sur la terre, dictant des lois à l'Europe étonnée ; j'ai vu l'usurpateur exerçant une funeste influence secrète dans tous les cabinets des plus puissants monarques ; j'ai vu le prince des ténèbres, traînant captifs à son char de triomphe les rois qu'il avoit dépouillés et les peuples qu'il avoit saccagés, disposer à son gré des empires et des peuples qu'il avoit vaincus ; j'ai vu l'oiseau de proie se percher au-dessus des cèdres du Liban, pour chercher à s'élever jusqu'aux cieux, dans le vain espoir de les maîtriser encore. Mais les iniquités de cette colline présomptueuse étoient montées jusqu'aux cieux : elles avoient irrité le roi des rois, qui se ressouvint de tout le sang innocent que le téméraire avoit fait répandre. Il arma d'une juste fureur tous les monarques contre l'impie usurpateur, et la perte du corrupteur fût résolue. Sa chute fut aussi frappante que son élévation avoit été extraordinaire. Dans un moment, le présomptueux, qui se croyoit en sûreté à l'apogée de la gloire, et n'avoir pas son égal, devint lui-même captif des souverains sur lesquels il croyoit régner en maître comme sur des esclaves ; dans un instant il ne resta pas de quoi mettre le pied à l'orgueilleux, qui, non-content du pouvoir qu'il avoit sur la terre, ambitionnoit encore la puissance du maître des maîtres qui est assis au plus haut des cieux. Le Tout-

Puissant a anéanti tout-à-coup le présomptueux qui s'estimoit le géant le plus redoutable ; au moment où le téméraire se glorifioit qu'il n'y avoit personne qui osât ni qui pût l'attaquer, sa chute est devenue inévitable. La perte de l'usurpateur a entraîné la ruine de ses esclaves qu'il avoit décorés du titre de rois; tous sont tombés de leur grande puissance pour s'en être trop énorgueillis et pour avoir voulu s'élever au-dessus de leurs forces. Mais comme ce champ est très-vaste, nous en avons fait la matière de la seconde partie de cet ouvrage.

Nous finissons la tâche que nous sommes imposée, en rappelant à nos lecteurs que, si les carbonari obtenoient un triomphe complet, leurs succès seroient les précurseurs de la désolation générale qui doit précéder les derniers jours, et que le règne de l'iniquité doit produire. Nous leur répéterons que la plupart des partisans des sociétés secrètes ignorent absolument les motifs et la fin de leurs maîtres ; qu'ils ne connoissent point les suites dangereuses de l'obéissance aveugle qu'ils ont jurée à leurs chefs, et qu'ils travaillent sans s'en douter à la destruction des rois et à la ruine des peuples, qui doivent amener la destruction générale.

Nous pensons avoir suffisamment prouvé que les conspirateurs ont déjà condamné et tué le juste, qu'ils ne cherchent qu'à effacer du livre de vie les défenseurs de la foi, avec les sujets fidèles à Dieu et aux monarques.

Nous espérons n'avoir rien omis pour convaincre le lecteur que les sectaires, par leur impiété, leur apostasie, leur infidélité, leur rebellion et leurs forfaits, ont accumulés sur leurs têtes criminelles la colère du Seigneur et l'indignation générale. Ils n'ont pas craint d'irriter Dieu et tous les monarques : ils ont foulé aux pieds la puissance divine et l'autorité des souverains de la terre; ils ont amassé contre eux les foudres vengeresses de tous les monarques, qui vont bientôt les réduire en poudre, s'ils résistent plus long-temps dans leur révolte. Lors du second avénement du Fils du Très-Haut, tous les conspirateurs, que les Saints Pères ont déjà condamnés et frappés d'anathême, seront dans la consternation et la confusion. Ils sécheront de frayeur

dans l'attente de supplices qu'ils ont mérités. L'arrêt de leur réprobation sera déjà écrit sur leurs fronts; la colère de Dieu s'élèvera encore contre eux, et le Très-Haut les écrasera par l'éclat de sa puissance ou de sa majesté. Ainsi, l'apparition de Notre-Seigneur dans toute sa gloire sera un signe certain de la réprobation et des tourments des sectaires endurcis, comme elle sera un sujet de consolation et de joie à tous les serviteurs de Jésus-Christ, et à tous les sujets fidèles et obéissants à leurs princes.

Nous allons à présent mettre sous les yeux de nos lecteurs la conduite et les campagnes de l'usurpateur, en leur exposant les motifs qui ont dirigé cet ambitieux dans les guerres sanglantes et injustes qu'il a suscitées à tous les peuples. Nous espérons leur démontrer que cet homme vain n'avoit d'autres vues que d'humilier les souverains, de tourmenter les peuples et de les saccager, pour s'agrandir et s'acquérir une fausse gloire aux dépens du repos des monarques et de la félicité des peuples : ce sera l'objet du trosième volume.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECTE DES CARBONARI

ET

ET DES BONS-COUSINS-CHARBONNIERS.

sociétés secrètes, recevront en Espagne le coup mortel qui doit anéantir tous les sectaires, sans espoir de pouvoir renaître à l'avenir pour corrompre de nouveau les peuples, afin de tourmenter les monarques pour les perdre tous ensemble. — Les rebelles et les usurpateurs seront si bien détruits en Espagne, qu'il ne sortira de leurs cendres que des rois et des sujets paisibles, heureux et couverts de gloire. 444

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.